

Georges Sorel

1910

Réflexions sur la violence

TEXTE LIBRE À PARTICIPATION LIBRE

hurlus.fr, tiré le 10 août 2021

Introduction	5
I	11
II	20
III	26
IV	32
V	41
Avant-propos de la première publication	47
I. Lutte de classe et violence	57
1. — Lutttes des groupes pauvres contre les groupes riches. — Opposition de la démocra- tie à la division en classes. — Moyens d'ache- ter la paix sociale. — Esprit corporatif.	57
2. — Illusions relatives à la disparition de la vio- lence. — Mécanisme des conciliations et en- couragements que celles-ci donnent aux gré- vistas. — Influence de la peur sur la législation sociale et ses conséquences.	65
II. La décadence bourgeoise et la violence	81
1. — Parlementaires ayant besoin de faire peur. — Les méthodes de Parnell. — Casuistique : identité fondamentale des groupes de socia- lisme parlementaire.	81
2. — Dégénérescence de la bourgeoisie par la paix. — Conceptions de Marx sur la nécessité. — Rôle de la violence pour restaurer les an- ciens rapports sociaux.	89

3. — Relation entre la révolution et la prospérité économique. — Révolution française. — Conquête chrétienne. — Invasion des Barbares. — Dangers qui menacent le monde. . . .	98
III. Les préjugés contre la violence	107
1. — Anciennes idées relatives à la Révolution. — Changement résultant de la guerre de 1870 et du régime parlementaire.	107
2. — Observations de Drumont sur la férocité bourgeoise. — Le Tiers-Etat judiciaire et l'histoire des tribunaux. — Le capitalisme contre le culte de l'Etat.	114
3. — Attitude des dreyfusards. — Jugements de Jaurès sur la Révolution : son adoration du succès et sa haine pour le vaincu.	123
4. — L'antimilitarisme comme preuve d'un abandon des traditions bourgeoises.	130
IV. La grève prolétarienne	135
1. — Confusion du socialisme parlementaire et clarté de la grève générale. — Les mythes dans l'histoire. — Preuve expérimentale de la valeur de la grève générale.	135
2. — Recherches faites pour perfectionner le marxisme. — Manière de l'éclairer en partant de la grève générale : lutte de classe ; — préparation à la révolution et absence d'utopies ; — caractère irréformable de la révolution. . . .	149
3. — Préjugés scientifiques opposés à la grève générale ; doutes sur la science. — Les parties claires et les parties obscures dans la pensée. — Incompétence économique des parlements. . . .	164
V. La grève générale politique	179
1. — Emploi des syndicats par les politiciens. — Pression sur les parlements. — Grèves générales de Belgique et de Russie.	179

2. — Différences des deux courants d'idées correspondant aux deux conceptions de la grève générale : lutte de classe ; Etat ; élite pensante.	188
3. — Jalousie entretenue par les politiciens. — La guerre comme source d'héroïsme et comme pillage. — Dictature du prolétariat et ses antécédents historiques.	195
4. — La force et la violence. — Idées de Marx sur la force. — Nécessité d'une théorie nouvelle pour la violence prolétarienne.	207
VI. La moralité de la violence	217
1. — Observations de P. Bureau et de P. de Rousiers. — L'ère des martyrs. — Possibilité de maintenir la scission avec peu de violences grâce à un mythe catastrophique.	219
2. — Anciennes habitudes de brutalité dans les écoles et les ateliers. — Les classes dangereuses. — Indulgence pour les crimes de ruse. — Les délateurs.	231
3. — La loi de 1884 faite pour intimider les conservateurs. — Rôle de Millerand dans le ministère Waldeck-Rousseau. — Raison des idées actuelles sur l'arbitrage.	245
4. — Recherche du sublime dans la morale. — Proudhon. — Pas de genèse morale dans le trade-unionisme. — Le sublime en Allemagne et la notion catastrophique.	259
VII. La morale de producteurs	273
1. — Morale et religion. — Mépris des démocraties pour la morale. — Préoccupations morales de la nouvelle école.	273
2. — Inquiétudes de Renan sur l'avenir du monde. — Ses prévisions. — Besoin du sublime.	284

3. — La morale de Nietzsche. — Rôle de la famille dans la genèse de la morale, théorie de Proudhon. — Morale d'Aristote.	291
4. — Hypothèses de Kautsky. — Analogies entre l'esprit de grève générale et celui des guerres de la Liberté. — Effroi que cet esprit cause aux parlementaires.	302
5. — Le travailleur dans l'atelier de haute production, l'artiste et le soldat des guerres de la Liberté : désir de dépasser toute mesure ; souci de l'exactitude ; abandon de l'idée de l'exacte récompense.	309
APPENDICE	321
1. Images biologiques qui favorisent l'idée d'unité ; leur origine.	321
2. Unité antique et ses exceptions. — Mystique chrétienne et son influence sur la philosophie moderne. — Les droits de l'homme ; leurs conséquences et leur critique. — Utilité de la conception de l'homme anhistorique.	325
3. La monarchie ecclésiastique. — Harmonie des pouvoirs. — Abandon de la théorie de l'harmonie ; idée d'absolu mieux comprise aujourd'hui.	336
4. Goût actuel des catholiques pour l'adaptation. — Indifférence de l'Etat. — Les luttes actuelles.	342
5. Expériences contemporaines fournies par l'Eglise : parlementarisme ; sélection des groupes de combat ; multiplicité des formes. .	348

Introduction



Lettre à Daniel Halévy

Mon cher Halévy,



J'aurais sans doute laissé ces études enfouies dans la collection d'une revue si quelques amis, dont j'apprécie fort le jugement, n'avaient pensé que je ferais bien de placer sous les yeux du grand public des réflexions qui sont de nature à mieux faire connaître un des phénomènes sociaux les plus singuliers que l'histoire mentionne. Mais il m'a semblé que je devais à ce public quelques explications, car je ne puis m'attendre à trouver souvent des juges qui soient aussi indulgents que vous l'avez été.

Lorsque j'ai publié dans le *Mouvement socialiste* les articles qui vont être maintenant réunis en un volume, je n'avais pas l'intention de composer un livre. J'avais écrit mes réflexions au fur et à mesure qu'elles s'étaient présentées à mon esprit ; je savais que les abonnés de cette revue ne seraient pas embarrassés pour me suivre, parce qu'ils sont familiarisés avec les théories qu'y développent mes amis depuis plusieurs années. Je crois bien que les lecteurs de ce livre seraient au contraire fort désorientés si je ne leur adressais une sorte de plaidoyer, pour les mettre à même de considérer les choses du point de vue qui m'est

dû être exposé sous une forme si claire, si bien enchaînée et si propre à écarter le doute, que le débutant en arrive à croire que la science est chose beaucoup plus simple que ne pensaient nos pères. L'esprit se trouve meublé très richement en peu de temps, mais il n'est point pourvu d'un outillage propre à faciliter le travail personnel. Ces procédés ont été imités par les vulgarisateurs et les publicistes politiques². Les voyant si largement appliquées, les gens qui réfléchissent peu ont fini par supposer que ces règles de l'art étaient fondées sur la nature même des choses.

Je ne suis ni professeur, ni vulgarisateur, ni aspirant chef de parti ; je suis un autodidacte qui présente à quelques personnes les cahiers qui ont servi pour sa propre instruction. C'est pourquoi les règles de l'art ne m'ont jamais beaucoup intéressé.

Pendant vingt ans j'ai travaillé à me délivrer de ce que j'avais retenu de mon éducation ; j'ai promené ma curiosité à travers les livres, moins pour apprendre que pour nettoyer ma mémoire des idées qu'on lui avait imposées. Depuis une quinzaine d'années je travaille vraiment à apprendre ; mais je n'ai point trouvé de gens pour m'enseigner ce que je voulais savoir ; il m'a fallu être mon propre maître et, en quelque sorte, faire la classe pour moi-même. Je me dicte des cahiers dans lesquels je formule mes pensées comme elles surgissent ; je reviens trois ou quatre fois sur la même question, avec des rédactions qui s'allongent et parfois même se transforment de fond en comble ; je m'arrête quand j'ai épuisé la réserve des remarques suscitées par de récentes lectures. Ce travail me donne énormément de peine ; c'est pourquoi j'aime assez à prendre pour sujet la discussion d'un livre écrit par un bon auteur ; je m'oriente

². Je rappellerai ici cette sentence de Renan : « La lecture, pour être salubre, doit être un exercice impliquant quelque travail. » (*Feuilles détachées*, p. 231.)

alors plus facilement que dans le cas où je suis abandonné à mes seules forces.

Vous vous rappelez ce que Bergson a écrit sur l'impersonnel, le socialisé, le *tout fait*, qui contient un enseignement adressé à des élèves ayant besoin d'acquérir des connaissances pour la vie pratique. L'élève a d'autant plus de confiance dans les formules qu'on lui transmet, et il les retient par suite d'autant plus facilement qu'il les suppose acceptées par la grande majorité ; on écarte ainsi de son esprit toute préoccupation métaphysique et on l'habitue à ne point désirer une conception personnelle des choses ; souvent il en vient à regarder comme une supériorité l'absence de tout esprit inventif.

Ma manière de travailler est tout opposée à celle-là ; car je sou mets à mes lecteurs l'effort d'une pensée qui cherche à échapper à la contrainte de ce qui a été antérieurement construit pour tout le monde, et qui veut trouver du personnel. Il ne me semble vraiment intéressant de noter sur mes cahiers que ce que je n'ai pas rencontré ailleurs ; je saute volontiers par-dessus les transitions parce qu'elles rentrent presque toujours dans la catégorie des lieux communs.

La communication de la pensée est toujours fort difficile pour celui qui a de fortes préoccupations métaphysiques : il croit que le discours gâterait les parties les plus profondes de sa pensée, celles qui sont très près du moteur, celles qui lui paraissent d'autant plus naturelles qu'il ne cherche jamais à les exprimer. Le lecteur a beaucoup de peine à saisir la pensée de l'inventeur, parce qu'il ne peut y parvenir qu'en retrouvant la voie parcourue par celui-ci. La communication verbale est beaucoup plus facile que la communication écrite, parce que la parole agit sur les sentiments d'une manière mystérieuse et établit facilement une union sympathique entre les personnes ; c'est ainsi qu'un orateur peut convaincre par des arguments qui semblent d'une intelligence difficile à celui qui lit plus tard

son discours. Vous savez combien il est utile d'avoir entendu Bergson pour bien connaître les tendances de sa doctrine et bien comprendre ses livres ; quand on a l'habitude de suivre ses cours, on se familiarise avec l'ordre de ses pensées et on se retrouve plus facilement au milieu des nouveautés de sa philosophie.

Les défauts de ma manière me condamnent à ne jamais avoir accès auprès du grand public ; mais j'estime qu'il faut savoir nous contenter de la place que la nature et les circonstances ont attribuée à chacun de nous, sans vouloir forcer notre talent. Il y a une division nécessaire de fonctions dans le monde : il est bon que quelques-uns se plaisent à travailler pour soumettre leurs réflexions à quelques méditatifs, tandis que d'autres aiment à s'adresser à la grosse masse des gens pressés. Somme toute, je ne trouve pas que mon lot soit le plus mauvais : car je ne suis pas exposé à devenir mon propre disciple, comme cela est arrivé aux plus grands philosophes lorsqu'ils se sont condamnés à donner une forme parfaitement régulière aux intuitions qu'ils avaient apportées au monde. Vous n'avez pas oublié, certainement, avec quel souriant dédain Bergson a parlé de cette déchéance du génie. Je suis si peu capable de devenir mon propre disciple que je suis hors d'état de reprendre un ancien travail pour lui donner une meilleure exposition, tout en le complétant ; il m'est assez facile d'y apporter des corrections et de l'annoter ; mais j'ai vainement essayé, plusieurs fois, de penser à nouveau le passé.

Je suis, à plus forte raison, condamné à ne jamais être un homme d'école³ ; mais est-ce vraiment un grand

3. Il me semble intéressant de signaler ici quelques réflexions empruntées à un admirable livre de Newman, récemment traduit par Mme Gaston Paris : « Bien qu'il soit impossible de se passer du langage, il ne faut l'employer que dans la mesure où il est indispensable, et la seule chose importante est de stimuler chez ceux auxquels on

malheur ? Les disciples ont, presque toujours, exercé une influence néfaste sur la pensée de celui qu'ils appelaient leur maître, et qui se croyait souvent obligé de les suivre. Il ne paraît pas douteux que ce fut pour Marx un vrai désastre d'avoir été transformé en chef de secte par de jeunes enthousiastes ; il eût produit beaucoup plus de choses utiles s'il n'eût été l'esclave des marxistes.

On s'est moqué souvent de la méthode de Hegel s'imaginant que l'humanité, depuis ses origines, avait travaillé à enfanter la philosophie hégélienne et que l'esprit avait enfin achevé son mouvement. Pareilles illusions se retrouvent, plus ou moins, chez tous les hommes d'école : les disciples somment leurs maîtres d'avoir à clore l'ère des doutes, en apportant des solutions définitives. Je n'ai aucune aptitude pour un pareil office de définisseur : chaque fois que j'ai abordé une question, j'ai trouvé que mes recherches aboutissaient à poser de nouveaux problèmes, d'autant plus inquiétants que j'avais poussé plus loin mes investigations. Mais peut-être, après tout, la philosophie n'est-elle qu'une reconnaissance des abîmes entre lesquels circule le sentier que suit le vulgaire avec la sérénité des somnambules ?

Mon ambition est de pouvoir éveiller parfois des vocations. Il y a probablement dans l'âme de tout homme un foyer métaphysique qui demeure caché sous la cendre et

toutes faites : l'évocat est celui qui secoue ces cendres et qui fait jaillir la flamme. Je ne crois pas me vanter sans raison en disant que j'ai quelquefois réussi à provoquer l'esprit d'invention chez des lecteurs ; or, c'est l'esprit d'invention qu'il faudrait surtout susciter dans le monde. Obtenir ce résultat vaut mieux que recueillir l'approbation banale de gens qui répètent des formules ou qui asservissent leur pensée dans des disputes d'école.

I

Mes *Réflexions sur la violence* ont agacé beaucoup de personnes à cause de la conception pessimiste sur laquelle repose toute cette étude ; mais je sais aussi que vous n'avez point partagé cette impression ; vous avez brillamment prouvé, dans votre *Histoire de quatre ans*, que vous méprisez les espoirs décevants dans lesquels se complaisent les âmes faibles. Nous pouvons donc nous entretenir librement du pessimisme et je suis heureux de trouver en vous un correspondant qui ne soit pas rebelle à cette doctrine sans laquelle rien de très haut ne s'est fait dans le monde. J'ai eu, il y a longtemps déjà, le sentiment que si la philosophie grecque n'a pas produit de grands résultats moraux, c'est qu'elle était généralement fort optimiste. Socrate l'était même parfois à un degré insupportable.

L'aversion de nos contemporains pour toute idée pessimiste provient, sans doute, en bonne partie de notre éducation. Les jésuites qui ont créé presque tout ce que l'Université enseigne encore aujourd'hui, étaient optimistes parce qu'ils avaient à combattre le pessimisme qui dominait les théories protestantes, et parce qu'ils vulgarisaient les idées de la Renaissance ; celle-ci interprétait l'antiquité au moyen des philosophes ; et elle s'est trouvée ainsi amenée à si mal comprendre les chefs-d'œuvre de l'art tragique

que nos contemporains ont eu beaucoup de peine pour en retrouver la signification profondément pessimiste⁴.

Au commencement du XIX^e siècle il y eut un concert de gémissements qui a fort contribué à rendre le pessimisme odieux. Des poètes, qui vraiment n'étaient pas toujours fort à plaindre, se prétendirent victimes de la méchanceté humaine, de la fatalité ou encore de la stupidité d'un monde qui ne parvenait pas à les distraire ; ils se donnaient volontiers les allures de Prométhées appelés à détrôner des dieux jaloux ; aussi orgueilleux que le farouche Nemrod de Victor Hugo, dont les flèches lancées contre le ciel retombaient ensanglantées, ils s'imaginaient que leurs vers blessaient à mort les puissances établies qui osaient ne pas s'humilier devant eux ; jamais les prophètes juifs n'avaient rêvé tant de destructions pour venger leur lahvé que ces gens de lettres n'en rêvèrent pour satisfaire leur amour-propre. Quand cette mode des imprécations fut passée, les hommes sensés en vinrent à se demander si tout cet étalage de prétendu pessimisme n'avait pas été le résultat d'un certain déséquilibre mental.

Les immenses succès obtenus par la civilisation matérielle ont fait croire que le bonheur se produirait tout seul, pour tout le monde, dans un avenir tout prochain. « Le siècle présent, écrivait Hartmann il y a près de quarante ans, ne fait qu'entrer dans la troisième période de l'illu-

4. « La tristesse, qui est répandue comme un *pressentiment* sur tous les chefs-d'œuvre de l'art grec, en dépit de la vie dont ils semblent déborder [témoigne] que les individus de génie, même dans cette période, étaient en état de pénétrer les illusions de la vie, auxquelles le génie de leur temps s'abandonnait sans éprouver le besoin de les contrôler. » (Hartmann, *Philosophie de l'Inconscient*, trad. franç., tome II, p. 436.) J'appelle l'attention sur cette conception qui voit dans le génie des grands Hellènes une anticipation historique : il y a peu de doctrines plus importantes pour l'intelligence de l'histoire que celle des anticipations, dont Newman a fait usage dans ses recherches sur l'histoire des dogmes.

sion. Dans l'enthousiasme et l'enchantement de ses espérances, il se précipite à la réalisation des promesses d'un nouvel âge d'or. La Providence ne permet pas que les prévisions du penseur isolé troublent la marche de l'histoire par une action prématurée sur un trop grand nombre d'esprits. » Aussi estimait-il que ses lecteurs auraient quelque peine à accepter sa critique de l'illusion du bonheur futur. Les maîtres du monde contemporain sont poussés, par les forces économiques, dans la voie de l'optimisme⁵.

Nous sommes ainsi tellement mal préparés à comprendre le pessimisme, que nous employons, le plus souvent, le mot tout de travers : nous nommons, bien à tort, pessimistes des optimistes désabusés. Lorsque nous rencontrons un homme qui, ayant été malheureux dans ses entreprises, déçu dans ses ambitions les plus justifiées, humilié dans ses amours, exprime ses douleurs sous la forme d'une révolte violente contre la mauvaise foi de ses associés, la sottise sociale ou l'aveuglement de la destinée, nous sommes disposés à le regarder comme un pessimiste, — tandis qu'il faut, presque toujours, voir en lui un optimiste écœuré, qui n'a pas eu le courage de changer l'orientation de sa pensée et qui ne peut s'expliquer pourquoi tant de malheurs lui arrivent, contrairement à l'ordre général qui règle la genèse du bonheur.

L'optimiste est, en politique, un homme inconstant ou même dangereux, parce qu'il ne se rend pas compte des grandes difficultés que présentent ses projets ; ceux-ci lui semblent posséder une force propre conduisant à leur réalisation d'autant plus facilement qu'ils sont destinés, dans son esprit, à produire plus d'heureux.

Il lui paraît assez souvent que de petites réformes, apportées dans la constitution politique et surtout dans le personnel gouvernemental, suffiraient pour orienter le

5. Hartmann, *loc. cit.*, p. 462.

mouvement social de manière à atténuer ce que le monde contemporain offre d'affreux au gré des âmes sensibles. Dès que ses amis sont au pouvoir, il déclare qu'il faut laisser aller les choses, ne pas trop se hâter et savoir se contenter de ce que leur suggère leur bonne volonté ; ce n'est pas toujours uniquement l'intérêt qui lui dicte ses paroles de satisfaction, comme on l'a cru bien des fois : l'intérêt est fortement aidé par l'amour-propre et par les illusions d'une plate philosophie. L'optimiste passe, avec une remarquable facilité, de la colère révolutionnaire au pacifisme social le plus ridicule.

S'il est d'un tempérament exalté et si, par malheur, il se trouve armé d'un grand pouvoir, lui permettant de réaliser un idéal qu'il s'est forgé, l'optimiste peut conduire son pays aux pires catastrophes. Il ne tarde pas à reconnaître, en effet, que les transformations sociales ne se réalisent point avec la facilité qu'il avait escomptée ; il s'en prend de ses déboires à ses contemporains, au lieu d'expliquer la marche des choses par les nécessités historiques ; il est tenté de faire disparaître les gens dont la mauvaise volonté lui semble dangereuse pour le bonheur de tous. Pendant la Terreur, les hommes qui versèrent le plus de sang, furent ceux qui avaient le plus vif désir de faire jouir leurs semblables de l'âge d'or qu'ils avaient rêvé, et qui avaient le plus de sympathies pour les misères humaines : optimistes, idéalistes et sensibles, ils se montraient d'autant plus inexorables qu'ils avaient une plus grande soif du bonheur universel.



Le pessimisme est tout autre chose que les caricatures qu'on en présente le plus souvent : c'est une métaphysique des mœurs bien plutôt qu'une théorie du monde ; c'est une conception d'une *marche vers la délivrance* étroitement

liée : d'une part, à la connaissance expérimentale que nous avons acquise des obstacles qui s'opposent à la satisfaction de nos imaginations (ou, si l'on veut, liée au sentiment d'un déterminisme social), — d'autre part, à la conviction profonde de notre faiblesse naturelle. Il ne faut jamais séparer ces trois aspects du pessimisme, bien que dans l'usage on ne tienne guère compte de leur étroite liaison.

1° Le nom de pessimisme provient de ce que les historiens de la littérature ont été très frappés des plaintes que les grands poètes antiques ont fait entendre au sujet des misères qui menacent constamment l'homme. Il y a peu de personnes devant lesquelles une bonne chance ne se soit pas présentée au moins une fois ; mais nous sommes entourés de forces malfaisantes qui sont toujours prêtes à sortir d'une embuscade, pour se précipiter sur nous et nous terrasser ; de là naissent des souffrances très réelles qui provoquent la sympathie de presque tous les hommes, même de ceux qui ont été favorablement traités par la fortune ; aussi la littérature triste a-t-elle eu des succès à travers presque toute l'histoire⁶. Mais on n'aurait qu'une idée très imparfaite du pessimisme en le considérant dans ce genre de productions littéraires ; en général, pour apprécier une doctrine, il ne suffit pas de l'étudier d'une manière abstraite, ni même chez des personnages isolés, il faut chercher comment elle s'est manifestée dans des groupes historiques ; c'est ainsi qu'on est amené à ajouter les deux éléments dont il a été question plus haut.

2° Le pessimiste regarde les conditions sociales comme formant un système enchaîné par une loi d'airain, dont il faut subir la nécessité, telle qu'elle est donnée en bloc, et qui ne saurait disparaître que par une catastrophe

6. Les plaintes que firent entendre les prétendus désespérés au début du XIX^e siècle, durent en partie leur succès aux analogies de forme qu'elles présentent avec la véritable littérature pessimiste.

l'entraînant tout entier. Il serait donc absurde, quand on admet cette théorie, de faire supporter à quelques hommes néfastes la responsabilité des maux dont souffre la société ; le pessimiste n'a point les folies sanguinaires de l'optimiste affolé par les résistances imprévues que rencontrent ses projets : il ne songe point à faire le bonheur des générations futures en égorgeant les égoïstes actuels.

3° Ce qu'il y a de plus profond dans le pessimisme, c'est la manière de concevoir la marche vers la délivrance. L'homme n'irait pas loin dans l'examen, soit des lois de sa misère, soit de la fatalité, qui choquent tellement la naïveté de notre orgueil, s'il n'avait l'espérance de venir à bout de ces tyrannies par un effort qu'il tentera avec tout un groupe de compagnons. Les chrétiens n'eussent pas tant raisonné sur le péché originel s'ils n'avaient senti la nécessité de justifier la délivrance (qui devait résulter de la mort de Jésus), en supposant que ce sacrifice avait été rendu nécessaire par un crime effroyable imputable à l'humanité. Si les Occidentaux furent beaucoup plus occupés du péché originel que les Orientaux, cela ne tient pas seulement, comme le pensait Taine, à l'influence du droit romain⁷, mais aussi à ce que les Latins, ayant de la majesté impériale un sentiment plus élevé que les Grecs, regardaient le sacrifice du Fils de Dieu comme ayant réalisé une délivrance extraordinairement merveilleuse ; de là découlait la nécessité d'approfondir les mystères de la misère humaine et de la destinée.

Il me semble que l'optimisme des philosophes grecs dépend en grande partie de raisons économiques : il a dû naître dans des populations urbaines, commerçantes et riches, qui pouvaient regarder le monde comme un immense magasin rempli de choses excellentes,

7. Taine, *Le Régime moderne*, tome II., pp. 121-122.

sur lesquelles leur convoitise avait la faculté de se satisfaire⁸. J'imagine que le pessimisme grec provient de tribus pauvres, guerrières et montagnardes, qui avaient un énorme orgueil aristocratique, mais dont la situation était par contre fort médiocre ; leurs poètes les enchantaient en leur vantant les ancêtres et leur faisaient espérer des expéditions triomphales conduites par des héros surhumains ; ils leur expliquaient la misère actuelle, en racontant les catastrophes dans lesquelles avaient succombé d'anciens chefs presque divins, par suite de la fatalité ou de la jalousie des dieux ; le courage des guerriers pouvait demeurer momentanément impuissant, mais il ne devait pas toujours l'être ; il fallait demeurer fidèle aux vieilles mœurs pour se tenir prêt à de grandes expéditions victorieuses, qui pouvaient être très prochaines.

Très souvent on a fait de l'ascétisme oriental la manifestation la plus remarquable du pessimisme ; certes Hartmann a raison quand il le regarde comme ayant seulement la valeur d'une anticipation, dont l'utilité aurait été de rappeler aux hommes ce qu'ont d'illusoire les biens vulgaires ; il a tort cependant lorsqu'il dit que l'ascétisme enseigna aux hommes « le terme auquel devaient aboutir leurs efforts, qui est l'annulation du vouloir »⁹ ; car la délivrance a été tout autre chose que cela au cours de l'histoire.

8. Les poètes comiques athéniens ont dépeint, plusieurs fois, un pays de cocagne où l'on n'a plus besoin de travailler. (A. et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, tome III, pp. 472-474.)

9. Hartmann, *loc. cit.*, p. 492. — « Le mépris du monde, associé à une vie transcendante de l'esprit, était professé dans l'Inde par l'enseignement ésotérique du bouddhisme. Mais cet enseignement n'était accessible qu'à un cercle restreint d'initiés, engagés dans le célibat. Le monde extérieur n'en avait pris que la lettre qui tue, et son influence ne se manifestait que sous les formes extravagantes de la vie des solitaires et des pénitents. » (p. 439.)

Avec le christianisme primitif nous trouvons un pessimisme pleinement développé et complètement armé : l'homme a été condamné dès sa naissance à l'esclavage ; – Satan est le prince du monde ; – le chrétien, déjà régénéré par le baptême, peut se rendre capable d'obtenir la résurrection de la chair par l'Eucharistie¹⁰ ; il attend le retour glorieux du Christ qui brisera la fatalité satanique et appellera ses compagnons de lutte dans la Jérusalem céleste. Toute cette vie chrétienne fut dominée par la nécessité de faire partie de l'armée sainte, constamment exposée aux embûches tendues par les suppôts de Satan : cette conception suscita beaucoup d'actes héroïques, engendra une courageuse propagande et produisit un sérieux progrès moral. La délivrance n'eut pas lieu ; mais nous savons par d'innombrables témoignages de ce temps ce que peut produire de grand la marche à la délivrance.

Le calvinisme du xvi^e siècle nous offre un spectacle qui est peut-être encore plus instructif ; mais il faut bien faire attention à ne pas le confondre, comme font beaucoup d'auteurs, avec le protestantisme contemporain ; ces deux doctrines sont placées aux antipodes l'une de l'autre ; je ne puis comprendre que Hartmann dise que le protestantisme « est la station de relâche dans la traversée du christianisme authentique » et qu'il ait fait « alliance avec la renaissance du paganisme antique »¹¹ ; ces appréciations s'appliquent seulement au protestantisme récent, qui a abandonné ses principes propres pour adopter ceux de la Renaissance. Jamais le pessimisme, qui n'entraînait nullement dans le courant des idées de la Renaissance¹²,

10. Baliffol, *Etudes d'histoire et de théologie positive*, 2^e série, p. 102.

11. Hartmann, *La religion de l'avenir*, trad. franç., p. 27 et p. 21.

12. « A cette époque commença le conflit entre l'amour païen de la vie et le mépris, la fuite du monde, qui caractérisaient le christianisme. » (Hartmann, *op. cit.*, p. 126.) Cette conception païenne se trouve dans le protestantisme libéral, et c'est pourquoi Hartmann le considère, avec

n'avait été affirmé avec autant de force qu'il le fut par les Réformés. Les dogmes du péché et de la prédestination furent poussés jusqu'à leurs conséquences les plus extrêmes ; ils correspondent aux deux premiers aspects du pessimisme : à la misère de l'espèce humaine et au déterminisme social. Quant à la délivrance, elle fut conçue sous une forme bien différente de celle que lui avait donnée le christianisme primitif : les protestants s'organisèrent militairement partout où cela leur était possible ; ils faisaient des expéditions en pays catholiques, expulsant les prêtres, introduisant le culte réformé et promulguant des lois de proscription contre les papistes. On n'empruntait plus aux apocalypses l'idée d'une grande catastrophe finale dans laquelle les compagnons du Christ ne seraient que des spectateurs, après s'être longtemps défendus contre les attaques sataniques ; les protestants, nourris de la lecture de l'Ancien Testament, voulaient imiter les exploits des anciens conquérants de la Terre Sainte ; ils prenaient donc l'offensive et voulaient établir le royaume de Dieu par la force. Dans chaque localité conquise, les calvinistes réalisaient une véritable révolution catastrophique, changeant tout de fond en comble.

Le calvinisme a été finalement vaincu par la Renaissance ; il était plein de préoccupations théologiques empruntées aux traditions médiévales et il arriva un jour où il eut peur de passer pour être demeuré trop arriéré ; il voulut être au niveau de la culture moderne, et il a fini par devenir simplement un christianisme relâché¹³. Aujourd'hui fort peu de personnes se doutent de ce que les réformateurs du xvi^e siècle entendaient par libre examen ; les protestants appliquent à la Bible les procédés que les philologues

raison, comme irréligieux ; mais les hommes du xvi^e siècle voyaient les choses sous un autre aspect.

13. Si le socialisme périclète, ce sera évidemment de la même manière, pour avoir eu peur de sa barbarie.

appliquent à n'importe quel texte profane ; l'exégèse de Calvin a fait place à la critique des humanistes.

L'annaliste qui se contente d'enregistrer des faits, est tenté de regarder la délivrance comme un rêve ou comme une erreur ; mais le véritable historien considère les choses à un autre point de vue ; lorsqu'il veut savoir quelle a été l'influence de l'esprit calviniste sur la morale, le droit ou la littérature, il est toujours ramené à examiner comment la pensée des anciens protestants était sous l'influence de la marche vers la délivrance. L'expérience de cette grande époque montre fort bien que l'homme de cœur trouve, dans le sentiment de lutte qui accompagne cette *volonté de délivrance*, une satisfaction suffisante pour entretenir son ardeur. Je crois donc qu'on pourrait tirer de cette histoire de belles illustrations en faveur de cette idée que vous exprimiez un jour : que la légende du Juif-Errant est le symbole des plus hautes aspirations de l'humanité, condamnée à toujours marcher sans connaître le repos.

II

Mes thèses ont choqué encore les personnes qui sont, de quelque manière, sous l'influence des idées que notre éducation nous a transmises au sujet du droit naturel ; et il y a peu de lettrés qui aient pu s'affranchir de ces idées. Si la philosophie du droit naturel s'accorde parfaitement avec la force (en entendant ce mot au sens spécial que je lui ai donné au chapitre V, § IV), elle ne peut se concilier avec mes conceptions sur le rôle historique de la violence. Les doctrines scolaires sur le droit naturel s'épuiseront sur une simple tautologie : le juste est bon et l'injuste est mauvais, si l'on n'avait pas toujours admis implicitement que le juste s'adapte à des actions qui se produisent au-

tomatiquement dans le monde : c'est ainsi que les économistes ont longtemps soutenu que les relations créées sous le régime de la concurrence dans le régime capitaliste sont parfaitement justes, comme résultant du *cours naturel* des choses ; les utopistes ont toujours prétendu que le monde présent n'était *pas assez naturel* ; ils ont voulu en conséquence donner un tableau d'une société mieux réglée automatiquement et partant plus juste.

Je ne saurais résister au plaisir de me reporter à quelques *Pensées* de Pascal, qui embarrassèrent terriblement ses contemporains et qui n'ont été bien comprises que de nos jours. Pascal eut beaucoup de peine à s'affranchir des idées qu'il avait trouvées chez les philosophes sur le droit naturel ; il les abandonna parce qu'il ne les trouva pas suffisamment pénétrées de christianisme : « J'ai passé longtemps de ma vie, dit-il, en croyant qu'il y avait une justice ; et en cela je ne me trompais pas ; car il y en a selon que Dieu nous l'a voulu révéler. Mais je ne le prenais pas ainsi, et c'est en quoi je me trompais ; car je croyais que notre justice était essentiellement juste et que j'avais de quoi la connaître et en juger » (fragment 375 de l'édition Brunschvieg) ; — « Il y a sans doute des lois naturelles ; mais cette belle raison corrompte¹⁴ a tout corrompu » (fragment 294) ; — « *Veri juris*. Nous n'en avons plus » (fragment 297).

L'observation va d'ailleurs montrer à Pascal l'absurdité de la théorie du droit naturel ; si cette théorie était exacte, on trouverait quelques lois universellement admises ; mais des actions que nous regardons comme des crimes ont été regardées autrefois comme vertueuses : « Trois de-

14. Il me semble que les éditeurs de 1670 durent être effrayés du calvinisme de Pascal ; je suis étonné que Sainte-Beuve se soit borné à dire qu'il « y avait dans le christianisme de Pascal quelque chose qui les dépassait... que Pascal avait encore plus besoin qu'eux d'être chrétien ». (*Port-Royal*, tome III, p. 383.)

grés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence, un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques, l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité, au deçà des Pyrénées, erreur au delà... Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'Etat qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre ; rien ne sera juste à cette balance » (fragment 294 ; cf. fragment 375).

Dans cette impossibilité où nous sommes de pouvoir raisonner sur le juste, nous devons nous en rapporter à la coutume et Pascal revient souvent sur cette règle (fragments 294, 297, 299, 309, 312). Il va plus loin encore et il montre comment le juste est pratiquement dépendant de la force : « La justice est sujette à dispute, la force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit que c'était elle qui était juste. Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste » (fragment 298 ; cf. fragments 302, 303, 306, 307, 311).

Cette critique du droit naturel n'a point la parfaite clarté que nous pourrions lui donner aujourd'hui, parce que nous savons que c'est dans l'économie qu'il faut aller chercher le type de la force arrivée à un régime pleinement automatique et pouvant ainsi s'identifier naturellement avec le droit, — tandis que Pascal confond dans un même genre toutes les manifestations de la force¹⁵.

Les changements que le droit subit au cours des temps, avaient vivement frappé Pascal et ils continuent d'embarasser fort les philosophes : un système social bien coordonné est détruit par une révolution et fait place à un

15. Cf. ce que je dis sur la force au chapitre V.

autre système que l'on trouve également parfaitement raisonnable ; et ce qui était juste autrefois est devenu injuste. On n'a pas ménagé les sophismes pour prouver que la force avait été mise au service de la justice durant les révolutions ; maintes fois on a démontré que ces arguments sont absurdes ; mais le public ne peut se résoudre à les abandonner, tant il est habitué à croire au droit naturel !

Il n'y a pas jusqu'à la guerre qu'on n'ait voulu faire descendre sur le plan du droit naturel : on l'a assimilée à un procès dans lequel un peuple revendiquerait un droit méconnu par un voisin malfaisant. Nos pères admettaient volontiers que Dieu tranchait le différend, au cours des batailles, en faveur de celui qui avait raison ; le vaincu devait être traité comme le serait un mauvais plaideur : il devait payer les frais de la guerre et donner des garanties au vainqueur pour que celui-ci pût jouir en paix de ses droits restaurés. Aujourd'hui il ne manque pas de gens pour proposer de soumettre les conflits internationaux à des tribunaux d'arbitrage ; ce serait une laïcisation de l'ancienne mythologie¹⁶.

Les partisans du droit naturel ne sont pas des adversaires irréductibles des luttes civiles, ni surtout des manifestations tumultueuses ; on l'a vu suffisamment au cours de l'affaire Dreyfus. Quand la force publique est entre les mains de leurs adversaires, ils admettent assez volontiers qu'elle est employée à violer la justice, et alors ils prouvent qu'on peut sortir de la légalité pour rentrer dans le droit (selon une formule des bonapartistes) ; ils cherchent à intimider, tout au moins, le gouvernement lorsqu'ils ne peuvent songer à le renverser. Mais quand ils combattent ainsi les

16. Je ne puis arriver à trouver l'idée de l'arbitrage international dans le fragment 296 de Pascal, où quelques personnes le découvrent : Pascal y signale simplement ce qu'a de ridicule la prétention qu'émettait de son temps chaque belligérant, dans son manifeste, de condamner, au nom du droit, la conduite de son adversaire.

détenteurs de la force publique, ils ne désirent nullement supprimer celle-ci ; car ils ont le désir de l'utiliser à leur profit quelque jour ; toutes les perturbations révolutionnaires du XIX^e siècle se sont terminées par un renforcement de l'Etat.

La violence prolétarienne change l'aspect de tous les conflits au cours desquels on l'observe ; car elle nie la force organisée par la bourgeoisie, et prétend supprimer l'Etat qui en forme le noyau central. Dans de telles conditions il n'y a plus aucun moyen de raisonner sur les droits primordiaux des hommes ; c'est pourquoi nos socialistes parlementaires, qui sont des enfants de la bourgeoisie et qui ne savent rien en dehors de l'idéologie de l'Etat, sont tout désorientés quand ils sont en présence de la violence prolétarienne ; ils ne peuvent lui appliquer les lieux communs qui leur servent d'ordinaire à parler de la force, et ils voient avec effroi des mouvements qui pourraient aboutir à ruiner les institutions dont ils vivent : avec le syndicalisme révolutionnaire, plus de discours à placer sur la Justice immanente, plus de régime parlementaire à l'usage des Intellectuels ; — c'est l'abomination de la désolation ! Aussi ne faut-il pas s'étonner s'ils parlent de la violence avec tant de colère.



Déposant le 5 juin 1907 devant la Cour d'assises de la Seine dans le procès Bousquet-Lévy, Jaurès aurait dit : « Je n'ai pas la superstition de la légalité. Elle a eu tant d'échecs ! mais je conseille toujours aux ouvriers de recourir aux moyens légaux ; car *la violence est un signe de faiblesse passagère*. » On trouve ici un souvenir très évident de l'affaire Dreyfus : Jaurès se rappelle que ses amis durent recourir à des manifestations révolutionnaires, et on comprend qu'il n'ait pas gardé de cette affaire un très grand respect

pour la légalité, qui peut se trouver en conflit avec ce qu'il regardait comme étant le droit. Il assimile la situation des syndicalistes à celle où furent les dreyfusards : ils sont momentanément faibles, mais, ils sont destinés à disposer quelque jour de la force publique ; ils seraient donc bien imprudents s'ils détruisaient par la violence une force qui est appelée à devenir la leur. Peut-être lui est-il arrivé parfois de regretter que l'agitation dreyfusarde ait ébranlé trop l'Etat, comme Gambetta regrettait que l'administration eût perdu son ancien prestige et sa discipline.

L'un des plus élégants ministres de la République¹⁷ s'est fait une spécialité des sentences solennelles prononcées contre les partisans de la violence : Viviani enchante les députés, les sénateurs et les employés convoqués pour admirer son Excellence au cours de ses tournées, en leur racontant que la violence est la caricature ou encore « la fille déchue et dégénérée de la force ». Après s'être vanté d'avoir travaillé à éteindre les lampions célestes par un geste magnifique, il se donne les allures d'un matador aux pieds duquel va tomber le taureau furieux¹⁸. Si j'avais plus de vanité littéraire que je n'en ai, j'aimerais à me figurer que ce *beau socialiste* a pensé à moi quand il a dit, au Sénat, le

17. Le *Petit Parisien*, que l'on a toujours plaisir à citer comme le moniteur de la niaiserie démocratique, nous apprend qu'aujourd'hui « cette définition dédaigneuse de l'élégant et *immoral* M. de Morny : « Les républicains sont des gens qui s'habillent mal », semble tout à fait dénuée de fondement. » J'emprunte cette philosophique observation à l'enthousiaste compte rendu du mariage du charmant ministre Clémentel (22 octobre 1905). — Ce journal bien informé m'a accusé de donner aux ouvriers des conseils d'*apache* (7 avril 1907).

18. « La violence, disait-il au Sénat. le 10 novembre 1906, je l'ai vue, moi, face à face. J'ai été pendant des jours et des jours, au milieu de milliers d'hommes qui portaient sur leurs visages les traces d'une exaltation effrayante. Je suis resté au milieu d'eux, poitrine contre poitrine et les yeux dans les yeux. » Il se vantait d'avoir fini par triompher des grévistes du Creusot.

16 novembre 1906, qu'il « ne faut pas confondre un *énergumène* avec un parti et une *affirmation téméraire* avec un corps de doctrine ». Après le plaisir d'être apprécié par les gens intelligents, il n'y en a pas de plus grand que celui de n'être pas compris par les brouillons qui ne savent exprimer qu'en charabia ce qui leur tient lieu de pensée ; mais j'ai tout lieu de supposer que dans le brillant entourage de ce *bonisseur*¹⁹, il n'y a personne ayant entendu parler du *Mouvement socialiste*. Que l'on fasse une insurrection lorsqu'on se sent assez solidement organisé pour conquérir l'Etat, voilà ce que comprennent Viviani et les attachés de son cabinet ; mais la violence prolétarienne, qui n'a point un tel but, ne saurait être qu'une folie et une caricature odieuse de la révolte. Faites tout ce que vous voudrez, mais ne cassez pas l'assiette au beurre !

III

Au cours de ces études j'avais constaté une chose qui me semblait si simple que je n'avais pas cru devoir beaucoup insister : les hommes qui participent aux grands mouvements sociaux, se représentent leur action prochaine sous forme d'images de batailles assurant le triomphe de leur cause. Je proposais de nommer *mythes* ces constructions dont la connaissance offre tant d'importance pour l'histo-

19. Dans le même discours. Viviani a fort insisté sur son socialisme et déclaré qu'il entendait « demeurer fidèle à l'idéal de ses premières années civiques ». D'après une brochure publiée en 1897 par les allemandistes sous le titre : *La vérité sur l'union socialiste*, cet idéal aurait été l'opportunisme ; en passant d'Alger à Paris, Viviani se serait transformé en socialiste, et la brochure qualifie de mensonge son attitude nouvelle. Evidemment, cet écrit a été rédigé par des énergumènes qui ne comprennent rien aux élégances.

rien²⁰ : la grève générale des syndicalistes et la révolution catastrophique de Marx sont des mythes. J'ai donné comme exemples remarquables de mythes ceux qui furent construits par le christianisme primitif, par la Réforme, par la Révolution, par les mazziniens ; je voulais montrer qu'il ne faut pas chercher à analyser de tels systèmes d'images, comme on décompose une chose en ses éléments, qu'il faut les prendre en bloc comme des forces historiques, et qu'il faut surtout se garder de comparer les faits accomplis avec les représentations qui avaient été acceptées avant l'action.

J'aurais pu donner un autre exemple qui est peut-être encore plus frappant : les catholiques ne se sont jamais découragés au milieu des épreuves les plus dures, parce qu'ils se représentaient l'histoire de l'Eglise comme étant une suite de batailles engagées entre Satan et la hiérarchie soutenue par le Christ ; toute difficulté nouvelle qui surgit est un épisode de cette guerre et doit finalement aboutir à la victoire du catholicisme.

Au début du xix^e siècle, les persécutions révolutionnaires ravivèrent ce mythe de la lutte satanique, qui a fourni à Joseph de Maistre des pages si connues ; ce rajeunissement explique, en grande partie, la renaissance religieuse qui se produisit à cette époque. Si le catholicisme est aujourd'hui si menacé, cela tient beaucoup à ce que le mythe de l'Eglise militante tend à disparaître. La littérature ecclésiastique a fort contribué à le rendre ridicule ; c'est ainsi qu'en 1872 un écrivain belge recommandait de remettre en honneur les exorcismes, qui lui semblaient être un moyen efficace pour combattre les révolutionnaires²¹. Beaucoup

20. Dans *l'Introduction à l'économie moderne* j'ai donné au mot mythe un sens plus général, qui dépend étroitement du sens strict employé ici.

21. P. Bureau. *La crise morale des temps nouveaux*, p. 213. L'auteur, professeur à l'Institut catholique de Paris, ajoute : « La recommandation

de catholiques instruits sont effrayés en constatant que les idées de Joseph de Maistre ont contribué à favoriser l'ignorance du clergé, qui évitait de se tenir au courant d'une science maudite ; le mythe satanique leur semble donc dangereux et ils en signalent les aspects ridicules ; mais ils n'en comprennent pas toujours bien la portée historique. Les habitudes douces, sceptiques et surtout pacifiques de la génération actuelle ne sont pas favorables d'ailleurs à son maintien ; et les adversaires de l'Eglise proclament bien haut qu'ils ne veulent pas revenir à un régime de persécutions qui pourrait rendre leur puissance ancienne aux images de guerre.

En employant le terme de mythe, je croyais avoir fait une heureuse trouvaille, parce que je refusais ainsi toute discussion avec les gens qui veulent soumettre la grève générale à une critique de détail et qui accumulent les objections contre sa possibilité pratique. Il paraît que j'ai eu, au contraire, une bien mauvaise idée, puisque les uns me disent que les mythes conviennent seulement aux sociétés primitives, tandis que d'autres s'imaginent que je veux donner comme moteurs au monde moderne des rêves analogues à ceux que Renan croyait utiles pour remplacer la religion²² ; mais on a été plus loin et on a prétendu que ma théorie des mythes serait un argument d'avocat, une fausse traduction des véritables opinions des révolutionnaires, un *sophisme intellectualiste*.

S'il en était ainsi, je n'aurais guère eu de chance, puisque je voulais écarter tout contrôle de la philosophie intellec-

ne peut exciter aujourd'hui que l'hilarité. On est bien obligé de croire que l'étrange formule de l'auteur était acceptée alors par un grand nombre de ses coreligionnaires, quand on se rappelle l'étourdissant succès des écrits de Léo Taxil, après sa prétendue conversion. »

22. Ces rêves me semblent avoir eu principalement pour objet de calmer les inquiétudes que Renan avait conservées au sujet de l'enfer. Cf. *Mouvement socialiste*, mai 1907. pp. 470-471.

tualiste, qui me semble être un grand embarras pour l'historien qui la suit. La contradiction qui existe entre cette philosophie et la véritable intelligence des événements a souvent frappé les lecteurs de Renan : celui-ci est, à tout instant, ballotté entre sa propre intuition qui fut presque toujours admirable, et une philosophie qui ne peut aborder l'histoire sans tomber dans la platitude ; mais il se croyait, hélas ! trop souvent, tenu de raisonner d'après l'*opinion scientifique* de ses contemporains.

Le sacrifice que le soldat de Napoléon faisait de sa vie, pour avoir l'honneur de travailler à une épopée « éternelle » et de vivre dans la gloire de la France tout en se disant « qu'il serait toujours un pauvre homme »²³ ; les vertus extraordinaires dont firent preuve les Romains, qui se résignaient à une effroyable inégalité et se donnaient tant de peine pour conquérir le monde²⁴ ; « la foi à la gloire qui fut une valeur sans pareille », créée par la Grèce et grâce à laquelle « une sélection fut faite dans la foule touffue de l'humanité, la vie eut un mobile, il y eut une récompense pour celui qui avait poursuivi le bien et le beau »²⁵ ; — voilà des choses que ne saurait expliquer la philosophie intellectualiste. Celle-ci conduit, au contraire, à admirer, au chapitre LI de Jérémie, « le sentiment supérieur, profondément triste, avec lequel l'homme pacifique contemple les écroulements [des empires], la commisération qu'excite dans le cœur du sage le spectacle des peuples *travaillant pour le vide*, victimes de l'orgueil de quelques-uns ». La Grèce n'a pas vu cela, d'après Renan²⁶, et il me semble qu'il ne faut pas nous en plaindre ! D'ailleurs il louera lui-même les Romains de ne pas avoir agi en suivant les conceptions

²³. Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, tome IV. p. 191.

²⁴. Renan, *loc. cit.*, p 267.

²⁵. Renan, *loc. cit.*, pp 199-200.

²⁶. Renan, *op. cit.*, tome III, pp 458-459.

du penseur juif : « Ils travaillent pour le vide, pour le feu : oui, sans doute ; mais voilà la vertu que l'histoire récompense »²⁷.

Les religions constituent un scandale particulièrement grave pour les intellectualistes, car on ne saurait ni les regarder comme étant sans portée historique, ni les expliquer ; aussi Renan a-t-il écrit parfois à leur sujet des phrases bien étranges : « La religion est une imposture nécessaire. Les plus gros moyens de jeter de la poudre aux yeux ne peuvent être négligés avec une aussi sotte race que l'espèce humaine, créée pour l'erreur, et qui, quand elle admet la vérité, ne l'admet jamais pour les bonnes raisons. Il faut bien alors lui en donner de mauvaises »²⁸.

Comparant Giordano Bruno qui « se laissa brûler au Champ-de-Flore » et Galilée qui se soumit au Saint-Office, Renan approuve le second parce que, d'après lui, le savant n'a nul besoin d'apporter, à l'appui de ses découvertes, autre chose que des raisons ; il pensait que le philosophe italien voulut compléter ses preuves insuffisantes par son sacrifice et il émet cette maxime dédaigneuse : « On n'est martyr que pour les choses dont on n'est pas bien sûr »²⁹. Renan confond ici la *conviction* qui devait être puissante chez Bruno, avec cette *certitude* très particulière que l'enseignement provoquera, à la longue, au sujet des thèses que la science a reçues ; il est difficile de donner une idée

27. Renan, *op. cit.*, tome IV, pp 267.

28. Renan, *op. cit.*, tome V, pp 105-106.

29. Renan, *Nouvelles études d'histoire religieuse*, p. vii. Antérieurement il avait dit, à propos des persécutions : « On meurt pour des *opinions* et non pour des *certitudes*, pour ce qu'on croit et non pour ce qu'on sait... Dès qu'il s'agit de croyances, le grand signe et la plus efficace démonstration est de mourir pour elles. » (*L'Eglise chrétienne*, p. 317). Cette thèse suppose que le martyr soit une sorte d'ordalie, ce qui a été vrai, en partie, pour l'époque romaine, en raison de circonstances spéciales (G. Sorel, *Le système historique de Renan*, p. 335).

moins exacte des forces réelles qui font agir les hommes !

Toute cette philosophie pourrait se résumer dans cette proposition : « Les choses humaines sont un à-peu-près sans sérieux et sans précision ; » et, en effet, pour l'intellectualiste, ce qui manque de précision doit manquer aussi de sérieux. Mais la conscience de l'historien ne saurait jamais sommeiller complètement chez Renan, et il ajoute tout de suite ce correctif : « Avoir vu [cela] est un grand résultat pour la philosophie ; mais, c'est une abdication de tout rôle actif. L'avenir est à ceux qui ne sont pas désabusés »³⁰. Nous pouvons conclure de là que la philosophie intellectualiste est vraiment d'une incompétence radicale pour l'explication des grands mouvements historiques.

Aux catholiques ardents qui luttèrent, si longtemps avec succès, contre les traditions révolutionnaires, la philosophie intellectualiste aurait vainement cherché à démontrer que le mythe de l'Eglise militante n'est pas conforme aux constructions scientifiques établies par les plus savants auteurs, suivant les meilleures règles de la critique ; elle n'aurait pu les persuader. Par aucune argumentation il n'eût été possible d'ébranler la foi qu'avaient ces hommes dans les promesses faites à l'Eglise, et tant que cette certitude demeurerait, le mythe ne pouvait être contestable à leurs yeux. De même, les objections que le philosophe adresse aux mythes révolutionnaires ne sauraient faire impression que sur les hommes qui sont heureux de trouver un prétexte pour abandonner « tout rôle actif » et être seulement révolutionnaires en paroles.

Je comprends que ce mythe de la grève générale froisse beaucoup de *gens sages* à cause de son caractère d'infinité ; le monde actuel est très porté à revenir aux opinions des anciens et à subordonner la morale à la bonne marche des affaires publiques, ce qui conduit à

30. Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, tome III. p. 497.

placer la vertu dans un juste milieu. Tant que le socialisme demeure une *doctrine entièrement exposée en paroles*, il est très facile de le faire dévier vers un juste milieu ; mais cette transformation est manifestement impossible quand on introduit le mythe de la grève générale, qui comporte une révolution absolue. Mais vous savez, aussi bien que moi, que ce qu'il y a de meilleur dans la conscience moderne est le tourment de l'infini ; vous n'êtes point du nombre de ceux qui regardent comme d'heureuses trouvailles les procédés au moyen desquels on peut tromper ses lecteurs par des mots. C'est pourquoi vous ne me condamnerez point pour avoir attaché un si grand prix à un mythe qui donne au socialisme une valeur morale si haute et une si grande loyauté. Bien des gens ne chercheraient pas dispute à la théorie des mythes si ceux-ci n'avaient des conséquences si belles.

IV

L'esprit de l'homme est ainsi fait qu'il ne sait point se contenter de constatations et qu'il veut comprendre la raison des choses ; je me demande donc s'il ne conviendrait pas de chercher à approfondir cette théorie des mythes, en utilisant les lumières que nous devons à la philosophie bergsonienne ; l'essai que je vais vous soumettre est, sans doute, bien imparfait, mais il me semble qu'il est conçu suivant la méthode qu'il faut suivre pour éclairer ce problème.

Remarquons d'abord que les moralistes ne raisonnent presque jamais sur ce qu'il y a de vraiment fondamental dans notre individu ; ils cherchent d'ordinaire à projeter nos actes accomplis sur le champ des jugements que la société a rédigés d'avance pour les divers types d'action qui sont les plus communs dans la vie contemporaine. Ils disent qu'ils déterminent ainsi des motifs ; mais ces motifs

sont de la même nature que ceux dont les juristes tiennent compte dans le droit criminel : ce sont des appréciations sociales relatives à des faits connus de tous. Beaucoup de philosophes, principalement dans l'antiquité, ont cru pouvoir tout rapporter à l'utilité ; et s'il y a une appréciation sociale, c'est sûrement celle-là ; – les théologiens placent les fautes sur le chemin qui conduit normalement, suivant l'expérience moyenne, au péché mortel ; ils connaissent ainsi quel est le degré de malice que présente la concupiscence, et la pénitence qu'il convient d'infliger ; – les modernes enseignent volontiers que nous jugeons notre volonté avant d'agir, en comparant nos maximes à des principes généraux qui ne sont pas sans avoir une certaine analogie avec des déclarations des droits de l'homme ; et cette théorie a été très probablement inspirée par l'admiration que provoquèrent les *Bills of Rights* placés en tête des constitutions américaines³¹.

Nous sommes tous si fortement intéressés à savoir ce que le monde pensera de nous, que nous évoquons dans notre esprit, un peu plus tôt, un peu plus tard, des considérations analogues à celles dont parlent les moralistes ; de là résulte que ceux-ci ont pu s'imaginer qu'ils avaient vraiment fait appel à l'expérience, pour découvrir ce qui existe au fond de la conscience créatrice, alors qu'ils avaient seulement regardé d'un point de vue social des actes accomplis.

31. La consitution de Virginie est de juin 1776. Les constitutions américaines furent connues en Europe par deux traductions françaises, en 1778 et en 1789. Kant a publié les *Fondements de la métaphysique des mœurs* en 1785 et la *Critique de la raison pratique* en 1788. – On pourrait dire que le système utilitaire des anciens offre des analogies avec l'économie, celui des théologiens avec le droit et celui de Kant avec la théorie politique de la démocratie naissante. (Cf. Jellinek, *La déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, trad. franç., pp. 18-25 ; pp. 49-50, p. 89.)

Bergson nous invite, au contraire, à nous occuper du dedans et de ce qui s'y passe pendant le mouvement créateur : « Il y aurait deux moi différents, dit-il, dont l'un serait comme la projection extérieure de l'autre, sa représentation spatiale et pour ainsi dire sociale. Nous atteignons le premier par une réflexion approfondie, qui nous fait saisir nos états internes, comme des êtres vivants, sans cesse en voie de formation, comme des états réfractaires à la mesure... Mais *les moments où nous nous ressaisissons nous-mêmes sont rares*, et c'est pourquoi nous sommes rarement libres. La plupart du temps, nous vivons extérieurement à nous-mêmes ; nous n'apercevons de notre moi que son fantôme décoloré... Nous vivons pour le monde extérieur plutôt que pour nous ; nous parlons plus que nous ne pensons ; nous *sommes agis* plus que nous n'agissons nous-mêmes. Agir librement c'est reprendre possession de soi, c'est se replacer dans la pure durée »³².

Pour comprendre vraiment cette psychologie, il faut se « reporter par la pensée à ces moments de notre existence où nous avons opté pour quelque décision grave, moments uniques dans leur genre, et qui ne se reproduisent pas plus que ne reviennent pour un peuple les phases disparues de son histoire »³³. Il est bien évident que nous jouissons de cette liberté surtout quand nous faisons effort pour créer en nous un homme nouveau, en vue de briser les cadres historiques qui nous enserrent. On pourrait penser, tout d'abord, qu'il suffirait de dire que nous sommes alors dominés par des sentiments souverains ; mais tout le monde convient aujourd'hui que le mouvement est l'essentiel de

32. Bergson. *Données immédiates de la conscience*, pages 175-176. — Dans cette philosophie on distingue *la durée* qui s'écoule, dans laquelle se manifeste notre personne, et le *temps* mathématique suivant la mesure duquel la science aligne les faits accomplis.

33. Bergson, *op. cit.*, p. 181.

la vie affective, c'est donc en termes de mouvement qu'il convient de parler de la conscience créatrice.

Voici comment il me semble qu'il faut se représenter la psychologie profonde. On devrait abandonner l'idée que l'âme est comparable à un mobile qui se meut, d'après une loi plus ou moins mécanique, vers divers motifs donnés par la nature. Quand nous agissons, c'est que nous avons créé un monde tout artificiel, placé en avant du présent, formé de mouvements qui dépendent de nous. Ainsi notre liberté devient parfaitement intelligible. Ces constructions, embrassant tout ce qui nous intéresse, quelques philosophes, qui s'inspirent des doctrines bergsoniennes, ont été amenés à une théorie qui n'est pas sans surprendre quelque peu. « Notre vrai corps, dit par exemple Ed. Le Roy, c'est l'univers entier en tant que vécu par nous. Et ce que le sens commun appelle plus strictement notre corps, en est seulement la région de moindre inconscience et d'activité plus libre, la partie sur laquelle nous avons directement prise et par laquelle nous pouvons agir sur le reste »³⁴. Il ne faut pas confondre, comme fait constamment ce subtil philosophe, ce qui est un état fugace de notre activité volontaire, avec les affirmations stables de la science³⁵.

Ces mondes artificiels disparaissent généralement de notre esprit sans laisser de souvenirs ; mais quand des masses se passionnent, alors on peut décrire un tableau, qui constitue un mythe social.

La foi à la gloire, dont Renan fait un si grand éloge, s'évanouit rapidement dans des rapsodies quand elle n'est pas entretenue par des mythes qui ont beaucoup varié suivant les époques : le citoyen des républiques grecques, le légionnaire romain, le soldat des guerres de la Liberté,

³⁴. Ed. Le Roy, *Dogme et Critique*, p. 239.

³⁵. On aperçoit facilement le pont par lequel s'introduit le sophisme : *l'univers reçu par nous* peut être le monde réel ou le monde inventé pour l'action.

l'artiste de la Renaissance n'ont pas conçu la gloire en faisant appel à un même système d'images. Renan se plaint de ce que « la foi à la gloire est compromise par les *courtes vues sur l'histoire* qui tendent à prévaloir de nos jours. Peu de personnes, dit-il, agissent en vue de l'éternité... On veut jouir de sa gloire ; on la mange en herbe ; on ne la recueillera pas en gerbe après la mort »³⁶. Il me semble qu'il faudrait dire que les courtes vues sur l'histoire ne sont pas une cause, mais une conséquence ; elles résultent de l'affaiblissement des mythes héroïques qui avaient eu une si grande popularité au début du xix^e siècle ; la foi à la gloire périssait et les courtes vues sur l'histoire devenaient prépondérantes, en même temps que ces mythes s'évanouissaient³⁷.

On peut indéfiniment parler de révoltes sans provoquer jamais aucun mouvement révolutionnaire, tant qu'il n'y a pas de mythes acceptés par les masses ; c'est ce qui donne une si grande importance à la grève générale, et c'est ce qui la rend si odieuse aux socialistes qui ont peur d'une révolution ; ils font tous leurs efforts pour ébranler la confiance que les travailleurs ont dans leur préparation à la révolution ; et pour y parvenir, ils cherchent à ridiculiser l'idée de grève générale, qui seule peut avoir une valeur

36. Renan, *op. cit.*, tome IV. p. 329.

37. « L'assentiment, dit Newman, si puissant qu'il soit, associé aux images les plus vives, n'est pas, par cela même, efficace. Strictement parlant, ce n'est pas l'imagination qui crée l'action : c'est l'espérance ou la crainte, l'amour ou la haine, les désirs, les passions, les impulsions de l'égoïsme, du moi. L'imagination n'a d'autre rôle que de mettre en mouvement ces forces motrices, et elle y réussit en nous présentant des objets assez puissants pour les stimuler. » (*Op. cit.*, p. 69). On voit que l'illustre penseur se tient très près de la théorie des mythes. On ne saurait lire Newman sans être d'ailleurs frappé des analogies que présente sa pensée avec celle de Bergson ; les personnes qui aiment à rattacher l'histoire des idées aux traditions ethniques, ne manqueront pas d'observer que Newman descendait d'Israélites.

motrice. Un des grands moyens qu'ils emploient consiste à la présenter comme une utopie : cela leur est assez facile, parce qu'il y a eu rarement des mythes parfaitement purs de tout mélange utopique.



Les mythes révolutionnaires actuels sont presque purs ; ils permettent de comprendre l'activité, les sentiments et les idées des masses populaires se préparant à entrer dans une lutte décisive ; ce ne sont pas des descriptions de choses, mais des expressions de volonté. L'utopie est, au contraire, le produit d'un travail intellectuel ; elle est l'œuvre de théoriciens qui, après avoir observé et discuté les faits, cherchent à établir un modèle auquel on puisse comparer les sociétés existantes pour mesurer le bien et le mal qu'elles renferment³⁸ ; c'est une composition d'institutions imaginaires, mais offrant avec des institutions réelles des analogies assez grandes pour que le juriste en puisse raisonner ; c'est une construction démontable dont certains morceaux ont été taillés de manière à pouvoir passer (moyennant quelques corrections d'ajustage) dans une législation prochaine. — Tandis que nos mythes actuels conduisent les hommes à se préparer à un combat pour détruire ce qui existe, l'utopie a toujours eu pour effet de diriger les esprits vers des réformes qui pourront être effectuées en morcelant le système ; il ne faut donc pas s'étonner si tant d'utopistes purent devenir des hommes d'Etat habiles lorsqu'ils eurent acquis une plus grande expérience de la vie politique. — Un mythe ne saurait être réfuté puisqu'il est, au fond, identique aux convictions d'un

38. C'est évidemment dans cet ordre d'idées que se placèrent les philosophes grecs qui voulaient pouvoir raisonner sur la morale sans être obligés d'accepter les usages que la force historique avait introduits à Athènes.

groupe, qu'il est l'expression de ces convictions en langage de mouvement, et que, par suite, il est indécomposable en parties qui puissent être appliquées sur un plan de descriptions historiques. L'utopie, au contraire, peut se discuter comme toute constitution sociale ; on peut comparer les mouvements automatiques qu'elle suppose, à ceux qui ont été constatés au cours de l'histoire, et ainsi apprécier leur vraisemblance ; on peut la réfuter en montrant que l'économie sur laquelle on la fait reposer, est incompatible avec les nécessités de la production actuelle.

L'économie politique libérale a été un des meilleurs exemples d'utopies que l'on puisse citer. On avait imaginé une société où tout serait ramené à des types commerciaux, sous la loi de la plus complète concurrence ; on reconnaît aujourd'hui que cette société idéale serait aussi difficile à réaliser que celle de Platon ; mais de grands ministres modernes ont dû leur gloire aux efforts qu'ils ont faits pour introduire quelque chose de cette liberté commerciale dans la législation industrielle.

Nous avons là une utopie libre de tout mythe ; l'histoire de la démocratie française nous offre une combinaison bien remarquable d'utopies et de mythes. Les théories qui inspirèrent les auteurs de nos premières constitutions, sont aujourd'hui regardées comme fort chimériques ; souvent même on ne veut plus leur concéder la valeur qui leur a été longtemps reconnue : celle d'un idéal sur lequel législateurs, magistrats et administrateurs devraient avoir les yeux toujours fixés pour assurer aux hommes un peu de justice. A ces utopies, se mêlèrent des mythes qui représentaient la lutte contre l'Ancien Régime ; tant qu'ils se sont maintenus, les réfutations des utopies libérales ont pu se multiplier sans produire aucun résultat ; le mythe sauvegardait l'utopie à laquelle il était mêlé.

Pendant longtemps, le socialisme n'a guère été qu'une utopie : c'est avec raison que les marxistes revendiquent

pour leur maître l'honneur d'avoir changé cette situation : le socialisme est devenu une préparation des masses employées dans la grande industrie, qui veulent supprimer l'Etat et la propriété ; désormais, on ne cherchera plus comment les hommes s'arrangeront pour jouir du bonheur futur ; tout se réduit à l'*apprentissage révolutionnaire* du prolétariat. Malheureusement Marx n'avait pas sous les yeux les faits qui nous sont devenus familiers ; nous savons mieux que lui ce que sont les grèves, parce que nous avons pu observer des conflits économiques considérables par leur étendue et par leur durée ; le mythe de la grève générale est devenu populaire et s'est solidement établi dans les cerveaux ; nous avons sur la violence des idées qu'il n'aurait pu facilement se former ; nous pouvons donc compléter sa doctrine, au lieu de commenter ses textes comme le firent si longtemps de malencontreux disciples.

L'utopie tend ainsi à disparaître complètement du socialisme ; celui-ci n'a pas besoin de chercher à organiser le travail, puisque le capitalisme l'organise. Je crois avoir démontré, d'ailleurs, que la grève générale correspond à des sentiments si fort apparentés à ceux qui sont nécessaires pour assurer la production dans un régime d'industrie très progressive, que l'apprentissage révolutionnaire peut être aussi un apprentissage de producteur.

Quand on se place sur ce terrain des mythes, on est à l'abri de toute réfutation ; ce qui a conduit beaucoup de personnes à dire que le socialisme est une sorte de religion. On a été frappé, en effet, depuis longtemps, de ce que les convictions religieuses sont indépendantes de la critique ; de là on a conclu que tout ce qui prétend être au-dessus de la science est une religion. On observe aussi que, de notre temps, le christianisme prétend être moins une dogmatique qu'une vie chrétienne, c'est-à-dire une réforme morale qui veut aller jusqu'au fond du cœur ; par suite, on a trouvé une nouvelle analogie entre la religion et le so-

HNFQNXRJ Wñ[TQZYNTSSFNWJ VZN XJ ITSSJ
XFLJ QF UWñUFWFYNTSJY RòRJ QF WJHTSXY
JS [ZJ IcZSJ •Z[WJ LNLFSYJXVZJ 2FNX QcJS
'JWLXTS STZX F FUUWNX VZJ QF WJQNLNTS
THHZUJW QF WñLNTS IJ QF HTSXHNJSHJ UWT
Wñ[TQZYNTSSFNWJX ^TSY QJZW UQFHJ FZ R
FWLZRJSYX VZc>[JX ,Z^TY UWñXJSYJ HTSYW
QJ YWFNYFSY IJ WJQNLNTS RJ XJRGQJSY IT
HTSSFNXXFSHJ NRUFWKFNYY IJ QF STZ[JQQ
7JSFS ñYFNY KTWY XZWUWNX IJ HTSXYFYJ
XTSY FZ IJXXZX IZ IñHTZWFLJRJSYÆ nÆ&U
UñWNJSHJ RFSVZñJ NQX WJHTRRJSHJSYÆ
QF XTQZYNTS TS QF YWTZ[JWF 1cNIñJ SJ Q
QF XTQZYNTS ScJ]NXYJ UFX JY IJ QcJ]NJSY
UQNHFYNTS ITSSñJ UFW 7JSFS JXY XZUJW'
QJ XTHNFQNXRJ HTRRJ ZSJ ZYTUNJ HcJXY
HMTXJ HTRUFWFGQJ FZ] WñFQNYñX TGXJW[
UWJSI LZðWJ HTRRJJSY QF HTS'FSHJ UTZWW
è GJFZHTZU IcJ]UñWNJSHJX RFSVZñJX 2FN
ZYTUNJX TSY YTZOTZWX J]NXYñ IJX R^YMJX
SJW QJX YWF[FNQQJZWX è QF Wñ[TQYJ 5JS
R^YMJX ñYFNJSY KTSIñX XZW QJX QñLJSIJX
JY NQX HTSXJW[ðWJSY YTZYJ QJZW [FQJZW
SJ KZWJSY UFX ñGWFSQñJX &ZOTZWlcMZN
HNFQNXJX JXY GNJS UQZX LWFSIJ VZcFZY
R^YMJ IJ QF LWð[J LñSñWFQJ ITRNSJ YTZY
[WFNRJSY TZ[WNJW :S NSXZHHðX SJ UJZY W
QJ XTHNFQNXRJ IJUZNX VZcNQ JXY IJ[JSZ Z
WFYNTSÆ XN QcTS ñHMTZJ HcJXY QF UWJZ
F ñYñ NSXZ)XFSYÆ NQ KFZY XJ WJRJYYWJ
IJ HTZWFLJ IcNSXNXYFSHJ JY IJ HTS'FSHJ
UWFYNVZJ IZ YWF[FNQ F FUUWNX FZ] TZ[WNJ
[TNJ VZcTS UJZY IJ[JSNW ZS [WFN HTRUFLST

QF XJZQJ RFSNðWJ IJ IJ[JSNW ZS [WFN Wñ

;

1JX YWF[FZ] IJ RJX FRNX TSY ñYñ FHHZ
HTZU IJ RñUWNX UFW QJX XTHNFQNX YJ
YNVZJ RFNX FZXXN F[JH GJFZHTZU IJ X
UJWXTSSJX ñYWFSLðWJX FZ] UWñTHHZU
.Q JXY NRUTXXNGQJ IJ XZUUTXJW VZJ ST
HJW ZSJ NSIZXYWNJ NSYJQQJHYZJQQJ J
KTNX VZcTS UWñYJSI STZX HTSKTSIWJ F
VZN XTSY OZXYJRJSY IJX LJSX VZN TSY U
UQTNYFYNTS IJ QF UJSXñJ 1JX [NJZ] WTZ
SJ UFW[NJSSJSY UFX è HTRUWJSIWJ VZJ C
RFQ QTWXVZcTS ScF UFX QJ IJXXJNS HFH
TZ[WNðWJ (JUJSIFS YSTZX SJ UTZWNTS
HTSIZNYJ

(JQZN VZN F KFGWNVZñ ZSJ ZYTUNJ IJX
MJZW IJ QcMZRFSNYñ XJ WJLFWIJ [TQTS
IWTNY IJ UWTUWNñYñ XZW XTS NS[JSYNT
ScJXY RNJZ] UQFHñ VZJ QZN UTZW FUUQ
YWTZ[JWFNY KTWY NWWFYNTSSJQ VZJ X
ZSJ HMFWLJ IFSX Qc*YFY 2FNX STZX FZ
WNJS NS[JSYñ IZ YTZY JY RòRJ STZX XT
WNJS è NS[JSYJWÆ STZX STZX XTRRJX C
QF UTWYñJ MNXYTWNVZJ IJ QF STYNTS IJ
F[TSX HMJWHMñ è RTSYWJW VZcZSJ HZQ
XTWYNW IJX QZYYJX JSLFLñJX UFW QJX
SFNWJX HTSYWJ QJ UFYWTSFY JY HTSYW
QF UQZX KTWYJ HTSXNXYJ è F[TNW XTZY

.Q JXY J]YWðRJ RJSY NRUTWYFSY IcTGXJW[JW C
JSYWJ QcñYFY IcJXUWNY Wñ[TQZYNTS SF~~TN~~WJQJY H
IJX UWTIZH~~Y~~Y~~W~~W~~X~~SNVZñ IJX WJXXJRGQFSHJX WJ
IJ RJX ñYZIJX RFNX NQ ^ FZW FNY JSHTWJ GJFZHT

UJZY XcFKKWFSHMNW XFSX F[TNW GJXTNS I
LSJRJSYX IJX UWTKJXXNTSSJQX GTZWLJTN
3TZX XTRRJX FNSXN FRJSñX è WJLFWIJW HT
IFSX QJX UMñSTRðSJX HTSYJRUTWFNSX HJ
IñWñ FZYWJKTNX HTRRJ FHHJXXTNWJÆ HJ
ñIZHFYNK UTZW ZS UWTQñYFWNFY Wñ[TQZY
UWJSYNXXFLJ IFSX QF QZYYJ 3TZX SJ XFZV
NS(ZJSHJ INWJHYJ XZW ZS UFWJNQ YWF[FNG

3TYWJ WûQJ UJZY òYWJ ZYNQJ è QF HTSIN
GTWSNTSX è SNJW QF UJSXñJ GTZWLJTNXJ I
QJ UWTQñYFWNFY JS LFWIJ HTSYWJ ZSJ NS[F
R•ZXW XIJ QF HQFXXJ JSSJRNJ

1JX MTRRJX VZN TSY WJïZ ZSJ ñIZHFYNTS
JS LñSñWFQ QF XZUJWXYNYNTS IZ QN[WJ J
RJSY IZ LñSNJ FZ] LJSX VZN THHZUJSY GJFZH
IZ RTSIJ QJYYWñÆ NQX XcNRFLNSJSY VZcN
RJSY è FUUWJSIWJ IJX FZYJZXW ITSX QJ ST
HNYñ F[JH ñQTLJ IFSX QJX OTZWSFZ]Æ NQJ
XNSLZQNJW WJXUJHY QJX HTRRJJSYFNWJX V
HTSHTZXW [NJSSJSY QJZW FUUTWYJW (TRC
ScJXY UFX HMTXJ KFHNQJÆ RFNX HcJXY KF
STZX WJLFWITSX HJYYJ GJXTLSJ HTRRJ YTZ
JY STZX UTZ[TSX QF RJSJW è GTSSJ 'S XFSX U
QF INWJHYNTS IZ RTSIJ TZ[WNJW .Q SJ KFZY
UWTQñYFWNFY HJ VZN JXY FWWN[ñ FZ] ,JWF
QcJRUNWJ WTRFNSÆ NQX JZWJSY MTSYJ I
RNWJSY è QcñHTQJ IJX WMñYJZXW IJ QF IñH
ScJZWJSY UFX è XJ QTZJW IcF[TNW [TZQZ XJ

)FSX QJ HTZXW IJ RF HFWWNðWJ OcFN FG
XZOJYX VZN SJ XJRGQFNJSY LZðWJ IJ[TNW JS
QNYñ IcZS ñHWN[FNS XTHNFQNX YJ /JRJ XZN
è RJX QJHYJZXW VZJ QF XHNJSHJ ITSX QF G
F[JH YFSY IJ HTSXYFSHJ QJX RJW[JNQQJZ]V
FZXN HJWYFNSJ VZJ QcFXXZXWJSY HJZ] VZ
UQTNYFYNTS JY VZJ XTZ[JSY QcTGXJW[FY

IZ RTSIJ XTHNFQNX YJ UTZWWFNY KTZWS
XJ YWTZ[JSY UFX IFSX QJX YWF[FZ] IJX ñ
ITSH UFX KFNWJ ZSJ •Z[WJ [FNSJÆ HFW
QJ UWJXYNLJ IJ QF HZQYZWJ GTZWLJTNX
OZXVZcNHN è HJ VZJ QJ UWN SHNUJ IJ QF
YTZY XTS Iñ[JQTUUJRJSY

Ë
Ë Ë

)FSX QJ IJWSNJW HMFUNYWJ IJ RTS QN[V
ZSJ FSYNHNUFYNTS IZ YWF[FNQ YJQ VZc
ZS WñLNRJ IJ YWðX MFZ YJ UWTIZHYNTS
ñYñ XJRGQJ Y NQ KTWY RFQHTRUWNXJ
HWNYNVZJX VZN TSY HWZ VZJ OJ [TZQFN
YNTS IZ XTHNFQNX RJ ZSJ ñIZHFYNTS JXY
VZN XJ RJYYWFNY è QcñHTQJ IJX FWYNX
ñYñ ZS XNSLZQN JW UFWFIT]J IJ RF UFWY
UTXXñITSX FZOTZWñXWZJSTZXS F QFNXX
XTHNñYñ FWNXYTHW FYNVZJ WñXNIZ VZ
HTWWTRUZ UFW QF GTZWLJTNXNJ 8ZN[F
NQ XJWFNY LWFSIJRJSY è IñXNWJW VZJ
XJ WJSTZ[JQJW UFW ZS HTSYFHY UQZX
XFSXÆ QcFWY FHFIñRNVZJ F Iñ[TWñ QJ
XFSX FWWN[JW è UWTIZNWJ HJ VZJ STZX
WFYNTSX FWYNXFSJX /cF[FNX JS [ZJ YT
YJQQJ NRNYFYNTS VZFSI OJ UFWQFNX I
RTSYWJW HTRRJSY TS YWTZ[J IFSX QcFV
RJNQQJZWX WJUWñXJSYFSYXJY XZWYTZ
IJX FSFQTLNJX UJWRJY YFSY IJ HTRUWJS
QJX VZFQNYñX IZ YWF[FNQ QJZW IJ QcF[JS
XN UJZ è IJRFSIJW FZ] ñHTQJX IJX 'JFZ]
LSJRJSY FUUWTUWNñ FZ UWTQñYFWNFY
IJX UWTIZHYJZWX STS UFX XZW ZSJ ñIZ
YWFSXRNXJ UFW QF GTZWLJTNXNJ RFNX

Iñ[JQTUUISY QJX QZYYJX JSLFLñJX UFW QJX
QJZWX RFöYWJX

Ë
Ë Ë

(JX TGXJW[FYNTSX STZX HTSIZNXJSY è WJHT
INKKñWJSHJ VZN JSJZJQJJSYWFÖB FWHMNXR
VZN F (JZWN NQ ^ F ZSJ [NSLYFNSJ IcFSSñJX
LJTNXNJ F[FNY GNJS RTNSX IcFIRNWFYNTS U
JY XJX FWYNXYJX VZJ ScJS F[FNJSY QJX F
YJRUX QèÆ QJZW JSYMTZXNFXRJ UTZW QJX
IñUFXXFNY XTZ[JSY HJQZN VZcTSY UZ F[TNW
QJX UQZX LWFSIX RFöYWJX IZ UFXXñÆ FZJ
XcñYTSSJW XN UFW ZSJ OZXYJHTRUJSXFYN
QJX UJNSYWJX FNSXN FIZQñX RTSYWFNJS
ZSJ X^RUFYMNJ VZN F ñYTSSñ XTZ[JSY QJX
NLSTWFNJSY è VZJQ UTNSY QcFRTZW UWTU
IFSX QJ RTSIJ JXYMñYNVZJ

(JY FSWHNMNXR JNSYFNQJTSYJQQJRJSY Y
LJTNX QJX LZJXINXYJX SJ RFSVZFNJSY OFR
UWTHMJW HJ HFWFHYδWJÆ NQX INXFNJSY
YTZY JS XJ UWTHQFRFSY JSSJRNX NWWñHTS
ñYFNJSY IJ XJW[NQJX ñQδ[JX IJ HJ UFXXñ RF
[FNJSY IcFNQQJZWX VZJ QJX UQZX ñQTVZJS
QF Wñ[TQYJ SJ UTZ[FNJSY WNJS UWTIZNWJ
UFX QJ HTZWX IJ QcMNXYTNWJ F[JH IJ QF QJ
HMNXYJX WñUTSIFNJSY JS RTSYWFSY VZJ
ñYFNJSY IFSX ZSJ [TNJ VZN SJ UTZ[FNY HTS
YNTS FSSTSHñJÆ JS UWJSFSY UFWY FZ] IñC
XTHNFQNXXYJX IJ[FNJSY INXFNJSY NQX IJ[
UQZX TZ RTNSX WFINHFZ] JY UJWIWJ QJ XJSX
Wñ[TQZYNTSSFNWJX 1cJ]UñWNJSHJ ScF UF
QJX FSWHNMNXYJX F[FNJSY WFNXTS è HJ UT
JSYWFSY IFSX IJX NSXYNYZYNTSX GTZWLT
SFNWJX XJ YWFSXKTWRFNJSY JS UWJSFSY

YNTSXÆ YTZX QJX IñUZYNX INXJSY VZJ V
è ZS WJUWñXJSYFSY IJ QF GTZWLJTNXNJ
UWTQñYFWNFY

'JFZHTZU IcFSFWMNXYJX 'SNWJSY U
YTZOTZWX QJX RòRJX RFQñINHYN TSX LW
HTSYWJ QJ WñLNRJ HFUNYFQNXYJ JY N
ZSJ [TNJ VZN QJX HTSIZNXöY è IJX FHYJ
YNTSSFNWJXÆ NQX JSYWðWJSY IFSX QJ
LWð[JX [NTQJSYJX WñFQNXFNJSY YFSY
XTHNFQJ ITSYNQX F[FNJSY XN XTZ[JSY J
YTNWJSX [JWWTSY ZS OTZW IFSX HJYYJ
IFSX QJX X^SINH FYX QcZS IJX UQZX LWF
XJXTNJSY UWTIZNYX IJ STYWJ YJRUXÆ J
UFZ[WJ FRN +JWSFSI 5JQQTZYNJW XJWF I
IJ QcòYWJ

1JX ñHWN[FNSXFSFWMNXYJX VZN IJR
FSHNJSSJ QNYYñW FYZWJ Wñ[TQZYNTSS
[ZIJ YWðX GTS •NQ QJ UFXXFLJ IJ QJZX F
HFYXÆ QJZW FYYNYZIJ STZX RTSYWJ VZ
SZX X^SINH FQNX YJX JZWJSY ZSJ [ñWNYF
VZðWJSY UFX IJX YMñTWNJX VZN F[FNJS
IJX HñSFHQJX UMNQTX TUMNVZJX .QX FU
[WNJWX VZcNQ SJ KFQQFN Y UFX WTZLNW
Qè TS F[FNY JXXF^ñ IFSX QJ RTSIJ XTHI
TZ IcJ]HZXJW QJX [NTQJSHJX IJX LWñ[N
X^SINVZñX WJLFWIðWJSY HJX [NTQJSHJX
YFYNTSX STWRFQJX IJ QF QZYYJ JY NQ
IFSHJX [JWX QJ YWFIJ ZSNTSNXRJ KZWJS
QJZW YJRUñWFRJSY Wñ[TQZYNTSSFNWJ
HTSHJUYN TSÆ HFW TS HTRRJYYWFNY ZS
UTXFSY VZJ HJX FSHNJSX FSFWMNXYJX

/JHWTNX GNJS VZJ 1ñTS IJ 8JNQMFH F ñYñ QJ U
FZ] MFZYJX VZFQNYñX IJ +JWSFSTSUQXZYQW
+WFSWJ

FXXTHNfyNTSX TZ[WNðWJX QJX NIñJX WJQF
UFW QJ KFNy

1JX^SINHfQNXRJ Wñ[TQZYNTSSFNWJ ScJX
GJFZHTZU IJ UJWXTSSJX QJ HWTNJSY QF
HTSKZXJ IZ RTZ[JRJSY TZ[WNJW VZN IJ[WF X
QF QTS LZJ IJ HJYYJ JWWJZW IJ OJZSJXXJÆ
QJ UWTIZNY IcZSJ FRñQNTWfyNTS TUñWñJ U
XTSY [JSZX JSWF^JW ZSJ Iñ[NfyNTS [JWX I
GTZWLJTNXJX 4S UTZWwFNy ITSH QJ HTRU
VZN [TZQZY JRUðH MJW QJ HMWNXYNfSNXRJ
IJX MZRfSNXYJXÆ HTRRJ QF 7ñKTWRJ QJ
[TQZYNTSSFNWJ UTZWwFNy F[TWYJW XcNQ
HJQQJ HN F UJWIZ QJ XJSX IJ XTS TWNLNS
ITSSJ ZS XN LWfSI NSYñWðY FZ] WJH MJWHM
UWTQñYFWNJSSJ

Ë
Ë Ë

OZNQQJY

,JTWLJX 8TWJQJ]NTSX XZW QF [NTQJSHJ

X Ž09 š•D•X Y J F U W©—&öp9 •‘TPZÐ(2U I©€Y0Y 9 •
UX T\NŒ•QW”DñE UWTUTX IJ QF UWJRNðW

Ë

Ë Ë

1JX Wñ(J]NTSX VZJ OJ XTZRJYX Z]RQJSHYY.
XTHNFQW XYZ@JYà@oQF XJ

/J SJ HWTNX UFX VZJ HJYYJ VZJXYNTS FNY
IñJ F[JH QJ XTNS VZcJQQJ HTRUTWYJÆ Oc
(J]NTSX HTSIZNWT SY VZJQVZJX UJSXJZWX è
QJX UWTGQðR JX WJQFYNKX è QF [NTQJSHJ
XFZWFNX YWTU WJHTRRFSISWZHUQXJYZHJTXQð
VZN XcNSXUNWFSY IJX UWN SHNUJX IJ 2FW
RZQJX JSXJNLSñJX UFW QJX UWTUWNñYFNV
JNXRJ JXY JS YWFNS IJ WJSIWJ FZ] ITHYWN
XJSYNRJSY IJ QF WñFQNYñ JY ZS XñWNJZ] VZ
RJSY UFW YWTU IñKFZY IJUZNX VZJQVZJX FS
STZ[JQQXðNSQNYZQJ RFW]NXYJ X^SINH FQN
SFNWJ JQQJ SJ ITNY F[TNW WNJS YFSY è H•
QcJ]FHYJ UTWYñJ MNXYTWNVZJ IJX RTZ[JRJ
XJ UWTIZNXJSY IFSX QJXRFX XJX TZ[WNðWJX
XZWJWFZIJ[JSNW XTHNFQ ZSJINWJHYNTS H
YNTSX IJ XTS RFöYWJ

1J XTHNFQNXRJ JXY ZSJ UMNQTX TUMNJ IJ
YNTSX HTSYJRJUT2FWNJSFJXTZOTZWX WFNXTS
QTX TUMJ IJ QcMNXYTNWJ VZFSI IJX UTQñRN
SJ QcTSY UFX JSYWFöSñ è ñHWNWJ JS IJMT
X^XYðRJ

1J XTHNFQNX YJ NRFLNSJ ITSH VZcNQ F ñY
ZS F[JSNW YWðX QTNSYFNS JS XTWYJ VZcN
ñ[ñSJRJSYX FHYZJQX HTRRJ IJX ñQñRJSYX Ic
QTUURJSY ñHTZQñ JY VZcNQ UZNXXJ QJZW
VZcNQX XJWTSY XZXHJUYN GQJX IcF[TNW UT
:S YJQUWTHñIñXZUUTXJ HJWYFNSJRJSY VZc
XTNY KFN YJ FZ] M^UTYMðXJXÆ RFNX NQ Sc
UMNJ XTHNFQJ UTNSY IJ HTSXNIñW FYNTS XZ
UTNSY IcFHYNTS NRUTWYFSYJ IFSX QJ UWñ
M^UTYMðXJX XZW QcF[JSNW (JYYJ ñYZIJ F U
KTSINW QF HTSSFNXXFSHJ IJX R•ZWX JY STS
QJX RñWNYJX TZ QJX KFZYJX IJX UJWXTSS F

KFZY HMJWHMJW HTRRJSY XJLWTZUJSY C
RNSJSY IFSX QJX RFXXJXÆ QJX WFNXTS
KFNWJ QJX RTWFQNX YJX XZW QJX RTYNK
UFW QJX MTRRJX IJ UWJRNJW UQFS JY Q
QTLNVZJX IJX HFWFHYðWJX XTSY ITSH I
RòRJ YTZY è KFNY SñLQNLJFGQJX

.Q XJRGQJ HJUJSIFSY VZcNQ XTNY UQZ
IJ HJYYJ RFSNðWJ VZFSI NQ XcFLNY IcFH
IFSX QJX FZYWJX HNWHTSXYFSHJX (JQ
F[TSX ñYñ MFGNYZñX è WJLFWIJW QJ HTR
Y^UJ IJ QF [NTQJSHJ TFZSHYTNHNUZFSYJNTS IcZ
YNTSSTÆ X XTRRJX FNSXN FRJSñX è STZX IJ
YFNSX FHYJX HWNRNSJQX SJ UTZWWFNJ
TZ IZ RTNSX RñWNYTNWJX JS WFNXTS IJ
QJZWX FZYJZWX JXUñWFNJSY JS [TNW X
QJZWX HTSHNYT^JSX 1cFY YJSYFY NSIN[
FXXJ_ LWFSIX è QF IñRTHWFYNJ UTZW VZ
LWFSIX MTRRJX IJX LJSX VZN FZ UñWNQ
XF^ñ IJ QF IñGFWWFXXJW IJ XJX JSSJRNX
UQZX [TQTSYNJWX VZJ HJX LWFSIX MTRF
VZFSI FWWN[F QcMJZWJ IJ UFWYFLJW QJ
YTNWJÆ JY QcTS XFNY VZJ QJX RTWYX T
QcFIRNWFYNTS VZJ QJX [N[FSYX

(MFVZJ KTNX ITSH VZcNQ XJ UWTIZNY Z
YJZWX ðX XHNJSHJX ñYMNHT XTHNFQJX V
SFQNXRJ XJ QN[WJSY è IJ MFZYJX HTSXN
XN QcFHYJ HWNRNSJQ UJZY òYWJ J]HZXñ
UTNSY IJ [ZJ IcZSJ YWðX MFZYJ OZXYNHJ
YFSY IJ KTNX WJUWTHMñJ FZ] OñXZNYJX
QF UWJXXJ IñRTHWFYNVZJ

.Q SJ RJ UFWFNY UFX NSZYNQJ IJ XNLS
F UFWZ IFSX SñZ ñ Kñ[WNJW XZW QcF
IZ LWFSI IZH 8JWLJÆ QcFZYJZW ScJXY U
[ZQLFNWJX GQTHFWIX ITS YQcNSYJQQNL
è HJQQJ IJX SñLWNYTXÆ HcJXY ZSJ QZRI

ïFNXJÆ 1ZHNJS -JWW JXY IZ STRGWJ IJX MTF
XF[TNW HJ VZcNQX JSYJSIJSYQ ÆXWJX JWNW
XFNOQTZX F[JWYNY VZJ QF VZJXYNTS [F òYW
IJ [ZJ IcZSJ LWFSIJ RTWQZLJÆ J SJ X RQSIJ
VZN [F òYWJ UWTSTSHñ 1cFZYJZW WJH MJWH
QJX WJXUTSXFGNQNYñX HFQHZQJ QcñVZN
JSYWJ QJ HWNRJ JY QcJ]UNFYNTS WJRTSYJ
VZN TSY JSLJSIWñ JS 7ZXXNJ ZSJ XZNYJ IJ [HJQF
HcJXY IJ QF UMNQTX TUMNJ IJ QcMNX
UZWX UWN SHNUJX IZ RFVZNX HTWXJÆ HcJX
QF [JSIJYYF *SQJ[ñ UFW QJ Q^WNXRJ IJ XTS
HTSHQZY JS XY^QJ IJ UWTUM òYJÆ nÆ*Y QF
FNSXN IFSX QJX XTZKKWFSHJX JY IFSX QJ
JY TINJZXJ OZTXW ÆFSñ QZ ÆY TZWQU WTHMFNS
QJ YWûSJ QZN RòRJ QJ YWûSJ RJZWYWNJW
IJ HWNRJX XcñHWTZQJWF IFSX QF KTX XJ FZ
(JYYJ UWTUMñYNJ SJ XcJXY UFX WñFQNXñJ
HFWFHY òWJ IJX LWFSIJX UWTUMñYNJX IJ SJ
QJ YWûSJ RJZWYWNJ FZWTZU UQZX XTQNIJ VZJQ
QZ RFSNYñcFNQQJZWX FUW òX YTZY VZcJXY
STZX FUUWJSIÆ\$

Ë
Ë Ë

1cMNXYTWNJS ScF UFX è IñQN[WJW IJX UWN
XJW IJX UWTOJYX IJ XYFYZJX è ñYFGQNW Z
HTSVZJÆ XTS WûQJ JXY IJ HTRUWJSIWJ HJ V
NSIN[NIZJQ IFSX QJX ñ[ñSJRJSYXÆ QJX VZ
WJXXJSY QJX HMWTSNVZJZW X JY UFX XNTS
XTSY HJQQJX VZcNQ QFNXXJ QJ UQZX [TQTSY
UFX NHN IJ QZXY[N'TQFSYX IJ XF[TNW VZJQ V
FUUFWYQ Æ\$NTQJSHJ IJX RFXIÆ SX TZJ W N òWJ
HNFQNXRJ HTSYJRUTWFNS

.Q RJ XJRGQJ VZJ GJFZHTZU IJ XTHNFC
YWðX RFQ QF VZJXYNTS IJ QF [NTQJSHJ
ZS FWYNHQJ UZGQNHFYNTS XQJ YTGWJ
UFW 7FUUTUTWYÆ QcFZYJZW VZN F ñH
XTUMNJ IJ QcMNXYTNNWJ XJRGQJ Y NQ
J]FRNSFSY QF UTWYñJ QTNSYFNSJ IJX ñ
HTSYWFNWJ NQ QJX HTSXNIðWJ XTZX Q
INFY QJ UQZX RJXVZNS JY UFW XZNYJ
)cFUWðXQZN QJX^SINHFFQNXRJ YJSISñH
YZSNXRJÆ HTRRJ HJYYJ QTN SJ XJRGQ
+WFSHJ NQ FOTZYJÆ nÆ8N IFSX VZJQV
FQQZWJXWñ[TQZYNTSSFNWJX HcJXYIJ
UQZXMFZY RFNXHcJXY YTZOTZWXUTZW
IFSXQJXHFIWJXIJ QFXTHNñYñ FHYZJQQ
è HTZUXIJ UTNSL RFNXHcJXY YTZOTZW

&NSXN NQ ^FZWFNYIJZ] WñKTWRNXR
QJZXñJ XTHNFQWJHYNTS IZ 9WF[FNQJY /
è QcFNIJ IctGOZWLFYNTSX è QF OZXYNHJ
IJIJRN RJSXTSLJXÆ QcFZYWJ VZN TUðV
HJQZN HN XJWFNY XJZQ è QF UTWYñJ IJX
UFX ñYñ JSHTWJ YTZHMñX UFW QF LWêH
RNJ XTHNFCWFJX IJSX IñRTHWFYJX Iñ[TZ
HFZXJ IJX)WTNYX IJ QcMTRRJ JY IJX IJ[
QJXGQTHFWIX XTHNTQTLZJX JXYNRJSYV
YWFQTW XVZJ QcñIZHFYNTS UTUZQFNWJ
HTRRFSIJSYITSHIJ RZQYNUQNJW QJXHT
NQX JXUðWJSY ST^JW QJX^SINHFFQNXRJ
XFQN[JIJ RJXXNJZXW QJX UWTKJXXJZXW
VZcZS Wñ[TQZYNTSSFNWJ YJQ VZJ 7FU
F[JH QJWF[JX IJSX IZ XJSX IZ X^SINHFFQNXRJÆ HJQF SJ UJZ
QcTS FIRJY VZJ QJX UWTGQðRJX WJQFY

IJRJZWñX OZXVZcNHN YWðX TGXHZWX UTZW
XTHNFQNX YJX

.Q SJ KFZY UFX J]FRNSJW QJX JKKJYX IJ
UFWYFSY IJX WñXZQYFYX NRRñINFYX VZcJQ
IJ XJX HTSXñVZJSHJX QTNSYFNSJX .Q SJ KF
IJW XN JQQJ UJZY F[TNW UTZW QJX TZ[WNJ
RTNSX IcF[FSYFLJX INWJHYX VZcZSJ INUQTR
XJ IJRFSIJW HJ VZN WñXZQYJ IJ QcNSYWTIZH
IFSX QJX WJQFYNTSX IZ UWTQñYFWNFY F[JH
HTRUFWTSX UFX IJZ] RñYMTIJX IJ WñKTWRN>
[TZQTSX XF[TNW HJ VZcJXY QF [NTQJSHJ FH
QF Wñ[TQZYNTS XTHNFQJ KZYZWJ

Ë
Ë Ë

5QZXNJZWX SJ RFSVZJWTSY UFX IJ RJ WJUW
ITSSñ FZHZSJ NSINHFYNTS ZYNQJ UWTUWJ
YNVZJÆ UFX IJ KTWZRZQJX UFX IJ WJHJYY
VZTN GTS ñHWNWJÆ\$)JX LJSX UJWXUNHFH
ñYZIJX XcFIWJXXJSY è IJX MTRRJX VZN [N[J
IJX WñFQNYñX OTZWSFQNðWJX IZ [WFN RT
JS IJMTWX IJX GZWJFZ] IJ WñIFHYNTS IJX U
QNYNHNJSX TZ IJX FSYNHMFRGWJX IJX 'SFS
(JZ] VZN XTSY IJ[JSZX XF[FSYX JS XJ KWTYY
LNJ GJQLJ RcFHHZXJWTSY IcF[TNW QcJXUW
RñYFUM^XWZVJWJX QF XHNJSHJ (JXTSY IJX
VZN SJ RJYTZHMJSY LZðWJ FYYJSIZ VZJOcF
MFGNYZIJ IJ SJ YJSNW FZHZS HTRUYJ IJX RF
IJX UJWXTSSJX VZN RJYYJSY QJ HTRGQJ IJ C
QF HTRRZSJ SNFNXJWNJ JY VZN FIRNWJSY X
VZN UFWQJSY TZ ñHWN[JSY XFSX UJSXJW

(JYYYJ UWñ[NXNTS XcJXY WñFQNXñJÆ HFW IFSX Z
è QF (MFRGWJ IJX IñUZYñX /FZWðX RcF FUUJQñ nA
IZ X^SINHFQNXRJÆ} XFSX FZHZS ITZYJ F[JH ZSJ NSY

2FW] FZXXN KZY FHHZXñ UFW QJX MFZ
XNYN[NXRJ IcF[TNW UFW QJX MFZ
YNVZJ RñYFUM^XNVZJÆ TS XcñYTSSFN
ZSJ XNRUQJ FSFQ^XJ HWNYNVZJ IJX ñQñ
IJ KTW RZQJW IJX W(UHWY UJWÆ IJX SJ XJRG
QcF[TNW GJFZHTZU ñRZÆ IFSX QF UWñK
IcFNQQJZWX F[JWYN QJ QJHYJZW VZcNQ
XTHNFQJ IcFZH ZS UF^X JY VZcNQ XJ GTW
QTNX IJ QF UWTIZHYNTS HFUNYFQNX YJ
RFSNKJXYJSY F[JH ZSJ SñHJXXNYñ IJ KJV
.Q ScJXY UFX SñHJXXFNWJ IcF[TNW
HTSSFNXXFSHJ IJ QcMNXYTNWJ UTZW
R^XYðWJ IZ RTZ[JRJ SY MNXYTWNVZJ Sc
UTZW QJX MTRR JX VZN XTSY UQFHñX Q
XZUJW'H NJQQJXÆ QJX HMWTSNVZJZWX
SJ [TNJSY UTNSY HJ VZN XJWF WJLFWI
KTSIFRJSYFQÆ JS XTWYJ VZJ QcTS UT
WðLQJ IcFXUJHY UFWFIT]FQÆ nÆ.Q KF
[TNW QJ IJIFSX Æ} 6ZFSI TS FUUQNVZJ
ñ[ñSJRJSYX HTSYJRUTWFNSX TS WNXV
RñYFUM^XNHNJS RFNX HJQF ScF UTNSY
SJ XTRR JX UFX è 'WZ]JQQJX XF[J_ [TZX
KTNX6ZFSI TS SJ [JZY UFX XJ HTSYJSYJV
NSKTWRJX KTW RñX UFW QJ XJSX HTRRZS
IJX UWTHñIñX YTZY TUUTXñX è HJZ] IJ

(FUNYF I KWFSi 9TRJ. U HTQ
1TH HUNY

6ZJQVZJX HFRFWFIJX IJ 'JQLNVZJ XJ XTSY KW
HJSYJX UQFNXFSYJWNJX VZJOJ RFNSYNJSX HJU
JXY XZWYTZY HTSSZJS +WFSHJ UFW ;FSIJW[JQIJ
XcNQ JS KZY OFRFNX VZN SJ UJZY XJ HTSXTQJW
UJYNY UTZW XTS LñSNJ VZN [NJSY KFNWJ è 5FW
XZOJYX QJX UQZX IN[JWX JY FZVZJQ TS UJZY WJU
IJ YNWJW ZS STRGWJ NSHFQHZQFGQJ IJ RTZYZW
IñOè JZ QcTHHFXNTS IJ INWJ HJ VZJ. QY WJTSZHXñT
QcñHTSTRNJ BUIJWSJ

VZN KTSIJSY QJZW WñUZYFYNTS FZUWðX I.
GF[FWIFLJ NSXNUNIJ JY HTSKZXÆ NQ KFZY
JS IJMTWX IJX FUUQNHFYNTSX NRRñINFYJX
VZJ IcñQFGTWJW QJX STYNTSXÆ NQ KFZY
QJX UWñTHHZUFYNTSX HMðWJX FZ] UTQNY
QcTS WJHTSSFöYWF VZJ OJ ScFN UFX RFSVZ

Ë
Ë Ë

& IñKFZY IcFZYWJX VZFQNYñX HJX Wñ(J]NTS
WNYJ VZcTS SJ QJZW INXHZYJWF UFXÆ NQ J
NSXUNWñJX UFW ZSFRTZW UFXXNTSSñ UTZW
QF [ñWNYñ IJ[NJSY ZSJ VZFQNYñ FXXJ_ WFWJ
UWNXJSY UWTKTSIñRJSYÆ QJX XTHNFQNX
HTRRJ F^FSY IJX YJSIFSHJX FSFWHMNVZJXA
JY QJX QFWGNSX IJX UTQNYNHNJ SX ScTSY U
QJX RNXñWFGQJX VZN UWñKðWJSY QF [ñWN
[TNW 2FNX NQ ^ F JSHTWJ IJX MTSSðYJX LJ
HcJXY ZSNVZJRJSY UTZW JZ] VZJ OcFN YTZO

5QZX OcFN FHVZNX IcJ]UñWNJSHJ JY UQZX
UFXXNTS UTZW QF [ñWNYñ [FZY RNJZ] VZJ G
RñYMTITQTLNJX UTZW ñYZINJW QJX VZJXYNT
UJWRJY IJ GWNXJW QJX JS[JQTUUX HTS[JS
SñYWJW OZXVZcFZ KTSI IJX HMTXJX JY IJ XFN
UTNSY IJ LWFSI MNXYTWNJS VZN ScFN YñYñY
UFXXNTSÆ JY VZFSITS ^ WJLFWIJ IJ UWðX
JQQJ VZN F UJWRNX YFSY IcMJZWJZXJX NSY

Ë
Ë Ë

/J ScFN UFX JZ QF UWñYJSYNTS IJ UWñXJSY
^ FZWFN Y è INWJ XZW QF [NTQJSHJ JY JSH
ZSJ YMñTWNJ X^XYñRFYNVZJ XZW QF [NTQJ
WñZSN JY Wñ[NXñ ZSJ XñWNJ IcFWYNHQJX V

&[FSY UWTUTXIJ QF UWJRNðWJ UZGQNHFYNTS

ZSJ WJ[ZJ NY. ~~EQNJSSNWJ XZNXFQZYNJSY~~ G
HTRGFY FZ IJQè IJX &QUJX HTSYWJ QJX J
IZQNYñ UTUZQFNWJ (JX FWYNHQJX F[FN
IcJSXJRGGQJÆ OJ ScFN UFX JXXF^ñ IJ Q
OJ SJ XF[FNX HTRRJSY Rc^ UWJSIWJ UTZY
INIFHYNVZJ è ZS YJQ J]UTXñÆ NQ RcF X
QFNY RNJZ] QJZW HTSXJW[JW QJZW WñI
VZcJQQJ XJWFNY UJZY òYWJ UQZX FUYJ
KFZY YTZOTZWX HWFNSIWJ VZFSI TS FC
HTSSZX IJ IñQNRNYJW YWTU WNLTZWJZ
XJWFNY FNSXN J]UTXñ è KJWRJW QF UTW
STZ[JFZ] VZJ IJX HNWHTSXYFSHJX NRUV
IJ KFNWJ OFNQQNW 6ZJ IJ KTNX QJX YM
ScTSY NQX UFX ñYñ IñWTZYñX UFW QcMN)
F[FNJSY HTSXYWZNY IJ RFLSN'VZJX KTW
GNJSX^RñYWNVZJXÆ RFNXJQQJX SJUT
QJX KFNXYXÆ UQZYûY VZJ IcFGFSITSSJV
KñWFNJSY IñHQFWJW VZJ QJX KFNXYX QJ
XNRUQJX FSTRFQNJX VZJ QF XHNJSHJ IT
UWJSIWJ [WFNRJSY QcJSXJRGGQJÆ

1JX VZFYWJ IJWSNJWX HMFUNYWJX TSY ñYñ G
VZcNQX SJ QcñYFNJSY IFSX QJ YJ]YJ NYFQNJS /
UQZX IJ UQFHJ FZ] HTSXNIñWFYNTSX UMNQTXTUM
TSY ñYñ WñZSNX JS GWTHM1ZWXHNTZKJQT YNSJWFP
[NTQJ5LJH ZSJ UWñKFHJ IJ *SWNHT 1JTSJ

. 1ZYYJ IJ HQFXXJ JY

_ 1ZYYJX IJX LWTZUJX UFZ[WJ
LWTZUJX WNHMJX _ 4UUTXNYNTS
è QF IN[NXNTS JS HQFXXJX _ 2T^J
UFN]XTHNFQJ _ *XUWNY HTWUTW
9TZY QJ RTSIJ XJ UQFNSY IJ HJ VZJ QJX
YN[JX FZ XTHNFQNXRJ XTNJSY LñSñWFO
HJYYJ TGXHZWNYñ YNJSY UTZW ZSJ LWF
ñHWN[FNSX XTHNFQNXJX FHYZJQX JRU
VZN SJ HTWWJXUTSI UQZX LñSñWFOJRJS
UQZX STYFGQJX IcJSYWJ QJXWñKSTXWRZNX
SJ [JZQJSY UTNSY UFWFöYWJ FGFSITSS
VZN TSY XN QTSLYJRUX XJW[N IcñYNVZJY
QNYYñWIFYZWJ XTHNFQNXJY 1TWXVZJ '
QcñSTWRJ HTSYWFINHYNTS VZN J]NXYFI
XTHNFQ IñRTHWFYNJ JY QF [WFNJ SFYZW
LJF XJX HFRFWFIJX FQQJRFSIX è F[TNW
WFöYWJ HJ VZcNQX ñYFNèSYJNSXWIFZSN
IJ[JSZJ RJSXTSLöWJ NQ ^ JZY ZS HWN Z
YNTS HTSYWJ QcFZIFHNJZ]Æ JY QJX Wñ
QJX RTNSX FHMFW SñX è IñKJSIWJ QJX KT
RJ WFUUJQQJ F[TNW JSYJSIZ IJ STYFGQJ
INWJ VZcNQX YWTZ[FNJSY UQZX KFHNQJ
2NQQJWFSI VZJ QJX YMöXJX IJ 'JWSXYJN

'JWSXYJNS XJ UQFNSY IJ QcFSTZNFXXñLNSY YFI
QF XTHNFQIñRTHNFQNXRJ YMñTWNVZJ JY XTHNFQ
YWFI KWFSi U .Q FIWJXXJ è QF XTHNFQIñ
8HMNQQJWÆ nÆ6ZcJQQJ TXJ ITSH UFWFöYWJ HJ

(JYYYJ NITQêYWNJ IJX RTYX OTZJ ZS LWFSI
YTNWJ IJ YTZYJX QJX NIñTQTLNJXÆ QFHTSX
RFW]NXYJ UFW IJX LJSX IJ[JSZX HTRUQðYJF
è QF UJSXñJ IJ 2FW] HTSXYNYZJ ZS LWFSI R
XTHNFQNXRJ 1J YJWRJ nÆQZYYJ IJ HQFXXJ
JRUQT^ñ IJ QF RFSNðWJ QF UQZX FGZXN[JÆ
UTNSY UFW[JSZ è QZN WJSIWJ ZS XJSX UFW
KFZIW F WJSTSHJW è ITSSJW IZ XTHNFQNXR
WFNXTSSFGQJ

Ë
Ë Ë

& _ &Z] ^JZ] IZ UQZX LWFSI STRGWJ QF QZY
JXQJ UWN SHNUJ IJ QF YF HONVZZYXITNWUFWQZUXQ
UFWYN XTHNFQNX YJ KTSIJ XJX XZHHðX ñQJ
YNQNYñX IcNSYñWòYX VZN J]NXYJSY è Qcñ
LWTZUJX JY VZcFZ GJXTNS NQ XJ HMFWLJW
FNLZóXÆ QJX HFSINIFYX IJRFSIJWTSY è Q
STRGWJZXJ JY QF UQZX UFZ[WJ IJ XJ WJLFW
RFSY ZSJ HTWUTW FYNTS JY NQX XcTKKWNWT
IJ HJYYYJ HTWUTW FYNTSÆ LWêHJ è QcNS(ZJ
ITSSJW QJZWX YNYWJX IJ WJUWñXJSYFSYX
QNTWJW QJXTWY IJX IñXMñWNYñX 3TZXSJX
LSñX FNSXN IJ HJ VZN XJ UFXXFNY IFSX QJX
QJX XTHNFQNX YJX UFWQJRJSYFNWJX WJXX
IñRFLT LZJX VZN WñHQFRFNJSY HTSXYFRRJS
IJYYYJX QJ UFWYFLJ IJX YJWWJX VZN NRUT
YTZYJX QJX HMFWLJX UZGQNVZJX VZN NS[J
UTZW UTZ[TNW KFNWJ HTS'XVZJW QJX LWFSI
QJX IñRTHW FYNJX Tþ QF KTZQJ UJZY XTZ[J
QTN INY &WNXYTYJ QJX IñRFLT LZJX UFW C
SZJQQJX HTSYWJ QJX WNHMJX IN[NXJSY YT
HFRUX 1JX TQNLFWVZJX IJ[WFNJSY WJST
XJWRJSYX HTRRJ HJZ] VZcNQX UWòYJSY FZC
HN QJ XJWRJSY VZJ IJ STX OTZWX NQX TSY K

*YFYXÆ /J XJWFN QcJSSJRN IZ UJZUQJ J
VZJ OJ UTZWWFN;~~QXNQFNWYÆ~~ ZSJ QZYY
HQFXXJX FZXXN SJYYJRJSY HFWFHYñWN
RJXJRGQJ FGXZWIJ IcFIRJYYWJ VZJ HJ K
VZJ 2FW] JSYJSINY QF QZYYJ IJ HQFXXJ IT
IZ XTHNFQNXRJ

/J HWTNX VZJ QJX FZYJZWX IJ QF QTNK
F[FNJSY QF YòYJ UQJNSJ IJ HJX XTZ[
QTWXVZcNQX ñINH YðWJSY ZSJ UJNSJ HTS
HTZWX TZ IJX FWYNHQJX IJ OTZWSFZ] H
QF UFN] UZGQNVZJ JS J]HNYFSY QJ RñU
YT^JSX QJX ZSX HTSYWJ QJX FZYWJXÆ }
NSXZWWJHYNTS IZ RTNX IJ OZNS JY TS ñY
YTNWJ IJX TZ[WNJWX UFWNXNJSX FZWFN
JS UWFYNVZJ IZ HTRRZSNXRJ IZ RTNSX
WñVZN XNYNTSX NRUTXñJX FZ] WNHMJX J
TS JXUñWFNY RJYYWJ ZS YJWRJ FZ] LZJW
UQZX IN)HNQJ QF UMT~~HYFLNFSYNTHS~~FMFCQJX
IJ XTZQJ[JW QJX UWTQñYFNWJX HTSYWJ

&ZOTZWIcMZN QJX XTHNFQNX YJX UFW
UQZX è QcNSXZWWJHYNTSÆ XcNQX JS U
UTZW XJ ITSSJW ZS FNW IcNRUTWYFSHJ
QJ GZQQJYNS IJ [TYJ F WJRUQFHñ QJ KZX
HTSVZñWNW QJ UTZ[TNW UJZY F[TNW HM
YNRJSYX XTNJSY RTIN'ñX 1F QNYYñWFY
NSXUNWñJ IJX UQZX UZWJX ITHYWNSJX I
HNFQNXRJ XcFIWJXXJ è YTZX QJX RñHTS
HZUJW IJ XF[TNW VZJQQJ UQFHJ NQX TH
IJ QF UWTIZHYNTSÆ IFSX ZSJ XTHNñYñ
QF SûYWJ JY FZXXN XZOJYYJ FZ] GTZQJ[J
STRNVZJ NQ ^ F ZS STRGWJ ñSTWRJ IJ F
YTZYJX QJX HQFXXJXÆ _ FZXXN YWTZ[J
HNFQNX YJX Qè Tp QcTS XcFY YJSIWFNY Q

XTHNFQNXRJ UFWQJRJSYFNWJ UFWQJ FZYF
IcJXUðHJXIJ HQNJSYðQJX .QXcFIWJXXJFZ]
UFYWTSX FZ]UF^XFSXÆ JS IñUNY Ic*SLJQ
KJWRNÆWXSFSYûY NQ JXY UFYWNTYJ YFSYû
QcFWRñJ &ZHZSJ HTSYWFINHYNTS SJ QcFV
F^FSY IñRTSYWñ VZJ QcTS UJZY FZ HTZWX
ñQJHYTWfQJ LWTZUJW IJX KTWHJX VZN IJ]
QJRJSY FSYFLT SNXYJX IcFUWðX QJX HTSHJ
)cFNQQJZWX ZS IñUZYñ SJ UJZY NQ UFX WJS
IJX ñQJHYJZWX IJ YTZYJ XNYZFYNTS ñHTSTR

1JYJWRJ nÆUWTQñYFNWJÆ} 'SNY UFWIJ]
UWNRñÆ JYNQ^FIJXTU UWNRñXÆ SQJY TZYJ
XTHNFQNX YJX FQQJRFSIX TSY UWNX ZSJ]YW
YZWJX IJ QF UWN SHJX XðZS(UTSTZWLñKTWRNX
QJX UQZX INXYNSLZñX -JSWN 9ZWTY QTSLY
5JYN YJ 7ñUZGONT SXJNQQJW RZSNHNUFQ IJ 5
ZS QN[WJ XZW QJX nÆUWTQñYFNWJX IJ QcFF
QJX UWTXYNYZñJX IJ GFX ñYFLJ 8N VZJQVZ
IWTNY IJ XZKKWFLJ FZ] KJRRJX NQ XJWF X
IJ IWJXXJW QJ HFMNJW IJX WJ]JSINH FYNTS
XUñHNFQ

*SLJQK VZJXYNTS FLWFNWJ JY QJ XTHNFQNXRJ (V
IZ UFWYN TZ[WNVJWFKZNF SIFBQJJSY XTHNFQNX YJ
YTGWJ U 4SF XNLSFQñ RFNSYJX KTNX IJX
QNXYJX F^FSY IJX F)HMJX UFWYNHZQNðWJX UTZW Q
HFRUFLSJ

,ðSñX UFW QJRTSTUTQJ IJX FLJ JSTYZQNIKXNFSLX QJX
'TZWXJ XTSY FVSTKQñYKNWJXY SIFSVRN WZ] XJ WJSHTSY
UQZX IcZS XTHNFQNX YJ FIRNWFYJZW IJ /FZWðX

1J IñUZYñ XTHNFQNDYMBRIRPQR UQZX ñQñLFSY IJ
F OTZñ ZS LWFSI WûQJ IFSX QcJSQð]JRJSY IJ QF UWN
JXUñWTSX VZcNQ ScF UFX IcNSYñWKKKNBWSJHWWX IF
XJSYFNY FQTWX è 'JWQNS QJ OTZWSFQ IJ /FZWðX

- 9ZWTY F ñYñ FXXJ_ QTSLYJRUX WñIFHYJZW FZ O
QH QFJSVR òRJ YJRUX5VZcNYQFñUZGQNVZJ /ZIJY F UWNX
QF INWJHY NQSNQV WJRJWHNñ XTS HTQQFGTWFYJZW

Ë
Ë Ë

' _ 1F IñRTHWFYNJ HTSYJRUTWFNSJ XJ
ZS UJZ IñXTWNJSYñJ UFW QF YFHYNVZJ IJ
HcJXY HJ VZN J]UQNVZJ UTZWVZTN QJ XT
SJ XJ KTSI UTNSY IFSX QcJSXJRGGQJ IJX
LFZHMJ

5TZW HTRUWJSIWJ QF WFNXTS IJ HJY
XJ WFUUJQJW QJ WûQJ HFUNYFQ VZJ QJX
TSY OTZñ IFSX STYWJ MNXYTNWJÆ ZS S
NIñJX UTQNYNVZJX UWT[NJSSJSY IJ QF L
UTXJ QcZSNTS IJX KTW HJX SFYNTSFQJX
MNXYTWNJSX KWFSiFNX TSY YTZOTZWX
NSXZWWJHYNTSX VZNLòSFNJSY QF IñKJS
VZJ STYWJ IñRTHWFYNJ XTNY UQZX IZWJ
SJ QJ XTSY QJX RTSFWHMNJXÆ QJX ;JSI
STSHñX OTZWSJQQJRJSY HTRRJ IcNSKêR
FWYNHQJX UZGQNñX UFW (QJRJSHJFZ UT
IJ -JW[ñ XTSY NSXUNWñX UFW QF UQZX UZ
SFNWJ JY QZN RòRJ QJ INY HQFNWJRJS
RcJS YNJSIWFN FZ UFYWNTYNXRJ [NJZ] C
7ñ[TQZYNTS Æ} JY NQ XJ RTVZJ IJX LJSX
RJW QJX LZJWWJX NSYJWSFYNS SFFQJX ZJ
ITZHJZWX IJ QF LÆJWZJWJWJFNQJ

5JSIFS Y FXXJ_ QTSLYJRUX QJX WñUZ
+WFSHJ QJX QZYYJX IJ HQFXXJXÆ NQX
Wñ[TQYJX VZcNQX SJ [TZQFNJSY UFX
YTZYJX HMTXJX FZ UTNSY IJ [ZJ FGXYWF
IJX IWTNYX IJ QcMTRRJ NQX INXFNJSY

F[FNY ñYñ KFN YJ UTZW KFNWJ INXUFV
IJ HQFXXJX IFSX QJ IWTNYÆ HcJXY UTZ
XcTUUTXFNJSY FZ] UWTOJYX IJ QñLN XQF
YTZOTZWX WñNSYWTIZNXJSY QF STYNT
UFWRN QJX HNYT^JSX IJX LWTZUJX VZN X
XJW[NW IJ QF QNGJWYñ nÆ1F 7ñ[TQZYNT

HQFXXJX _ ñHWN[FNY F[JH RñQFSHTQNJ /TX
Q2FYNS F[WNQ Æ _ JQQJX WJSFNXXJSY
IJ STX UFX .Q JXY SñHJXXFNWJ IJ HTSXY
TKKJSXNKX IZ UFXXñ RFNX NQ SJ KFZY UFX
QJX HTRGFYYWJÆ }

1F UWFYNVZJ ñQJHYTWfQJ F FRJSñ GJFZ
GQNHFNsX è WJHTSSFöYWJ VZJ QJX XTHNF
LWFSIX XZHHðX JS ZYNQNXFSY QJX UFXXNTS
HJUYN TS TZ IJ MFNSJ VZN J]NXYJSY IFSX QJ
IðX QTWX FUJWïZ QF QZYYJ IJX HQFXXJX JY
UWZSYñ FZ] XTHNFQNX YJX UFWQJRJSYFNW
JXY Sñ QJ UFWYN VZcTS FUUJQQJ WFINHFQ X
FXXZWJ RòRJ VZcNQRTTSVFNX XJX TSY KFN Y
XTHNFQNX YJX IZ OTZW FZ QJSIJRFNSÆ nÆ
XTHNFQNX YJX VZXTDSYHTCS\$FNX QJSYX WFINH
OZLJSY VZJ QJX WñKTWRJX XTHNFQJX ScF[F
JY XJ INXJSY VZcNQ JXY IJ GTSSJ YFHYNVZJ
UTZW F[TNW QJRTNSX 6ZJ IJ STRX JY VZJ IcF
UTZW WFNX HNYJW è QcFUUZNIJ RTS INWJÆ
HFW NQ Sc^ F WNJS IJ RTN8SZWRTVYñ W NJZ]Æ

1ñTS 'TZWLJTNX _ VZN ScF UFX [TZQZ HTR
HWN'JW è QF STZ[JQQJ RTIJ JY VZN UJZY òY
VZNYYF QF (MFRGWJ IJX IñUZ YñX UTZW JSYV
XFNY FZ HTSLWðX IJ XTS UFWYN JS OZNQQJ
HQFXXJX JXY ZS KFN Y RFNX ZS KFN Y HWZJQ
HcJXY JS QF UWTQTSLJFSY VZcTS FWWN[JW
GQðRJÆ OJ HWTNX VZJ HcJXY JS QF XZUUN
YTZX QJX MTRRJX XJ HTSXNIðWJSY HTRRJ I
QF RòRJ •Z[WJ Æ } .Q XcFLNWFNY ITSH IJ HWñ
QF UFN] XTHNFQJ JS RTSYWFSY FZ] UFZ[WJ

/ 7JNSFñMF LTLZJX JY XTHNFQNX YJX

(QJRJSHJFZ HTSSFöY KTWY GNJS JY IcFSHNJS YJ
QNX YJX IZ UFWQJRJSY

RJSY ScF UFX IJ UQZX LWFSI XTZHN VZJ H
XTWY JY JS NRUTXFSY IJX XFHWN'HJX S
VZN UTXXðIJSY ZSJ KTWYZSJ OZLñJ YWTU
IJX HQFXXJX

1F XTHNñYñ HFUNYFQNX YJ JXY YJQQJ
QZN FUUFWFöY XTZX IJX HTZQJZWX XN T
UTWYJ IJX HMF WLJX JKKWT^FGQJX XFSX
&RñWNVZJ QJX UTQNYNHNJSX LFXUNQC
NRUûYXÆ JS *ZWTUJ QJX UWñUFWFYNK
IJX XTRR JX YTZX QJX OTZWX UÆZZQHTUSX
XTHNFQJ UJZY GNJS òYWJ FHMJYñJ UFW V
UñWNJSHJ RTSYWJ VZJ QF GTZWLJTNXN
IñUTZNQQJW UTZW[Z VZcTS QF UWJXXJ V
KFXXJ UJZW IJ QF Wñ[TQZYNTSÆ QJ UF
[WJW F[JH QJ UQZX IcFZIFHJ QJ XUJHYWJ
QcF[JSNW UTZW QZNÆ HcJXY HJ VZJ QJ
è HTRUWJSIWJÆ RFNX XN MFGNQJX VZJ
FZWF IJ QF UJNSJ è JS YWTZ[JW VZN XFH
GFSVZNJWX OZNXKX FZXXN GNJS VZJ QJ K

Ë
Ë Ë

(_ 1cTWLFSNXFYNTS X^SINH FQJ ITSSJ Z
è QF QZYYJ IJX HQFXXJX)FSX HMFVZJ GV
UFYWTSX JY TZ[WNJWX KTW RJSY IJX LWT
TSY HTSYNSZJQQJRJSY IJX INXHZXXNTS

& QF HTSKñWJSHJ IJ 1F -F^J QJ IñQñLZñ FQQJR
UF^X XZUUTWYFNY KFHNQJRJSY QJX KWFNX IJ QF
XTZYNSY VZJ QF +WFSHJ XZUUTWYFNY nÆFZXXN
UJWXTSSJQQJX JY 'SFSHNðWJX VZJ QF IñKJSXJ
HNYT^JSXÆ} (M ,ZNJ^XXJ VZN HNYJ HJX INXHTZ
IJRFSIñ QF QNRNYFYNTS IJX IñUJSXJX RNQNYFN
ScJXY UFX JSHTWJ FXXJ_ WNHMJ UTZW XJ YJSNW
HFUNYFQNXWFSHJ JY QF UFN] FWRñJ

VZN KTSY IJX YWFNYñX 1J XTHNFQNXRJ [NJS
STQTLNJ IJ QZYYJ XTHNFQJ JY HTRUQNVZJW
YNTSX VZN UTZ[FNJSY WJXYJW UZWJRJSY Iç
XN[NXRJ HTWUTWFYNK VZN WJXXJRGQJ YFS
TZ è QçJXUWNY IJ WFHJ XçJS YWTZ[J HTSXT
WJUWñXJSYJSY FNRJSY è XJ 'LZWJW VZçNQ
IJ[TNW XZUñWNJZW JY KTSY IJ QçJ]HJQQJSY

4S XFNY VZJ QJX UQFNIJZWX ñYWFSLJWX è
SñWFAQJRJSY KTWY RFQYWFNYñX UFW QJX O
HTRRJWHJ VZN ^ XNðLJSY JY VZN HMJWHMJS
è QJZW X HTSKWðWJX _ 1JX HTRUFLSNJX IJ
UF^JSY è IJX UWN]KFSYFXYNVZJX QJX YJWW
']ñJ UFW IJX OZWñX WJHWZYñX UFWRN QJX UV
_ /çFN [Z QJX UWZ IçMTRRJX UðHMJZWX FHFF
UTZW IJ UWñYJSIZJX HTSYWF[JSYNTSX QJX
[JSFNJSY QJZW KFNWJ HTSHZWWJSHJ JS [Y
ñX _ 'JFZHTZU IçTZ[WNJWX XTSY IJ RðRJ
RJYYWJ VZJ IFSX YTZYJX HTSYJXYFYNTSX
YWF[FNQ QJZW WJUWñXJSYJ QF RTWFAQJ JY
ZS XJHWñYFNWJ IJ X^SINH FY _ XN KFSFYNV
VZçNQ IñSNFNY QJ YFQJSY TWFYTNWJ IJ ,Z
SZQ SçF[FNY FZYFSY VZJ QZN QJ XJSYNRJSY
VZçNQ WFNXTSSFNY IJ QF RFSNðWJ VZJ OJ
JY NQ JS HTSHQZFN Y VZJ QJX Wñ[TQZYNTSS
RTSTUTQJ IJ QF OZXYJ HTSHJUYN TS IJ QF QZ

4S HTRUWJSI VZJ GJFZHTZU IJ UJWXTSSJX
VZJ HJY JXUWNY HTWUTWFYNK SçJXY UFX ZS
QçJXUWNY IJ HQTHMJW JY VZçJQQJX FNJSY H
WFöYWJ JS JRUQT^FSY IJX UWTHñIñX KTWY
VZN TSY YFSY FYYñSZñ JS +WFSHJ QJX OFQ
JSYWJ QJX UWT[NSHJX :SJHZQYZWJUQZXL
YFYNTS IJX LJSX IçZSJ FZYWJ WñLNTS FSSZC
UWT[NSHNFQNXRJÆ JS FRJSFSY QJX MTRR
X^SINH FYX è XJ WJSHTSYWJW XTZ[JSY F[JH
QJZW KTZW SNXXFSY QçTHHFXNTS IJ UFWYN

IcTWIWJ LñSñWFQ IFSX IJX HTRRNXXNTSX
TS UFX KFNWJ Xcñ[FSTZNW QJ XJSYNRJS
WNJSHJ F RTSYWñ VZJ HJQF ñYFNY KFNX

_ .QQZXNTSX WJQFYN[JX è QF IN
QJSHJ _ 2ñHFSNXRJ IJX HTSHNQN
WFLJRJSYX VZJ HJQQJX HN ITSSJ
_ .S(ZJSHJ IJ QF UJZW XZW QF QñL
JY XJX HTSXñVZJSHJX

1JX JKKTWYX VZN TSY ñYñ YJSYñX UTZW
IJX HFZXJX IcMTXYNQNYñ VZN J]NXYJSY
IJWSJ TSY NSHTSYJXYFGQJRJSY FGTZY
HTWJ VZJ QJX UFHN'HFYJZWX XJ XTNJSY
UTWYñJ IJ QJZW •Z[WJ *S RTSYWFSY è \
SFNWJX IJX X^SINH FYX VZJ QJX GTZWLJ
MTRRJX FZXNX YJWWNGQJX VZcNQX QcF[
IJUTQNYJXXJX IFSX IJX HTRRNXXNTSX H
RNSNX YðWZXTñZ KZJHNFJZ WITSSFSY QcNR
VZcNQ ^ñFVZSJ ñ SFYZWJQQJXZYWWñZBWN
MFNSJXTZFZ]UWñOZLñX IJHQFXXJ TSF
IJVZJQVZJX FSHNJSX Wñ[:~~SOZWNSTSSX~~NTWI
F ñYñ OJYñ IFSX QcJXUWNY IJX HQFXXJX
HJX HTS[JWXNTSX IJ VZJQVZJX ZSX IJ QJ
GJFZHTZU IJ IñHTZWFLJRJSY F WJRUQFH
XNFXRJ HMJ_ UQZX IcZS XTHNFQNX YJÆ

.Q ^ F UJZ IJ HMTXJX STZ[JQQJX XTZX QJ XTQJ
SJWNJX XTHNFQJX &WNXYTYJ F IñOè ITSSñ IJX V
INY VZJ QJX IñRFLTLZJX nÆIJ[WFNJSY IFSX QJZW
UWñTHHZUñX VZJ IJ QcNSYñWòY IJX WNHMJX IJ F
HMNJX QJLTZ[JWSJRJSY SJIJ[WFNY XJRGQJWF
UJZUQUTÆ} HNTYQè ZS YJ]YJ VZJ QcTS IJ[WFNY NS
GZWJFZ]IJ QF)NWJHYNTS IZ 9WF[FNQ

XTSY IJRFSIñ XN QcTWLFSNXFYNTS X^SINHF
[FWNñYñ IJ QF UTQNYNVZJ ZS RT^JS IcFWWN
2FNX JSRòRJ YJRUX VZJ XJ UWTIZNXFNY H
VZN WJR UQNY IJ OTNJ QJ H•ZW IJX UFHN'H
WJHWZIJXHJSHJ IcJXUWNY Wñ[TQZYNTSSFN
YFGQJ IZ UWTQñYFWNFY)JUZNX VZJ QJ LTZ
HFNS JY QJX UMNQFSYMWTUJX XJ XTSY RNX
QJ XTHN FQN XRJ JS Iñ[JQTUUF SY QF QñLN X
RTIñWFSY QJX WñXNX YFSHJX UFYWTSFQJX
F TGXJW[ñ VZJ UQZX IcZSJ KTNX QJX HTS(N
FHZNYñ UQZX LWFSIJ 4ZcFUZQMVJXJXKZ[JSY H
JS INXFSY VZcNQ ^ F Qè XJZQJRJSY ZS FHHNI
FSHNJSX JWWJRJSYXÆ TS FNRJ è XJ GJWH
YTZY RFWHMJWF UFWKFNYJRJSY GNJS QJ O
FZWTSY RNJZ] HTRUWNX QJX R•ZW XIJ QF UF
HWTNX FZ HTSYWFWNJ VZJ STZX XTRRJX J
UMñSTRðSJ VZN IñHTZQJ YTZY SFYZWJQQJ
YNTSX RòRJX IFSX QJXVZJQQJX XcTUðWJ HJ
HN'HFYNTS

Ë
Ë Ë

/cTGXJW[J YTZY IcFGTWI VZJ QJX YMñTWNJ
IJX UFHN'HFYJZWX XTSY KTSIñX XZW QF STY
QJ IJ[TNW JXY VZJQVZJ HMTXJ IJ HTRUQðYJR
_ FQTWX VZJ QJ IWTNY WJH MJWHMJ QJX IñY
WJZXJX (JYYYJINKKñWJSHJ YNJSY è HJ VZJ Q
GFXJ WñJQQJ IFSX QcñHTSTRNJ IJ QF UWTIZ
UWJRNJW JXY KTSIñ XZW IJX XJSYNRJSYX I
GTSYñ IJ XFHW N'HJÆ JY VZN OZLJWF XN HJ

(K , 8TWJQLSFRJSYN XTHN FQN

)FSX XTS INXHTZWX IZ RFN /FZWðX INXFNY V
SZQQJ UFWY FZYFSY IJ[NTQJSHJX VZcJS &SLQJYJWW
LTZ[JWSJRJSY F[FNJSY WJKZXñ IcFHHJUYJW QJX X^S
HcJXY QcFHYNTS [NLTZWJZXJ JY WTGZXYJ RFNX QñL

IJ[TNW F ñYñ FXXJ_ WñXNLSñ FXXJ_ GTS
HMWñYNJS JXY UJWXZFIñ VZJ OFRFNXNQ
YTZY HJ VZJ QZN HTRRFSIJ Qc*[FSLNQJÆ
IJ YTZY QNJS ñHTSTRNVZJ IFSX QJ HTZ[J
XTWYJ I cTGQNL FYNTSX UNJZXJX IJ RFSN
IJ HJQQJ IZ (MWNXY VZN FNRF QJX MTRF
FHHJU Yñ UTZW QJX WFHMJYJW ZSXTWY
)FSX QJ RTSIJ ñHTSTRNVZJ HMFHZS Q
I cFUW ðX QF WñUZLSFSHJ VZcNQ ñUWTZ[J
UWT'YXÆ XN QJ UFYWTS JXYNRJ YTZOT
IJ[TNW QJ YWF[FNQ QJZW XJWF I cZS F[NX
SJ UTZWWF QJX IñUFWYFLJWÆ QJ UWJ
F ñYñ MñWT÷VZJ JY QJ XJHTSI UTZWWF
MñWT÷XRJ I cJ]UQTNYFYNTS MTSYJZXJ
5TZW STX LWFSIX UTSYNKJX IZ IJ[TNW
ScJXY UFX ZSJ [JSYJÆ WNJS ScJXY XNR
UJWXTSSJ SJ XJ RòQJ IJ XF[TNW VZN F WF
IZ HQNJSY VZFSI NQX SJ XTSY UFX I cFHH
RFLJÆ QJ HQNJSY [F Tþ NQ YWTZ[J è FHM
JY Qcñ UNHNJW JXY TGQNLñ IJ HMFSLJW X
Y ðQJ QcFGFSITSSJ 2FNX VZFSI NQ XJ UW
GNJS FZYWJ HMTXJÆ QJX GTSSJX êRJX
UWTLW ðX JY QJX FRNX IJ QF 7ñUZGQNVZJ
QF VZJXYNTS IJ XF[TNW VZN IJX I FZJ NWW
WFNXTS HcJXY F[TNW FHHTRU I QN5 QFZFX
ITSSñ GJFZHTZU IJ HTSXJNQX XZW QF RF
YWF[FNQ JS [ZJ IJ GNJS WJRUQNW QJ IJ[T
']JW Qcñ YJSIZJ IJX TGQNL FYNTSX IJX ZSX
W FUUTWYFNY FZ YFHY IJ HMFHZS FZ XJS
QcFUUWñ HNFYNTS NSYJQQNLJSYJ IJX [W
QJ RFöYWJ

1J 5Q4FWLFSNXFYNTS MZ_YJWF [F cFQ W ðX QZN QJX
RTWFQJX XTSY UQZX NRUTWYFSYJX è HTSXNIñWJ
NRFLNSJ UTZW WñLQJW QJ XFQFNWJ I cZSJ RFSN
YNVZJ

1JX UFYWTSX FHHJUYJSY LñSñWFQJRJSY
HJYJWWFNSÆ FZ]WñHQFRFYNTSX IJX YWF
VZcNQX TSY ñYñ IñOè OZXVZcè QF QNRNYJ
UJZ[JSY FHHTWIJW _ YFSINX VZJ QJX UMNQ
RFSIJSY XN QJX UWN]IJ[JSYJSJUJWRJYYWF
JSHTWJ ZS UJZ QJX XFQFNWJX :SJ YJQQJ IN
VZJ QcTS XFHMJ OZXVZcTp IJ[WFNY FQQJW Q.
UWñQð[JRJSYX QJ UFYWTS ITNY HTSYNSZJW
RFNSYJSNW ~~XTSRWJFSIQAS~~ c^ F FZHZS WFNXTS
HFUFGQJ IJ WñXTZIWJ ZS ~~YJQXWFLQW~~ ðRJ Q
UTXJSY VZJ QcTS FNY WJHTZWX è ZS FWGNY
UWTUTXñ VZJ QcTS J Y WJHTZWX FZ XTWY I
LWð[J JXY NRUTWYFSYJ QJX IñUZYNñX WñHQ
ZSJ JSVZòYJ IFSX QJ GZY IJ XF[TNW XN QJX
WJRUQNXXJS ~~KCSHSQTSXWJ~~ GTSX RFöYWJX

4S FWWN[J è IJX WñXZQYFYX UFW HJYYJ
HJUJSIFS YX FGXZWIJ UFWHJ VZJ IcZSJ I
UFYWTSX TSY ñYñ ñQJ[ñX IFSX IJX NIñJX HN[M
UNVZJX JY WJQWYLNZZXJX FZYWJ UFWY NQX S
UFX XJRTSYWJW YWTU WñHFQHNYWFSYX QT
QJZW XTSY IJRFSIñJX UFW IJX UJWXTSSJX
MFZYJXNYZFYNTS IFSX QJUF^X 1JX HTSHNQ
QJZW FRTZW UWTUWJ è WñZXXNW JY NQX X
KWTNXXñX XN QJX HMJKX IcNSIZXYWNJ QJX
IJ QFUFN]XTHNFQJ 1JX TZ[WNJWX XTSY IFS
KF[TWFGQJ UFWHJ VZJ QJ UWJXYNLJ IJX UF
RTNSIWJ FZUWðX IcJZ] VZcFZUWðX IJX HFUN
SNJWX HðIJSY ITSH GJFZHTZU UQZX KFHNQ
[WNJWX UTZW UJWRJYYWJ FZ] GTSSJX êRJX
YJWRNSJW QJ HTS(NY 4S TGXJW[J VZJ HJX I
XNXXJSY VZJ WFWJRJSY VZFSI QcFKKFNWJ
IcFSHNJSX TZ[WNJWX JSWNHMXÆ QJX HT

RTWFQJX TZ XTHNTQTLNVZJX YTZHMJSY
SJ XTSY UFX SñX IFSX QJX WFS LX IJ QF GT
1JX UJWXTSSJX VZN XTSY FUUJQñJX è
RFSNðWJ IFSX QJX HTS(NYX XTSY NSIZ
TGXJW[FYNTSX VZcJQQJX KTSY XZW HJW
INH FYX VZcJQQJX YWTZ[JSY GJFZHTZU
VZcJQQJX SJ QcFZW FNJSY HWZ JY VZN Q
HTRUWJSIWJ QF UFN] XTHNFQJ &Z HTZ
HTSHNQN FYNTS UQZX IcZS Wñ[TQZYNTS
IcFXUNWFSY è QF UJYNYJ GTZW LJTNXNJ
LJSX YWðX NSYJQQNLJSYX UTZW XcNRFL
XTHNFQNX YJX JY Wñ[TQZYNTSSFNWJX S
UTZW WFNJSY ñHFWYJW IJ RJNQ QJZWX UV
W FUUTWYX JSYWJ QJX HQFXXJX .QX HWT
HTRUWJSI YTZY JSYNJW QcñHTSTRNJ X
JY XJ UJWXZFIJSY VZcZS FHHTWI XJ KJW
ñIZH FYNTS XTHNFQJ ñYFNY ITSSñJ FZ] H

Ë
Ë Ë

;T^TSX XTZX VZJQQJX NS(ZJSHJX XJ UWT
RJSY VZN YJSI è WJSIWJ QJX HTS(NYX UQ
1JX TZ[WNJWX XJ WJSIJSY KFHNQJRJS
[FNQ IJ HTSHNQN FYNTS TZ IcFWGNYWFL
GFXJ ñHTSTRNHT OZWNINVZJ JY QJZW Y
_ NSXYNSHYN[JRJSY UJZY òYWJ _ JS HT
QJX XJSYNRJSYX JY XZWYTZY QcFRTZW U
XTSY JS OJZ NQ HTS[NJSY IJ KWFU UJW K
SFYNTSX JY IJ QJZW ITSSJW QcNIñJ VZcN
GJXTLSJ IJ 9NYFSXÆ TS FHHZRZQJWF I
TS 'J]JWF QJX HMNKKWJX ZS UJZ FZ MFXF
UFX IJ QJX J]FLñWJWÆ XTZ[JSY QJ XZHH
IWF IJ QcMFGN QJYñ F[JH QFVZJQQJ ZS X/
GNJS QcJXUWNY IJ QF INUQTRFY NJ XTHNI

WñHQFRFYNTSX KTWY FHHJXXTNWJX JS JQ
UFGQJX IJ ITSSJW QcNRUWJXXNTS VZJ QJX
IZXYWNJ SJ WJRUQNXXJSY UFX QJZW IJ [TNW
QJX ñHWN[FNSX VZN XcTHHZUJSY IJ HJX VZ
VZcNQ XJ UFX XJ UQZXNJZWX OTZWX F[FSY VZ
UFWKFNYJRJSY ']ñX XZW HJ VZcNQX ITN[JS
QcTS [TNJ è QF 'S FUUFWFöYWJ IJX IJRFSIJX
OFRFNX ñYñ VZJXYNTS FZ HTZWX IJX UTZW
(JQF XcJ]UQNVZJ XFSX IN)HZQYñ QTWXVZcTS
YNTSX GN_FWWJX IFSX QJXVZJQQJX XJ KFN
QJX NSYñWJXXñX /J XZNX XZWUWNX VZcNQ
XNTSSJQX IJX LWð[JX VZN XJ HMFWLJWFN.
YFGQJFZ] IJX WJ[JSINH FYNTSX TZ[WNðWJX
IcFZYFSY UQZX IJ XZHHðX IFSX QJX HTSXJN
VZcNQX SJ XJ QFNXXJWFNJSY UFX ñGQTZNW
FZXN KFHNQJRJSY VZJ QJX IñQñLZñX IJX TZ
1TWXVZJ YTZY JXY 'SN NQ SJ RFSVZJ UFX
XJ WFUUJQJW VZJ QJX UFYWTSX F[FNJSY Ic
YTZYJ HTSHJXXNTS ñYFNY NRUTXXNGQJÆ
è XJ INWJ VZJ HJZ] HN XTSY IJX NLSTWFSYX T
HJ SJ XTSY UFX IJX HTSXñVZJSHJX HFUFGQJ
Iñ[JQTUUJW QF UFN] XTHNFQJÆ
9FSY VZJ QJX YWF[FNQQJZWX F[FNJSY XZ
YWTSFQJX XFSX UWTYJXYJW NQX F[FNJSY
QJZWX RFöYWJX ñYFNY HTRUQðYJRJSY ITRN
XNYñX ñHTSTRNVZJXÆ NQX XcFUJWïTN[JSY
HJYYJ SñHJXXNYñ ScJ]NXYJ UTNSY IcZSJ R
WJZXJ JY VZJ XN ZSJ UWJXXNTS ñSJWLVZJ
GFX XZW QF [TQTSYñ IZ RFöYWJ HJYYJ [TQT
IJ XJ QNGñWJW IJX UWñYJSIZJX JSYWF[JX IJ

1F QTN KWFSïFNXJ IZ IñHJRGWJ XJRGQJ F[TI
UTXXNGNQN YñJY JQQJTWITSSJ VZJ QJX IñQñLZñX IJX
ITN[JSY òYWJ UWNX UFWRNQJX NSYñWJXXñXÆ JQQJ
SJQX ITSX QF UWñXJSHJ WJSIWFNY XN UWñHFNWJ QJ
IJX UMNQFSYMWTUJX

JS XJ YJSFSY IFSX QJX QNRNYJX IJ QF UW
FUUFWFöY FZ] TZ[WNJWX HTRRJ ñYFSY Q
HTRRJ XcNQ QcñYFNY YTZY è KFN Y (J VZ
HJYYJ QNGJWYñ HJ ScJXY UFX QF SñHJX
WJSHJ RFNX QcNLSTWFSHJ IJX HMJKX I
YWTIZNY QF STYNTS IJ QcNS'SNYñ IJ QF
IJX UTXYZQFYX IJ QF YMñTWNJ IJ QF QZ
XTHN FQNXRJ IJ 2FW]

5TZWVZTN ITSH UFWQJW IJ IJ[TNW XT
HTRUWJSI IFSX ZSJ XTHNñYñ ITSY YTZY
ñYWTNYJRJSY XTQNIFNWJX QJX ZSJX IJX
UNYFQNXRJ JXY NS'SN QF XTQNIFWNYñ S
STRNJ JY QJX TZ[WNJWX JXYNRJSY VZcN
ScJ]NLJFNJSY UFX YTZY HJ VZcNQX UJZ[
IðWJSY QJUFYWTS HTRRJ ZSFI[JWXFNWJ
FUWðX ZSJ LQSWWJ UFX UQZX IJ IJ[TNW X
IJ IJ[TNW NSYJWSFYNTSFQ

(JX NIñJX Qè XTSY ZS UJZHTSKZXJX O
GJFZHTZU IJ HJW[JFZ]Æ RFNX JQQJX J]N
GJFZHTZU UQZX XYFGQJ VZJ SJ QJ UJSXJ
UFN] XTHNFQJÆ HJZ] HN XJ QFNXXJSY U
JY SJ IJXHJSIJSY UFX OZXVZcFZ] WFNNS
UTWYJSY QJX YJSIFSHJX XTHNFQNX YJX I

Ë
Ë Ë

&[FSY IJ UFXXJW è IcFZYWJX HTSXNIñWFY
VZJ STX UF^X QFYNSX UWñXJSYJSY ZSJ L
QF KTWRFYNTS IJ QF UFN] XTHNFQJÆ Q
UQZX SJYYJRJSY XñUFWñJX VZJ IFSX QJX
HFWFHYðWJX J]YñWNJZWXÆ IJ YJQQJX
HTZU QJX HMJKX IJX X^SINH FYX VZFSI NQ

FSHNJSSJX RFSNðWJX UTZW UWJSIWJ WFSL
'HNJQ TZ UMNQFÆY MW RUTSVZ QJX FHHZJNQ
LWFSI UQFNXNW IJUZNX VZcTS QZN F RTSYV
QcJRGTZWLJTNXJRJSY UWTLWJXXNK IJX KT
HFZ] UTZ[FNY UWTIZNWJ IcJ]HJQQJSYX WñX
HFRFWFIJX XJlñ'JSYIcJZ] (JYYJlñ'FSHJ JXY
+WFSHJ GJFZHTZU UQZX [N[J IJUZNX VZJ G
HMNX YJX XTSY JSYWñX IFSX QJ RTZ[JRJSY
VZJ QcFSFWHMNX YJ F MTWWJZW IJ YTZY HJ V
lñX IJX UTQNYNHNJSX lñ[TWñX IZ GJXTNS IJ
HQFXXJX XZUñWNJZWJX JY F^FSY lñOè QcJX
VZcNQX XTSY JSHTWJ UFZ[WJX

1F UTQNYNVZJ XTHNFQJ F NSYWTIZNY IJ S
ITSY NQ STZX KFZY RFNSYJSFSY YJSNW HTF
IcFGTWI TGXJW[JW VZHTQJUYFZQWZWVX MN
IFSX QJ RTSIJ FZ RòRJ YNYWJ VZJ QJX IN[JW
IZHYJZWX VZN IJRFSIJSY è òYWJ UWTYñLñX
YWFNYñX F[JH XTQQNHNYZIJ YTZY HTRRJ QJ
KFGWNHFSYX IðSZHWJWNJS IJlñYJWRNSñ IFS
YJHYNTSSNXRJÆ QJX IWTNYX IJ ITZFSJ XTS

9TZYJX QJX UJWXTSSJX VZNTSY [ZWFWJW ZS QTSX HM
XTSY KWFUUñJX IJ QcJ]YWòRJ INKKñWJSHJ VZN J]N
Qc&SLQJYJWWJ è HJ UTNSY IYWFJÆ ZISNJSJJSX IJX
WFUNIJRJSY IJX LJSYQJRJS XFSX VZJ UJWXTSSJ ^ Y
IJ 7TZXNJJWYFIJ ZSNTSNXRJWS &SIYQJYJWWJ*S
HTWWNLJFSY HJYYJ ñUWJZ[J OJ QNX ZS FWYNHQJ IJ /
VZcZSHMFWUJSYNJW JY ZSRNSJZW TSY ñYñ HWññX HM
)ñGfYX IñHJRGWJ

.Q ^ F ZS HJWYFNS STRGWJ IcFSSñJX &WXðSJ)Z
QJ YJW HJFIUNQQFWWTZVWJHJWQJW QF QJSYJ FXHJS
HQFXXJX 8N QJ X^SINH FQNXRJ XZN[FNY QJX NSXUN
NQ XJWFNY ZS UZNXXFSY FLJSY IJ HFUNQQFWNYñ XTI

4S F XTZ[JSY XNLSFQñ VZJ QcTWLFSNXFYNTS TZ[W
ZS XNRUQJ X^SINH FY IcNSYñWòYX F^FSY JS [ZJ IJX
NRRñINFYX 6ZJQVZJX ñHWN[FNSX XTSY YWðX MJZW
UFWHJ VZcNQX ^[TNJSY F[JH WFNXTS ZSJ IN)HZQYñ
HNFQ^RQYJW QJX XR HJFQZVWJX IZ UWTLWðX ñHTST

è XFYNXKFNWJ QJX IñXNWX IJ UJWXTSS F
[JZQJSY FHHWTöYWJ QJZWX WJ[JSZXÆ
HđIJ IJ QF RòRJ RFSNđWJ 1J LTZ[JWSJR
SNXYJ UWñYJSI F[TNW IJX QZRNđWJX QZN
HJ VZcNQ HTS[NJSY IcFHHTWIJW è HMFVZ
QJX UWTIZHYJZWX XFSX QñXJW QJX HTSX
QF UTQNYNVZJ XTHNFQJ FSSTSHJ VZcJQ
YNTS QJX NSYñWòYX IJX UFYWTSX JY HJZ
5JZ IJ LJSX JS IJMTWX IJX +FHZQYñX
FXXJ_ SF÷KX UTZW HWTNWJ VZJ Qc*YFY
UWTLWFRRJÆ JS KFN Y QJX UFWQJRJS
RFSNđWJ è XFYNXKFNWJ UFWYNJQQJRJS
(ZJSYX IFSX QJX ñQJHYNTSX XFSX XTZQ
YJXYFYNTSX IJX LJSX XFWWN'ñX .Q Sc^ F
QcNSYñWòY [WFN TZ UWñXZRñ IJX ñQJHY
HTRRNXXNTS IJX ITZFSJX WJRFSNJ XJX Y
VZcJQQJ SJ HJXXJWF IJ QJX WJRFSNJW YF
UFW[JSZJ è FXXZWJW IJX UWN] VZcJQQJ
RZSñWFYJZWX FZ] LJSX UTZW QJXVZJQX
ZSJ UWT[NIJSHJÆ JQQJ F Qc•NQ TZ[JWY
NRUTWYFYJZWXÆ YTZYJ GFNXXJ IJ UW
JY UWT[TVZJ IJX WJH MJWHMJX IJXYNSñ.
UTZWWFNY UFX FWYN'H NJQQJRJSY WJQJ
XTHNFQJ XJ UWFYNVZJ J]FHYJRJSY IJ QF
OZNS QJ WFUUTWYJZW IcZSJ QTNX
IFSX QJX RNSJX INXFNY è QF (MFRGWJ I
HFX Tp QcFUUQNHFYNTS IJ QF QTN ITSSJ
TZ[WNJZX F[TSX UWNX QcJFSLTFXJW XFSX Y
IJW ZS STZ[JFZ UWTOJY IJ QTN Æ} (JY J]H
J]FHYJRJSY HTRRJ ZS WFUUTWYJZW IcZS
.Q SJ RFSVZJ UFX IcTZ[WNJWX VZN HTR
RJSY VZJ YTZY QJ KFYWFX IJ QF QNYYñW
XJWY VZcè INXXNRZQJW QJX [ñWNYFGQJ

LTZ[JWSJRJSYX 1JX UWTYJHYNTSSNX YJX W
[JSYNTSSFSY VZJQVZJXLW TXHMJKXIJ UFWY
IJX OTZWSFZ] VZN XTZY NJSSJSY QF UTQNYN
UFWYNÆ QJXTZ[WNJWX ScTSY UFXIcFWLJS
UTXNYNTS ZS RT^JSIcFHYNTS GNJS UQZX J)
KFNWJMJZMJZNX VZJQVZJX FSSñJX NQX SJ
IJ HJYYJ WJXX TZWHJ

1TWX IJ QF INXH ZXXNTS IJ QF QTN XZW QJ
NQ F ñYñ UQZX NJZWX KTNX VZJXYNTS IJX R
FZ LTZ[JWSJRJSYÆ QJ Kñ[WNJW QJ
HTRRNXXNTS INXFNY è QF (MFRGWJ VZJ QJ U
nÆZSJ TWJNQJJ FYYJSYN[J FZ] GWZNYX IZ I
NSXUNWñ UFW ZS XJSYNRJSY IJ LñSñWJZXJ
QFNXXFSY FWWM[Z WQVZXCJScKQJZNYJ]TS IN
HFYNTSX TZ[WNðWJX JY QJ QTSL HWNIJ XTZ
RNSJZWX Æ}:S UJZ UQZX YFWI NQ FOTZYFN
ZSJ•Z[WJ IJ OZXYNHJ XTHNFQJ ZSJ•Z[WJ
JS FQQFSY è HJZ] VZN UJNSJSY JY VZN XTZK
FRNX ZSNVZJRJSY IñXNWJZ]IJ YWF[FNQQJW
HTSINYNTSX MTSTWFGQJX JY VZJ STZX SJ I
NSYWFSXNLJFSHJ GWZYFQJ JY YWTU ñLT÷X
SJW è IJX JSYWFö SURZWSX VZEX òYWJ IJX Wñ[
ScJS KJWFNJSY UFX RTNSX IJX[NHYNRJX Æ}
JRGWTZNQQñJX XJW[FNJSY è INXXNRZQJW
ñYWJNL SFNY HJ IñUZ YñS XWTFXñFZJHJ IZ ST
[JRGWJ FZ 8ñSFY QJ RNSNXYWJ IñHQF
[JWSJRJSY ñYFNY NSHFUFGQJ IJ HñIJW è IJX
VZcNQ KFQQFN Y TZ[WNW STS XJZQJRJSY QJX
FZXXN QJ H•ZW nÆFZ] WñHQFRFYNTSX WJXU
NQ F[FNY UFXXñ VZJQVZJ UJZ IcJFZ XTZX QJ
OTZW Tþ QJ LTZ[JWSJRJSY F[FNY UWTRNX QF

(JY NRGñHNQJ JXY IJ[JSZ RNSNXYWJ IZ (TRRJWHJ 9
XZW HJYYJ VZJXYNTS XTSY UQJNSX IJ LFQNRFYNF XÆ
JY F UJZY òYWJ ñYñ NS(ZJSHñ UFW QF QTLNVZJ JY Q

IJ QF LWð[J LñSñWFQJ

/JUTZWVFNXHMTNXNWlcFZYWJXJ]JR
QJKFHYJZWQJUQZXIñYJWRNSFSYIJQF
UTQYWTSSJWNJIZLTZ[JWSJRJSY (JQF)
RFSNðWJQFUQZXTX YJSXNGQJ IFSXIJX
WJQFYN[JX è QF XZU UWJXXNTS IJX GZWJ
QFQTNVZN F UTWYñIJ[FSYQJX YWNGZS
IñHNXNTSXWJSIZJXUFWQJXUWZlcMTRF
HMJKXIJXX^SINH FYX XF[JSY YNWJWZSJ
XNYZFYNTSJYNQXJSXJNLSJSYFZ]TZ[V
lcFQQJWIJRFSIJWIJXKF[JZWX RFNXVZ
QêHMJYñGTZTZW TNXJUTXJWQF[TQTSYñI
.Q^FYWTUIJKFNYX[JSFSY è QcFUUZNI
VZcJQQJSJUWJSSJUFXWFHNSJIFSXQJ

Ë
Ë Ë

:SJ IJX HMTXJX VZN RJ UFWFNXXJSY F[T
QJX YWF[FNQQJZWX FZ HTZWX IJ HJX IJ
QF YNRNINYñIJQFKTWHJUZGQNVZJJS
QJXRFLNXYWFYX VZN TSY QJ IWTNY IJ V
YWTZUJ ScTXJSY UFX XJ XJW[NW IJ QJZV
JYQJXT)HNJWXFHHJU YJSYlcòYWJNSOZ
UFYNJSHJVZcTS SJ QJZW HTSSFNXXFNY
ñ[NIJSY UFWZSJ J]UñWNJSHJVZNSJHJX
QF[NTQJSHJTZ[WNðWJUTXXðIJZSJ J)H
IFSXQJXLWð[JXÆ QJXUWñKJYX WJITZ
KFNWJFLNWQFKTWHJQñLFQJHTSYWJ
SJQQJ UðXJSYXZWQJXUFYWT SXUTZW
HZWNYñIJXZXNSJXJXY RFNSYJSFSY H

1JRNSNXYWJIñHQFWFNYVZcNQKFNXFNYIJ
JYVZJHcJXYKFNWJIJQFIñRFLTNIJVZJnÆlc
J]YñWNJZWJX èIJXXTRRFYNTSXMFZYFNSJXVZ
YJRUX VZJIJXXZWJSHMðWJXJYIJXFUUêYXLWT
HWñIZQNYñIJLJSXITSYQF[NJJXYUñSNGQJÆ}

KF[JZW ITSY QJ UWñKJY UJZY INXUTXJW è X
VZJSHJ NQITXJ QcJRUQTN IJ XF UTQNHJ UTZ
UFWYNJX JY QJX FRJSJW UQZX FIWTNYJRJS
.Q ScF UFX KFQQZ GJFZHTZU IJ YJRUX FZ]H
HFYX UTZW GNJS XFNXNW HJYYJ XNYZFYNTS
VZcNQX XJ XTSY XJW[NX IJ QcFWRJ VZcTS F
RFNSX F[JH ZS WFWJ GTSMJZW .QX XcJKKTV
UWñKJYX UFW IJX IñRTSXYW FYNTSX UTUZQ
XZXHJUYN GQJX IcFRJSJW IJX HTS(NYX LWF
JY NQX UWñHTSNXJSY ZSJ FHYNTS YZRZQYZ
RT^JS QJ UQZX J)HFHJ IcTGYJSNW IJX HTSHJ
VZcFZ GTZY IJ VZJQVZJ YJRUX QcFIRNSNXV
JKKWF^ñJ ScNSYJW[NJSSJ UFX FZUWðX IJX
SJ QJZW NRUTXJ UFX ZSJ YWFSXFHYNTS VZ
WFLJRJSY UTZW QJX UWTUFLFSINXYJX IJ QF
6ZJ QcTS FUUWTZ[J TZ VZJ QcTS HTSIFRSJ
UJQQBñQYMTIJ INWJHYJ JY WñQJZY N[NSSSM
VZcJQQJ ScJXY UFX UWðX IJ INXUFWFöYWJA
XN GJQQNVZJZ] VZJ QF +WFSHJ NQ ^ F IJX V
VZN FXXZWJWFNJSY è HJYYJ RñYMTIJ ZSJ Xñ
FQTWX RòRJ VZJ YFSY IcJ]JRUQJX SJ RTSYW
UWTINLNJZXJ J)HFHNYñ (cJXY QJ LWFSI KFI
FHYZJQQJ JY NQ KFZY HMJWHMJW è JS HTRU

Ë
Ë Ë

/J SJ UZNX RcJRUðH MJW IJ STYJW NHN ZSJ Wñ
(QJRJSHJFZ è UWTUTX IJ STX WJQFYNTSX F[J
VZN HTS[NJSY YTZY FZXXN GNJS FZ] HTS(NY
UWJSSJSY QcFXUJHY[NTQJSY VZN XJRGQJ I
JS UQZX LñSñWFQ FZ KZW JY è RJXZWJ VZcZS
UTZW XZNY IF[FSYFLJ QF HMNRðWJ IJ QF UFN
UFX IJ RJNQJZW RT^JS INXFNY NQ @VZJQ
XNTSX è UJWUñYZNYñB IcJSLFLJW QF UFWYN
YTZOTZWX IF[FSYFLJ 9TZY MTRRJ TZ YTZYJ

QcFHYNTS HTSXNXYJ ZSNVZJRJSY è HñIJ
VZcè XJ WJYWFSHMJW IJ QcJ]NXYJSHJ 6
WñXNXYJ UFX XJ QFNXXJ IñUJ ~~BZWTUW~~ R
FT Y

:SJ UTQNYNVZJ XTHNFQJ KTSIñJ XZW Q
VZN HTSXNXYJ è YTZOTZWX HñIJW IJ[FS
QJSHJX SJ UJZY RFSVZJW IcJSLJSIWJW
LJTNXNJ JXY HTSIFRSñJ è RTWY JY VZJ X
UQZX VZcZSJ FKKFNWJ IJ YJRUX (MFVZ
QNJZ è IJX[NTQJSHJX IJ[NJSY FNSXN ZSH
JY UJWXTSSJ SJ XFZW FNY UWñ[TNW HJ \
JSLFLJRJSYXÆ QF LWFSIJ GFYFNQQJ F
UðHJ HMFVZJ KTNX VZcTS JS[NJSY FZ] R
GFYFNQQJ SFUHTQJTS MZSñJHWFYXJ Iñ'SNY
[FNSHZX VZJ QJX LWñ[NXYJX JXUðWJSY
XN XcJSLJSIWJ UFW QF UWFYNVZJ IJX L
Wñ[TQZYNTS HFYFX YWTUMNVZJ

:S GTS TGXJW[FYJZW IZ RTZ[JRJSY TZ[
WFNS FJ]UWNRñ QJX RòRJX NIñJXÆ nÆ(
@QJX Wñ[TQZYNTSSFNWJX KWFSİFNXB X
HTSVZòYJÆ NQX [JZQJSY UFW QF KTW H
•Z[WJX 8JZQJRJSY QF LZJWWJ IJ HTSVZ
UQZX &Z QNJZ IJ XTSLJW FZ HTRGFY NQ
è QF LWð[JÆ FZ QNJZ IJ RJYYWJ QJZW I
HTSYWJ QJX FWRñJX IJ Qc*ZWTUJ NQX Q
LñSñWFQJ Tp XcFSñFSYNWFNYÆJ WñLNR

1JX YMñTWNHNJSX IJ QF UFN] XTHNFQ
HJX KFNYX VZN QJX LòSJSYÆ NQX TSY XI
QJZW UTQYWTSSJWNJ IJ RòRJ VZJ QJ LT
IcF[TZJW VZcNQ KFNY IJ QF UTQNYNVZJ
IJ YWTZGQJX .Q JXY HZWNJZ] VZJ IJX L
IcF[TNW QZ 1J 5QF^ ScFNJSY UFX TGXJW
QJX HTSINYNTSX IJ QF UFN] XTHNFQJ ZS

YNTS VZJ XJX XZHHJXXJZXW NRGñHNQJX .
YJSHJ IçZSJ GTZWLJTNXNJ LWF[J IFSX XJX R
IZ XJSYNRJSY IJ XF INLSNYñ JY F^FSY QcñS
UTZW LTZ[JWSJW QJ UF^X XFSX F[TNW WJHT
WJFZHWFYNJYWFINYNTSSJQQJ & HJX MTRR
QF WNHMJXXJ JY IZ UTZ[TNW NQJ]WJWJSIFN
XTHNFQJS[JWX8QJ SZW X X Z B J X Z UUTXFNY ZSJ
WNYñ NSINXHZYñ JÆ TS XFNY VZcNQ IñUQTW
JY IFSLJWJZXJ QF QNHJSHJ IJ QF UWJXXJ YJ
XTZX 3FUTQñTS ...Æ XJX Wñ(J)NTSX è HJXZ
UJZ XTZWVWJHJZ] VZN HTRUFWJSY QJX OTZV
HJZ]IçFZOTZ WJWJZTS SJIJ XTS YJRUX ScJ YH
VZcZS LWFSI UF^X FHHJUYêY QF UFN] è YTZ
IJ [ZJ SJ INKKñWFNY UFX GJFZHTZU Qè IJXX
(QJRJSHJFZ .Q ScF[FNY OFRFNX FIRNX VZJ
QêHMJYñ JY QcM^UTHWNXNJ IJ IñHTWJW IZ S
QF UTQYWTSSJWNJ IçZSJ GTZWLJTNXNJ NSH

Ë
Ë Ë

1F QêHMJYñ GTZWLJTNXJ WJXXJRGQJ KTWY è
FSLQFNX VZN UWTHQFRJ è YTZY NSXYFSY XT
IFSX QcFWGNYWFLJ JSYWJ SFYNTSXÆ QcF
YTZOTZWX IJX WñXZQYFYX IñXFX YW NX] UTZV

5FWQFSY IJX ñQJHYNTSX IJ NQ INXFNY VZcTS F
IJX [NTQJSHJX IJ QFSLFLJ VZJ QF +WFSHJ ScF[FNY UF
RòRJ FZ] UQZX RFZ[FNX OTZWX I4WLF SNX FQ X YTSISZÆ
YWF[FNQ YNTS U .Q XcFLNYñ [NIJRRJSY IJ QF Wñ
*S NQ IñHQFWFNY VZJ QcJRUIJWJZW ScF[FNY UFX
FGWTLñ QJ X^XYðRJ IJ HTSYWFNSYJ NRUTXñ è QF U
WñKTWRñ QJX R•ZW X KZ W R X X THNFQJ ð SN W FSHJ
YTRJ... U

8ZRRJW 2FNSJ TGXJW[FNY NQ ^ F QTSLYJRUX IñO
F QJ XTWY IJX UQFNIJZXW UJZI X TRUFN SYWZS F YNTSF
KWFSİ U 'JFZHTZUIç&SLQFNX HWTNJSY VZcJSM
IJ[NJSIWTSY UQZX X^RUFYMN VZJXÆ HJ ScJXY UFX G

HJXGWF[JX ENRXYSY RNJZ] UF^JW TZ RòR.
RJYYWJ QcF[JSNW IJ QJZW UF^X VZJ IcFK
QF LZJWWJ 1J UFWYN QNGñWFOFZSLYONHN
è QF GTZHMJ FGXTQZRJSY HTRRJ STYW
UTZWWFNY XJ IJRFSIJW XN YTZYJ QF MFZ
UJSXJZWX HTSYJRUTWFNSX SJ XJWFNY U
LWFIFYNTS IZ XJSYNRJSY IJ QcMTSSJZW

Ë
Ë Ë

.. 1F IñHFIJSHJ GTZWLJTNXJ J

_ 5FWQJRJSYFNWJX F^FSY GJXT
_ 1JX RñYMTIJX IJ 5FWSJQQ _ (F
NIJSYNYñ KTSIFRJSYFQJ IJX LWT
QNXRJ UFWQJRJSYFNWJ

4S ñUWTZ[J GJFZHTZU IJ UJNSJ è HTRUW
UWTQñYFWNJSSJ VZFSI TS JXXFNJ IJ WFN
NIñJX VZJ QF UMNQTXTUMNJ GTZWLJTNX
RTSIJÆ XZN[FSY HJYYJ UMNQTXTUMNJ
WJXYJ IJ QF GFWGFWNJ JY JQQJ XJWFNY F
QcNS(ZJSHJ IZ UWTLWðX IJX QZRNðWJX
VZJ /FZWðX STZWWN IcNIñTQTLNJ GTZW
RñUWNX UTZW QJX LJSX VZN[FSYJSY QF [
NQ XcñYTSSJ IJ [TNW IJX XTHNFQNX YJX
HTWIF[JH QJX X^SINHFQNX YJXÆ NQ XJ I
IJ RFZ[FNXJ KTN IJX MTRRJX VZN TSY KF
HTRRJ UJSXJZWX UJZ[JSY XTHNFQNX JX
[ZJ IJ ITSSJW ZSJ FUUFWJSHJWb[JX NS S F
UJWXTSSFLJX LWTXXNJWX VZNYJ VZJXJN
YTZWRJSYJ KTWY QJX FRNX IJ /FZWðX V
IJ IñRFLT LZJX QJX WJUWñSTZ[YQDYX YHTQ
QJX FHHZXJSY IJ HMJWHMJW QJX FUUQFZ
NRUZQXN[JX

1JX XTHNFQNX YJX UFWQJRJSYFNWJX S
QJX 'SX VZJ UTZSTZJNQQQ FNQXJ 'LZWS
VZJ YTZY QJ XTHNFQNX RJ XJ WFRðSJ è
RT^JSX IcFWWN[JW FZ UTZ[SNW[JQXJLñS

[TZIWFNJSY NQX UFW MFXFWI KFNWJ IJ QF
YJW QF HTS'FSHJ IJ SF÷KX ñQJHYJZWX JY XZ
FZ] XTHNFGQNX YJX SFSYNXÆ\$ 1cFUTQTLNJ I
JSHTWJ F[TNW ZS YWðX KêHMJZ] WñXZQYFY
[WNJWX IJ QF UTQNYNVZJ ñQJHYTW FQJ HJ V
QJZWX HMF SHJX FZ] HFSINIFYX XTHNFGQNX Y
FGXYJSYNTSXÆ ;TZIW FNY TS KFNWJ WJ[N[Y
(JQF UFWFöY NSXJSXñ è STX LWFSIX MTRR JX
1F LZJWWJ HN[NQJ JXY IJ[JSZJ GNJS IN)HN
HTZ[JWYJ IJX STZ[JQQJX FWRJX è KJZ JY IJU
IJX [TNJX WJHYNQNLSJX IFSX JQJW RHJJSYUT
FKKFNWJX IJ 7ZXXNJ XJRGQJSY RòRJ F[TNW
LTZ[JWSJRJSYX UJZ[JSY HTRUYJW GJFZHTZ
XZUUTXFNY XZW QcñSJWLNJ IJX T)HNJWXA
MTRR JX UTQNYNVZJX KWFSİFNX F[FNJSY U
NRRNSJSYJ IZ YXFWNXRJ FZ RTRJSY IJX IñK
HMTZW NJÆ RFNX QcFWRñJ WZXXJ ScF UTN
XJSHJ IJX ñRJZYJX QF RTQQJXXJ VZcF[FN
İFNXJ IZWFSY STX Wñ[TQZYNTSXÆ QF WñUV
UFWYTZY WFUNIJ J)HFHJ TZ RòRJ NRUNYT^
XNTSX VZN TSY JZ QNJZ FZ HTSLWðX IJX XT
WñZSNX è .ñSF RTSYWJSY VZJ QJX XTHNFGN
SJHTRUYJSY UQZX IZ YTZY XZW ZSJ QZYYJ FV
WJW IJ Qc*YFY

*XY HJ è INWJ VZcNQX XTNJSY HTRUQðYJR
[NTQJSHJÆ\$.Q SJ XJWFNY UFX IFSX QJZW N
K Y YTZY è KFN Y HFQRJÆ NQ QJZW HTS[NJ
YFNSJ FLNYFYNTSÆ RFNX NQ KFZY VZcJQC
OZXYJX QNRNYJX JY HTSYWûQñJ UFW QJX U

(K QJX Wñ(J)NTSX 1c*SLJQX IFSX QF UWñKFHJ è Q
JS 1cFWYNHQJX IJ 2FWJZXZX QUXYNQFXKJX JS +WF
IJ è (JYYYJ UWñKFHJ RFSVZJ IFSX QF YWFIZHYN
)FSX QcñINYN TS FQQJRFSIJ NQ ^F ZSJ HTZUZWJ QJX
RTHW FYNJ ScF^FSY UFX YWTZ[ñ HJWYFNSJX UMWFXJ
UTQNYNVZJX

VZFSINQOZLJHJQFZYNQJUTZW XJXNS
(TSKñiñWFYNTS ~~VZ 9NQF VFNQT~~RRFSIJ UFW
UFHN'VZJXHTRRNXIJWJRUQNWXTSOTZ
QZYN TSSFNWJXÆ NQJXYUFXXñRFöYW
QðWJXUTUZQFNWJX :SJFLNYFYNTS XF
J]YWòRJRJSY ZYNQJFZ]XTHNFQNX YJXU
[FSYJSY FZUWðXIZLTZ[JWSJRJSYJYIJ
XNJ IJXF[TNWRTiñWJWQFWñ[TQZYNTS
WñZXXNWQJXFKKFNWJX'SFSHNðWJXFZ
KFNWJ TGYJSNW IJRJSZJXKF[JZW X èG
NS(ZJSYX JYKFNWJ[TYJW IJXQTNX XT
IJQcNRUTWYFSHJIFSXQcTUNSNTSIJXS
VZJHJX XTHNFQNX YJX XTSY IJLWFSIXW
.QKFZY UTZWVZJHJQFWñZXXNXXJ VZ
IJRTZ[JRJSYJYVZcTS UZNXXJ KFNWJUJ

Ë
Ë Ë

4S HTSïTNY VZcNQ UTZWWFNY XcñYFGQ
QNðWJJSYWJ QJ UFWYN XTHNFQNX YJ JY
HTS(NY ñHTSTRNVZJ XcñQð[JWFNY JSYW
IJZ]UTZ[TWVWXQJWFNJSY QJ INKKñWJSI U
QJRFLSJ QJ LTZ[JWSJRJSY JSYWJ JS S
Qc*LQN XJHMFVZJ KTNX VZJ QJX HQñWNH
YNTS 4SFXTZ[JSYJSLFLñQJX XTHNFQN
VZN F[FNY XZNRUTXJW XNXTZ[JSY XF[
1F WJXXJRGQFSHJ F[JH 5FWSJQQ JXY Ic
VZJ QcFZYTWNYñ IJHJQZN HNSJ WJUTXI
STRGWJ IJ[TN]ITSY NQ INXUTXFNY RFN
QJRJSY XZW QF YJWWJZW VZJ YTZX QJX
QF XJZQJFSSTSHJ IJRTZ[JRJSYX FLWFN

UJZ IJ [NTQJSHJX HTSYWûQñJX UFW ZS LWT
XJW[FNY KTWY QF UTQNYNVZJ UFW SJQQNJS
QF UTQNYNVZJ IJ /FZWðX)FSX ZS HFX HTRR.
LWTZUJ UFWQ[JBSJ QFFNWFS VZNQQNYñ FZ] HT
VZN ScTXJSY KFNWJ WñLSJW QJZW IWTNY

(JYYJ INUQTRFYNJ JXY IN)HNQJ è HTSIZN
UFX VZJ QJX .WQFSIFNX FUWðX QF RTWY IJ 5
è QF HTSYNSZJW F[JH QJ RòRJ XZHHðX VZJ
*S +WFSHJ JQQJ UWñXJSYJ ZSJ IN)HZQYñ Y
UFWHJ VZJ SZQQJ UFWY UJZY òYWJ QJ RTS
IN)HNQJ è INWNLJWÆ NQ JXY FXXJ_ FNXñ IJ
UTUZQFNWJX RFNXNQ JXY RFQFNXñ IJ QJX K
Sc^ FZWF UTNSY IJ YWðX WNHMJX X^SINH FY
QNXñX ITS Y QJX HMJKX XJWTSY JS WJQFYN
MTRRJX UTQNYNVZJ XJWF UTNSY UTXXNGQ
OZXVZcTp UJZY FQQJW QF [NTQJSHJ /FZWð
J]NXYêY IJ YJQQJX XTHNñYñX TZ[WNðWJX H
UZGQNH XcFUJWHJ[WFNY VZcNQ ScJXY UFX
QF Wñ[TQZYNTS XTS UWJXYNLJ INXUFWFöY

9TZY IJ[NJSY VZJXYNTS IcFUUWñHNFYNTS
UTWYZSNYñÆ NQ KFZY GJFZHTZU IJ 'SJXXJ
HFQRJ UTZW HTSIZNWJ ZSJ UFWJNQJJ INUQ
FZ] TZ[WNJWX VZJ QcTS UTWYJ QJ IWFUJFZ
QF GTZWLJTNXNJ VZcTS FWWòYJ QJ IFSLJW
UF^X VZJ QcTS WJUWñXJSYJ ZS HTZWFSY Ic
1F LWFSIJ RFXXJ IJX ñQJHYJZWX SJ HTRUWJ
XJUFXXJ JS UTQNYNVZJ JY ScF FZH ZSJ NSYJ
ñHTSTRNVZJÆ JQQJ JXY IZ HûYñ VZN QZN
QF KTW HJÆ JY TS TGYNJSY IcJQQJ YTZY HJ
UJZY QZN UWTZ[JW VZcTS JXY FXXJ_ KTWY

,FRGJYYF XJ UQFNLSFNY IJ HJ VZJ QJ HQJWLñ KV
UMFQJÆ}Æ NQ FZWFNY [TZQZ VZcNQ XJ KTW RêY IFS
VZJQQJ QJLTZ[JWSJRJSY U YJINQ H WY ð Wñ FZ/QNQ WJKW
FZ =J. XNðHQQJ 1J X^SINH FQNXRJ ScF UFX IJ YòYJ F
TS UZNXXJ KFNWJ ZYNQJRJSY IJ QF INUQTRFYNJ

QJLTZ[JWSJRJSY 2FNXNQ SJKFZY UFX
QTNS UFWHJVZJQFGTZWLTJTNXNJUTZW
UTZWWFNYXJITSSJW è ZSMTRRJlc*YFY
[FYJZW :SJ[NTQJSHJUWTQñYFWNJSSJ
UWñHNFYNTS è YTZYJRJXZWJ è YTZYJ
RJYYWJJSVZJXYNTSJYWZNSJWQFINUC
(JYYJINUQTRFYNJXJOTZJèYTZXQJXI
[JWSJRJSY F[JHQJXHMJKXIJLWTZUJX
F[JHQJXñQJHYJZWXNS(ZJSYX 1JXUTC
YNWJWQJRJNQJZWUFWYNUTXXNGQJ
XJUWñXJSYJSYXZWQJYJWWFNSUTQNY
1JXTHNFMQNXRJUFWQJRJSYFNWJñUW
GFWWFXIZKFNYVZJQJXTHNFMQNXRJXc
UFWIJXUWNHNUJXFGXTQZXJYFKFN
YJRUXFZ]RòRJXXJSYNRJSYXIJWñ[TQY
GQNHFNSSQJUQZX F[FSHñ (JXIJZ]HNWH
IJXZN[WJZSJUTQNYNVZJUFWYNHZQFV
(MFWQJX'TSSNJWF WJHTRRFSIñJXTZ[J
VZN FñYñQTSLYJRUXQJUWNHNUFQYM
INXYJ[TZIWFNYVZJQJX XTHNFMQNXJX
QcJ]JRUQJIJ5FWSJQQ VZNSñLTHNFMNY
XFSXOFRFNX XcNSKñTIJWèQcZS lcJZ]Æ
XcJSYJSIWJF[JHQJXHTSXJW[FYJZWX X
è FHHTWIJWFZ]UWTQñYFNWJXIJXHTSI
QJXWFIN8THZNFQNXJY (JYYJUTQNY
UFWZXHFSIFQJZXJèGJFZHTZUIJUJWXT
FYYñSZJWXYMðXJÆ NQXcJXYHTSYJS
FLNXXJFZRNJZ]IJXNSYñWòYXIZUWTQñ
Æ RFNXHTRRJSYXF[TNW TþXTSYH
TS SJUWJSIUQZXUTZW WðLQJZSNVZJJ
IJQFQZYYJIJHQFXXJÆ\$
1JXXTHNFMQNXJXUFWQJRJSYFNWJXH
RNðWJX XUñHNFQJXVZNQJZWUJWRJYY
XJZQJRJSYIJXF[FSYFLJXR FYñWNJQXJY
UFWQFHQFXXJTZ[WNðWJ RFNXJSHTWJ

TGQNLJSY QJ XTHNFQNXRJ è KFNWJ UFWYN
WñUZGQNHFNSJ 1JZWX HTSLWðX XcñUZNXJ
RZQJX IJXYNSñJX è WñLQJW QF INUQTRFYN
VZJQQJX FQQNFSHJX XTSY UJWRNXJX JY VZ
è HTSHNQNJW QJ UWN SHNUJ FGXYWFNY IJ
QcTS YNJSY è LFWIJW [JWGFQJRJSY F[JH Q
IJX UTQNYNHNJSX :SJ UFWJNQQJ JSYWJUW
FZXXNFGTZYNY JQQJ è IJX ñVZN[TVZJX VZF
QJX IñUZYñX è IJX FYNYZIJX IcZSJ IñUQTWF
KFZY HMFVZJFSSñJ WJRJYYWJ QJX UWTGQ
UFWHJ VZJ YTZYJ INUQTRFYNJ HTRUTWYJ Z
QZWJX NSHTRUFYNGQJ F[JH QcJ]NXYJSHJIJ
HQFNWX

Ë
Ë Ë

1F HFXZNXYNVZJ ITSX 5FXHFQ XcJXY YFSY
UQZX XZGYNQJJY UQZX FGXZWIJ VZJ HJQQJ
QJX UTQñRNVZJX JSYWJ HJñM-ZCQ\$XSXTRHN FQ
QNX YXXIÆ GFW FZW FNY JZ VZJQVZJ UJNSJ è
FZ RNQNJZ IJX INXYNSHYNTSX IJ /FZWðXÆ
IJX XTHNFQNX SXXXYWFXZSJ IJX RTNSIWJX G
SJWNJX IJ STYWJ YJRUX

9TZYJ YMñTQTLNJ RTWFQJ XJ IN[NXJ SñH
IJZ] YJSIFSHJXÆ NQ ^ F IJX HFXZNXYJX UT
XJ HTSYJSYJW IJX TUNSNTSX F^FSY ZSJ Qñ
IcFZYWJX [JZQJSY VZcTS FITUYJ YTZOTZWX
JY QJ UQZX X W (JYYYJ INXYNSHYNTS SJ UT
XJ WJSHTSYWJW HMJ_ STX XTHNFQNX YJX UF
YNJSY UTZW QF RñYMTIJ ITZHJ JY HTSHNQN
YWTZ[J RT^JS IJ QcFHHTWIJW YFSY GNJS V
UWN SHNUJX JY VZcJQQJ FNY UTZW JQQJ VZJ
YFGQJXÆ UHJYFQSSXNYTYJ QF KTW HJ IZ Y
_ TZ RòRJ Q\$]NXYWQQFSY WJHTRRFSIJ QF Rñ
K TWYJ JY GFYFNQQJZXJ VZN è XTS F[NX X

QF QZYYJ IJ HQFXXJ JY VZN F UTZW JQQ.
YTZX QJX FSHNJSX RF~~6ZYWUTWÆS-1cX~~ KW ZS
OFSXñSNXYJ

/FZWðX HWTNY XFSXITZYJ FLNW UTZW
XTHNFQNXRJ HTRRJ QJX HFXZNXYJX WJ
QJX RJNQJJZX JY QJX UQZX ZYNQJX Iñ
JRUðHMFNJSY JSJKKJY QJX HMWñYNJS
QcNWWJQNLNTS JY QJX FRJSFNJSY è UW
J]FHYJRJSY HTRRJ /FZWðX JRUðHMJ QJX
YZJQX [JSZX FZ XTHNFQNXRJ UFW QJIW
IcMTWWJZW IJ[FSY QF QZYYJ IJ HQFXXJ
RFSINYJW QJX OTZWSFZ] IZ UFWYN & XJ
Wò[JZW VZNSJ [TNY UFX QF WñFQNYñ IZ F
QJX HMNRðWJX IcZSJ NSXZWWJHYNTS IJ
SJ HTRUWJSI UTNSY QJX GJFZ] F[FSYFLJ
XZKKWFLJ ZSN[JWXJQ ZS UTQNYNHNJS W

*SYWJ HJX IJZ] RñYMTIJX NQ Sc^ F VZc
IJLWñ JY STS ZSJ INKKñWJSHJ IJ SFYZWJ
HJZ] IJX XTHNFQNXXYJX UFWQJRJSYFNWJ
YNTSSFNWJX /FZWðX F XZW HJ UTNSY
XZW XJX FI[JW XFNWJX HFW NQ ScF OFRF
KTSIFRJSYFQJ IJX IJZ] RñYMTIJX

1JX IJZ] RñYMTIJX XZUUTXJSY YTZYJ
XTHNñYñ GTZWLJTNXJ JSYNðWJRJSY IN
WNHMJX F^FSY UJWIZ YTZY XJSYNRJSY IJ
IJX MTRRJX INXUTXñX è XZN[WJ JS F[JZ
XNTSX IJ LJSX VZNTSY UWNX è QcJSYWJU
SNTS 1cFKKFNWJ)WJ^KZX FRTSYWñ VZJ
ñYFNY IFSX ZS ñYWFS LJ ñYFY RJSYFQÆ
F[FNJSY QTSLYJRUX JY GWZ^FRRJSY XJ
YJZW XJ XTSY RNX è KFNWJ HFRUFLSJ è
TSY UWNX UFWY è IJ [NTQJSYJX FYYFVZJ
XTSY RòRJ JSWûQñX Iñ'SNYN[JRJSY IFSX
IcFZYWJ UFWY IJX OTZWSFZ] VZN KTSY U
QJX NSXYNYZYNTSX YWFINYNTSSJQQJX

RFLNXYWFYX IJ QF (TZW IJ HFXXFYNTS (JY
IJ STYWJ MNXYTNWJ HTSYJRUTWFNSJ F RN)
IJ INXQTHFYNTS IJX HQFXXJX

/FZWðX VZN F[FNY ñYñ XN KTWY RòQñ è YT
IZ IWJ^KZXNXRJ F[FNY WFUNIJRJSY OZLñ Q
GTZWLJTNXNJ IFSX QFVZJQQJ NQ ScF[FNY
.Q F [Z VZJ HJYYJ MFZYJ GTZWLJTNXNJ JXY
FKKWJZXJ IcZSJ SNFNXJWNJ GñFYJ JY IcZS
QNYNVZJ FGXTQZJÆ NQ F WJHTSSZ VZcF[J
YJSIJSY WNJS FZ] UWN SHNUJX IJ QcñHTSTR
KFHNQJ IJ UWFYNVZJW ZSJ UTQNYNVZJ IcJS
XTHNFQNXRJ J]YWòRJRJSY QFWLJÆ NQ F F
RJXZWJ NQ KFQQFNY RòQJWÆ QJX (FYYJWI
WNJZWJ IJX NRGñHNQJX VZcNQ XcFLNY IJ Xñ
XJSYNRJSYX IñXNSYñWJXXñX IJX XUñHZQFY
IcF[TNW NS[JSYñ QcNIñFQ QJX RJSFHJX IJ
IJ[JSNW QJ RFöYWJ IJ LJSX IñUTZW[ZX IcNIñ
F RTSYWñ VZcNQ F[FNY ZSJ YWðX WJRFWVZ
KTHWJX VZN J]NXYJSY è QcMJZWJ FHYZJQQ
LJTNX ;FNQQFSY FZ HTSYWFNWJ HTSSFöY
RTSIJÆ NQ HWTNY VZJ QF XJZQJ FWRJ è JR
RFWHMJW QF GTZWLJTNXNJ JXY QF UJZWÆ
JXY ZSJ FWRJ J]HJQQJSYJ RFNX JQQJ UTZW
WñXNXYFSHJ TGXYNSñJ XN QcTS IñUFXXFNY
;FNQQFSY ScF UFX IFSX QcJXUWNY QJX WJF
XTZUQJXXJ JY UJZY òYWJ RòRJ IJ IZUQNHN
GWNQQJSY HMJ_ /FZWðX JY VZN QcTSY KFNY
RJW[JNQQJZ] RFWHMF SI IJ GJXYNFZ]

Ë
Ë Ë

5QZX TS J]FRNSJ IJ UWðX QcMNXYTNWJ IJ HJX
UQZX TS WJHTSSFöY VZJ QJX INXHZZXNTSX
YMTIJX XTSY UZñWNQJXÆ QJX UFWYNXFSS
XTSY ñLFQJRJSY TUUTXñX è QF [NTQJSHJ UW

VZJHJQQJ HNñHMFUUFZHTSYWûQJIJL
JXYIJKFNWJIJQFUTQNYNVZJUFWQJRJ
Wñ[TQZYNTSSFNWJScFUFXèWJHJ[TNW
QNXYJXINXYWñ[TQZYNTSSFNWJXIZUFV

_)ñLñSñWJXHJSHJ IJ QF GTZWL
UFN] _ (TSHJUYNNTSX IJ 2FW] XZW
_ 7ûQJ IJ QF [NTQJSHJ UTZW WJXY
WFUUTWYX XTHNFZ]

1JXIJZ] RñYMTIJX IZ XTHNFQNXRJ T)HNJ
RòRJITSSñJMNXYTWNVZJ 8ZWQFIñLñS
STRNJHFUNYFQNXYYXJLWJKKJQcNIñT
LJTNXJYNRTWñJ MZRFSNYFNWJJYUW
UJSXñJIJXHTSINYNTSXIJXTSJ]NXYJSHJ
FZIFHNJZ] VZN F[FNJSYKFNYQFLWFSIJ
IJWSJ INXUFWFöYUTZWKFNWJUQFHJè
UTQNHñJ VZN IJRFSIJè[N[WJJSUFN]
HJSHJHTRGQJIJOTNJSTXXTHNFQNXYYJ
WûQJXJWFNYSZQXcNQXF[FNJSYIJ[FSY
XJWFNYQFSHñJ F[JHñSJWLNJIFSXQJX
UNYFQNXYY VZN WJLFWIJWFNYHTRRJZ
VZN XJ(FYYJWFNYIJUJSXJWèXJXNSY
UZNXXFSHJJXYñSTWRJJSUWñXJSHJlc
[JSZJèUJZUWöXFZXNGòYJV~~Z~~R^JQFS
XNöHQQJ 8NQcFGWZYNXXJRJSYIJQFMFZ
èUWTLWJXXJWlcZSJRFSDñWJWñLZQNö
IJUZNXVZJQVZJXFSSñJXSTXXTHNFQN
WFNXTSSFGQJRJSYJXUñWJWFYYJNSIW
HTZHMJWIFSXIJXMûYJQXXTRUYZJZ]
)JZ]FHHNIJSYXXTSYXJZQXHFUFGQJ
WòYJWHJRTZ[JRJSYÆZSJLWFSIJLZJ
UTZWWFNYWJYWJRUIJWQJXñSJWLNJXJ
WFNYXFSXITZYJFZUTZ[TNWIJXMTRR

IJ LTZ[JWÆJWZ ZSJ LWFSIJ J]YJSXNTS IJ QF
UWTQñYFWNJSSJ VZN KJWFNY [TNW FZ] GTZ
QZYNTSSFNWJ JY QJX IñLT YJWFNY IJX UQF
F[JH QJXVZJQQJX /FZWðX QJX JSITWY (cJXY
LWFSIX IFS LJWX VZJ HJQZN HNIñUQTNJ YTZ
IcTWFYJZW UTUZQFNWJÆ NQ KFZY RFNSYJ
KFZY RJYYWJ ZSJ QNRNYJ FZ][NTQJSHJX UW
/FZWðX JXY UJWXZFIñ VZJ QF +WFSHJ XJW
MJZWJZXJ QJ OTZW Tþ QJX WñIFHYJZXW IJX
HTRRFSINYFNWJX UTZWWFNJSY UZN XJW QN
IZ 9WñXTW UZGQNHÆ HcJXY QJ HFX IJ WñU
QðGWJÆ nÆ6ZFSI &ZLZX YJ F[FNY GZ QF 5
:S YJQ LTZ[JWSJRJSY XTHNFQNX YJ WZNSJV
UF^X VZN XJWFNY FIRNSNX YWñ F[JH QJ RòR
'SFSHNJW VZcF ñYñ-ZIRNSNRYM VZQN
QcF[JSNW IZ UF^X UTZW[Z VZJ QJ STZ[JFZ Wñ
GTS YJRUX è VZJQVZJX UWTKJXXJZXW VZN Xc
[JSYñ QJ XTHNFQNX RJ JY è VZJQVZJX 'SFSHN
5TZW VZJ QF HQFXXJ TZ[WNðWJ U Y FHHJ
INH YFYZWJ IJ QNcKHZUWFNY VZcJQQJ K YIJ
GòYJ VZJ QF GTZWLJTNXNJ JY VZcJQQJ J Y
LNJ Wñ[TQZYNTSSFNWJ JS RòRJ YJRUX VZJ
WFNJSY UJWIZ YTZYJ ñSJWLNJ HFUNYFQNX
UFX NRUTXXNGQJ JY QcTS YWF[FNQJ F[JH
TZ[WNJWX IFSX HJ GZY 1F)NWJZXNTS IZ 9V
XTHNcFQUUQNVZJSY IJ QJZW RNJZ] è HJYYJ
XTLSJ IcñIZHFYNTS NIñFQNX YJ VZJ QcTS Iñ
UQZX UTRUJZ] JY VZJ QcTS UWñXJSYJ HTRR.
HN[NQNXYFNTS IZ UWTQñYFWNFY 1JX X^SI
HTZU STX NIñFQNX YJX UWTKJXXNTSSJQX JY
VZcZSJ LWð[JXZ)Y UFWKTYM XFe] VZQ ScJWZHTZY
VZJ QJX KFGWNHFSYX IJ UFN] XTHNFQJ TSY U
IZWFSY UQZXNJZXW FSSñJX

Ë
Ë Ë

5TZW GNJS HTRUWJSIWJ QJX HTSXñVZJS
LZQNJW FZ RNQNJZ IZVZJQ STZX [N[TSX
HTSHJUYN TSX VZJ XJ KFNXFNY 2FW] XZW
QNXRJ FZ XTHNFQNXRJ (JX HTSHJUYN TS
RFNX NQ KFZY HJUJSIFS Y ^ WJ[JSNW HT
VZcJQQJX XTSY XTZ[JSY TZGQNñJX TZ Y
UWñHNñJX UFW QJX ñHWN[FNSX T)HNJQ
SñHJXXFNWJ Ic^ NSXNX YJW F[JH KTWHJ
è WFNXTSSJW XZW QF YWFSXKTWRFYNTS
XTHNFQNXRJ HTSYJRUTWFNS

8ZN[FSY 2FW] QJ HFUNYFQNXRJ JXY JS
QTNX NSYNRJX IJ XF SFYZWJ IFSX ZSJ
RTSIJ FHYZJQ FZ] UTWYJX IZ RTSIJ KZY
WNLZJZW VZJ HTRUTWYJ ZSJ ñ[TQZYNTS
RTZ[JRJSY HTRUWJSI ZSJ QTS LZJ HTSXY
JYNQ XJYJWRNSJ UFW ZSJ WFUNIJ IJXYW
UWTQñYFWNFY 1J HFUNYFQNXRJ HWñJA
XTHNFQNXRJ QJX MTRRJX VZN XZUUNR
JY QJX RT^JSX IJ UWTIZNWJ HJYYJ IJXYW
YJRUX VZJ XcTUðWJ QF HTSXJW[FYNTS IJ
1J HFUNYFQNXRJ JSLJSIWJ QJX STZ[JQC
[FNQQJWÆ NQ OJYYJ QF HQFXXJ TZ[WN
IJ Wñ[TQYJ UFW QF HTRUWJXXNTS VZcNQ
WJXYWJNSY XF UWTUWJ GFXJ UTQNYNVZ
ñQNRNSJ HTSXYFRRJSY IJX HMJKX IcNS
F[TNW WñXTQZ QJ LWFSI UWTGQðRJ IJ Qc
JS [ZJ IZVZJQ QJX ZYTUNXYJX F[FNJSY U
YMðXJX SF÷[JX TZ XYZUNIJX QJ HFUNYFC

(JYYJ VZJXYNHTSSXJQ[FYNTS WñZVZQZFNZSQN
WJ[NJSIWFN UQZXNJZW X KTNX JXY YWðX NRUTW
UFXXFLJIZ OZIF÷XRJFZ HJXVXXYðRFSNXXRJWNVZJ
UU UU U

XFSHJ IJ QF HFZXJ VZN QJ WJS[JWXJWF _ H
YTZY HJ VZJ QJX ZYTUNXYJX F[FNJSY ñHWN
LJSX ñHQFNWñX è KFNWJ IJX WñKTWRJXÆ
[JRJSY QcTWIWJ YWFINYNTSSJQ HTSYWJ Q
NIñTQTLZJX XcñYFNJSY RTSYWñJX IcZSJ XN
XFSHJ 4S UTZWWFNY ITSH INWJ VZJ QJ HFU
WûQJ FSFQTLZJ è HJQZN VZJ -FSWYBFSISFSYV
IFSX QF SFYZWJ UZNXVZcNQ UWñUFWJ QcF
XTHNFQJX VZcNQ SJ H MJWHMJ UFX è UWTIZ
XJRGQJ XFSXFZHZSJ NIñJ INWJHYWNHJ XF
KZYZW NQ IñYJWRNSJ ZSJ ñ[TQZYNTS UFWK
IZ UWñXJSY YTZY HJ VZcNQ UJZY ITSSJW UTZ
MNXYTWNVZJÆ NQ KFN Y YTZY HJ VZcNQ KFZ
UZNXXJ FUUFWFöYWJ IcZSJ RFSNöWJ UWJX
VZcJQQJ UZNXXJ WTRUWJ YTZY QNJS F[JH Q
FHYZJQX RFQLWñ QF HTSXJW[FYNTS IJX FH
STRNJ HFUNYFQNX YJ

1JX XTHNFQNX YJX ITN[JSY ITSH HJXXJW I
XZNYJ IJX ZYTUNXYJX QJX RT^JSX IcFRJSJ
ñHQFNWñJ è UWñXJFWLJWè Q\$ IWTNÖKZWñWNJ
XJZQJ KTSHYNTS HTSXNXYJ è XcTHHZUJW I
QZN J]UQNVZJW QF LWFSIJZW IZ WûQJ Wñ[T
HTRGJ .Q KFZY UFW ZSJ HWNYNVZJ NSHJXX
KJHYNTSSJW XJX TWLFSNXFYNTSXÆ NQ KF
NQ UJZY Iñ[JQTUUJW IJX KTWRFYNTSX JRGW
WFNXXJSY IFSX XJX XTHNñYñX IJ WñXNXYFS
HTSXYWZNWJ IJX NSXYNYZYNTSX VZN ScTSY
QcMNXYTNWJ IJ QF GTZWLJTNXNJ JS [ZJ IJ X
VZN IñUJSIJSY ZSNVZJRJSY IJ XF XNYZFYNT
IJ LWFSIJ NSIZXYWNJ JY VZN ScJR UWZSYJS
GTZWLJTNXJ JY JS [ZJ RczH/XZiñVQWZJWYñ
QF GTZWLJTNXNJ SJ HTSSFöY UQZX FZOTZW

(JYYYJITHYWNSJJXYñ[NIJRRJSYJSIñK
XNJ JY QJ UWTQñYFWNFY SJ IWJXXJSY U
F[JHYTZYJQF WNLZJZWITSYJQQJXXTSY
XFSHJXITSYNQXINXUTXJSYÆ UQZXQF
RJSY HFUNYFQNXYYJ UQZX QJ UWTQñYFV
IJLZJWWJJYHTS'FSYIFSXQFKTWHJWñ
RTZ[JRJSYXJWF FXXZWñ

1F GTZWLJTNXNJ VZJ 2FW] F[FNY HTSS
ñYFNYJSHTWJ UTZWQcNRRJSXJRFOTW
HTSVZñWFSY NSXFYNFGQJJYNRUNYT^F
FZ IñGZYIJXYJRUXRTIJWSJX QJX HWñF
NSIZXYWNJJYQJXF[JSYZWNJWXQFSHñX
NSHTSSZJX .QKFZY Y TZOTZWX VZFSITS
IJWSJ F[TNW UWñXJSY è QcJXUWNY HJ V
HFUNYFQNXYYJ JY IZ Y^UJ LZJWWNJWÆ H
XTS VZJ QcTS F STRRñ HFUNYFNSJX IcNS
VZN TSY INWNLñ IJ LNLFSYJXVZJX JSYWJ
HTWJ FZOTZW IcMZN HJ Y^UJ IFSX Y TZYJ
:SNXÆ Qè XJ WJSHTSYWJSY QcñSJWLN
KTSIñJXZWZSJ OZXYJFUUWñHNFYNTSIJ
IJX NSYñWòYX VZN XTSY QJX VZFQNYñX
IJX LWFSIX HFUNYcFQNXYYJ X FZQ IJ 7TZXN
&RñWNHFNS XJ XJSYNWFNY HFUFGQJ IJ I
QJ HMFRU IJ GFYFNQQJJIS X F W K B N Z J X c
LñSñWFQ IZ UF^X XJWFNY JS UQJNSJ MFV
RNQQNFWIFNWJXÆ STX MTRRJX IJ QJYY
[TNW HJZ] HN XJ HTSIFRSJW è RJSJW OZ
OTZWX ZSJ J]NXYJSHJ IJ L F QñWNJSX XF
ZSJ [NJ IJ LJSYNQXMTRRJX HTRRJKTSY

/J WJ[NJSIWFN XZW HJYYJ FXXNRñNQFYNTS FZ H

5 IJ 7TZXN F W J FRñWNHFNSJ 1cñIZHNFYNTS J
nÆ1JX UðWJX IJ KFRNQQJITSSJSY UJZ IJ HTSXJN
QFNXXJSY FUUWJSIWJ QJZW QJITSJZ] RòRJX HT
nÆ3TS XJZQJRJSY @Qc&RñWNHFNSB [JZY òYV
òYWJ UZNXXFSYÆ} U

)FSX ZSJ XTHNñYñ FZXXN JS'ñ[WñJ UFW C
XZHHðX è TGYJSNW IFSX QF HTSHZWWJSHJ
RFWHMJSY IWTNY IJ[FSY JZ] HTRRJ IJ [ñW
RFYJX XFSX XJ UWñTHHZUJW IJX LWFSIJX N
QTLZJXÆ NQX XTSY XTZRNX è IJX KTW HJX Y
IcJSYWJ JZ] SJ XTSLJ è XJ XTZXYWFNWJ FZ
XTS ñYFY (cJXY FQTWX XJZQJRJSY VZJ QJ I
HFUNYFQNXRJ XJ UTZW XZNY F[JH HJYYJ WN
KWFUUn 2FW] JY VZN QZN XJRGQFNY HTRUF
QTN SFYZWJQQJ 8N FZ HTSYWFNWJ QJX G
GQFLZJXUWñINH FYJZWX IJ RTWFQJ TZ IJ XT
[NJSSJSY NñFQ IJ RñINTHWNYH MTSXJW SFYAW
HTWWNECWXQXñHTSTRNJ JY [JZQJSY WTRU
GFWGFWNJ IJ QJZWX FSHNJSX FQTWX ZSJ U
IJ[FNJSY UWTIZNWJ QF YJSIFSHJ IZ HFUNYFC
è QcJSWF^JW IZ MFXFWI XcNSYWTIZNY JY Q
HTRUQðYJRJSY NSIñYJWRNSñ

(JYYYJ NSIñYJWRNSFYNTS FZLRJSYJ JSHT
WNFY XJ HTS[JWYNY è QF UFN] XTHNFQJ JS
XJX RFöYWJX _ TZ RòRJ XNRUQJRJSY XcNQ
HMTXJX XTZX ZS FXUJHY HTWUTWFYNK FQT
ITSSJ è YTZYJX QJX HTSYJXYFYNTSX ñHTST
QJZW LñSñWFQJ JY Wñ[TQZYNTSSFNWJ

1JX HTSXJW[FYJZWX SJ XJ YWTRUJSY U
[TNJSY IFSX QJX HTRUWTRNX ITSSFSY QNJ
HTQQJHYNKX JY IFSX QJ UFWYNHZQFWNXRJ
UWTUWJX è ñ[NYJW QF Wñ[ETQZFNXSIcZFSW]
IFSLJW NQX YTRGJSY IFSX ZS FZYWJ JY NQX

4SUFWQJHTSX YFRRJSY FZOTZW IcMZN IcTWLF SNX
INWJÆ ZYNQNXJW QcJXUWNY HTWUTWFYJSXJS QJXT
YWðX XñWñKJ]WFSHMNX XFSY QJX XZJWNXWYX XZ OTZL
LJSX YWðX XñWNJZ] XTSY IJ 2ZS (MFWQJXN FSTNXY C
IJX QTNX HTSX YNYZYNTSSJQQJX &WYMZW +TSYFN
IñRTHWFYJX JY JS'S ,FGWNJQ -FSTYFZ]Æ

Iñ[TWñX UFW QJ XTHNFBQNXR/FZWWQJX
FZXXN JSYMTZXNFXYYJ VZJ QJX HQñWNH
ñQTNLSJSY QJX HQFXXJX TZ[WNðWJX IJ
OJ HWTNX VZcNQ HTRUWJSIRNJZ] VZcJZ
QF UFN] XTHNFBQJÆ NQ KTSIJ XJX UWT
QF WZNSJ XNRZQYFSñJ IJ QcJXUWNY HI
Wñ[TQZYNTSSFNWJ

Ë

Ë Ë

4S TGOJHYJFZ] LJSX VZNIñKJSIJSY QF HT
VZcNQ QJZW JXY NRUTXXNGQJ IcJRUðHM
IJ IñLñSñWJXHJSHJ VZN JSYWFöSJ GTZW
QTNSIJX WTZYJX VZJ QF YMñTWNJ IJ 2FW
8FSX ITZYJ NQX UJZ[JSY FLNW XZW QJX
TS SJ HTSYJXYJ LZðWJ VZJ QJX [NTQJS
XTNJSY IJ SFYZWJ è JSYWJYJSNW QcJXU
HTRRJSY UJZ[JSY NQX JXUñWJW WJSIWJ
FWIJZW VZN XcñYJNSYÆ\$

(cJXY NHNVZJ QJ WûQJ IJ QF [NTQJSHJ
XNSLZQNðWJRJSY LWFSI IFSX QcMNXYT
IcZSJ RFSNðWJ NSINWJHYJ XZW QJX GTZ
QJW FZ XJSYNRJSY IJ QJZW HQFXXJ 'NJS
QJ IFS LJW IJ HJWYFNSJX [NTQJSHJX VZ
IcFIRNWFGQJX •Z[WHXZVTHQJX
è KFNWJ QJ GTSMJZW IJ QJZWX TZ[WNJW
Qè Tp WñLSFNJSY FZYWJKTNX QJX UQZX S
XJWSQTNWJ NS è QcMNSZINQcFZ]HVZN [JZQJ
UWTYñLJW QJX YW B[FTNQJWZWXSOZWJ FZ
IJX IñKJSXJZWX IJ QF KWFYJWSNYñ MZR

;NQKWJIT 5FWJYT WFNQQJ QJX SF÷KX GTZW
UQZX ðYWJRJSFHNX UFW QJX RFW]NXYJX NSYWF
QF HTZUJ IJ RFW]NXYJX 8YWFQJX LX FSYKQJX YUX

IJX HTZUX FZ] F[FSHJX IJX UWTUFLFYJZW X I
HJQF ScJXY UFX FXXZWñRJSY HTSKTWRJ FZ
QNXRJ RTSIFNS IJ RTSXNJZW JY IJ RFIFRJ ,
SFWIRFNX HcJXY ZS UWTHñIñ YWðX UWFYNV
FZ] GTZWLJTNX VZcNQX ITN[JSY XcTHHZUJW
XJZQJRJSY IJ HJQF

/J HWTNX YWðX ZYNQJ FZXXN IJ WTX XJW
IñRTHWFFYNJ JY QJX WJUWñXJSYFSYX IZ LTZ[
SZQ SJ HTSXJW[J IcNQQZXNTSX XZW QJ HFW
(JQQJX HN SJ UJZ[JSY F[TNW IJ [FQJZW MNX
XTSY]QWJXXNTS GWZYFQJ JY HQFñQV SJJ QF C
KFZY UFX VZJ QF GTZWLJTNXNJ UZNXXJ XcN
QcMFGNQJYñ IJ QF XHNJSHJ XTHNFQJ TZ IJ
JQQJ UTZWWFNY YWTZ[JW RJNQQJZW FHHZJ

1J OTZW Tþ QJX UFYWTSX XcFUJWHJ[WTSY
LFLSJW UFW QJX •Z[WJX IJ UFN] XTHNFQJ TZ
YNJ NQX HTRUWJSIWTSY VZcNQX TSY ñYñ R
LJSX VZN QJZW TSY UJWXZFIñ IcFGFSITSSJ
HWñFYJZW X IJ KTW HJX UWTIZHYN[JX UTZW
IcñIZHFYJZW X IZ UWTQñYFWNFY &QTWX NC
UTZW VZcNQX WJYWTZ[JSY ZSJ UFWYNJ IJ QJ
STRNJ RTIñWñJ TZ HTSXJW[FYWNHJ QJZW FU
XZWIJ VZcJQQJ FUUFWFNXXFN Y è 2FW] *S Y T
IJX HQFXXJX ñYFSY RNJZ] FHHZXñJ QJ RTZ[
HMF SHJX IJ XJ UWTIZNWJ F[JH UQZX IJ WñLZ
IcMZN

1JX IJZ] HQFXXJX FSYFLTSNXYJX FLNXXJS
QcFZYWJ IcZSJ RFSNðWJ JS UFWYNJ NSINW.
HFUNYFQNXRJ UTZXXJ QJ UWTQñYFWNFY è

2FIFRJ , 7JSFWI F UZGONXIXS QENQQJY
ZS FWYNHQJ UQJNS IJ MFZYJX HTSXNIñWFFYNTSX XTH
TZ[WNðWJ ITSSñJ UFW 2NQQJWFSRT SñJ S THñFQOM FH
UU 8TS RFWNF WñXTQZ QF LWF[J VZJXYNTS IJ
(QTX ;TZLJTY IFSX QF XTHNñYñWZYIZNRJ X THS FOM XY.

IFSXQF[NJOTZWSFQNðWJ QJXUFYWTSX
ZSXJSXHTSYWFNWJFZlñXNWIJQJZWX
[TQYJSJlñYJWRNSJUFXJSYNðWJRJSYQ
HJQZNHNXcTWLFSNXJXTZXQcNS(ZJSH
XTHNFQNXRJQZNNSHZQVZFSYQcNIñJV
èXZUUWNRJWQFHQFXXJJSSJRNJ1FK
QFGFXJIJYTZYHJUWTHJXXZXJYJQQJ
UñWNJZ~~XFW~~]XZUUTXFNYVZJQFGTZWLJ
GJXTNSlçòYWJJ]HNYñJèJRUQT^JWQF
JSUWñXJSHJlçZSKFNYSTZ[JFZJYKTWY
LJTNXNJVZNH MJWHMJèFYYñSZJW XFKT
HTSHJUYNTRSFW]NXYYJJXYRTWYJÆ\$3Z
UWTQñYFWNJSSJJSYWJJSXHðSJJSRòF
XTHNFQJUWñYJSIFUFNXJWQJXHTS(NY
WNJSSJJSKJWRJQJXUFYWTSXIFSXQJZ
JYYJSIèWJXYFZWJWQFXYWZHYZWJIJ
RJXZWJVZJHJQQJXHNXJRGQFNJSYXJ
lñRTHWFFYNVZJ

3TSXJZQJRJSYQF[NTQJSHJUWTQñYF
QFWñ[TQZYNTSKZYZWJRFXJSHTWJ
RT^JSITSYINXUTXJSYQJXSFYNTSXJZV
UFWQcMZRFSNYFWNXRJUTZW WJYWTZ
(JYYYJ[NTQJSHJKTWHJQJHFUNYFQNXRJ
RJSYIJXTSWûQJRFYñWNJQJYYJSIèQZ
GJQQNVZJZXJXVZcNQUTXXñIFNYFZYWJ
LWFSINXXFSYJJYXTQNIJRJSYTWLFSNX

)FSXZSFWYNHQJIJXJUYYJRGWJ QJUWJRN
XTZXQJYmY~~MTQZY~~NTSJYHTSYZ~~FWJ~~WmY~~FGZ~~NTSJ
QNXRJXZN[FSYJSYWJQJXlñ[JQTUUJRJSYXIJQF
YFWNFYÆ èZSJGTZWLJTNXNJSTRGWJZXJWNH
HTWWJXUTSI ZSUWTQñYFWNFYSTRGWJZ]KTW
XJRGQJITSHVZJQcNSYJQQNLJSHJIZUWTQñYFV
MNXYTWNVZJXVZNFXXZWJSYQFUZNXXFSHJèQ
.QINYSHTWJVZJQJX[WFNXHFWFHYðWJXIJQF
IFSXQJXUF^XTpQFGTZWLJTNXNJFWJKTSIZQJ
RJSYèXJXGJXTNSX

HFUNYFQNXYJ è IJRJZWJW FWIJSYJ IFSX QF
JS KFHJ IçZSJ GTZWLJTNXNJ FKKFRñJ IJ HTS
XN ZS UWTQñYFWNFY ZSN JY Wñ[TQZYNTSSF
HFUNYFQNXYJ FYYJNSIWF XF UJWKJHYNTS M

Ë
Ë Ë

&NSXN QF [NTQJSHJ UWTQñYFWNJSSJ JXY IJ
XJSYNJQIZRFW]NXRJ &OTZYT SX JSHTWJZ
UTZW JKKJY XN JQQJ JXY HTSIZNYJ HTS[JSP
RJW QJ XTHNFQNXRJ UFWQJRJSYFNWJ VZN
UTZW QJRFöYWJ IJX HQFXXJX TZ[WNðWJX JY

_ 7JQFYNTS JSYWJ QF Wñ[TQZYNTS
UñWNYñ ñHTSTRNVZJ _ 7ñ[TQZYNTS
(TSVZòYJ HMWñYNJSSJ _ .S[FXNTS I
_)FSLJWX VZN RJSFHHJSY QJ RTSIJ

1F YMñTWNJ RFW]NXYJ IJ QF Wñ[TQZYNTS XZ
QNXRJ XJWF KWFUUñ FZ H•ZW FQTWX VZçNQ
[NYFQNYñ VZFSINQ FHMð[J IçFHHTRUQNW X
F[JH XF HTRUQðYJ HFUFHNYñ NSIZXYWNJQQ
JXY JSHTWJ JS [TNJ IJ UWTLWðX 2FW] SJ XJ
UTXñ QF VZJXYNTS IJ XF[TNW HJ VZN XJ UFX
IçZSJ ñHTSTRNJ JS [TNJ IJ IñHFIJSHJÆ NQ S
VZçNQ U Y XJ UWTIZNWJ ZSJ Wñ[TQZYNTS F^
LWFIFYNTSTZRòRJ IJ HTSXJW[FYNTS XTHNF
STZX [T^TSX VZJ HJQF UTZWVFN Y KTWY GNJ
IJ /FZWðX QJX HQñWNHFZ] JY QJX IñRTHW
NIñFQ IJ QçF[JSNW IFSX QJ 2T^JS &LJÆ NQ
QF HTSHZWWJSHJ K Y YJRUñWñJ VZJ QF WI
VZJ QF UWTIZHYNTS K Y XZGTWITSSñJ FZ] G

IJX Wò[JWNJX VZJ 2FW] WJLFWIFNY HTRF
JY UFW XZNYJ HTRRJ SñLQNLJFGQJX UF
VZJ QJ HFUNYFQNXRJ ñYFNY JSYWFöSñ I
NSHTJWHNGQJÆ RFNXFZOTZWicMZNST
HTSXNIñWFGQJX XJ HTFQNXJW UTZW JXX
STRNJ HFUNYFQNXXYJ IFSX QJ XJSX RñINñ
1JXTHNFQNXRJ UFWQJRJSYFNWJ[TZIWF
è Qc*LQNXXJJY è QF IñRTHWFFYNJ IFSX QJ
[JRJSY HFUNYFQNXXYJÆ JY HJQF SJ XJW
XNGQJ ñYFSY ITSSñJ QF QêHMJYñ GTZWI
2FW] HTRUFWFNY QJ UFXXXFLJ IcZSJ ðW
XZHHJXXNTSHN[NQJÆ QJX YJRUXSTZ[J
XNYNTSX FSYñWNJZWJX 8NQF Wñ[TQZY
UñWNTIJ IJ IñHFIJSHJñHTSTRNVZJ QcM
UFXKTWYJRJSY HTRUWTRNXJY UTZWWF
LWðX ñHTSTRNVZJ GNJSYûY WJUFWFöYV
XJ UWñTHHZUJSY LZðWJ IJ HJYYJ VZJXYN
QF IñHFIJSHJ XcFWWòYJWF SJY QJ OTZW
UZGQNH è QJZW INXUTXNYNTSÆ NQX XT
WñXJW[J IJ WNHMJXXJX VZN XJWFNJSY Q
IJ KJXYNSX VZJ IJ HTHTYYYJX VZJ IJ XFY
UWTUWJÆ 3TZX FZYWJX VZN ScF[TSX FZ
WJNQQJ IJ[FSY QJX ^JZ] STZX IJ[TSX IJR
JQQJ SJ UTZWWFNY UFX STZX KTZW SNW V
XZW HJ XZOJY JY STZX UJWRJYYWJ IJ XTZ
IZNY ZSJ Wñ[TQZYNTS VZN XJ WñFQNXJ JS

nÆ(JZ)VZN HTRRJ8NXRTSIN [JZQJSY WJ[JSN
SFQNYñ IJ QF UWTIZHYNTS YTZY JS HTSXJW[FSY
XTHNñY W XTHSYNTS SNFXWZJX UTZW ðYWJ HTSXñVZJ
FZXXN [TZQTNW WFRJSJW YTZYJX QJX FZYWJX H
YJRUX UFXXñX)FSX QJX XTHNñYñX FHYZJQQJX
IJX ñHMFSLJX NSIN[NIZJQX QcFSFWHMXTUZWÆ U
IJ YFSY IJ RNXðW\$XRòRJ YQIRðXZWHJ IJ YTEY UW
2FW]NXðWJ IJ QF UMNQTXTUMNJ

Ë
Ë Ë

1JX WJH MJWH MJX IJ 9THVZJ[NQQJ STZX UJW
HJ UTNSY IJ [ZJ QF 7ñ[TQZYNTS KWFSiFNXJ .
XJX HTSYJRUTWFNSX VZFSI NQ^F ZS IJRN X
YWF VZJ QF 7ñ[TQZYNTS F[FNY ñYñ GJFZHTZU
VZcTS SJ QJ INXFNY OZXVZJ Qè .Q 'Y [TNW
QJX UQZX HFWFHYñWNXYNVZJX IJ QF +WFSH
Qc&SHNJS 7ñLNRJ HJSYWFQNXFYNTS WñLQ
YZYJQQJ FIRNSNXYW FYN[J IJX HTRRZSJX N
YWNGZSFZ]IJ OZLJW QJX KTSHYNTSSFNWJX
XJZQJ NSST[FYNTS NRUTWYFSYJÆ QJLWTZ
JS QcFS ;... IJ KTSHYNTSSFNWJX NXTQñX JY
WFSYX 1JX UWN SHNUJX IJ Qc&SHNJS 7ñLNRJ
JY QJX FSHNJSSJX MFGNYZIJ 9THVZJ[NQQJ STZX
XJRGQFN Y òY WJ ZS J]HJQQJSY Y^UJ IJ QcFIR
SNJS VZN F[FNY ZS nÆNIñFQ IJ KTSHYNTSSF
IñRTHWFYNVZJ XTZRNXJ è ZS LTZ[JWQSJRJSY
JXYNRFNY VZJ QJ RTWHJQQJRJSY IZ XTQ ITS
KFNWJ MTSSJZW è QF 7ñ[TQZYNTS ñYFN YHT
YJRUX JY ScF[FNY UTNSY RFWHMñIcZS UFX J
WFUNI J XTZX XTS NS(ZJSHJ

.Q JXY HJWYFNS VZJ 3FUTQñTS ScF UFX JZ
TWINSFNWJ è FHHTRUQNW UTZW WJRJYYWJ
RTSFWHMNVZJ .Q F WJiZ QF +WFSHJ YTZYJ
KFNWJ VZJQVZJX HTWWJHYNTSX IJ IñYFNQ
UñWNJSHJ FHVZN XJ IJUZN X 1JX QTNX FI
'XHFQJX F[FNJSY ñYñ WñINLñJX UJSIFS Y Q
IJX LJSX VZN F[FNJSY FUUNVZñ QJX RñYM
7ñLNRJÆ JQQJX XZGXNXYJSY JSHTWJFZOT

9THVZJ[NQQJ SHNJS 7ñLNRJ JYQNF Wñ[TQZYNTS YWJX
_RUU U JY U

9THVZJ[NQQJ SHNJS

9THVZJ[NQQJ SHNJS 7ñLNRJ JYQNF 7ñ[TQZYNTS

è UJZ UWðX NSYFHYJ 1JX MTRRJJX VZcNQ
QJZW FUUWJSYNXXFLJ XTZX Qc&SHNJS 7
QZYNTSÆ YTZX XJ WJXXJRGQJSYÆ YTZ
[NJZ] YJRUX UFW QJZWX UWTHñIñX IJ LT
YWF[FNQQJSY F[JH ZSJ ñLFQJ FWIJZW U
2FOJXYñJ [ñWNYFGQJ RñWNYJ IJ 3FUTQñ
YWTU XJ 'JW è XTS LñSNJ IJ SJ UFX XJ QFN
VZN F[FNJSY YFSY IJ KTNX ñPFWXNQHXOM
JY QJX F[FNJSY HTSIZNYX è YTZY [TZQTN
HTRGQJ _ JS ZS RTY IJ GNJS WJHTSSFö
QcMñWñINYñ MNXYTWNVZJ .Q WñXZQYJI
SNJS UJZY òYWJ WJLFWIñ HTRRJ ZSJ J]Uñ
ñ[NIJSHJ QJ WûQJ ñSTWRJ IJ QF HTSXJW
UQZX LWFSIJX Wñ[TQZYNTSX

/JHWTNX GNJS VZJ QcTS UTZWVFNRY Rò
IJ QF HTSXJW[FYNTS FZ] HMTXJJX RNQNYF
FWRñJX IJ QF 7ñ[TQZYNTSJY IJ Qc*RUNWJ
IcNSXYNYZYNTSX FSYñWNJZWJX *S YTZ
VZJ 3FUTQñTS ScFNY UTNSY KFNY IcNSST
QJ RFYñWNJQ JY VZJ HJ XTNJSY QJX FW
7ñLNRJ VZN FNJSY YFSY HTSYWNGZñ è F
YWTZUJX Wñ[TQZYNTSSFNWJX (cJXY XJ
WFYNTS VZJ QcTS RTIN'F QcFWYNQQJWN

1F KFHNNQNYñ F[JH QFVZJQQJ QF 7ñ[TC
WñZXXN IFSX QJZW •Z[WJ JS YWFSXKTW
QJ UF^X YTZY JS HTSXJW[FSY ZSJ XN LV
VZNXNYNTSX JXY QNñJ è ZS KFNY XZW Q
UFY YTZOTZWX FUUJQñ QcFYYJSYNTSJY
F[TNW WJRFWVZñÆ QcñHTSTRNJ UWTIZ
UWTLWðX JY HJX UWTLWðX ñYFNJSY YJQ

RTSIJHWT^FNY FZITLRJIZ UWTLWðX NSIñ'SM
(JITLRJ VZNIJ[FNY J]JWHJW ZSJ XNLWFSIJ
UJSXñJRTIJWSJ XJWFNY ZSUFWFIT]JGN_FV
XN TS SJ QJ HTSXNIñWFNY UFX HTRRJ QNñ F
RNVZJ JY FZ XJSYNRJSY IJ HTS'FSHJ FGXTQ
LWðX ñHTSTRNVZJ JSLJSIWFNY 1JXLZJWWJ
JY IJ Qc*RUNWJ SJ 'WJSY VZJ XYNRZQJW JSH
STS XJZQJRJSY UFWHJ VZcJQQJX KZWJSY LQ
UFWHJ VZcJQQJX 'WJSY JSYWJW GJFZHTZUI
JY HTSYWNGZðWJSY FNSXN è Iñ[JQTUUJW QF

1J YWNTRUMJ IJ QF 7ñ[TQZYNTS ñYTSSF U
HTSYJRUTWFNSX JY NQ XJRGQJ VZJ QJX UQ
UQZX Wñ(ñHMNX JY QJX UQZX NSXYWZNYX I
FNJSY ñYñ QJX UQZX XZWUWNXÆ HcJXY VZJ
QcNIñTQTLNJ SJ UTZ[FNJSY J]UQNVZJW HJ X
RJ XJRGQJ VZcFZOTZWicMZN JSHTWJ QF VZ
RTNSX TGXHZWJ UTZW QJX MNXYTWNJSX VZc
UðWJX .Q KFZY HMJWHMJW QF HFZXJ UWJR
IFSX QcñHTSTRNJÆ HcJXY UFWHJ VZJ Qc&S
FYYJNSY UFW IJX HTZUX WFUNIJX FQTWX VZ
JS [TNJIJLWFSIUWTLWðX VZJ QJ RTSIJ HTS
ZSJ SFNXXFSHJ WJQFYN[J RJSY UJZ QFGTWN
WFUNIJRJSY FXXZWñ IcZSJ [NJ UZNXXFSYJ

Ë
Ë Ë

3TZX UTXXñITSX UFW HTSYWJ ZSJ J]UñWM
JKKWF^FSYJ WJQFYN[J è ZSJ LWFSIJ YWFSX
JS YJRUX IJ IñHFIJSHJ ñHTSTRNVZJÆ OJ [JZ

9THVZJ]MOSHNJS 7ñLNRJ JYUQF 7ñ[TQZYNTS JY
2ñQFSUJX (K QJHMFUNYRTS ñYZIQJXZMQQZXNTSX IZ
UWTLWñNðWJ ñINYJZW

0FZYXP^F GJFZHTZUN SXNXYñ XZW QJWúQJ VZJ OT
XcJRUFWðWJSY QJX FWR FJQZKW F SJ KHXJFX XJX JS +WF
YWFI KWFSİ UU

HTSVZòYJHMWñYNJSSJJYIJQFHMZYJ I.
QFXZN[NYIJUWðX

9TZX QJX [NJZ] FZYJZWX HMWñYNJSX
STZXFUUWJSIWJVZJQFSTZ[JQQJWJQN
FRñQNTWIFYNTSXñWNJZXJIFSXQFXNYZ
WZUYNTSIZUTZ[TNW QcTUUWJXXNTS Q
èFHHFGQJWQJUJZUQJHTRRJUFWQJUF
IñXNQQZXNTSUTZWQJX5ðWJXIJQc*LQ
XñHZYNTSX QJXHMWñYNJSXF[FNJSYH
7TRJ IJ KF[JZWX QJ OTZW Tþ Qc*RUNWJ
XZN[WJ QJX 'IðQJXÆ RFNSYJSFSY Qc*R
QJX ñ[òVZJX ñYFNJSYIJ[JSZXIJXUJWXT
TWIWJÆ HJUJSIFSY YTZYHTSYNSZFN
UFWQJUFXXñ (MTXJUQZXIñXTQFSYJJS
R•ZWX XNXTZ[JSYIñSTSHñJXHTRRJñY
QcNITQêYWJ ñYFNJSYIJ[JSZXQJXR•
(MWNXY 'NJSQTNSIcNRUTXJWFZRTSIJ
WñKTWRJ Qc*LQNXJ XcñYFNHTWWTRU
UWTKFSJÆ JQQJF[FNYUWNXQJXFQQ
NRUñWNFQJJYQJXKFHYNTSXVZNQFIñH
YûYJ]FQYñJXUFWQcFUUñYNYIZUTZ[TN
WJQNLNJZXJX

4SXcJXYIJRFSIñXTZ[JSYXNQJHMWN
UFXñYñQFHFZXJ TZIZRTNSXQcZSJ I
UFQJX IJQFHMZYJ,IEX7TTSJ'TNXXNJWH
HJYYJTUNSNTS JSJXXF^FSYIJRTSYWJ
IJ IñHFIJSHJVZJQcTSTGXJW[JFUWðX(T
ZSRTZ[JRJSYVZNJ]NXYFNYYJUZNXQTS
UFXUTXXNGQJIJ[TNW XNQJHMWNXYNF
YFWIñQFRTWYIZRTS(JQcSYWVYJJSYèINV
QFHTSXJW[FYNTSKZYñSTWRJÆ STZXU

/JRJUJWRJYXIJWJS[T^JW èHJ7ZNQcFZNRITSIU
FSYNWØJ

,FXYTS'TNXXSJVUFLFQNXWJ.;_HMFU

STZX WJUWñXJSYJW HJ VZN WñXZQYJWFNY
SFSY FZOTZWlçMZN QJ UTZ[TNW è STX XTHN
NSXYNYZYNTSX IJRJZWFSY è UJZ UWðX HJ V
lçMZN YTZYJ QcNIñTQTLNJ GTZWLJTNXJ XJ
GTZWLJTNX ITRNSJWFNY F[JHYTZX XJX FSHN
IJSHJ ñHTSTRNVZJ XçFHHJSYZJWFNY XN JQG

'NJSYûY XZWLNWJSY QJX NS[FXNTSX GFV
HMWñYNJS XJ IJRFSIF XN JS'S ScFQQFN Y U
HTSKTWRJ FZ] UWN SHNUJX IJ QF STZ[JQQJ V
UñWFSHJ ñYFN Y lçFZYFSY UQZX WFNXTSSFC
XJHTS[JWYNXXFNJSY JS JSYWFSY XZW Qc*R
UFX MFGNYZñX FZ] HTWWZUYNTSX IJ QF [NJ
IJ[ZJ ñHTSTRNVZJ TS UTZ[FNY JXUñWJW ZS
UZNXVZJ QJ RTSIJ UñWNXXFN Y XTZX QJ UTN
ZWGFNSJÆ QJX STZ[JFZ] RFöYWJX F^FSY I
LWTXXNðWJX SJ [N[FNJSY UFX JS LWFSIX X
HMJKX IJ LWFSIX ITRFNSJXÆ UJZY òYWJ FQ
JQQJ RNJZ] HZQYN[ñJ 4S UJZY HTRUFWJW Q
YJZWX HMWñYNJSX HTSYJRUTWFNSX IJX NS
STRGWJZ] ZYTUNXYJX VZN JXUñWFNJSY [TN
WñLñSñWñ UFW QJX [JWYZX VZcNQX FYYWN
IJ RT^JSSJ HTSINYNTSÆ QJ WJRUFHJRJS
WNHMJX UFW IJ STZ[JQQJX HTZHMJX XTHNFC
RTW FQJ QJ GTSMJZW JY QF UWTXUñWNYñ ZS

1JX 'FWGFWJX SJ HWñðWJSY UTNSY IJ XT
XN[JXÆ NQX ñYFNJSY UJZ STRGWJZ] JY UW
XZGXYNYZðWJSY XNRUQJRJSY FZ] FSHNJSX
RJSðWJSY QF RòRJ [NJ VZcJZ] JY KZWJSY I
HN[NQNXFYNTS ZWGFNSJ *S +WFSHJ QF W
F ñYñ XTZRNXJ è IJX ñYZIJX UFWYNHZQNðW
INJXÆ +ZXYJQ IJ (TZQFSLJX F JRUQT^ñ Y TZ
RJYYWJ JS QZRNðWJ QJ HFWFHYðWJ HTSXJW
YñÆ QF HTSXJW[FYNTS QZN UFWFNXXFN Y X
VZcNQ Sc^F[FNY UFX JZ IJ HTSVZðYJ JY NQX
QcMNXYTNWJ IZ MFZY 2T^JS &LJ HTRRJ ZS RT

.. 1FIñHFIJSHJGTZWLTJTNXJJYQF[NTQJSHJ

HTSYNSZñ QJ RTZ[JRJSY IJ QcJRUNWJ W
IcFHHñQñWfÆNJTSTZ[JWSJRJSY RñWT[NS
JXY UTZW UQZX IJX YWTNX VZFWYX QF H
QcJRUNWJ WTRFNS F[FNY Æ\$Sñ è QF ,FZC
1F IñHFIJSHJ ñHTSTRNVZJ XcFHHJSYZ
GFWGFWJXÆ ZSJ WJSFNXXFSHJ SJ UZY
QTSLYJRUXFUWðX QTWXVZJQJRTSIJJZ
XñWNJ IcñUWJZ[JX .QKFQQZYFZRTNSX
WNJUTZWVZcZSRTZ[JRJSYUWTLWJXXNI
YñF[FNYñYñTGQNLñJ IJ IJXHJSIWJ OZXV
IJXJXTWNLNSJX JY;NHTIJ[FNY YWTZ[JV
QcNQQZXYWFYNTS WñHfÆNJSXWZISJWJñTQ
XZW[JSZJJSYJRUXIJ IñHFIJSHJ ñHTSTR
QJRTSIJ è WJYWF[JWXJWZSJ UñWNTIJ IJ
UWNRNYN[J JYFWWòYñYTZYUWTLWðXIZ

Ë
Ë Ë

(JYYJ JKKWF^FSYJ J]UñWNJSHJ FñYñ RF
UFW QJX FI[JWXFNWJX IZ XTHNFQNXRJÆ
[FQJZW IJ QcFWLZRJSY RFNX NQKFZY F
UFWFöYWTSY UJZY òYWJ RNSNRJX FZ] X
SJQXÆ HJYYJJ]UñWNJSHJ IñHfÆNJSXWZISJWJñTQ
STRNVZJZÆJTWLFSNXFYNTS VZN FXXZWJ
NIñTQTLNVZJ YWðX UFWKFNYJ 2FNSYJX
XTHNFQNXRJ IñHfÆNJSXWZISJWJñTQ
XFZ[JLFWIJUTZW QF HN[NQNXFYNTSÆ
RòRJ JKKJY VZJ UWTIZNXNY QcNSXYWZH

+ZXYJQIJ(TZQWFLNJSJXIZ WñUNURJ KñTIF_Q/J
SJHTSYJXYJ UFX VZcNQ Sc^FNY GJFZHTZU IçJ]FL
+ZXYJQIJ(TZQFSLJXÆ RFNX QFHTSXJW[FYNTS
+ZXYJQIJ(TZQFSLJXWHMNU KWFSVZJ

UFW Qc*LQNXJ FZ] WTNX GFWGFWJXÆ QJ UV
UZ JY FGWZYN HTRRJ KZWJSY QJX 2ñWT[NS
IJSHJ ñHTSTRNVZJ SJ XJWFNY VZJ UQZX HJW
IJ HJX UWñYJSIZX HN[NQNXFYJZWX

1JIFSLJW VZNRJSFHHJ QcF[JSNW IZ RTSIJ U
Yñ XN QJ UWTQñYFWNFY XcFYYFHMJ F[JH T
Wñ[TQZYNTSSFNWJX IJ RFSNðWJ è WñFQN
XNGQJ QF HTSHJUYN TS IJ 2FW] 9TZY UJZY
QF [NTQJSHJ NQUFW[NJSY è WJHTSXTQNIJV
JY è WJSIWJ è QF GTZWLJTNXNJ VZJQVZJ HM
LNJÆ HcJXY Qè QJ LWFSIGZY [JWX QJVZJQ I
QF UJSXñJ IJX MTRRJX VZN SJ XTSY UFX M^
QJX ñ[ñSJRJSYX IZ OTZW RFNX VZN XTSLJS
IZ QJSIJRFNS 1F [NTQJSHJ UWTQñYFWNJSS
ZSJ RFSNKJXYFYNTS UZWJ JY XNRUQJ IZ XJS
HQFXXJ FUUFWFöY FNSXN HTRRJ ZSJ HMTX
MñWT÷VZJÆ JQQJ JXY FZ XJW[NHJ IJX NSYñV
HN[NQNXFYNTSÆ JQQJ ScJXY UJZY òYWJ U
UWTUWNñJ UTZW TGYJSNW IJX F[FSYFLJX RF
RFNX JQQJ UJZY XFZ[JW QJ RTSIJ IJ QF GFWG

Ë
Ë Ë

& HJZ] VZN FHHZXJSY QJX X^SINH FQNXYJX I
LWTXXNJWX UJWXTSSFLJX STZX F[TSX QJI
HTRUYJ IJ QF IñHFIJSHJ ñHTSTRNVZJ è QFV
[FNQQJSY 8FQZTSX QJX Wñ[TQZYNTSSFNWJ
QZðWJSY QJX MñWTX XUFWYNFYJX VZN IñK
U^QJX JY HTSYWNGZðWJSY è RFNSYJSNW QF
FSYNVZJ

... 1JX UWñOZLñX HTSYW

_ &SHNJSSJX NIñJX WJQFYN[JX
_ (MFSLJRJSY WñXZQYFSY IJ QF LZ
IZ WñLNRJ UFWQJRJSYFNWJ

1JX NIñJX VZN TSY HTZWX IFSX QJLWFSI
[NTQJSHJ UWTQñYFWNJSSJ SJ XTSY UTI
[FYNTS IJX KFNYX HTSYJRUTWFNSX JY X
WFNXTSSñJ IZ RTZ[JRJSY X^SINH FQ FHY
IcZS YWF[FNQ IJ QcJXUWNY NS'SNRJSY U
HMJRJSY VZJ QcTS ñYFGQNY JSYWJ QJ UW
XñXÆ JQQJX XTSY IñYJWRNSñJX UFW QJ
Wñ[TQZ[~~YNTSS~~ IcZSJ RFSNðWJ UWJXVZJ S
XZUUTXJ VZJ QJX X^SINH FQNX YJX UFW
YNYZQJSY Wñ[TQZYNTSSFNWJX [JZQJS
Wñ[TQZYNTSSFNWJX IJ 1JX GQFSVZN)
HTRRJ QJX QñLNYNRJX UWTUWNñYFNWJX
JXYNRJSY VZcNQX XTSY UFW HJQF RòR.
RTZ[JRJSY UWTQñYFWNJSSJ XTSY WJSY UTZW
QNX YJX GJFZHTZU UQZX IJ HTSIJXHJSIF
XTHNFQNX YJX UFWQJRJSYFNWJXÆ NQX
RJYYWJ VZJ QJX TWLFSNXFYNTSX TZ[W
UWJSIWJ VZcJQQJX ScTSY WNJS IJ RNJZ]
è QJZW ñHTQJ .Q RJ XJRGQJ VZJ IJ XTS

1J QJHYJZW UTZWWF XJ WJUTWYJW ZYNQJRJS
UNYWJ IZ QN[WJ IJ TJSXFNXJJSY MñTWNVZJ JY X
UW FYNVZJ 'JWSXYJNS ñYWFSLJW FZ] UWñTI
X^SINH FQNX RJ FHYZJQ ScFUFX è RTSXJSX YNV
HTSYNJSY 8TSQN[WJ F IcfNQQJZXW ñYññHWN
UFX JSHTWJ HTRUWJSIWJ QJ RTZ[JRJSY Wñ[TQZY
XTSY ñHWN YJX HJX Wñ[J]NTSX

ñHWN[FNSYQñWJ XJTHNFQYXUQZX IcZSJ KTNX
FZ]JSXJNLSJRJSYX VZJ HJ UFXXñ RNQQJ K
QZN ITSSJW UTZW QF HTSIZNYJ IZ UWñXJSY

Ë
Ë Ë

4S SJ KFN Y UFX Y TZOTZWX GNJS FYYJSYNTS
RJSYX VZN XTSY XZW[JSZX IFSX QF RFSNðWJ
QZYNTS IJUZX Æ HJUJSIFS Y HJX HMFSL
XJSYNJQX è HTSXNIñWJW VZFSI TS [JZY HTR
HTSYJRUTWFNSJX WJQFYN[JX è QF [NTQJSH
5JSIFS Y YWðX QTSLYJRUX QF 7ñ[TQZYNTS
ñYFSY JXXJSYNJQQJRJSY ZSJ XZNYJ IJ LZ
VZcZS UJZUQJ FKKFRñ IJ QNGJWYñ JY JR
XNTSX QJX UQZX STGQJX F[FNY XTZYJSZJX
YNTS IJ YTZYJX QJX UZNXXFSHJX IcTUUWJXX
ñRJZYJX JY QJX HTZUX Ic*YFY QJX HTRUñY
XTZ[JSY IñUTZW[ZX IJ YTZY XHWZUZQJ JY Q
IJX [FNSHZX QJX IñGFYX UFWQJRJSYFNWJ
IJX MTRRJX NQQZXYWJX JS ZS RTY YTZX QJ
QcMNXYTNWJUTQNYNVZJ ScñYFNJSY FZ]^.
FHHJXXTNWJX YWðX XJHTSIFNWJX IJX LZJW
5JSIFS Y [NSLY HNSV FSX JS[NWTS TS F[F
YNTS QJ HMFSLJRJSY IJ WñLNRJ IJ QF +WFS
HFRUFLSJX VZN F[FNJSY KFN Y UêQNW QJX
JY Ic&QJ]FSIWJ QF HMFWYJ IJ F[FNY NS
[JRJSY è QF YWFINYNTS SFYNTSFQJ QJ X^XY
QF QñLNXQFYNTS SFUTQñTSNJSSJ JY Qc*LC
LZJWWJF[FNY WJSIZ ZS OZLJRJSY NWWñKTW
IñWFSYX HTRRJINY 5WTZIMTS F[FNJSY ñYñ
IJ /JRRFUJX JY IJ HNSVZFSYJ FZYWJX HMF
JY ITS Y QJX HTSHQZXNTSX F[FNJSY ñYñ UWN
1TZNX =;.5.WTYñLñJX UFW QJ UWJXYNLJ IJX

1NGJWYñ QJX NSXYNYZYNTSX STZ[JQQJ
LNGQJX JY QcNIñTQTLNJ VZN KZY HTSX
IJ[NSY HTRRJ ZSJ QTN VZN XJRGQF QTSLY
+WFSİFNX QF [FQJZW VZJ QF Wñ[ñQFYNT
HFYMTQNVZJX

5QZXNJZW X KTNX IJX ñHWN[FNSX ñQT
UTZW WFNJSY IñYJWRNSJW ZS HTZWFSY
ITHYWNSJX JY Qc*LQNXJ UZY JXUñWJW
IJ HJ VZcJQQJ STRRFNY QcJWWJZW IZ QN
UñWNTIJ IçFIRNWFYNTS UTZW QcFWY RñI
QJX YJRUX [TQYFNWNJSX XJRGQF RJSFH
STZ[JQQJÆ YTZYJX QJX YJSYFYN[JX IJ V
XđWJSY HJUJSIFS Y IJ YWFHJX VZJ IFSX Q
^ JZY IJX ñUTVZJX Tþ QJ UTZ[TNW LTZ[JW
RTNSX QNGñWFQJ RFNX QJX UWN SHNUJ
KZWJSY OFRFNX RJSFHñX XñWNJZXJRJS
VZJW HJ KFN Y UFW QF UZNXXFSHJ IJ QF
QTN IZ UWTLWđXÆ QF HFZXJ JS JXY XNR
IJX LZJWWJX VZN F[FNJSY WJRUQN QcêRJ
XNFXRJ FSFQTLZJ è HJQZN VZJ UWT[TVZJ

(JYYYJ ñUTUñJ RNQNYFNWJ ITSSF ZSJ H
QJX ñ[ñSJRJSYX IJ QF UTQNYNVZJ NSYñW
IJX UFWYNX KZWJSY FNSXN MFZXXñJX F
QJX UTQNYNHNSX IJ[NSWJSY IJX LñFSY
/TXJUM IJ 2FNXYWJ F[FNY IñSTSHñJ HTRI
IN[NSNXñJ 1JX XHđSJX XFSLZNSFNWJX
IJX ñUNXTIJX XFSX LWFSIJ UTWYñJ è HûY
HFYTRGJX IJ QF LZJWWJ JY TS YWTZ[FNY
QTUUJW IçZSJ R^YMTQTLNJ IWFRFYNVZJ
RNXXJX XZW QJ RòRJ WFSL VZJ QJX GFYFN
[FNSJRJSY VZJ IJX MNXYTWNJSX UQZX H
WFRJSJW QF 7ñ[TQZYNTS JY Qc*RUNWJ
YTNWJ HTRRZSJÆ QJX YWNTRUMJX UWT
[TQZYNTSSFNWJX JY NRUñWNFQJX WJSIF
XNGQJ

Ë
Ë Ë

1F LZJWWJ IJ F HMFSLñ YTZY HJQF &Z R
HMZYJ IZ XJHTSI *RUNWJ QcNRRJSXJ RFOT
HWT^FNY JSHTWJ YWðX KJWRJRJSY FZ] Qñ
ñYñ WñUFSIZJX XZW QJX FWRñJX IJX [TQTSY
RNWFHZQJZ] IJX WJUWñXJSYFSYX IZ UJZUQ
NRUWT[NXñXÆ QcJ]UñWNJSHJ UWTIZNXNY
9THVZJ[NQQJ F[FNY ñHWN YÆ nÆ1F (TS[JSY
IJ QcNRUTXXNGQJ QF YMñTWNJ IJ QF KTQN
QcFZIFHJ F[JÆ]QJX IñXFXYWJX IJ TSY V
Sñ QJ UF^X è IJX HTSINYNTSX UWFYNVZJX
XF÷VZJXÆ QJ UWJRNJW WñXZQYFY IJ HJX Iñ
QTUUJW QcNIñJ YTZY TUUTXñJ è HJQQJ ITSY
QcNIñJ IcTUUTWYZSNYñ VZN FZOTZW IcMZN
IFSX QJ XTHNFQNXRJ

:SJ FZYWJ HTSXñVZJSHJ KZY IJ HMFSLJW
QJZWX Wñ[TQZYNTSSFNWJX JY STYFRRJSY
RJSYX VZJ QcTS UTWYFNY XZW QF [NTQJSHJ
&UWðX YTZY QJ RTSIJ XJ UWñTHHZUF
HMJWHMJW QJX RT^JSX QJX UQZX FUUWTUV
UF^X 9FNSJ [TZQZY FUUQNVZJW è HJYYJ VZ
IJ QF UX^HMTQTLNJ QF UQZX XHNJSYN'VZJ J
IJ QF 7ñ[TQZYNTS HTRRJ ZSJ J]UñWNRJSYF
JXUñWFNY UTZ[TNW WJSIWJ ñ[NIJSY QJ IFS
XJQTS QZN QcJXUWNY OFHTGNS JY FRJSJ
WFNSX è HMFSLJW QJ HTZWX IJ QF UTQNYNV
ITSSFSY IJX STYNTSX VZN XJRGQFNJSY NSH
INYNTS SFYNTSFQJ JY VZN ñYFNJSY IcFZYFS
HWñJX IFSX QJX YòYJX VZJ UJWXTSSJ ScJSF[
QJX TWNLNSJX 9FNSJ F ñHMTZñ IFSX XTS JS
ñHMTZðWJSY 1J5QF^JY7JSFS HTRRJ ñHMTZ
VZN [TZQFNJSY KTSIJW ZSJ WñKTWRJ NSYJ

XZW IJX JSVZòYJX XZW IJX X^SYMðXJX X
IJX IñRTSXYW FYNTSX

4S SJ UJZY UFX INWJ HJUJSIFS YVZJ QcM
9FNSJ FNY ñYñ KFNYSJS UZWJ UJWYJÆ Q
F ñYñ GTZQJ[JWXñJ IJ KTSI JS HTRGQJÆ
SJ ITRNSJ UQZX QJX OZLJRJSYX WJQFYN
UTQNYNVZJ 1F[NJ IJX MTRRJX QJX WJX
YNTSX QJX GJXTNSX RFYñWNJQX VZN IñY
IJX LWFSIJX RFXXJX XTSY UFXXñX RFNS
UQFS)FSX QJ INXHTZWX VZcNQ F UWTS

UTZW QcNSFZLZWFYNTS IZ RTSZRJS
_NJWX QJ IñUZYñ -ZGJWY YTZY JS WJSIF
JY RZQYNUQJ YFQJSY IJ XTS NQQZXYWJ
QJ WJLWJY VZJ QJ HûYñ ñUNVZJ IJ QF 7ñJ
Xñ UFW QZN IJ HûYñ IcZSJ RFSNðWJ X^X
XZUJW(ZXÆ QcñUTUñJ SJ UTZW WF UQZX
HJYYJ MNXYTNWJ UTQNYNVZJÆ TS XJ W
LWTYJXVZJX FZ]VZJQX UJZY HTSIZNWJ C
WJ[JSNW FZ] FSHNJSX UW-TXñMñM WJJSXQTñM
IJ /FZWðXÆ /FZWðX F GJFZ YNWJW IJX F
WMñYTWNVZJ QJX NRFLJX QJX UQZX RñQ
[NJSY VZcè UWTIZNWJ IZ WNINH ZQJ

1J UWJXYNLJ IJX LWFSIJX OTZWSñJX W
YWTZ[ñ INWJHYJRJSY FYYJNSY UFW QF
QZYYJX HN[NQJX HTSYJRUTWFNSJXÆ M
UZNXXJ XTZYJSNW QF HTRUFWFNXTS F[J
XFSLQFSYðWJSY 5FWNX JS JY JS
QJ FT YFUUFWFNXXJSY RFNSYJSFSY H
ñHMFZKKTZWñJX VZN ScFZW FNJSY UZ KF
SJRJSY XñWNJZ]

.Q ^ F ZSJ FZYWJ WFNXTS RFQ WJHTS
UWTKJXXNTSSJQX IJ QcMNXYTNWJ Wñ[TC
HTSYWNGZñ è JSQJ[JW QF UTñXNJ è HJX
UTNSY IcñUTUñJ SFYNTSFQJ IJ HMTXJX V
XJ WJUWñXJSYJW HTRRJ WJUWTIZNXNGC

HMFNSÆ QF UTñXNJ UTUZQFNWJ NRUQNVZ
VZJ IZ UFXXñÆ HcJXY UTZW HJYYJ WFNXTS
IJX ,FZQTNX IJ (MFWQJRFLSJ IJX (WTNXñX
SJ UJZ[JSY KFNWJ QcTGOJY IcFZHZS WñHNY
IcFZYWJX UJWXTSSJX VZJ UJZQJWZYW\$X HTR
RJSHñ è HWTNWJ VZJ QJX LTZ[JWSJRJSYX HT
UTZWWFNJSY òYWJ OJYñX è YJWWJ UFW IJX
FZ OZNQQJY JY FZ FT Y TS F HJXXñ IJ
OTZWSñJX HTRRJ ñUNVZJX 1JX XTHNFQNX
VZN [TZIWFNJSY ZYNQNXJW QJ XTZ[JSNW IJ
J]HNYJW QcFWIJZW IZ UJZUQJ JY VZN QZN IJ
YJRUX IJ RJYYWJ YTZYJ XF HTS'FSHJ IFSX
WNXRJ XTSY KTWY NSHTSXñVZJSYX HFW N
JZ] RòRJX QcñUTUñJ ITSYNQX [TZIWFNJSY R
YNLJ IFSX QJZWX INXHTZWX

2FNX FQTWX VZJ WJXYJ Y NQ IJ QF 7ñ[TQ
XZUUWNRñ QcñUTUñJ IJX LZJWWJX HTSYWJ
IJX OTZWSñJX UTUZQFNWJXÆ\$ (J VZN WJXYJ
IJX TUñWFYNTSX IJ UTQNHJ IJX UWTXHWNUY
IJ YWNGZSFZ] XJW[NQJX 1cJRUQTN IJ QF KT
QJX [FNSHZX STZX HMTVZJ IcFZYFSY UQZX V
HTW^UMñJX IJ QF 7ñ[TQZYNTS IJ[FNJSY GNJ
UFWRN QJX XJW[NYJZWX IJ 3FUTQñTS JY JRU
UTQNHJW JS KF[JZW IJ QcJRUJWJZW VZcJS
)FSXZS UF^X VZN F ñYñ GTZQJ[JWXñ UFW YFS
IJ WñLNRJ JY VZN F UFW XZNYJ HTSSZ YF
QF OZXYNHJ UTQNYNVZJ F VZJQVZJ HMTXJ
TINJZ] UFWHJ VZJ QJ HWNRRNSJQ IcFZOTZW

.Q JXY GNJS WJRFWVZFQX VZHQñO'ñZ JFZ XJ XT
UWTSTSHñ HTSYWJ QJX ñUTUñJX è XZWSFYZWJQ HM
HTSYJRUTWFNSX XN WJQNLNJZ] VZcNQX UZXXJSY òY
IJX FSLJX [NSXXJSY FNIJW ;FZGFS è UWJSIWJ QJX UC
ITZYFNJSY UFX IJ HJ VZJ WFHTSYFNY QF 'NGQJ RFN
RFYNòWJ è ñUTUñJ UFWHJ VZJ HJX RJW[JNQQJX ScñY
XJ WJUWTIZNWJ

OZLJ IJ IJRFNSÆ QJ LñSñWFQ 2FQJY UT
HTSXJNQ IJ LZJWWJ VZN QJ HTSIFRSF JS
UTZW HTRUQNHJX QF +WFSHJ JSYNðWJ J
XcNQ F[FNY WñZXXN

.Q JXY NSZYNQJ IcNSXNXYJW IF[FSYFL
XZ)Y IJ QF RTNSIWJ TGXJW[FYNTS UTZW H
QJSHJX UWTQñYFWNJSSJX ñ[TVZJSY ZS
UñSNGQJX IJ HJX YJRUX UFXXñXÆ TS XJ
è UJSXJW FZ] HTRNYñX IJ XZW[JNQQFSHJ
GWZYFQNYñX IcFLJSYX XTZUïTSSJZ] LW
QF UJZW FZ] YWFLñINJX IJ QF LZNQQTYN
UTZWVZTN QJX XTHNFQNXYYJX UFWQJRJS
JKKTWYX UTZW UJWXZFIJW FZ UZGQNH VZ
LJWX XJSXNGQJX VZJ QJZW H•ZW JXY YT
IJ GTSYñ JY VZcNQX ScTSY VZcZFSJMFNJSQ
UTZW QF [NQXKSHJSSJWFNJSY [TQTSYNJ
YJHYJZWX IJ QF GTZWLJTNXNJ HTSYWJ Q
JY IFSX QJ GZY IJ WJMFZXXJW QJZW UW
SJ RFSVZJSY OFRFNX IJ WJUTZXXJW YTZ
FSFWMNXYJXÆ VZJQVZJKTNXRòRJ NQ
F[JH ZS XFSX KFïTS VZN ScJ]HQZY UFX ZS
QêHMJYñ JY IcM^UTHWNXNJ

1TWXVZJ 2NQQJWFSI ñYFNY QJ HMJK N
HNFQNXYYJ FZ 5FWQJRJSYF[NTQWUHJZWRIBS
UJZWWEJS JKKJY QJX IñUZYñX XTHNFQNX
IcñQJHYJZWX XcNQX SJ UFW[JJSFNJSY è F
GQNH VZcNQX XTSY IJX LJSX YWðX WFNX
IJX FSHNJSSJX [NTQJSHJX JY ZSNVZJRJS
XZW QF UMNQTXTUMNJ IZ IWTNY KZYZW
UWTSTSHñ QJ THYTGWJ è 1NRTLJX

*WSJXY -FRXQTNWJ IJ QF HTSXUNWFYNTS IZ Lñ
8ZN[FSY VZJQVZJX OTZWSFZ] /FZWðX IFSX XF Iñ
IJ[FSY QF (TZW IcFXXNXJX IJ QF 8JNSJ IFSX QJ U
FZWFNYYNY VZJ QJX FLJSYX IJ QF X WJYñ YñRTNL
UTZW QcFHHZXñ 'TZXVZJY QTWXVZJ HJQZN HN XJ

YFHMñ è WFXXZWJW GJFZHTZU UQZX QJX G
QcF[FNY KFN Y OZXVZcNHNÆ NQ QJZW F FS
[FNSVZJZW XJRTSYWJWFNY GTSUWN SHJJY
XTQZYNTSX UTZW NSIJRSNXJW QJX FSHNJS
F VZJQVZJX FSSñJX 2NQQJWFSI SJ UWTRJY
VZcFZ] UFZ[JY JX J 7ñUZGPNWZJ Æ RFNS
YJSFSY YTZY QJ RTSIJ XJWF RNX XZW QJ Rò
WðX STZX FXXZWJ VZJ ;FSIJW[JQIJ F ñHWN Y
HMTXJX UQJNSJX IJ UWTKTSIJZW /J [JZ] GN
UFWTQJ

1F Wñ[TQZYNTS XTHNFQJ JXY HTSìZJ UFW
ZSJ KFNQQNYJÆ TSITSSJWFIJ GTSSJX FSS
IcFZOTZW IcMZNÆ UZN X IJ LñSñW FYNTS JS L
YñX IñHWTöY WTSY (JX UQFSX ITN[JSY XTZV
MFGNYZñX è YNWJW LWFSI UFWYN IJX KFNQ
VZJ QJX FHYNTS-~~ZRNFSX~~ñJWQTZ[JSY HJX NIñJ
RJW[JNQQJZXJXÆ NQX XJWTSY QJX X^SINH
HMJWTSY IJ GTSX MTSTWFNWJX VZN HTRUJ
VZJ QJZW F THHFXNTSSñJX HJ OTZW SFQ

&Z] ^JZ] IJ QF GTZWLJTNXNJ HTSYJRUTW
FIRNWFGQJ VZN ñHFWYJ QcNIñJ IJ [NTQJSH
IñXNWJSY RTZWNW JS UFN]Æ _FUWðX JZ] Q

_ 4GXJW[FYNTSX IJ)WZRTSY XZW
GTZWLJTNXJ _ 1J 9NJWX *YFY OZIN
YTNWJ IJX YWNGZSFZ] _ 1J HFUNYF
HZQYJ IJ Qc*YFY

*]FRNSTSX RFNSYJSFSY IcZS UJZ UQZX UWð
JY HMJWHMTSX XN JQQJ UJZY òYWJ NIJSY
X^SINH FQNXRJ HTSYJRUTW FNS

.Q ^F ZSJ VZNS_FNSJ IcFSSñJX)WZRTSY
HNFQNXRJ JY IJ XTS F[JSNW ñHWN[FNY HJX
FQTWX KTWY UFWFIT]FQJX è GJFZHTZU IJ UJV

QJX HMJKX TZ[WNJWX IJ QF (TRRZSJ UJ
[FYJZWX QcMNXYTWNJS VZN JXY YTZOTZ
SJ QJX WJ[JWWJ_ UQZXÆ (JZ] VZN [N
RJSY MFNSJZ] RFZ[FNX JY [NSINHfYnKX
:S XJSYNRJSY STZ[JFZ UWJSI IñXTWF
IZ UWTQñYFWNFY KWFSEñXÆcñQFNMFSNS
IJX UFWTQJX JS QcFNW I cZS MTRRJ IJ QJY
ñYñ WJSXJNLSñ XZW QF (TRRZSJ JY QJ RT
2FQTS ITS YNQ KFN YZS UTWYWFNY YWð
QN[WJ

(JYYYJ XNSNXYWJ UWñINHYN TS ñYFNY K
[WNJW XcñQTNLSJ IJ UQZX JS UQZX IJ QF
VZcNQ XJ WFUUWTHMJ IZ GTZW LJT NX GJ
VZJ QZN FZ] RFZ[FNX XJSYNRJSYX nÆ(J
LJT NX INY)WZRTSY VZN KZY XZWYTZY
RZSJÆ QcñQñRJSY UJZUQJ FZ RNQN
KWT^FGQMZWBN SFHcJXY è 5FWBNQF81FS
SFYNTSFQNX YJX VZN 'WJSY UFWYNJ IJ QF
RJSY XJ UWTSTSHðWJSY UTZW IJXARJXZW
[TNY VZJ)WZRTSY JS JXY JSHTWJ è HJYY
IZPR^JXNðHQJ JY IJX ZYTUNXYJX FSYñWN.
QFVZJQQJ QJX MTRRJX XZN[JSY I cFZYFSY
IJ QF QTN RTWFQJ VZcNQX TSY ñYñ RTNS
YNTSÆ JS IJXHJSIFS Y IJX HQFXXJX XZU
UFZ[WJX TS YWTZ[J UQZX IJ GTSSJX VZF
SFYZWJQ VZcFZ] NSIN[NIZX VZN XTSY IJR
QcñYFY IJ SFYZWJ

(JYYYJ UMNQTX TUMNJ IJX HQFXXJX HTS
YMñTWNJ MNXYTWNVZJ FXXJ_ HZWNJZX
[TQZYNTSX SJ KZY FZXXN XFSLQFSYJ VZ
VZcJQQJ KZY nÆHTSIZNYJ UFW QF GTZW
VZJ QJ UJZUQJ XcJXY UQZX NSYNRJRJSY

)WZRTSY'S I cZS RTUSJ

)WZRTSY HUNY

JQQJX XTSY IJ[JSZJX RTNSX nÆKñWTHJXÆ}
VZFSI NQ JZY UTZW QF UWJRNðWJ KTNX ZS
UTZ[TNW KZY NS'SNRJSY RTNSX XFSLZNSFN
XNJÆ ßTZX SJ XFZWNTSX STZX HTSYJSYJW IJ
KZYNQJX VZN XZ)XJSY è)WZRTSYÆ RFNX NC
VZJQVZJHMTXJ IJHMFSLñ IJUZNX 3TZX IJ[
RFSIJW XN QF KñWTHNYñ IJX FSHNJSX Wñ[TC
IWFNY UFX è IJX WFNXTSX YNWñJX IJ QcMNXY
JS XTWYJ VZJ QcTS HTRRJYYWFNY ZS HTSY
IFS Y QJX FGZX IJ QF KTW HJ GTZWLJTNXJ W
F[JH QF [NTQJSHJ IJ STX X^SINH FQNXYJX V
QJ R Wñ[TCZY FZS FNFJNSXN IJZ] XJSX UFWI
INXYN SHYX

Ë
Ë Ë

1J 9NJWX *YFY VZN F WJRUQN QJX FXXJRGQ
QZYNTSSFNWJ HJQZN VZJ QcTS UJZY FUUJQ
ScñYFNY UTNSY QcJSXJRGQJ IJX FLWNHZQY
IZXYWNJÆ QJ UTZ[TNW SJ KZY OFRFNX FQT
MTRRJX IJ QF UWTIZHYNTS RFNX JSYWJ QJX
HMNJSX 9FNSJ JXY YWðX KWFUUñ IJ HJ KFN Y
IZ 9NJWX *YFY è QF (TSXYNYZF SYJ NQ ^ F[
NSHTSSZX JY LJSX IJ QTN I cTWIWJ XZGFQYJV
WJZW X IZ WTN HTRRNXXFNWJX IJ YJWWNJW
IJ UWñXNINFQ GFNQ QNX JY QNJZYJSFSYX IJ
YNHNJSX JSKJWRñX IJUZNX QJZW OJZSJXXJ
I cZSJ RñINTHWJ OZWNINHYNTS TZ I cZSJ WT
XFSX FZYWJ ñHMFUUñJ VZJ IJX UWTRJSFIJX U
è YWF[JWX QJX JXUFHJX NRFLNSFNWJX XT
7TZXXJFZ JY IJ 3TZX F[TSX UJNSJ FZOTZW
UWJSIWJ QcNRUTWYFSHJ VZcF[FNJSY QJX L
HNJSSJ +WFSHJÆ NQ J]NXYFNY ZSJ RZQYNY

UWTUWNñYFNWJX RJYYFNJSY ZS FRTZW
OZLJW IJX VZJXYNTSX VZN STZX UFWFNX
RñINTHWJX RFNX VZN QJZW UFWFNXXFN
QcJSHMJ[òYWJRJSY IZIWTNY KñTIFQIFS
TS YWTZ[FNY UFWYTZY IJX KTSHYNTSSFI
JY NQX OTZNXXFNJSY IZ UQZX LWFSI UWJ
QFYNTSX

(JYYJ HQFXXJ FUUTWYF è QF 7ñ[TQZYN
UFHNYñX FIRNSNXYWFYN[JXÆ HcJXYLV
UZY YWF[JWXJW FXXJ_ KFHNQJRJSY QF
WFSY IN] FSX JY VZJ 3FUTQñTS UZY XN V
YNYZJW IJX XJW[NHJX GNJS WñLZQNJWX
UTWYF FZXXN ZSJ RFXJX IJ UWñOZLñX V
QJX UQZX QTZWIJX KFZYJX è HJZ] IJ XJX
THHZUðWJSY QJX UWJRNJWX UTXYJX 4S
HTRUWJSIWJ QF HTSIZNYJ IJ 7TGJXUNJW
UFWJ FZ] UTQNYNHNJSX IcFZOTZWicMZN
QZN QcMTRRJ IJ QTN XñWNJZ] UWñTHHZ
HNJZ] IJ SJ UFX YJWSNW QcMTSSJZW UW
IJ QF GFWWJÆ IJ UQZX NQ ñYFNY QJYYW
.Q F IJX XHWZUZQJX IJ QñLFQNYñ VZN ñY
HTSYJRUTWFNSXÆ VZFSINQ QZN KFQQZ
XZUWòRJX JY XJ IñKJSIWJ HTSYWJ QF (TS
IcZSJ SF÷[JYñ VZN HTS'SJ è QF SNFNXJW

UWFNWNFQ VZcTS QZN F XN XTZ[JSY V
ZSJ FQQZWJ XN WFUNIJ FZ YWNGZSFQ Wñ
Ic•Z[WJ IJ XTS LJSWJ IcJXUWNYÆ TS ^ W

YJRJSY è XFZ[JLFWIJW QJX UJWXTSSJX JY Q
QJX MFGNYFSYX IZ UF^X 1J 2T^JS &LJ ñYFS
R•ZWX IJX YWðX [NJZ] YJRUX NQ ñYFNY SF
IWêY IJ STZ[JFZ IJX NIñJX KTWY FWHMF÷VZ
OZXYNHJ JY VZcNQ KöY HTSXNIñWJW QJX Y
XZWYTZY UTZW RNXXNTS IcFXXZWJW QF LW
HNIJSY MNXYTWNVZJ [NSY ITSSJW ZS Iñ[JQT
SFNWJ è HJYYYJ YMñTWNJ IJ XFZ[FLJXÆ Qc.S
QJRTIðQJ IJ YWNGZSFZ]VZN RNXJSFHYNTS
NSINHJX UTZW XZN[FNJSY F[JH UJWXñ[ñWFS
SFNJSY QcFZYTWN Yñ JY QJX RJYYFNJSY IFS
SZNWJ 1c*YFY WT^FQ JR UWZSYF è Qc.SVZNX
UWTHñIñX JY XZN[NY UWJXVZJ YTZOTZWX XJ
1F WT^FZYñ IJRFSIFNY HTSXYFRRJSY è XJX
YWF[FNQ QJW è FLWFSINW XTS YJWWNYTNW
IcMZN ñYWFS LJ VZJ 1TZNX =.; KöY UWTSTSH
UFW IJX HTRRNXXNTSX IJ RFLNXYWFYXÆ F
QF YWFINYNTSÆ GJFZHTZU IJ XJX UWñIñHJ
HTS'XVZJW UFW QJ 5FWQJRJSY IJX XJNLSJZV
IJX RTYNKX KTWY FWGNYWFNWJX 1F OZXYN
OTZW IcMZN KFNYJ UTZW FXXZWJW QF UWTX
JY QZN UJWRJYYWJ IJ XJ Iñ[JQTU UJW JS YTZ
UWTUTWYNTSX YTZOTZWX UQZX [FXYJX XJ
UTZW FXXZWJW QF LWFTSI GZW WTXFQYÆ
UFX QJ IWTNY RFNX Qc*YFY

.Q KZY YWðX IN)HNQJ IcñYFGQNW ZSJ INXH
XJW[NHJX HTSXYNYZñX UFW QF WT^FZYñ UT
QcFIRNSNXYWFYNTSÆ è HMFVZJ NSXYFSY
VZòYJX UTZW UZSNW IJX JR UQT^ñX NS'IðQJX
WTNX JR UQT^FNJSY UTZW HJX RNXXNTSX IJX
QJZWX YWNGZSFZ]Æ NQX FWWN[FNJSY FNS.
WñUWJXXNTS INXHNUQNSFNWJ F[JH QF WñU
MTRRJX IJ QTN IJ[FNJSY YWFSXKTWRJW YTZ
QJZWX MFGNYZIJX IcJXUWNYÆ FNSXN QF S

[TQTSYñ TZ QcNSHZWNJ IJ[JSFNJSY IJ QF
Yñ IJX FYYJSYFYX TZ IJ QF YWFMNXTS

1F 7ñ[TQZYNTS WJHZJNQNY UNJZXJR.
SF FZ] HWNRJX NRFLNSFNWJX ZSJ NRUT
LWFSIJ VZJ XJX YWNGZSFZ] UTQNYNVZJX
QNJZ IcZSJ UTUZQFYNTS FKKTQñJ UFW
YWTZ[FNY FQTWX YTZY SFYZWJQ IcJ]UQN
WFZ]UFW IJX NSYJSYNTSX HWNRNSJQQJ
VZN ScF[FNJSY UFX ñYñ HFUFGQJX IJ Wñ
VZcZSJ TUNSNTS WJ[JSZJ XTZ[JSY FZ] X
KFSHJ F[FNY Wò[ñJX 3TYWJHTIJ UñSFQ
RFQ IcFWYNHQJX UFWFIT]FZ][JSFSY IJ H
TS SJ HTRUWJSI UQZX KFHNQJRJSY VZJ
XñWNJZXJRJSY ZS HNYT^JS IJ UWFYNVZ
TZ JSYWJYJSNW IJX NSYJQQNLJSHJX F[J
LðWJX TZ QJZWX FLJSYX UTZW QJX JSLF
MTXYNQNYñX TZ è JSYWJUWJSIWJ QF LZJ
UTZW QJZW JS UWTHZWJW QJX RT^JSX :S
VZJ Qc*YFY UJZY òYWJ RNX JS UñWNQ YTZ
UJWXTSSJÆ HJQF SJ STZX UFWFöY LZðW

1JX UWTHðX HTSYWJ QJX JSSJRNX IZ V
HTSIZNYX IcZSJ RFSNðWJ J]HJUYNNTSSJQ
UWTHñIZWJX FZYFSY VZcTS QJ UTZ[FNY
UWJZ[JX RñINTHWJX VZN ScFZW FNJSY U
TWINSFNWJXÆ TS HMJWHMFNY è KFNWJ
UWTKTSIñRJSY NSYNRNIFSIX 9TZY HJQ
QñLNXQFYNTS WTGJXUNJWWNJSSJ 1FQ
IJ Iñ'SNYNTSX FXXJ_ [FLZJX IZ HWNRJ UT
è SJ QFNXXJW ñHMFUJW FZHZS JSSJRN
VZFSY FZ] UWJZ[JX JQQJX XTSY INLSJX
YNTS IJ Qc&SHNJS 7ñLNRJ JY IJ Qc.SVZN
HJXXFNWJ UTZW HTS BFJRSUXM ZUXZYQZYJ

(cJXY HJUJSIFSIX QcFWYNHQJ VZJ QcTS F FUUQ
FNY OFRFNX HMJWHMñ IcFNQQJZXW è IñRTSYW
IFSLJW IJLZJWWJ UFW XZNYJ IJ QF QN[WFNXTS IJ

JXUðHJ IJ ITHZRJSYX XTNY RFYñWNJQQJ XT
GFQJ XTNY ñHWN YJ VZN UJZY SFYZWJQQJ
RJSY IJ YTZY JXUWNY OZXYJ JY WFNXTSSFG
LJRJSYX JXY QF HTSXHNJSHJ IJX OZWñX ñH
IJ QF UFYWNJÆ QJZMTBZM JXY QF 7ñUZGQN
WZNSJ IJ XJXÆ\$S JZM X[TSX IFSX HJYYJ QTN
HñQðGWJ QF UQZX KTWYJ J]UWJXXNTS IJ QF
1FUMNQTX PBMN JZQJ ñYFNY [JSZJ WJSKT
HTWJ HJX YJSIFSHJXÆ JQQJ UWñYJSIFNY
WJYTZW FZ IWTNY SFYZWJQÆ QcMZRFSNY
HTWWTRUZJ UFW QF KFZYJ IcZS UJYNY ST
F[FNJSY JZ NSYñWòY è QF IZUJWÆ RFNX TS
[JWY QJ RT^JS IJ WJ[JSNW FZ] UWN SHNUJX I
IJ [ñWNYñ JY IJ OZXYNHJÆ YTZYJ TUUTXNY
GJQQJ XN KFHNQJ è FUUQNVZJW JY IcZS XZ
QcFHYJ QJ UQZX HWNRNSJQ VZJ QcTS U YNR
ñYFNJSY WñXTQZX è XJ RTSYWJW NSJ]TWFG
(ZJSHJ SñKFX YJ VZJ IJX RFZ[FNX HNYT^JSX U
HJW JS [ZJ IcJRUðHMJW QF WñLñSñW FYNTS I
IZQLJSHJ ñYFNY ZSJ KFNGQJXXJ HTZUFGQJ
WNJS RTNSX VZcè XFHWN'JW QJ GTSMJZW IJ
UWNHJX IJ LJSX NSHTWWNLNGQJX VZN RTSY
NSHTRUWñMJSXNGQJ WJKZXFNJSY IJ WJHT
SJ [N[FNJSY VZJ IJ RJSXTSLJX

)J Qc.SVZNXNYNTS è QF OZXYNHJ UTQNY
IJ HJQQJ HN FZ] YWNGZSFZ] Wñ[TQZYNTSS
HTSXYFRRJSY UWT LWðX IFSX QJ XJSX IJ Q
WðLQJX IJ QcJ]YJSXNTS IJ QF KTW HJ JY IJ
QcFZYTWN Yñ 1c*LQNXJ F[FNY JZ YWðX QTS
QF [FQJZW IJX UWTHñIZWJX J]HJUYN TSSJQG

XJX NSVZNXNMYFJ~~W~~XFZYñ ScF[FNY UQZX
XHWZUZQJX XZWY TZY VZFSI JQQJ JZY F
YñÆ RFNX QF 7ñ[TQZYNTS ñYFQFNY FZ L
XTS HZQYJ XZUJWXYNYNJZ] IJ Qc*YFY

Ë
Ë Ë

:SJ WFNXTS IcTWIWJ ñHTSTRNVZJ ITSSFI
KTWHJ VZJ ScF[FNY OFRFNX JZJ Qc*LQNX
RTIJWSJX QJX LTZ[JWSJRJSYX UFW QJZ
YNRJX JY QJX JSHTZWFLJRJSYX ITSSñX è
THHZUñ ZSJ YWðX LWFSIJ UQFHJ IFSX QI
FZPR^lXNðHQQJ HJYYJ UQFHJ ñYFNY IJ[JSZ
RJSY ñSTWRJ IFSX QcJXUWNY IJX YMñTW
F[FNY FQTWX QF YòYJ UQJNSJ IJ LWFSIX
QJX WT^FZRJX XZW QJ UQFS IJ [FXYJX H
YWJUWJSSJSY IJ RJYYWJ QJ XTQ JS [FQJ
FXXZWJW QJ GTS TWIWJ IFSX QJ KTSHYN
UFLSNJX &ZXXN Qc*YFY ñYFNY NQ QJ INJ
[JZQJSY INY 9THVZJ[NQQJ JRUWZSYJW
HJSYWFQ JY QcJRUQT^JW è YTZY GWNXJ
ZS STZ[JFZ UQFS VZcNQX TSY HTSïZ JZ] R
UFWFöY JS ñYFY IcFHHTRUQNW ZSJ YJQQ
Qc*YFY ITNY òYWJ XFSX QNRNYJX HTRR
NQ SJ XcFLNY VZJ IJ QZN UJWXZFIJW IcJS
SFGQJÆ } 1JX UM^XNTHWFYJX UFWFNXXFN
'JW QJX NSIN[NIZX è QcZYNQNYñ LñSñWF
QF QNGJWYñ JY YWTZ[FNJSY FGXZWIJ QcI
UTZ[TNWXÆ NQX JXUñWFNJSY HTS[JWY
Iñ'SN UFW 9THVZJ[NQQJ nÆZS IJXUTYNX

)JX FZYJZWX RTIJWSJX UWJSFSY è QF QJYYW
IJ QF UFUFZYñ TSY UZ XTZYJSNW VZJ Qc.SVZNXN
NSIZQLJSYJ JZ ñLFWIFZ]R•ZWXIZ YJRUX

9THVZJ[1nQSHNJS 7ñLNRJ JYUQF 7ñ[TQZYNTS

QJ LTZ[JWSJRJSY J Y ñYñ JS YMñTWNJ ZS RF
HTSYWûQñ UFW ZSJ TUNSN TS UZGQNVZJ ñH
NQ ñYFNY ZS RFöY:WJIFQXHTQZXJX VZN TSY QJ
ñYTSSñ 9THVZJ[NQQJ FZ HTZWX IJ XJX ñYZ
7ñLNRJ JXY QcFIRNWFYNTS VZJ QJX UM^XNT
QF (MNSJ VZN QJZW UFWFNXXFNY QJ Y^UJI
UFWHJ VZJ Qè NQ Sc^ F VZJ IJX [FQJYX JY IJX
XJRJSY HFYFQTLZñX JY HMTNXNX FZ HTSHTZ
)JUZNX QF 7ñ[TQZYNTS NQ ^ F JZ ZS YJQ
IFSX QJX NIñJX VZJ STZX F[TSX UJNSJ è GNJ
QJX HTSHJUYN TSX IJ ScTXHUSWBMJ HFUNYFQ
RNX JS UQJNSJ QZRNöWJ QcJ]YWFTWINSFNW
IZXÆ QF HTS'FSHJ VZJ QJX XNTFRQJH F NJSY
IFSX QJX HFUFHNYñX NSIZXYWNJQQJX IJ Qc
YTZYJX QJX UJWXTSSJX VZN TSY ñYZINñ QF
VZJ IFSX QJX NSXNUNIJX GTZVZNSX IJX XTHN
HTSXJW[JSY JSHTWJ KTWY XTNLSJZXJRJSY C
IZ YJRUX UFXXñÆ _ QJ IWTNY IJ QF SFYZW
XZOJY NSñUZNXFGQJ IJ WFNQQJWNJX UTZW
QF RTNSIWJ YJNSYZWJ IJ QcMNXYTNWJÆ _
HTRRJ RT^JS IJ HTJWHNYNTS HTSYWJ IJX FI
YNVZJX XTZQö[J QcNSINLSFYNTS ZSN[JWXJ
QJXJSX HTRRZS YWTZ[JSY VZcNQ WZNSJ YT
8ZRSJW 2FNSJ KFNY TGXJW[JW VZJ QJX W
[JWSJRJSYX JY IJX HNYT^JSX TSY ñYñ GTZQ
JS HTRGQJ IJUZN RQJXNSHQJÆ OFINX Qc*Y
YTZOTZWX HJSXñ öYWJ GTS JY XFLJÆ UFW
FUUTWYñJ è XTS KTSHYNTSSJRJSY ñYFNY W
IñQNYLWF[JÆ QJX^XYöRJ QNGñWFQXZUUT

9THVZJ[~~NTQ QUNY~~ JY UU

.Q KFZY IFSX QcMNXYTNWJ IJX NIñJX OZWNINVZJ
HTRUYJIZRTWHJQQJRJSY IJ QF UWTUWNñYñ KTSHNöY
HMJKXNSIñUJSIFSXYIcZSNYñXIJUWTIZHYNTS FUQZ
IFSX QJX RFXJX IJX NIñJX OZWNINVZJX VZJ QJX UQ
UMNQTXUMNJ ScJS TSY WñUFSIZ IFSX QJX HQFXXJX

HNYT^JS QFNXXñ QNGWJ HMTNXNY QJ R
QJ UWJRNJW IJ XJX IWTNYX JS HWNYNVZF
IJ RFöYWJ IJ[NJSY X2FW[SIJSZWN Y UFX VZJ
QF WFNXTS IJ HJYYJ YWFSXKTWRFYNTS
öYWJ XZWYTZY IçTWIWJ ñHTSTRNVZJ)F
HMTXJX QJ HWNJRJ UTQNYNVZJ JXY ZSFH
SJ XFZWFNY HTRUTWYJW FZH ZSJ NSKFRN
IJX RJXZWJX IJ UWZIJSHJ RFNX VZN SJ R
IJ HWNJRJ HFW XTS FZYJZW SJ WJXXJRGO
3TZX SJ XTRRJX UJZY öYWJ UFX RJNC
RFNSX UQZX XJSXNGQJX FZ] RFQMJZWX
QJX MTRRJX IJ Æ OJ XJWFNX RòRJ FXX
RJYYWJ VZJ QJ UF^X JXY UWTGFGQJRJS
ScñYFNY èHJYYJ ñUTVZJÆ RFNX STZX Sc
STX UöWJX QF XZUJWXYNYNTS IZ)NJZ
'öWJSY YFSY IJ [NHYNRJX 1F KñWTHNYñ
XcJ]UQNVZJ KFHNQJRJSY UFW QcNS(ZJS
QJ 9NJWX *YFY F[FNY UZNXñJX IFSX QJX
IJ Qc&SHNJS 7ñLNRJ

_ &YYNYZIJ IJX IWJ^KZXFWIX _ A
/FZWöX XZW QF 7ñ[TQZYNTSÆ XTS
HöX JY XF MFNSJ UTZW QJ [FN SHZ
.Q XJWFNY ñYWFS LJ VZJ QJX NIñJX FSHN
YJRJSY RTWYJXÆ QcFKKFNWJ)WJ^KZX
RJSXJ RFOTWNYñ IJX T)HNJWX JY IJX UW
OTZWX QF OZXYNHJ è QF RFSNöWJ IJ Qc&
YTZYJ SFYZWJQQJ ZSJ HTSIFRSFYNTS U

8ZRSJW 2FñXSNX XZW QJ LTZ[JW SYMRBS YWTFUSZQ

1cJ]YWFTWINSFNWJ JY NQQñLFQJ Xñ[ñWNYñ VZ
YNTS IJ QF UJNSJ XcJ]UQNVZJ UFW HJ KFN Y VZJ

(JQF SJ ITNY UFX STZX XZWUWJSIWJ HFW HJ
IJ UJWXTSSJX ScF^FSY OFRFNX JZ IJ WFUU
QF UWTIZHYNTS SJ UJZ[JSY WNJS HTRUWJ
JZY ZSJ XN LWFSIJ Wñ[TQYJ IFSX QJ UZGQNH
UWTHñIñX IZ RNSNX YðWJ IJ QF ,ZJWWJ VZJ
NSXYFSY VZJ QF WFNXTS Ic*YFY SJ XJWFNY
JSIJMTWX IJ HJX IJZ] HFYñLTWNJX VZJ UFW
5JYNY /TWSYQF RJSYFQNYñ XJ YWTZ[JW FNY
XñJJY WFUUWTHMñJJ IJ HJQQJ VZNJ]NX YFNY
F[TSX[Z MñQFXÆ UFW ZSJ HWZJQQJJ]UñWN
JSHTWJ IJX UTSYNKJX JY IJ KJW[JSYX FITW
IWJ^KZXFWIX

1cFKKFNWJ)WJ^KZX ñYFNY è UJNSJ YJWR
SJRJSY IJ)ñKJSXJ WñUZGQNHFN SJ HTRRJS
FKKFNWJ UTQNYNVZJ FZ STR IJ QF WFNXTS I
UWJXVZJ FZYFSY IJ RJSXTSLJX VZJ Qc*YFY
FHHZRZQñX IFSX QJ UWTHðX IJ)WJ^KZX &Z
XñWNJZXJ SJ ITZYJ JS JKKJY FZOTZW IcMZN
UQTY UTZW QJVZJQ)ñWTZQðIJ 'ZKKJY JY 1
HTSIFRSñX ñYFNY ZSJ NS[JSYNTS IJ QF UTC
HJ VZcTS F FUUJQñ QJ KTWY (MFGWTQ F[FN
KFNWJ HWTNWJ FZ] 5FWNXNJSX VZcNQX F[FN
LZJWWJ HN[NQJ 4S F FRSNXYNñ QJX [NHYNF
INVZJ RFNX QcFRSNXYNJ SJ IJ[W FNY UFX X
KZXFWIX F[FNJSY ñYñ XNSHðWJX NQX FZW
8ñSFY WJHTSS Y QF XHFSIFQJZXJ JWWJZW V
IJ QF UTQNHJ QZNTSY KFN YHTRRJYYWJÆ O
YTZY FZ HTSYWFNWJ YWðX HTSKTWRJ FZ] U
YNHJ ñYJWSJQQJ IJ RFNSYJSNW QJUQZX Q
HTSIFRSFYNTS KTSIñJ XZW QF KWFZIJ QF UQ

YJWWN'JW HJWYFNSX JXUNTSX VZJ QJZW XNYZFYNTS
XJ XTZHNFNY FXXJ_ UJZ VZJ)WJ^KZX K Y HTZUFGQJ T
YNJQ ñYFNY IJ RJYYWJ Qc*YFY è QcFGWN IJ YWFMNXTS
FKKTQñX UFW QF UJZW IJ QF LZJWWJ

/FZWðX JY GJFZHTZU IcFZYWJX ñRNSJS
UWTZ[ðWJSY QJ LñSñWfQ &SIWñ JY (TRGJ
X^XYðRJ WñLZQNjW iJ iñQFYNTS 0FZYXP
HMñ XF HTSIZNYJÆ QcñHWN[FNS FQQJR
HNFQNXRJ SJ UWñXJSYêY UTNSY HTRRJ
RTHWFYNVZJX nÆQJX RNXñWFGQJX UWT
GTZWLJTNXJÆ} JY VZcNQ IJRJZWêY nÆ'I
HQFWJ VZJ QJ iñSTSHNFYJZW JXY QF iJV
)ñGFYXST[JRGWJ (J VZcNQ ^ JZY iJ
IFSX HJYYJ FKKFNWJ HcJXY VZJ /FZWðX
SJQ -FWYRFSS VZN UWTYJXYFN'YMTJZYW
F[FNY JRUQT^ñ QZN RðRJ iJX UWTHññX Y
HJQZN HN QZN ñHWN[FNYÆ nÆ/J [TZX
IñKJSIWJ FZOTZWicMZN JY UFW iJ YJQX R
UFGQJX VZJ [TZX (ñYWNXXNJ_ F[JH STZX
SñJXÆ OJ [TZX UQFNSX iJ [TZX HWTNWJ
QJ WñLNRJ WñUZGQNHFNs F[JH QJX UWTH
VZN QJ iñXMTSñWFSXSTÆJRGWJ

1cJ]UñWNJSHJ STZX F YTZOTZWX RTSY
Wñ[~~TQZY~~NTSSFNWJX FWLZJSY iJ QF WFN
UFW[JSZX FZ UTZ[TNW VZcNQX JRUQTNJ
UTQNHJ JY VZcNQX WJLFWiJSY QF OZXY
NQX UJZ[JSY FGZXJW HTSYWJ QJZWX JS
UFWQJRJSYFNWJX ScñHMFUUJSY UTNSY
HTSXJW[JSY QJ [NJZ] HZQYJ iJ Qc*YFYÆ
è HTRRJYYWJ YTZX QJX RñKFNYX iJ Qc&S

)FSX~~ðR~~F~~SN~~ZYñ ST[JRGWJ XJYWTZ[JZSJQJY
,ZNJ^XXJ JY iJ ;F_JNQQJX iñHQFWFSY VZcNQ Sc^
è NRUZYJW FZ HTQTSJQ -FWYRFSS /FZWðX KFN
HTRRJSYFNWJñYWFSLJÆ NQJXYNRJ VZJ QJX iñC
UFWKFNYJ QT^FZYñ JY NQ WJLWJYYJ VZJ QJ HTQT
ZSFQNRJSY iJ UQZX è QFHFRUFLSJ X^XYñRFYNVZ
SFNWJXÆ} /FZWðX SJ XcJXY UFX ITZYñ VZJ HJHT
XTS HFX JY ScJ Y UFX ñYñ NSINLSJ IcZS INXHNUQJ

Ë
Ë Ë

4S UTZWWFNY HTRUTXJW ZS GJFZ WJHZJN
YJSHJXUTQNYNVZJX-NSXPTNUVZJQXTHSYFOdNXYS
WðXÆ OJScFN UFX JZ QF UFYNJSHJIJ QNWJ
HWñJX è WFHTSYJW QF 7ñ[TQZYN TS JSYWJG
HMZYJIJ7TGJXUNJWWJÆ OcFN XJZQJRJSY
GTZVZNS JY OcFN [Z VZcTS ^ YWTZ[FNY RòQñ
UFWKTNX INLSJ IJ RTSXNJZW 5FSYFQTS JY
UTZW[T^JZW IJ LZNQQTYNSJ /cF[FNX IJUZN
VZJ/FZWðX XJWFNY HFUFGQJ IJ YTZYJX QJX
[FNSHZXÆ OcFN WJHTSSZ VZJ OJ SJ RcñYFN
OJ ScFZWFNX UFX HWZ VZcNQ K Y HFUFGQJ
QJ [FNSHZ è XJX ^JZ] F Y TZOTZWX YTWY JY
YJQQJRJSY STYWJLWFSI IñKJSXJZW IJ QF /Z
JXY UWòY è XTZXHWNWJ YTZYJX QJX UWTXH
WF IJ QZNÆ nÆ1JX Wñ[TQZYN TSX INY NQ
QJ XFHWN'HJ QJ UQZX JKKWT^FGQJ STS UF
WJUTX STS UFX XJZQJRJSY IJ XF [NJ RFNX
YJSIWJXXJ MZRFNSJ JY 15TQZVWVYñFAET)NW YF
ñHWN YXZW QcNSMZRFNSYñ IJX GTZWWJFZ] I
XFHWN'FNJSY nÆQcNRRñINFYJ YJSIWJXXJ
QJZW UFWFNXXFNY òYWJ QJ XFQZY IJ QF UFY
.Q ^ F VZJQVZJX FSSñJX QJX WñUZGQNHFN
XJ_ IcNSINLSFYNTS HTSYWJ QJ [NHTRYJ IJ ;T
-FSTYFZ] è Qc&HFIñRNJ KWFSiFNXJ FUUJQI
IJ ZSJ nÆTUñWFYNTS IJ UTQNWFZZS UJZ V
WðX NSXYWZNY UFW QcMNXYTNWJ Wñ[TQZ

/ /FZWðX(TS[JSYNTS

(cñYFN YQJ RFWX IFSX ZSRTRJSY UFWYNHZQ
IJ QcFKKFNWJ)WJ^KZX FQTWX VZJ QJX SFYNTSFQN
GFQF^èY QJX UJWYZWGFYJZW X JY QJX JSSJRNX IJ C
VZJ IJ ;TLZó HTS[NFN Y TZ[JWYJRJSY QcFWRñJ è WJH
IJ -NXYTNWJ IJ QcFKKRNWJ)WJ^KZX

YJSFSY YTZY OZXYJ HTRRJ QÆ ONQNFCS Y
UFW J]JRUQJ nÆQF UTQNYNVZJ IJ [NLZJ
HTSXNXYFNY è KTW HJW QF (TS[JSYNTS è
nÆF[JH ZSJ XTWYJ IJ WñLZQFWNYñ FUUF
1JX RFXXFHWJX IJ XJU YJRGWJ SJ X
LòSJW ZS UJZÆ QF WñLZQFWNYñ ScJXY
NQ F IJ LWFSIX RTYX JY IJ RFZ[FNXJX WF
QJX [NQFNSJX HFZXJXÆ QF HTSIZNYJ IJ
INLSJ IcFIRNWFYNTS FZ RTRJSY IJ HJX
RFNX /FZWðX ITNY QcJ]HZXJW UZN XVZJ
WFSY HJYYJ UñWNTIJ nÆ.Q SJ HWZY UFX
Wñ[TQZYNTSSFNWJ JY UFYWNTYK T W H S J X
UTUZQFHJX (TLF W J S J X ñ UZ W J W Q J R ñ Y F Q I
VZFSI JQQJX XTSSJSY QJ YTHXN S E S A F . Q
RJ XJRGQJ VZJ (F[FNLSFH FZW FNY UZ J]U
RFSNðWJ XF HTSIZNYJ IFSX QcFKKFNWJ)
QZN WJUWTHMFNJSY IJ RFWHMJW F[JH Q
UZ WñUTSIWJ VZJ XTS IJ[TNW IJ RNSNXYV
ïFNY UFX è JSYWJW JS QZYYJ F[JH QF UT
QJX OTZWX Tþ QJ XFQZY IJ QF IñKJSXJ SF
SJ UJZY ñUZWJW QJ RñYFQ IJX HQTHMJX
IJ QF UFYWNJ JS IFSLJW

1TWXVZcNQ FWWN[J FZ YJRUX Tþ (F
HMJWHMJ è UWT[TVZJW ZS RTZ[JRJSY I
IcFWWòYJW QF 9JWWJZW /FZWðX XJ U
HTSYWJ HJYYJ YJSYFYN[J _ .Q WJHT
VZJQVZJX UFLJX UQZX QTNS VZJ QJ X^X
SJ UTZ[FNY YTZOTZWX IZWJWÆ RFNX
XZHHTRGñ F YTWY FZ]M Z B J C F O T S Y W J Z W I

)J ;TLZó F QcMFGNYZIJ IFSX XJX UTQñRNVZJ
FI[JWXFNWJX IJ QcF[TNW GJFZHTZU FRZXñÆ HcJ
IJ QcFUUJQJW OT[NFQ GNJS VZJ XJX ñHWNXYX XT

/ /FZW T O X H L N Y

/ /FZW T O X H L N Y

XZHHðX /FZWðX FHHZñJZ]c(FZWJðZNGIð/NJW
QJX HTSXUNW FYNTSX QJX YWFMNXTSX Q.
QJX Wò[JX ITSY XJ STZWVNXXFNY QcNRFL
YJWWTNWXYJXÆ NQ F RòRJ QcNWT SNJ IJ
QNGWJÆ Æ} JY NQ UWTSTSHJ HJYYJ XJSYJ
OFHTGNS IJ /TXJUM 5WZIMTRRJÆ nÆ1J
)JXRTZQNSX ñYFNY HNXJQñ F[JH ZS FWY NS
NQ QJ UQFSYFNY FZ H•ZW IÆ QHTMKTQZYN
7TGJXUNJWWJ SJ INXUTXJWF UQZX IJ QF F
(TS[JSYNTS NQ XJWF YTZY SFYZWJQQJRJS
FZYWJX YJWWTNWXYJX JS [JWYZ IZ OJZ QñL
UFWQJRJSYFNWJX IJ HJ YJRUXÆX JZQX KFN
TUNSN TS UHTSQNMJZQJX HMJKX IZ LTZ[JWSJR
VZJQ ñYFNY QJ nÆHWN RJÆ} IJ)JXRTZQNSX
HJQZN IJ /FZWðX FZ YJRUX Tþ NQ IñKJSIFNY
QJX LWFSIX HMJKX IJ QcFWRñJ JY QJ LTZ[JW
KTNX ScF Y TS UFX WJUWTHMñ è /FZWðX IJ
IñKJSXJ SFYNTSFQJÆ\$ 2FNX HJ YJRUX JXY I
JY è HJYYJ ñUTVZJ STYWJ YWNGZS ScF^FS
QJX F[FSYFLJX IZ UTZ[TNW ScF[FNY UFX ZS
FZXXN KñWTHJ VZJ HJQQJ VZcNQ F FZOTZWic

Ë
Ë Ë

/J HWTNX VZcJS [TNQè FXXJ_ UTZW RJ UJWR
VZJ XN UFW MFXFWI STX XTHNFQNX YJX U
[FNJSY FZ LTZ[JWSJRJSY NQX XJ RTSYWJW
HJXXJZWX IJ Qc.SVZNXNYNTS IJ Qc&SHNJS
UNJWWJÆ QJX YWNGZSFZ]UTQNYNVZJX K
LWFSIJ ñHMJQQJ JY STZX UTZ[TSX RòRJ XZU
FGTQN W FQJYSQHTSQTNJZXJ VZN F XZUUNR
UJNSJ IJ RTWY JS RFYNðWJ UTQWñKNTWZBJ ,W è

TS UTZWWFNY [TNW IJ STZ[JFZ Qc*YFY YV
GTZWWJFZ

1JX [NTQJSHJX UWTQñYFWNJSSJX ScT
HJX UWTXHWNUYNTSXÆ JQQJX XTSY UZ
FHYJX IJ LZJWWJ JQQJX TSY QF [FQJZW I
YFNWJX JY XJW[JSY è RFWVZJW QF XñUFV
HJ VZN YTZHMJ è QF LZJWWJ XJ UWTIZN
JXUWNY IJ [JSLJFSHJÆ JS LZJWWJ TS S
HZXÆ TS SJ KFNY UFX XZUUTWYJW è IJX
HTSXñVZJSHJX IJX IñGTNWJX VZJ QJX FW
ñUWTZ[ñJX XZW QJX HMF~~RU~~XQ~~IB~~6TFW~~HN~~Q~~C~~
FQTWX XZN[FSY XF SFYZWJ XFSX OFRFNX
YJW FZ] UWTHñIZWJX OZWNINVZJX VZJ QF
IJX HWNRNSJQX

5QZX QJ X^SINH FQNXRJ XJ Iñ[JQTUUV
QJX [NJNQJX XZUJWXYNYNTSX VZN [NJ
JY IJ Qc*LQNXJ _ UFW QJ HFSFQ IJX LJSX
KJXXJZWX IJ UMNQTX TUMNJ JY IJX MNXY
_ UQZX QJX HTS(NYX XTHNFZ] UWJSIWT
QZYYJ XJRGQFGQJ è HJQQJX IJX FWRñJ
SJ XFZWFNY YWTU J]ñHWJW QJX LJSX VZ
VZcNQ ITNY J]ñHZYJW OJ SJ XFNX VZJQ R
NIñFQNX YJ IcZSJ OZXYNHJ JS RFWHMJ [J
YWF[FNQJJSY è RFNSYJSNW QJX NIñJX X
YTZYJX QJX XHðSJX XFSLQFSYJX IJ YF
QZYYJ IJ HQFXXJ YJSI è ñUZWJW QF STYN

/J XNLSFQJ NHN ZS KFNY VZN ScJXY UJZY òYWJ
Ic*XUFLSJ FZ YJRUX IJ 3FUTQñTS KZY QcTHHF
STRGWJÆ RFNX QJ HTQTSJQ 1FKFNQQJ INY VZcJ
QJX HWZFYñX SJ KZWJSY OFRFNX QJ KFNY IJX XT
YñX IJUZNX ZSHJWYFNS YJRUX JY F^FSY UWNX QJ
2ñRTNWJX XZW QJX HFRUFLSJX IJ (FY~~Ø~~QTLSJ IJ

_ 1cFSYNRRNQNYFWNXRJHTRRJ UW.
ITS IJX YWFINYNTSX GTZWLJTNXJX

1JX^SINH FQNXRJXJYWTZ[JJS LFLñ JS +WFS
UFLFSIJFSYNRRNQNYFWNXYJ VZN RTSYWJ H
INXYFSHJ VZN QJ XñUFWJ IZ XTHNFQNXRJ U
HJYYJVZJXYNTS IJ Qc*YFY 'JFZHTZUIJ OTZ
XcFLNY Qè XJZQJRJSY I cZS RTZ[JRJSY MZR
Wñ VZcFZW FNJSY UWT[TVZñ QJX FWYNHQJ
LWTXXJ JWWJZW .Q SJ KFZY UFX HWTNWJ VZ
QF IZWJYñ IJ QF INXHNUQNSJ TZ HTSYWJ QF
YFNWJ TZ HTSYWJ QF UWñXJSHJ IFSX QJX LW
'HNJWX MTXYNQJX FZ] NSX ~~YEN YZJXNW BX XFSX~~
Qè XTSY HJQQJX VZN TSY HTSIZNY GJFZHTZ
FUUQFZINW QJX IñHQFRFYNTSX HTSYWJ Qc
QcFKKFNWJ)WJ^KZX RFNX HJ SJ XTSY UFX
INH FQNX YJX

1cFWRñJ JXY QF RFSNKJXYFYNTS QF UQZX
LNGQJ JY QF UQZX XTQNIJRJSY WFYYFHMñ
QcTS UZNXXJ F[TNW IJ Qc*YFY 1JX X^SINH
UTXJSY UFX IJ WñKTWRJW Qc*YFY HTRRJ XJ
MTRRJX ~~PIZ~~ XN ðHQJÆ NQX [TZIW ~~UNFJSH~~ JQJ Iñ
VZcNQX [JZQJSY WñFQNXJW HJYYJ UJSXñJ IJ
YNTS XTHNFQNX YJ SJ ITNY UFX FGTZYNW è W

8ZN[FSY/TXJUM7JNSFHM TS FJZ QJ YTWY FUWðX G
UFWY YWTU LWFSIJ FZ] ñQð[JX IJX ñHTQJX RNQNYFNW
QJ UFWYN HFYMTQNVZJ F[FNJSY UZ FNSXN ~~TX~~ JRUFWJ
HNØU

nÆ1F XTHNñYñ VZN TWLF SNXJWF QF UWTIZHYNTS
FXXTHNFYNTS IJ UWTIZHYJZW X QNGWJX JY ñLFQNYF
RFHMNSJ IJ Qc*YFY Qè Tþ JXY IðX QTWX XF UQFHJÆ
FSYNVZNYñX è HûYñ IZ WTZJY JY IJ QF M ~~B~~ MJ IJ UN
4WNLNSJX IJ Q ~~W~~ FTH ~~N~~ WFS Ì U

LTZ[JWSFSYJ UFW ZSJ FZYJWJX~~PSNMFQNM~~
RFWVZJSY JSHTWJ UQZX KTWYJRJSY Q
QZN ITSSJSY ZS FXUJHY UQZX NIñTQTLNV
YNUFYWNTYJX_2~~F~~~~SNKJX~~YJH~~Z~~RRZSNXYJ
8ZW HJ YJWWFNS NQ JXY NRUTXXNGQ
JSYJSYJ JSYWJ QJX X^SINH FQNXYJX JY G
HJZ] HN UFWQJSY GNJS IJ YTZY GWNXJW
QJX MTRRJX FZ UTZ[TNW VZJ QJ UTZ[TNV
UđWJSY UTXXñIJW QF KTW HJ IJ Qc*YFY JY
VZJ QJ OTZW T~~p~~NQX IñYNJSIWFNJSY QJLT
GJXTNS I~~c~~ZSJ FWRñJÆ NQX KJWFNJSY I
JY UFW XZNYJ FZW FNJSY JZ] FZXXN è
QF UFYWNJ

1JX XTHNFQNX YJX UFWQJRJSY FNWJX
UFYWNTYNXRJ YNJSY KTWY FZ] H•ZWX IJX
NQX KTSY IJ LWFSIX JKKTWYX UTZW HTS
HNQNFGQJÆ NQX SJ [TZIWFNJSY UFX Y
XTSY IJ[JSZJX HMđWJX FZ UWTQñYFWNF
UFX FGFSITSSJW QJZW HMJW *YFY VZN
OTZNXXFSHJX .QX XJ XTSY QN[WñX FZ] F
UQZX HTHFXXJX UTZW XJ YNWJW I~~c~~FKKF
QcFWWòY IJ QF (TZW I~~c~~FXXNXJX IJ QF 8JN
JY QJX FSYNRNQNYFWNXYJX QJ (TSXJNG
[TYF ZS TWIWJ IZ OTZW (ñYWNXXFSY QJ
IJ UJZWÆ} IñHQFWFSY VZcZSJ OZXYNH
WJXUJHYJW nÆQF QNGJWYñI~~c~~TUNSN~~TS~~A
IJX YWTZUJX IFSX QJX LWđ[JX JY F)WRF
SñHJXXNYñ IJ QcFHYNTS JY IJ QcJSYJSY
[FNQQJZW X UTZW QF XZU~~UW~~8~~JX~~XN~~FT~~S~~N~~X~~YJ~~
OFS[NJW 9TZY HJQF JXY KTWY MFG
KTSIFRJSYFQJ JXY JXVZN[ñJ

Ë
Ë Ë

&NSXN TS SJ UTZWWFNY UQZX HTSYJXYJW V
YNTSFGXTQZJJSYWJQJX^SINHFNXRJWñ[
HJYYJTUUTXNYNTSUWJSIJS+WFSHJQFKTV
êUWJIJQcFSYNUFYWNTYNXRJ UFWHJVZJQ
TSY RNX JS •Z[WJYTZYJQJZW XHNJSHJUTZY
HTSKZXNTSIFSXQJXJXUWNXX XZW QcJXXJS
QJYJWWFNSIZUFYWNTYNXRJ NQ SJUJZY^
XNTSXJYIJUTXNYNTSRT^JSSJÆ HcJXYITS
QJX X^SINHFNXYJX TSY ñYñ KTWHñX IJ XJ
GTZWLJTNX IJYTZYFHFGNY TSY JRUQT^ñ Y
IJXñIZHYNTSUTZWHTWWTRUWJQJXTHNFQ
TZ[WNJWXIJQcNIñJWñ[TQZYNTSSFNWJ .QX
QcNIñJIJUFYWNJUFWZSJIJHJXSñHJXXNY
WJSHTSYWJ èYTZYNSXYFSY ÆXWZZWJXIJ
QJXUMNQTXTUMJX TSYUFWKTNXGJFZHTZ
VZJW _UFWHJVZJQJHMTN]JXYNRUTXñU
J]YñWNJZWJXJYSTSQNGWJRJSYKFNYUTZ
IJQF SFYZWJIJXHMTXJX (JHFWFHYδWJIJ
YTNVNZJITSSJFZRTZ[JRJSYFSYNUFYWNT
KTWHJVZcTS HMJWHMJWFNY [FNSJRJSY èIN
IJXTUMNXRJX

3TZXF[TSXQJIWTNYIJHTSHQZWJIJQèVZ
HTSKTSIWJQJX[NTQJSHJXX^SINHFNXYJX
IJXLWδ[JXUFWIJXUWTQñYFNWJXVZN[JZQJ
IJQc*YFY F[JHHJXFHYJXIJXFZ[FLJWNJV
YNTS IJQc*YFYFXZLLñWñXFZ]Wñ[TQZYNTS

(K QcJSVZδTZJBJSYXTHNFNXYJÆ 1cNIñJIJUFY
TZ[WNJWδXQJUWTHδXIJ-JW[ñ 1ñTS)FZIJYñHWN[F
TSYXZN[NHJXIñGFYXTSYKWñRNFZ]IñUTXNYNTSX
IJX XJHWñYFNWJXIJX XCSNJSIFWñQJGWJ

/FZWδXFJZHJUJSIFS YQcFZIFHJIJIñHQFWJW èQ
RFN VZcNQ^F[FNYXJZQJRJSYnÆèQFXZWKFHJI
VZJQVZJXKTWRZQJXIcTZYWFSHJJYIJUFWFIT]J VZ
SñLFYNTS IJQFUFYWNJ RFNXIJQFHTSIFRSFYNTS
XNXTZ[JSYIJQcNIñJJYIZRTYÆ} :SYJQQFSLFLJS
IJ[FSYZSJFXXJRGQñJVZNNLSTWJYTZYIZRTZ[JRJS

... 1JX UWñOZLñX HTSYWJ QF [NTQJSHJ

NQX JZWJSY QJ UTZ[TNW JS RFNS JY VZc
QJX [FNSHZX QcTUUWJXXNTS _ JS XZN[F
F[FNJSY WJĩZX IJ Qc*LQNXJ JY IJ QF WT^
IWTNY IcJXUñWJW VZcZSJ Wñ[TQZYNTS X
IJ UZWX X^SINHFNXYJX SJ XJWFNY UTN
RNSFYNTSX VZN XTZNQQđWJSY QJX Wñ[T

.; 1 F L W ð [J U W T Q ñ Y

_ (TSKZXNTS IZ XTHNFQNXRJ UP
HQFWYñ IJ QF L W ð [J L ñ S ñ W F Q J _
QcMNXYTNWJ _ 5WJZ[J J]UñWNRJ
IJ QF L W ð [J L ñ S ñ W F Q J

9TZYJX QJX KTNX VZJ QcTS HMJWHMJ è X
J]FHY IJX NIñJX VZN XJ WFYYFHMJSY è C
WNJSSJ TS JXY FRJSñ è XJ WJUTWYJW è C
SñWFQJÆ RFNX QF RòRJ STYNTS UJZY WJ
[NHJX JY KTZWSNW IJX ñHQFNWHNXXJRJS
QJX UFWYNJX TGXHZWJX IZ XTHNFQNXRJ
UFLJX IZ UWJRNJW HMFUNYWJ OcFN HTR
è QF GFYFNQQJ SFUTQñTSNJSSJ VZN ñHV
[JWXFNWJÆ HJWFUWTHMJRJJSY [F STZ
WûQJ NIñTQTLNVZJ IJ QF L W ð [J L ñ S ñ W F Q J

1TWXVZJ QJX ñHWN[FNSX RNQNYFNWJX
IJ STZ[JQQJX RñYMTIJX IJ LZJWWJ FUUW
IJ YWTZUJX NS'SNRJSY UQZX STRGWJZXJ
IJ 3FUTQñTS JY UTZW[ZJX IcFWRJX GNJ
SñJX VZJ HJQQJX IJ HJ YJRUX NQX SJ XZU
VZJ QF LZJWWJ IJ[WF XJ IñHNIJW IFSX IJ
QñTSNJSSJX .Q KFZY VZJ QJX YFHYNVZ
XcFIFUYJW FZIWFRJ VZJ 3FUTQñTS F[FNY
QJX UñWNUñYNJX IZ HTRGFY XJ IñWTZQ
VZcFZYWJKTNXÆ RFNX QF 'S ITNY òYWJ
IJ QcJSSJRN 1JX RñYMTIJX IcNSXYWZHY
UWñUFWFYNTSX IZ XTQIFYJS [ZJ IJ HJYYJ
FHYNTS è QFVZJQQJ HMFHZZS ITNY òYW
FZ UWJRNJW XNLSFQ)Z MFZY JS GFX IJ

RJRGWJX I c ZS J FWRñ J [WFNRJSY XTQNIJ TSY
IZJ [JWX HJYYJ NXXZJ HFYFX YWTUMNVZJ IJX
SFZ]

1JX X^SINH FYX Wñ [TQZYNTSSFNWJX WFN
XTHNFQNX YJ J]FHYJRJSY IJ QF Rò RJ RFSNò
[FNSX RNQNYFNWJX WFNXTSSJSY XZW QF L
YTZY QJ XTHNFQNX RJ IFSX QF LWò [J Lñ Sñ W
YTZYJ HTRGNSFNXTS HTRRJ IJ [FSY FGTZYN
[TNJSY IFSX HMFVZJ LWò [J ZSJ NRNYFYNTS
ZSJ UWñ UFWFYNTS IZ LWFSI GTZQJ [JWXJRJS

1FSTZ [JQQQJVZNTXJ INY RFW] NXYJ X^SINH
Wñ [TQZYNTSSFNWJ X c JXY Iñ HQFWñ J KF [TW
Lñ Sñ WFQJ Iò X VZ c JQQJ F UZ UWJSIWJ ZSJ HQ
XJSX [WFNIJ XFITHY WNSJ IJX HTSXñ VZJSHJ
TZ IJ XTS TWNLNSFQNYñ UWTUWJ *QQJ F ñ
WTRUWJ F [JH QJX FSHNJSSJX HMFUJQQJX T
JY UTQNYNHNJSSJX VZNTSY MTWWJZW IJ QF
YWJW FZ HTSY WFNWJ IFSX QJ RTZ [JRJSY U
Wñ [TQZYNTSSFNWJ _ VZN IJUZN XQTS LYJR
è QF LWò [J Lñ Sñ WZRTQJ IZVZJQ QJ XTHNFG
IJX YWF [FNQQJZWX XJ INXYNSLZJ IJ HJQZN
FRFYJZWX

1JX XTHNFQNX YJX UFWQJRJSY FNWJX SJ
LWFSIJ NS (ZJSHJ VZJ X c NQX UFW [NJSSJSY
LWTZUJX YWò X IN [JWX JS UFWQFSY ZS QFS
QJZW KFZY IJX ñ QJHYJZWX TZ [WNJWX FXXJ
XJW IZUJW UFW IJX UMWFXJX WTS (FSYJX XZ
KZY ZWÆ NQX TSY GJXTNS IJ XJ UWñ XJSYJW
UMNQTX TUMJX FZ] GTZW LJT NX XYZUNI JX VZ
JSYJSIZX JS VZJXYNTSX XTHNFQJXÆ NQ QJ
IJ UTZ [TNW J]UQTNYJW IJX LJSX WNHMJX VZ
WNYJW IJ Q c MZRFSNYñ JS HTRRFSINYFSY I
UTQNYNVZJ XTHNFQNX YJ (JYYJ NS (ZJSHJ J
QNRFY NFX JY STX LWFSIX MTRRJX YWF [FNQ
UFWKTNX YWTU LWFSI è OJYJW QF HTSKZXI

QJZWX QJHYJZWXÆ NQX IñYJXYJSY QF I
YTZYJ UWTUFLFSIJ KFN YJ XZW HJ YJWW
UTZW UQFNWJ FZ] UMNQFSYMWTUJX
)FSX QF GTZHMJ IJ HJX UWñYJSIZX WJU
QñYFWNFY YTZYJX QJX KTW RZQJX XTHN
WñJQ 1F QZYYJ IJ HQFXXJ WJXYJ YTZOT
RFNX JQQJ ITNY òYWJ XZGTWITSSñJ è QF X
1cNSYJWSFYNTSFQNXRJ JXY ZSFWYNHQJ
QJX UQZX RTIñWñX XJ IñHQFWJSY UWòYX
RJSYX QJX UQZX XTQJSSJQXÆ RFNX QJL
XN IJX IJ[TNWX X1FñWñX HNUFYNTS IJX Y
ITNY òYWJ Qc•Z[WJ IJX YWF[FNQJJZWX J
QcNRUWNRJJ SHTWJ YTZX QJX OTZWX RF
YNTS HTSXNXYJ è [TYJW UTZW ZS UWTKJX
è QZN FXXZWJW QJX RT^JSX IJ XJ KFNWJ
è XJ ITSSJW ZS RFöYWJ *S'S Qc*YFY ITN
XJ LFWIJWFNY IJ HTSYJXYJW HJ VZJ *SLJ
RFNX HJYYJ INXUFWNYNTS FZWF QNJZ XJ
XN QTNSYFNS VZJ QcTS ITNY Xc^ UWñUFV
RJSY Qc*YFY UTZW LF[JW QJX UTQNYNHN.
QF RJNQQJZWJ UTQNYNVZJ UTZW KFNWJ
UWT[NXTNWJRJSY è WJSKTWHJW QF RFH
,WNGTZNQQJ VZN XJ OJYYJ è QcJFZ UTZ

1J5JYNY 5FWZñKñQF UWñYJSYNTS IJ YWFNYJW
XTHNFQNX YJ QJX VZJXYNTSX TZ[WNðWJX F[JWY
LWñ[NXYJX VZcNQX nÆSJ ITN[JSY OFRFNX XJ HW
IJ QF XTQNIFWNYñ XTHNFQJÆ}

& QcñUTVZJ Tþ QJX FSYNRNQNYFWNXYJX HTRF
UZGQñHYñY 5FWNXXñYSLZF UFW XTS UFYWNTYN.
FWYNHQJ XZW nÆEQJ IJ[TNW XFHWñÆ} JY XZV
YWNHTQTWJ VZN FUFWHTZWZ QJRTSIJ F[JHSTXL
JWOF S[NJW KñQNHNYFYNTSX FZ /ZW^IJ QF 8J
[JSLñIJX TZYWFLJX OJYñX UFW XJX IñYWFHYJZW
6ZFSINQ UFX XJ IFSX STX WZJX TS QJXFQZJ 1JX
IJ XcNSHQNSJWÆ NQX XJ XTSY WFSLñX F[JH WJX
XTHNFQNXRJ YWðX XFLJ

QF UQZNJ ScFZWfNY UFX WFNXTSSñFZYWJ
4S UTZWfNY WJRUNW IJX UFLJX JSYNñ
XTRRFNWJ IJX YMðXJX HTSYWFINHYTNWJX
QFYFSJXVZJX VZN KTWJRJSY QJ KTSI IJX MF
LWFSIXMTRRJXÆ WNJS SJQJXJRGFWWFXX
GNSJW IFSX QJZWX INXHTZWX UTRUJZ] K
QJZ] QcNSYWFSXNLJFSHJ QF UQZX FGXTQZ
QJ UQZX XTZUQJ :S ITHYJZW IZ XTHNFQNXR
QcFWYIJHTSHNQNJWQJX TUUTXNYNTSX UFV
HQFNW WñXZQYFY VZcNQ FNY YNWñ IJ QcñYZ
/cF[TZJ RF WFINHFQJ NSHTRUñYJSHJ JS HJX
HNQJXÆ OJ ScFNlcFNQQJZWX SZQQJRJSY G
YñUFWRNQJXLJSXFZ]VZJQXQJX UTQNYNHM
IJXF[FSYXÆ HJUJSIFS Y OJ SJRJ WñXTZX U
FIRJYYWJVZJ HJXTNY Qè QJ KTSI IJ QF UMNQ

1JX UTQñRNVZJX IJ /FZWðX F[JH (QJRJSHJ
YWñ IcZSJ RFSNðWJ UFWKFNYJRJSY NSHTS
HNFQNX YJX UFWQJRJSYFNWJX SJ UJZ[JSY V
FZ UZGQNH VZJ UFW QJZW LFQNR FYNFX JY
UJW QJZWX QJHYJZWX NQX TSY 'SN UFW U
INXHZXXNTS MTS &ZWTZYB SXUQdRGWJ
(QJRJSHJFZWJUWTHMJ è /FZWðX IcJRGWTZN
UFWYNXFSX nÆJS IJX XZGYNQNYñX RñYFUM
NSHFUF GQJX IJ QJ XZN[WJÆ}Æ NQ Sc^ F WI
UWTHMJ XFZK QcJRñYFUM^ZñZVWðÆ ScJXY
UFX UQZX RñYFUM^XNHNJS VZcNQ ScJXY OZ

4S [JSFNY IJ INXHZYJW QTS LZJRJSY FZ (TSXJNQ S
YNTSX QcZSJ UWTUTXFSY IcNS[NYJW QJX KññWFYN
LFLJW QF QZYYJ ñQJHYTWfQJ UFWYTZY Tþ HJQF XJW
IFS Y IJ UWñXJSYJW IJX HFSINIFYX UFWYTZY :S RJRG
GJXTNS INY NQ IcZS UJZl cFY YJSYNTS HFW QF YMð
UFWFöYWJl cFGTWIGN_FWWJ JY UFWFITJFQJ @(JXIJ
NSHTSHNQNFQJX XN TS JXXFNJ IJ WñXTZIWJ HJYYJ
RñYMTIJ SFYZWJQQJ JY RFWJNX YJ IJ WñXTZIWJ JY TZY
QNXYTH YTGWJ .QXJRGQJ VZJ UJWXTSSJ SJ HTRU
JKKJY NSNSYJQQNLNGQJ

)FSXQJSZRñWTIZ THYTGWJ (QJRJSHJ
XTSHTSYWFINHYJZWUTXXðIJ nÆQcFWY
JYYJWRNSJJSINXFSYÆ nÆ.QRcFUFWZ
HJWYFNSXUWTHñIñXIJUTQñRNVZJITSY
HTSHñIJWYWTUKFHNQJRJSYQJRTSTUT
/ñXZXÆ}

Ë
Ë Ë

*SKFHJ IJ HJ XTHNFQNXRJ GWZ^FSY GF
JXY J]UQTNYñ UFW QJX FRGNYNJZ] IJ YT
VZJQVZJX KFWHJZWX JY VZcFIRNWJSY QJ
QJ X^SINH FQNXRJ Wñ[TQZYNTSSFNWJ VZ
IJ SJ WNJS QFNXXJW IFSX QcNSIñHNXN
MTSSòYJRJSY J]UWNRñJ XFSX XZUJWHI
JSYJSIZXÆ TS SJ H MJWHMJ UQZX è INQZ
ZS (JZ[J IJ HTRRJSYFNWJX JRGWTZNQQñ
XcJKKTWHJ IcJRUQT^JW IJX RT^JSX IcJ]
OJYYJSY XZW QJX HMTXJX ZSJ UQJNSJ Q
UFWKFN YJRJSY è QF UQFHJ VZJ QJZW F
VZN FHHZXJSY YTZYJ QF [FQJZW IJX KTW
QNJZ IcFY YñSZJW QJX TUUTXNYNTSX NQ
YFYNTS X^SINH FQNX YJ QJX RJYYWJ JS
ZS FXUJHY FZXXN XTQNIJ VZJ UTXXNGQJ
QZYYJSY JSYWJ JZ]Æ JS'S TS WJUWñXJS
IJX RFXXJX Wñ[TQYñJX IJ YJQQJ RFSNðW
[TQYñX JS WJİTN[J ZSJ NRUWJXXNTS UQJ
1J QFSLFLJ SJ XFZW FN Y XZ)WJ UTZW U
XZQYFYX IcZSJ RFSNðWJ FXXZWñJÆ NQ
JSXJRGQJX IcNRFLJX HFUFSSQJXTHñJYU
QF XJZQJ NBMFZNYNTZSYJ FSFQ^XJ Wñ(ñHI
IJXXJSYNRJ SYX VZNHTWWJXUTSIJSY FZ
YNTSX IJ QF LZJWWJ JSLFLñJ UFW QJ XTH
HNñYñRTIJWSJ 1JXX^SINH FQNX YJX WñX
UWTGQðRJ JS HTSHJSYWFSY YTZY QJ XTH

IJ QF LWð[J LñSñWFQJÆ NQ Sc^ F UQZX FNSJ
QF HTSHNQNfYNTS IJX HTSYWFNWJX IFSX C
XF[FSYX T)HTZQXÆY GNJS IJXXNSñ JS XTW
UZNXXJ ^ F[TNW VZcZSJ XJZQJ NSYJWUWñY
HNFQNXRJ (JYYJRñYMTIJ FYTZXQJXF[FSYF
QF HTSSFNXXFSHJ YTYFQJ XZW QcFSFQ^XJ
'JWLXTSÆ JY UJZY òYWJ SJ UTZWWFNY TS
IcJ]JRUQJX HFUFQGQJX IJ RTSYWJW IcZSJ RF
KFNYJ QF [FQJZW IJX ITHYWNSJX IZ HñQðGW

4S F GJFZHTZU INXXJWYñ XZW QF UTXXNG
LWð[J LñSñWFQJÆ TS F UWñYJSIZ VZJ QF
SJ UTZ[FNY XJ WñXTZIWJ JS ZSJ XJZQJ GFY
FZ]LJSX XFUFY NVZJX JY XF[FSYX VZcNQ
LNJZXJRJSY IN)HNQJ IJ QFSHJW F[JH JSXJR
RFXJX IZ UWTQñYFWNFYÆ TS FFSFQ^XñQJ
VZJ UWñXJSYJWFNY ZSJ QZYYJ IJ[JSZJ ñST
XTHNFQNXJX XTHNTQTLZJX HTRRJ FZ INW
LWð[J LñSñWFQJ XJWFNY ZSJ Wò[JWNJ UTUZ
IJX IñGZYXIcZSRTZ[JRJSY TZ[WNJWÆ TS ST
IJ 8NISJ^ <JGG VZN F IñHWñYñ VZJ QF LWð[J
ZSJ NQQZXNTS IJ OTZSXXXYFNJSY [NYJ IñGF
HJX TZ[WNJWX FSLQFNX _ VZJ QJX UWTUWNñ
XñWNJZXJ STZX TSY XN XTZ[JSY UWñXJSYñX
XNYFNWJX IJ QF [ñWNYFGQJ HTSHJUYNIS IZ

6ZJ QF LWð[J LñSñWFQJ SJ XTNY UFX UTUZ
LQJYJWWJ HTSYJRUTWFNSJ HcJXY ZS UFZ[
[FQTNW HTSYWJ QF UTWYñJ MNXYTWNVZJ IJ
XJ INXYNSLZJSY UFW ZSJ J]YWFTWINSFNWJ

1F SFYZWJ IJ HJX FWYNHQJX SJ HTRUTWYJ UFX IJ
RJSYX XZW HJ XZOJYÆ RFNX OJ HWTNX VZJ QcTS U
HFYNTS UQZX HTRUQðYJ JSHTWJ IJX NIñJX IJ 'JWLXT
LWð[J LñSñWFQJ 1JRTZ[JRJSY IFSX QF UMNQTXUM
WJLFWIñ HTRRJ ZSYTZYNSIN[NXñÆ HJ VZN STZX HT
HTSHJUYNIS HFYFXWTUMNVZJ IZ XTHNFQNXRJ

'TZWIJF[ZQZYNTS IZ XTHNFQNXRJ

QF QZYYJ IJ HQFXXJÆ QJZW UJSXñJ JX
UFW IJX NS(ZJSHJX RñINñ[FQJXÆ QF HT
TZ UWTYñLñJ FZ RTNSX UFW QJX QTNX C
HTRRJ QcNIñFQ IJ QcTWLFSNXFYNTS TZI
LQJYJWWJ VZJ QcTS F NSWISXYñTOHJFWNR
UTZW UFWQJW IJX X^SINVZñX JY JS JKK
UTZW XZNY QcFHVZN XNYNTS 3JZXF[UZZWX
WNTSX ITSHINWJ VZJ QcF[JWXNTS VZJ Qc
QF LWð[J LñSñWFQJ IJ[WFN Y òYWJ WJLFV
UWñXTRUYNTS JS KF[JZW IJ HJQQJ HN
LFWIJSY QF QZYYJ IJ HQFXXJ HTRRJ QcJX
)cFZYWJ UFWY 8NISJ^ <JGG OTZNY Ic
J]FLñWñJ IJ HTRUñYJSHJÆ NQ F JZ QJ R
IJX ITXXNJWX UJZ NSYñWJXXFSYX JY QF I
ZSJ IJX HTRUNQFYNTSX QJX UQZX NSINL
QcMNXYTNWJ IZ YWFIJ ZSNTSNXRJÆ RF
GTWSñX VZN ScF UZ ñGQTZNW VZJ IJX LJS
HMNM JX UJWXTSSJX VZN TSY NSYWTIZNY
ScJSYJSIFNJSY UFX ZS RTY FZ XTHN FQN
JXY FZ UWJRNJW WFS L IJX FZYJZW X HTS
ñHTSTRNVZJ HTRRJ QcFXXZW JXJTSYWFJ
QJ SN[JFZ NSYJQQJHYZJQ IJ HJX MNXYTW

(cJXY HJ VZcTS [TNY UFW J]JRUQJ IFSX QJX JK
ZSNTSX UTZW TGYJSNW IJX QTNX QJZW ñ[NYFSY Q
FHYJX

9FWIJ SJ UTZ[FNY FWWN[JW è XJ WJSIWJ HTRU
QcTS F[FNY KFNYJ è 8NISJ^ <JGG VZN QZN XJRGQF

2ñYNSI XTHN FQNXRJ JB &SLQJYñMWN[FNS F WJ
GWJ[JY IJ XT HñFTQZ XW\$JRJSYÆ QJ OZNQQJY
XFNWJ LñSñWFQ KWFS ñFNX IJ Qc*]UTXNYNTS IJ 8F
JXY FSNRñ IZ RJNQJZW JXUWNY IñRTHW FYNVZJ
HFNS ñFXY RòRJ ZS XZHM ñFQñFXJXTHN FNTSX TZ[W
FHHZJNQQNW HTRRJ XZSHN FNY NFJS TOZM WQJWJ
FZWFNY ZSJ ñYZIJ FRZXFSYJ è KFNWJ XZW QJX U
IJ UFWJNQX GWJ[JYX IñQN[WñX XTNY U FZWX QJLTZ
XTHN FQNY WFWW XJ GNJS NSKTWRñJ

des exemples nous montrent d'ailleurs qu'on peut être un illustre professionnel de l'histoire et un esprit moins que médiocre.

Je n'attache pas d'importance, non plus, aux objections que l'on adresse à la grève générale en s'appuyant sur des considérations d'ordre pratique ; c'est revenir à l'ancienne utopie que vouloir fabriquer sur le modèle des récits historiques des hypothèses relatives aux luttes de l'avenir et aux moyens de supprimer le capitalisme. Il n'y a aucun procédé pour pouvoir prévoir l'avenir d'une manière scientifique, ou même pour discuter sur la supériorité que peuvent avoir certaines hypothèses sur d'autres ; trop d'exemples mémorables nous démontrent que les plus grands hommes ont commis des erreurs prodigieuses en voulant, ainsi, se rendre maîtres des futurs, même des plus voisins¹³⁸.

Et cependant nous ne saurions agir sans sortir du présent, sans raisonner sur cet avenir qui semble condamné à échapper toujours à notre raison. L'expérience nous prouve que des *constructions d'un avenir indéterminé dans les temps* peuvent avoir une grande efficacité et n'avoir que bien peu d'inconvénients, lorsqu'elles sont d'une certaine nature ; cela a lieu quand il s'agit de mythes dans lesquels se retrouvent les tendances les plus fortes d'un peuple, d'un parti ou d'une classe, tendances qui viennent se présenter à l'esprit avec l'insistance d'instincts dans toutes les circonstances de la vie et qui donnent un aspect de pleine réalité à des espoirs d'action prochaine sur lesquels se fonde la réforme de la volonté. Nous savons que ces mythes sociaux n'empêchent d'ailleurs nullement l'homme de savoir tirer profit de toutes les observations qu'il fait au cours de sa vie et ne font point obstacle à ce qu'il remplisse

138. Les erreurs commises par Marx sont nombreuses et parfois énormes. (Cf. G. Sorel, *Saggi di critica del marxismo*, pp. 51-57.)

ses occupations normales¹³⁹.

C'est ce que l'on peut montrer par de nombreux exemples.

Les premiers chrétiens attendaient le retour du Christ et la ruine totale du monde païen, avec l'instauration du royaume des saints, pour la fin de la première génération. La catastrophe ne se produisit pas, mais la pensée chrétienne tira un tel parti du mythe apocalyptique que certains savants contemporains voudraient que toute la prédication de Jésus eût porté sur ce sujet unique¹⁴⁰. — Les espérances que Luther et Calvin avaient formées sur l'exaltation religieuse de l'Europe ne se sont nullement réalisées ; très rapidement ces Pères de la Réforme ont paru être des hommes d'un autre monde ; pour les protestants actuels, ils appartiennent plutôt au Moyen Âge qu'aux temps modernes et les problèmes qui les inquiétaient le plus occupent fort peu de place dans le protestantisme contemporain. Devrons-nous contester, pour cela, l'immense résultat qui est sorti de leurs rêves de rénovation chrétienne ? — On peut reconnaître facilement que les vrais développements de la Révolution ne ressemblent nullement aux tableaux enchanteurs qui avaient enthousiasmé ses premiers adeptes : mais sans ces tableaux la Révolution aurait-elle pu vaincre ? Le mythe était fort mêlé d'utopies¹⁴¹, parce qu'il avait été formé par une société passionnée pour la littérature d'imagination, pleine de confiance dans la *petite science* et fort peu au courant de l'histoire économique du passé. Ces utopies ont été

139. On a souvent fait remarquer que des sectaires anglais ou américains, dont l'exaltation religieuse était entretenue par les mythes apocalyptiques, n'en étaient pas moins souvent des hommes très pratiques.

140. Cette doctrine occupe, à l'heure actuelle, une grande place dans l'exégèse allemande ; elle a été apportée en France par l'abbé Loisy.

141. Cf. la lettre à Daniel Halévy, IV.

vaines ; mais on peut se demander si la Révolution n'a pas été une transformation beaucoup plus profonde que celles qu'avaient rêvées les gens qui, au XVIII^e siècle, fabriquaient des utopies sociales. — Tout près de nous. Mazzini a poursuivi ce que les hommes sages de son temps nommèrent une folle chimère ; mais on ne peut plus douter aujourd'hui que sans Mazzini l'Italie ne serait jamais devenue une grande puissance et que celui-ci a beaucoup plus fait pour l'unité italienne que Cavour et tous les politiques de son école.

Il importe donc fort peu de savoir ce que les mythes renferment de détails destinés à apparaître réellement sur le plan de l'histoire future ; ce ne sont pas des almanachs astrologiques ; il peut même arriver que rien de ce qu'ils renferment ne se produise, — comme ce fut le cas pour la catastrophe attendue par les premiers chrétiens¹⁴². Dans la vie courante ne sommes nous pas habitués à reconnaître que la réalité diffère beaucoup des idées que nous nous en étions faites avant d'agir ? Et cela ne nous empêche pas de continuer à prendre des résolutions. Les psychologues disent qu'il y a hétérogénéité entre les fins réalisées et les fins données : la moindre expérience de la vie nous révèle cette loi, que Spencer a transportée dans la nature, pour en tirer sa théorie de la multiplication des effets¹⁴³.

Il faut juger les mythes comme des moyens d'agir sur le présent et toute discussion sur la manière de les appliquer matériellement sur le cours de l'histoire est dépourvue

¹⁴². J'ai essayé de montrer comment à ce mythe social qui s'est évanoui, a succédé une dévotion qui a conservé une importance capitale dans la vie catholique : cette évolution du social à l'individuel me semble toute naturelle dans une religion. (*Le système historique de Renan*, pp. 374-382.)

¹⁴³. Je crois bien que tout l'évolutionnisme de Spencer doit s'expliquer, d'ailleurs, par une émigration de la psychologie dans la physique.

de sens. *C'est l'ensemble du mythe qui importe seul ; ses parties n'offrent d'intérêt que par le relief qu'ils donnent à l'idée contenue dans la construction.* Il n'est donc pas utile de raisonner sur les incidents qui peuvent se produire au cours de la guerre sociale et sur les conflits décisifs qui peuvent donner la victoire au prolétariat ; alors même que les révolutionnaires se tromperaient, du tout au tout, en se faisant un tableau fantaisiste de la grève générale, ce tableau pourrait avoir été, au cours de la préparation à la révolution, un élément de force de premier ordre, s'il a admis, d'une manière parfaite, toutes les aspirations du socialisme et s'il a donné à l'ensemble des pensées révolutionnaires une précision et une raideur que n'auraient pu leur fournir d'autres manières de penser.

Pour apprécier la portée de l'idée de grève générale, il faut donc abandonner tous les procédés de discussion qui ont cours entre politiciens, sociologues ou gens ayant des prétentions à la science pratique. On peut concéder aux adversaires tout ce qu'ils s'efforcent de démontrer, sans réduire, en aucune façon, la valeur de la thèse qu'ils croient pouvoir réfuter ; il importe peu que la grève générale soit une réalité partielle, ou seulement un produit de l'imagination populaire. Toute la question est de savoir si la grève générale contient bien tout ce qu'attend la doctrine socialiste du prolétariat révolutionnaire.

Pour résoudre une pareille question, nous ne sommes plus réduits à raisonner savamment sur l'avenir ; nous n'avons pas à nous livrer à de hautes considérations sur la philosophie, sur l'histoire et sur l'économie ; nous ne sommes pas sur le domaine des idéologies, mais nous pouvons rester sur le terrain des faits que l'on peut observer. Nous avons à interroger les hommes qui prennent une part très active au mouvement réellement révolutionnaire au sein du prolétariat, qui n'aspirent point à monter dans la bourgeoisie et dont l'esprit n'est pas dominé par des

préjugés corporatifs. Ces hommes peuvent se tromper sur une infinité de questions de politique, d'économie ou de morale ; mais leur témoignage est décisif, souverain et irréformable quand il s'agit de savoir quelles sont les représentations qui agissent sur eux et sur leurs camarades de la manière la plus efficace, qui possèdent, au plus haut degré, la faculté de s'identifier avec leur conception socialiste, et grâce auxquelles la raison, les espérances et la perception des faits particuliers semblent ne plus faire qu'une seule unité¹⁴⁴.

Grâce à eux, nous savons que la grève générale est bien ce que j'ai dit : le *mythe* dans lequel le socialisme s'enferme tout entier, une organisation d'images capables d'évoquer instinctivement tous les sentiments qui correspondent aux diverses manifestations de la guerre engagée par le socialisme contre la société moderne. Les grèves ont engendré dans le prolétariat les sentiments les plus nobles, les plus profonds et les plus moteurs qu'il possède ; la grève générale les groupe tous dans un tableau d'ensemble et, par leur rapprochement, donne à chacun d'eux son maximum d'intensité ; faisant appel à des souvenirs très cuisants de conflits particuliers, elle colore d'une vie intense tous les détails de la composition présentée à la conscience. Nous obtenons ainsi cette intuition du socialisme que le langage ne pouvait pas nous donner d'une manière parfaitement claire — et nous l'obtenons dans un ensemble perçu instantanément¹⁴⁵.



Nous pouvons encore nous appuyer sur un autre témoignage pour démontrer la puissance de l'idée de grève gé-

144. C'est encore une application des thèses bergsoniennes.

145. C'est la connaissance parfaite de la philosophie bergsonienne.

nérale. Si cette idée était une pure chimère, comme on le dit si fréquemment, les socialistes parlementaires ne s'échaufferaient pas tant pour la combattre ; je ne sache pas qu'ils aient jamais rompu des lances contre les espérances insensées que les utopistes ont continué de faire miroiter aux yeux éblouis du peuple¹⁴⁶. Dans une polémique relative aux réformes sociales réalisables, Clemenceau faisait ressortir ce qu'a de machiavélique l'attitude de Jaurès quand il est en face d'illusions populaires : il met sa conscience à l'abri de « quelque sentence habilement balancée », mais si habilement balancée qu'elle « sera distraitement accueillie par ceux qui ont le plus grand besoin d'en pénétrer la substance, tandis qu'ils s'abreuvèrent avec délices à la rhétorique trompeuse des joies terrestres à venir » (*Aurore*, 28 décembre 1905). Mais quand il s'agit de la grève générale, c'est tout autre chose ; nos politiciens ne se contentent plus de réserves compliquées ; ils parlent avec violence et s'efforcent d'amener leurs auditeurs à abandonner cette conception.

La cause de cette attitude est facile à comprendre : les politiciens n'ont aucun danger à redouter des utopies qui présentent au peuple un mirage trompeur de l'avenir et orientent « les hommes vers des réalisations prochaines de terrestre félicité, dont une faible partie ne peut être scientifiquement le résultat que d'un très long effort ». (C'est ce que font les politiciens socialistes d'après Clemenceau.) Plus les électeurs croiront facilement aux *forces magiques de l'Etat*, plus ils seront disposés à voter

146. Je n'ai pas souvenir que les socialistes officiels aient montré tout le ridicule des romans de Bellamy, qui ont eu un si grand succès. Ces romans auraient d'autant mieux nécessité une critique qu'ils présentent au peuple un idéal de vie toute bourgeoise. Ils étaient un produit naturel de l'Amérique, pays qui ignore la lutte de classe ; mais en Europe, les théoriciens de la lutte de classe ne les auraient-ils pas compris ?

pour le candidat qui promet des merveilles ; dans la lutte électorale, il y a une surenchère continuelle : pour que les candidats socialistes puissent passer sur le corps des radicaux, il faut que les électeurs soient capables d'accepter toutes les espérances¹⁴⁷ ; aussi, nos politiciens socialistes se gardent-ils bien de combattre d'une manière efficace l'utopie du bonheur facile.

S'ils combattent la grève générale, c'est qu'ils reconnaissent, au cours de leurs tournées de propagande, que l'idée de grève générale est si bien adaptée à l'âme ouvrière qu'elle est capable de la dominer de la manière la plus absolue et de ne laisser aucune place aux désirs que peuvent satisfaire les parlementaires. Ils s'aperçoivent que cette idée est tellement motrice qu'une fois entrée dans les esprits, ceux-ci échappent à tout contrôle de maîtres et qu'ainsi le pouvoir des députés serait réduit à rien. Enfin ils sentent, d'une manière vague, que tout le socialisme pourrait bien être absorbé par la grève générale, ce qui rendrait fort inutiles tous les compromis entre les groupes politiques en vue desquels a été constitué le régime parlementaire.

L'opposition des socialistes officiels fournit donc une confirmation de notre première enquête sur la portée de la grève générale.

147. Dans l'article que j'ai déjà cité, Clemenceau rappelle que Jaurès a pratiqué cette surenchère dans un grand discours prononcé à Béziers.

2. — Recherches faites pour perfectionner le marxisme. — Manière de l'éclairer en partant de la grève générale : lutte de classe ; — préparation à la révolution et absence d'utopies ; — caractère irréformable de la révolution.

Il nous faut maintenant aller plus loin et demander si le tableau fourni par la grève générale est vraiment complet, c'est à dire s'il comprend tous les éléments de la lutte reconnus par le socialisme moderne. Mais tout d'abord il faut bien préciser la question, ce qui sera facile en partant des explications données plus haut sur la nature de cette construction. Nous avons vu que la grève générale doit être considérée comme un ensemble indivisé ; par suite aucun détail d'exécution n'offre aucun intérêt pour l'intelligence du socialisme ; il faut même ajouter que l'on est toujours en danger de perdre quelque chose de cette intelligence quand on essaie de décomposer cet ensemble en parties. Nous allons essayer de montrer qu'il y a une identité fondamentale entre les thèses capitales du marxisme et les aspects d'ensemble que fournit le tableau de la grève générale.



Cette affirmation ne manquera pas que de paraître paradoxale à plus d'une personne ayant lu les publications des marxistes les plus autorisés. Il a existé, en effet, pendant très longtemps, une hostilité fort déclarée dans les milieux marxistes contre la grève générale. Cette tradition a beaucoup nui aux progrès de la doctrine de Marx ; et ce n'est pas le plus mauvais exemple que l'on puisse prendre pour montrer que les disciples tendent, en général, à restreindre

la portée de la pensée magistrale. La *nouvelle école* a eu beaucoup de peine à se dégager de ces influences ; elle a été formée par des personnes qui avaient reçu à un très haut degré une empreinte marxiste et elle a été longtemps avant de connaître que les objections adressées à la grève générale provenaient de l'incapacité des représentants officiels du marxisme plutôt que des principes mêmes de la doctrine¹⁴⁸.

La *nouvelle école* a commencé son émancipation le jour où elle a clairement discerné que les formules du socialisme s'éloignaient souvent beaucoup de l'esprit de Marx et qu'elle a préconisé un retour à cet esprit. Ce n'était pas sans une certaine stupéfaction qu'elle s'apercevait que l'on avait mis sur le compte du maître de prétendues inventions qui provenaient de ses prédécesseurs ou qui même étaient des lieux communs à l'époque où fut rédigé le *Manifeste communiste*. Suivant un auteur qui a sa place parmi les gens [bien] informés — selon le gouvernement et le *Musée Social* — « l'accumulation [du capital dans les mains de quelques individus] est une des grandes découvertes de Marx, une des trouvailles dont il était le plus fier »¹⁴⁹. N'en déplaise à la science historique de ce notable universitaire, cette thèse était une de celles qui couraient les rues avant que Marx eût jamais rien écrit et elle était devenue un dogme dans le monde socialiste à la fin du règne de Louis-Philippe. Il y a quantité de thèses marxistes du même genre.

Un pas décisif fut fait vers la réforme lorsque ceux des

148. Dans un article sur *l'Introduction à la métaphysique*, publié en 1903, Bergson signale que les disciples sont toujours portés à exagérer les divergences qui existent entre les maîtres et que « le maître, en tant qu'il formule, développe, traduit en idées abstraites ce qu'il apporte, est déjà, en quelque sorte, un disciple vis-à-vis de lui-même ». (*Cahiers de la Quinzaine*, 12^e cahier de la IV^e, série, pp. 22-23.)

149. A. Métin, *op. cit.*, p. 191.

marxistes qui aspiraient à penser librement, se furent mis à étudier le mouvement syndical ; ils découvrirent que « les purs syndicaux ont plus à nous apprendre qu'ils n'ont à apprendre de nous »¹⁵⁰. C'était le commencement de la sagesse ; on s'orientait vers la voie réaliste qui avait conduit Marx à ses véritables découvertes ; on pouvait revenir aux seuls procédés qui méritent le nom de philosophiques, « car les idées vraies et fécondes sont autant de prises de contact avec des courants de réalité », et elles « doivent la meilleure part de leur luminosité à la lumière que leur ont renvoyée, par réflexion, les faits et les applications où elles ont conduit, la clarté d'un concept n'étant guère autre chose, au fond, que l'assurance enfin contractée de le manipuler avec profit »¹⁵¹. Et on peut encore utilement citer une autre profonde pensée de Bergson : « On n'obtient pas de la réalité une intuition, c'est-à-dire une *sympathie intellectuelle avec ce qu'elle a de plus intérieur*, si l'on n'a pas gagné sa confiance par une large camaraderie avec ses manifestations superficielles. Et il ne s'agit pas simplement de s'assimiler les faits marquants ; il en faut *accumuler et fondre ensemble* une si énorme masse qu'on soit assuré, dans cette fusion, de neutraliser les unes par les autres toutes les idées préconçues et prématurées que les observateurs ont pu déposer, à leur insu, au fond de leurs observations. Alors seulement se dégage la matérialité brute des faits connus. » On parvient enfin à ce que Bergson nomme une *expérience intégrale*¹⁵².

Grâce au nouveau principe, on arriva bien vite à reconnaître que toutes les affirmations dans le cercle desquelles on avait prétendu enfermer le socialisme, sont d'une déplorable insuffisance ou qu'elles sont souvent plus dange-

¹⁵⁰. G. Sorel. *Avenir socialiste des syndicats*, p. 12.

¹⁵¹. Bergson, *loc. cit.*, p. 21.

¹⁵². Bergson, *loc. cit.*, pp. 24-25.

reuses qu'utiles. C'est le respect superstitieux voué par la socialdémocratie à la scolastique de ses doctrines qui a rendu stériles tous les efforts tentés en Allemagne en vue de perfectionner le marxisme.

Lorsque la *nouvelle école* eut acquis une pleine intelligence de la grève générale et qu'elle eut ainsi atteint la profonde intuition du mouvement ouvrier, elle découvrit que toutes les thèses socialistes possédaient une clarté qui leur avait manqué jusque-là, dès qu'on les interprétait en évoquant à leur aide cette grande construction ; elle s'aperçut que l'appareil lourd et fragile que l'on avait fabriqué en Allemagne pour expliquer les doctrines de Marx, était à rejeter si l'on voulait suivre exactement les transformations contemporaines de l'idée prolétarienne ; elle découvrit que la notion de la grève générale mettait en mesure d'explorer avec fruit tout le vaste domaine du marxisme, qui était resté jusque-là à peu près inconnu aux pontifes qui prétendaient régenter le socialisme. Ainsi les principes fondamentaux du marxisme ne seraient parfaitement intelligibles que si l'on s'aide du tableau de la grève générale, et, d'autre part, on peut penser que ce tableau ne prend toute sa signification que pour ceux qui sont nourris de la doctrine de Marx.



A. — Tout d'abord, je vais parler de la lutte de classe, qui est le point de départ de toute réflexion socialiste et qui a tant besoin d'être élucidée depuis que des sophistes s'efforcent d'en donner une idée fausse.

1^o Marx parle de la société comme si elle était coupée en deux groupes foncièrement antagonistes ; cette thèse dichotomique a été souvent combattue au nom de l'observation et il est certain qu'il faut un certain effort de l'esprit

pour la trouver vérifiée dans les phénomènes de la vie commune.

La marche de l'atelier capitaliste fournit une première approximation et le travail aux pièces joue un rôle essentiel dans la formation de l'idée de classe ; il met, en effet, en lumière une opposition très nette d'intérêts se manifestant sur le prix des objets¹⁵³ : les travailleurs se sentent dominés par les patrons d'une manière analogue à celle dont se sentent dominés les paysans par les marchands et les prêteurs d'argent urbains ; l'histoire montre qu'il n'y a guère d'opposition économique plus clairement sentie que celle-ci ; campagnes et villes forment deux pays ennemis depuis qu'il y a une civilisation¹⁵⁴. Le travail aux pièces montre aussi que dans le monde des salariés il y a un groupe d'hommes ayant la confiance du patron et qui n'appartiennent pas au monde du prolétariat.

La grève apporte une clarté nouvelle ; elle sépare, mieux que les circonstances journalières de la vie, les intérêts et les manières de penser des deux groupes de salariés ; il devient alors clair que le groupe administratif aurait une tendance naturelle à constituer une petite aristocratie ; c'est pour ces gens que le socialisme d'Etat serait avantageux, parce qu'ils s'élèveraient d'un cran dans la hiérarchie sociale.

Mais toutes les oppositions prennent un caractère de netteté extraordinaire quand on suppose les conflits grossis jusqu'au point de la grève générale ; alors toutes les parties de la structure économique-juridique, en tant que

153. Je ne sais pas si les *savants* ont toujours bien compris le rôle du travail aux pièces. Il est évident que la fameuse formule : « Le producteur devrait pouvoir racheter son produit » provient de réflexions faites sur le travail aux pièces.

154. « On peut dire que l'histoire économique de la société roule sur cette antithèse », de la ville et de la campagne (*Capital*, tome I, p. 152, col. 1.)

celle-ci est regardée du point de vue de la lutte de classe, sont portées à leur perfection ; la société est bien divisée en deux camps, et seulement en deux, sur un champ de bataille. Aucune explication philosophique des faits observés dans la pratique ne pourrait fournir d'aussi vives lumières que le tableau si simple que l'évocation de la grève générale met devant les yeux.

2° On ne saurait concevoir la disparition du commandement capitaliste si l'on ne supposait l'existence d'un ardent sentiment de révolte qui ne cesse de dominer l'âme ouvrière ; mais l'expérience montre que, très souvent, les révoltes d'un jour sont bien loin d'avoir le ton qui est véritablement spécifique du socialisme ; les colères les plus violentes ont dépendu, plus d'une fois, de passions qui pouvaient trouver satisfaction dans le monde bourgeois ; on voit beaucoup de révolutionnaires abandonner leur ancienne intransigeance lorsqu'ils rencontrent une voie favorable¹⁵⁵. — Ce ne sont pas seulement les satisfactions d'ordre matériel qui produisent ces fréquentes et scandaleuses conversions ; l'amour-propre est, encore plus que l'argent, le grand moteur du passage de la révolte à la bourgeoisie. — Cela serait peu de chose s'il ne s'agissait que de personnages exceptionnels ; mais on a souvent soutenu que la psychologie des masses ouvrières est si facilement adaptable à l'ordre capitaliste que la paix sociale serait rapidement obtenue pour peu que les patrons voulussent bien y mettre un peu du leur.

G. Le Bon prétend qu'on se trompe beaucoup lorsqu'on croit aux instincts révolutionnaires des foules, que leurs

155. On se rappelle que l'éruption de la Martinique a fait périr un gouverneur qui, en 1879, avait été un des protagonistes du congrès socialiste de Marseille. La Commune, elle-même, n'a pas été funeste à tous ses partisans ; plusieurs ont eu d'assez belles carrières ; l'ambassadeur de la France, à Rome, s'était distingué, en 1871, parmi ceux qui avaient demandé la mort des otages.

tendances sont conservatrices, que toute la puissance du socialisme provient de l'état mental, passablement détraqué, de la bourgeoisie ; il est persuadé que les masses iront toujours à un César¹⁵⁶. Il y a beaucoup de vrai dans ces jugements qui sont fondés sur une connaissance très étendue des civilisations ; mais il faut ajouter un correctif aux thèses de G. Le Bon ; ces thèses ne valent que pour des sociétés dans lesquelles manque la notion de lutte de classe.

L'observation montre que cette notion se maintient avec une force indestructible dans tous les milieux qui sont atteints par l'idée de grève générale : plus de paix sociale possible, plus de routine résignée, plus d'enthousiasme pour des maîtres bienfaisants ou glorieux, le jour où les plus minimes incidents de la vie journalière deviennent des symptômes de l'état de lutte entre les classes, où tout conflit est un incident de guerre sociale, où toute grève engendre la perspective d'une catastrophe totale. L'idée de grève générale est à ce point motrice qu'elle entraîne dans le sillage révolutionnaire tout ce qu'elle touche. Grâce à elle, le socialisme reste toujours jeune, les tentatives faites pour réaliser la paix sociale semblent enfantines, les désertions de camarades qui s'embourgeoisent, loin de décourager les masses, les excitent davantage à la révolte ; en un mot, la scission n'est jamais en danger de disparaître.

3° Les succès qu'obtiennent les politiciens dans leurs tentatives destinées à faire sentir ce qu'ils nomment l'influence prolétarienne dans les institutions bourgeoises, constituent un très grand obstacle au maintien de la notion de lutte de classe. Le monde a toujours vécu de transactions entre les partis et l'ordre a toujours été provisoire ;

156. G. Le Bon, *Psychologie du socialisme*, 3^e édition, p. 111 et pp. 457-459. L'auteur, traité, il y a quelques années, d'imbécile par les petits matamores du socialisme universitaire, est l'un des physiciens les plus originaux de notre temps.

il n'y a pas de changement, si considérable qu'il soit, qui puisse être regardé comme impossible dans un temps comme le nôtre, qui a vu tant de nouveautés s'introduire d'une manière imprévue. C'est par des compromis successifs que s'est réalisé le progrès moderne ; pourquoi ne pas poursuivre les fins du socialisme par des procédés qui ont si bien réussi ? On peut imaginer beaucoup de moyens propres à donner satisfaction aux désirs les plus pressants des classes malheureuses. Pendant longtemps ces projets d'amélioration furent inspirés par un esprit conservateur, féodal ou catholique ; on voulait, disait-on, arracher les masses à l'influence des démagogues. Ceux-ci, menacés dans leurs situations, moins par leurs anciens ennemis que par les politiciens socialistes, imaginent aujourd'hui des projets pourvus de couleurs progressives, démocratiques, libre-penseuses. On commence enfin à nous menacer de compromis socialistes !

On ne prend pas toujours garde à ce que beaucoup d'organisations politiques, de systèmes d'administration et de régimes financiers peuvent se concilier avec la domination d'une bourgeoisie. Il ne faut pas toujours attacher grande valeur à des attaques violentes formulées contre la bourgeoisie ; elles peuvent être motivées par le désir de réformer le capitalisme et de le perfectionner¹⁵⁷. Il semble qu'il y ait aujourd'hui pas mal de gens qui sacrifieraient volontiers l'héritage, comme les saint-simoniens, tout en étant fort loin de désirer la disparition du régime capitaliste¹⁵⁸.

157. Je connais, par exemple, un catholique fort éclairé qui manifeste avec une singulière acrimonie son mépris pour la bourgeoisie française : mais son idéal est l'américanisme c'est-à-dire un capitalisme très jeune et très actif.

158. P. de Rousiers a été très frappé de voir aux Etats-Unis comment des pères riches forcent leurs fils à gagner leur vie ; il a rencontré souvent « des Français profondément choqués de ce qu'ils appellent l'égoïsme

La grève générale supprime toutes les conséquences idéologiques de toute politique sociale possible ; ses partisans regardent les réformes, même les plus populaires, comme ayant un caractère bourgeois ; rien ne peut atténuer pour eux l'opposition fondamentale de la lutte de classe. Plus la politique des réformes sociales deviendra prépondérante, plus le socialisme éprouvera le besoin d'opposer au tableau du progrès qu'elle s'efforce de réaliser, le tableau de la catastrophe totale que la grève générale fournit d'une manière vraiment parfaite.



B. — Examinons maintenant divers aspects très essentiels de la révolution marxiste en les rapprochant de la grève générale.

1^o Marx dit que le prolétariat se présentera, au jour de la révolution, discipliné, uni, organisé par le mécanisme même de la production. Cette formule si concentrée ne serait pas bien claire si nous ne la rapprochions du contexte : d'après Marx, la classe ouvrière sent peser sur elle un régime dans lequel « s'accroît la misère, l'oppression, l'esclavage, la dégradation, l'exploitation » et contre lequel elle organise une résistance toujours croissante, jusqu'au jour où toute la structure sociale s'effondre¹⁵⁹. Maintes fois on a contesté l'exactitude de cette description fameuse, qui semble beaucoup mieux convenir aux temps du *Manifeste* (1847) qu'aux temps du *Capital* (1867) ; mais cette objection ne doit pas nous arrêter et elle doit être écartée au moyen de la théorie des mythes. Les divers termes que

des pères américains. Il leur semble révoltant qu'un homme riche n'établisse pas son fils ». (*La vie américaine, L'éducation et la société*, p. 9.)

159. *Capital*, tome I, p 342, col. 1.

Marx emploie pour dépeindre la préparation au combat décisif, ne doivent pas être pris pour des constatations matérielles, directes et déterminées dans le temps ; c'est l'ensemble seul qui doit nous frapper et cet ensemble est parfaitement clair : Marx entend nous faire comprendre que toute la préparation du prolétariat dépend uniquement de l'organisation d'une résistance obstinée, croissante et passionnée contre l'ordre de choses existant.

Cette thèse est d'une importance suprême pour la saine intelligence du marxisme ; mais elle a été souvent contestée, sinon en théorie, du moins en pratique ; on a soutenu que le prolétariat devait se préparer à son rôle futur par d'autres voies que par celles du syndicalisme révolutionnaire. C'est ainsi que les docteurs de la coopération soutiennent qu'il faut accorder à leur recette une place notable dans l'œuvre d'affranchissement ; les démocrates disent qu'il est essentiel de supprimer tous les préjugés qui proviennent de l'ancienne influence catholique, etc. Beaucoup de révolutionnaires croient que, si utile que puisse être le syndicalisme, il ne saurait suffire à organiser une société qui a besoin d'une philosophie, d'un droit nouveau, etc. ; comme la division du travail est une loi fondamentale du monde, le socialisme ne doit pas rougir de s'adresser aux spécialistes qui ne manquent point en matière de philosophie et de droit. Jaurès ne cesse de répéter ces balivernes. Cet *élargissement* du socialisme est contraire à la théorie marxiste aussi bien qu'à la conception de la grève générale ; mais il est évident que la grève générale commande la pensée d'une manière infiniment plus claire que toutes les formules.

2° J'ai appelé l'attention sur le danger que présentent pour l'avenir d'une civilisation les révolutions qui se produisent dans une ère de déchéance économique ; tous les marxistes ne semblent pas s'être bien rendu compte de la pensée de Marx sur ce point. Celui-ci croyait que

la grande catastrophe serait précédée d'une crise économique énorme ; mais il ne faut pas confondre les crises dont Marx s'occupe, avec une déchéance ; les crises lui apparaissaient comme le résultat d'une aventure trop hasardeuse de la production qui a créé des forces productives hors de proportion avec les moyens régulateurs dont dispose automatiquement le capitalisme de l'époque. Une telle aventure suppose que l'on a vu l'avenir ouvert aux plus puissantes entreprises et que la notion du progrès économique est tout à fait prépondérante à une telle époque. Pour que les classes moyennes dont les conditions d'existence passable correspondent encore à l'ère capitaliste, puissent se joindre au prolétariat, il faut que la production future soit capable de leur apparaître aussi brillante qu'apparut autrefois la conquête de l'Amérique aux paysans anglais qui quittèrent la vieille Europe pour se lancer dans une vie d'aventures.

La grève générale conduit aux mêmes considérations. Les ouvriers sont habitués à voir réussir leurs révoltes contre les nécessités imposées par le capitalisme durant les époques de prospérité, en sorte qu'on peut dire que le seul fait d'identifier révolution et grève générale éloigne toute pensée de concevoir qu'une transformation essentielle du monde puisse résulter de la décadence économique. Les ouvriers se rendent également bien compte que les paysans et les artisans ne marcheront avec eux que si l'avenir paraît tellement beau que l'industrie soit en état d'améliorer non seulement le sort de ses producteurs, mais

encore celui de tout le monde¹⁶⁰.

Il est très important de mettre toujours en relief ce caractère de haute prospérité que doit posséder l'industrie pour permettre la réalisation du socialisme ; car l'expérience nous montre que c'est en cherchant à combattre le progrès du capitalisme et à sauver les moyens d'existence des classes en voie de décadence que les prophètes de la paix sociale cherchent surtout à capter la faveur populaire. Il faut présenter, d'une manière saisissante, les liens qui rattachent la révolution au progrès constant et rapide de l'industrie¹⁶¹.

3° On ne saurait trop insister sur ce fait que le marxisme condamne toute hypothèse construite par les utopistes sur l'avenir. Le professeur Brentano, de Munich, a raconté qu'en 1869 Marx écrivait à son ami Beesly, qui avait publié un article sur l'avenir de la classe ouvrière, qu'il l'avait tenu jusque-là pour le seul Anglais révolutionnaire et qu'il le tenait désormais pour un réactionnaire, — car, disait-il, « qui compose un programme pour l'avenir est un réactionnaire »¹⁶². Il estimait que le prolétariat n'avait point à suivre

160. On ne saurait trop insister sur ce point et il n'est pas difficile de reconnaître que les propagandistes sont amenés à revenir fréquemment sur cet aspect de la révolution sociale. Celle-ci se produira quand les classes intermédiaires seront encore en vie, mais quand elles auront été écoeurées par les farces de la paix sociale et quand il se trouvera des conditions de si grand progrès économique que l'avenir se colorera d'une manière favorable pour tout le monde.

161. Kautsky est souvent revenu sur cette idée qui était particulièrement chère à Engels.

162. Bernstein dit, à ce propos, que Brentano a pu exagérer un peu, mais que « le mot cité par lui ne s'éloigne pas beaucoup de la pensée de Marx ». (*Mouvement socialiste*, 1^{er} septembre 1899, p. 270.) — Avec quoi peuvent se faire les utopies ? avec du passé et souvent avec du passé fort reculé ; c'est probablement pour cela que Marx traitait Beesly de *réactionnaire*, alors que tout le monde s'étonnait de sa hardiesse révolutionnaire. Les catholiques ne sont pas les seuls à être hypnotisés

les leçons de doctes inventeurs de solutions sociales, mais à prendre, tout simplement, la suite du capitalisme. Pas besoin de programmes d'avenir ; les programmes sont réalisés déjà dans l'atelier. L'idée de la continuité technologique domine toute la pensée marxiste.

La pratique des grèves nous conduit à une conception identique à celle de Marx. Les ouvriers qui cessent de travailler, ne viennent pas présenter aux patrons des projets de meilleure organisation du travail et ne leur offrent pas leur concours pour mieux diriger les affaires ; en un mot, l'utopie n'a aucune place dans les conflits économiques. Jaurès et ses amis sentent fort bien qu'il y a là une terrible présomption contre leurs conceptions relatives à la manière de réaliser le socialisme : ils voudraient que dans la pratique des grèves s'introduisissent déjà des fragments de programmes industriels fabriqués par les doctes sociologues et acceptés par les ouvriers ; ils voudraient voir se produire ce qu'ils appellent le *parlementarisme industriel*, qui comporterait, tout comme le parlementarisme politique, des masses conduites et des rhéteurs qui leur imposent une direction. Ce serait l'apprentissage de leur socialisme qui devrait commencer dès maintenant.

Avec la grève générale, toutes ces belles choses disparaissent ; la révolution apparaît comme une pure et simple révolte et nulle place n'est réservée aux sociologues, aux gens du monde amis des réformes sociales, aux Intellectuels qui ont embrassé la *profession de penser pour le prolétariat*.



C. — Le socialisme a toujours effrayé, en raison de l'inconnu énorme qu'il renferme ; on sent qu'une transforma-

par le Moyen Age, et Yves Guyot s'amuse du « troubadourisme collectiviste » de Lafargue. (Lafargue et Y. Guyot, *La propriété*, pp. 121-122.)

tion de ce genre ne permettrait pas un retour en arrière. Les utopistes ont employé tout leur art littéraire à essayer d'endormir les âmes par des tableaux si enchanteurs que toute crainte fût bannie ; mais plus ils accumulaient de belles promesses, plus les gens sérieux soupçonnaient des pièges. — en quoi ils n'avaient pas complètement tort, car les utopistes eussent mené le monde à des désastres et à la tyrannie, si on les avait écoutés.

Marx avait, au plus haut degré, l'idée que la révolution sociale dont il parlait constituerait une *transformation irréformable* et qu'elle marquerait une séparation absolue entre deux ères de l'histoire ; il est revenu souvent sur ces points et Engels a essayé de faire comprendre, sous des images parfois grandioses, comment l'affranchissement économique serait le point de départ d'une ère n'ayant aucun rapport avec les temps antérieurs. Rejetant toute utopie, ces deux fondateurs renonçaient aux ressources que leurs prédécesseurs avaient possédées pour rendre moins redoutable la perspective d'une grande révolution ; mais si fortes fussent les expressions qu'ils employaient, les effets qu'elles produisent sont encore bien inférieurs à ceux qui résultent de l'évocation de la grève générale. Avec cette construction il devient impossible de ne pas voir qu'une sorte de flot irrésistible passera sur l'ancienne civilisation.

Il y a là quelque chose de vraiment effrayant ; mais je crois qu'il est très essentiel de maintenir très apparent ce caractère du socialisme, si l'on veut que celui-ci possède toute sa valeur éducative. Il faut que les socialistes soient persuadés que l'œuvre à laquelle ils se consacrent est une *œuvre grave, redoutable et sublime* ; c'est à cette condition seulement qu'ils pourront accepter les innombrables sacrifices que leur demande une propagande qui ne peut procurer ni honneurs, ni profits, ni même satisfactions immédiates. Quand l'idée de la grève générale n'aurait pour

résultat que de rendre plus héroïque la notion socialiste, elle devrait, déjà par cela seul, être regardée comme ayant une valeur inappréciable.



Les rapprochements que je viens de faire entre le marxisme et la grève générale pourraient être encore étendus et approfondis ; si on les a négligés jusqu'ici, c'est que nous sommes beaucoup plus frappés par la forme des choses que par le fond ; il semblait difficile à nombre de personnes de bien saisir le parallélisme qui existe entre une philosophie issue de l'hégélianisme et des constructions faites par des hommes qui ne possèdent point de culture supérieure. Marx avait pris en Allemagne le goût des formules très concentrées, et ces formules convenaient trop bien aux conditions au milieu desquelles il travaillait, pour qu'il n'en fît pas un grand usage. Il n'avait pas sous les yeux de grandes et nombreuses expériences lui permettant de connaître dans le détail les moyens que le prolétariat peut employer pour se préparer à la révolution. Cette absence de connaissances expérimentales a beaucoup pesé sur la pensée de Marx ; il évitait d'employer des formules trop concrètes qui auraient eu l'inconvénient de donner une consécration à des institutions existantes qui lui semblaient médiocres ; il était donc heureux de pouvoir trouver dans les usages des écoles allemandes une habitude de langage abstrait, qui lui permît d'éviter toute discussion sur le détail¹⁶³.

163. J'ai émis ailleurs l'hypothèse que, peut-être, Marx, dans l'avant-dernier chapitre du tome premier du *Capital*, a voulu établir une différence entre le processus du prolétariat et celui de la force bourgeoise. Il dit que la classe ouvrière est disciplinée, unie et organisée par le mécanisme même de la production capitaliste. Il y a peut-être une indication d'une marche vers la liberté qui s'oppose à la marche vers

Il n'y a peut-être pas de meilleure preuve à donner pour démontrer le génie de Marx, que la remarquable concordance qui se trouve à exister entre ses vues et la doctrine que le syndicalisme révolutionnaire construit lentement, avec peine, en se tenant toujours sur le terrain de la pratique des grèves.

3. — Préjugés scientifiques opposés à la grève générale ; doutes sur la science. — Les parties claires et les parties obscures dans la pensée. — Incompétence économique des parlements.

L'idée de grève générale aura longtemps existé dans les esprits, mais elle n'a pu se réaliser que par la lutte. L'histoire nous montre que les idées les plus avancées ont souvent été considérées comme utopiques. C'est le cas de la grève générale, qui a été qualifiée de « chimère » par les économistes et les hommes politiques. Cependant, elle a été le moteur de nombreuses réformes sociales.

à calculer les tables de la lune, on a cru que le but de toute science était de prévoir avec exactitude l'avenir ; parce que Le Verrier avait pu indiquer la position probable de la planète Neptune — qu'on n'avait jamais vue et qui rendait compte des perturbations des planètes observables, — on a cru que la science était capable de corriger la société et d'indiquer les mesures à prendre pour faire disparaître ce que le monde actuel renferme de déplaisant. On peut dire que ce fut la conception bourgeoise de la science : elle correspond bien à la manière de penser de capitalistes qui, étrangers à la technique perfectionnée des ateliers, dirigent cependant l'industrie et trouvent toujours d'ingénieux inventeurs pour les tirer d'embarras. La science est pour la bourgeoisie un moulin qui produit des solutions pour tous les problèmes qu'on se pose¹⁶⁵ : la science n'est plus considérée comme une manière perfectionnée de connaître, mais seulement comme une recette pour se procurer certains avantages¹⁶⁶.

J'ai dit que Marx rejetait toute tentative ayant pour objet la détermination des conditions d'une société future ; on ne saurait trop insister sur ce point, car nous voyons ainsi que Marx se plaçait en dehors de la science bourgeoise. La doctrine de la grève générale nie aussi cette science et les savants ne manquent pas d'accuser la *nouvelle école* d'avoir seulement des idées négatives ; quant à eux, ils se

indiqué quelques aspects de cette histoire dans les *Illusions du progrès*. Engels a été souvent sous l'influence de ces erreurs et Marx n'en a pas toujours été affranchi.

165. Marx cite cette curieuse phrase de Ure écrite vers 1830 : « Cette invention vient à l'appui de la doctrine déjà développée par nous : c'est que si le *capital enrôle la science*, la main rebelle du travail apprend toujours à être docile. » (*Capital*, tome I, p. 188, col. 2.)

166. Pour employer le langage de la nouvelle école, la science était considérée du point de vue du consommateur et non du point de vue du producteur.

proposent le noble but de construire le bonheur universel. Il ne me semble pas que les chefs de la socialdémocratie aient été toujours fort marxistes sur ce point ; il y a quelques années, Kautsky écrivait la préface d'une utopie passablement burlesque¹⁶⁷.

Je crois que, parmi les motifs qui ont amené Bernstein à se séparer de ses anciens amis, il faut compter l'horreur qu'il éprouvait pour les utopies de ceux-ci. Si Bernstein avait vécu en France et avait connu notre syndicalisme révolutionnaire, il aurait vite aperçu que celui-ci est dans la véritable voie marxiste ; mais ni en Angleterre, ni en Allemagne, il ne trouvait un mouvement ouvrier pouvant le guider ; voulant rester attaché aux réalités, comme l'avait été Marx, il crut qu'il valait mieux faire de la politique sociale, en poursuivant des fins pratiques, que de s'endormir au son de belles phrases sur le bonheur de l'humanité future.

Les adorateurs de la science vaine et fausse dont il est question ici, ne se mettaient guère en peine de l'objection qu'on eût pu leur adresser au sujet de l'impuissance de leurs moyens de détermination. Leur conception de la science, étant dérivée de l'astronomie, supposerait que toute chose est susceptible d'être rapportée à une loi mathématique. Evidemment il n'y a pas de lois de ce genre en sociologie : mais l'homme est toujours sensible aux analogies qui se rapportent aux formes d'expression : on pensait qu'on avait déjà atteint un haut degré de perfection, et qu'on faisait déjà de la science lorsqu'on avait pu présenter une doctrine d'une manière simple, claire, déductive, en partant de principes contre lesquels le bon sens ne se révolte pas, et qui peuvent être regardés comme confir-

167. *Atlanticus, Ein Blick in den Zukunftsstaat.* — E. Seillière en a donné un compte rendu dans les *Débats* du 16 août 1899.

més par quelques expériences communes. Cette prétendue science est toute de bavardage¹⁶⁸.

Les utopistes excellèrent dans l'art d'exposer suivant ces préjugés ; il leur semblait que leurs inventions fussent d'autant plus convaincantes que l'exposition était plus conforme aux exigences d'un livre scolaire. Je crois qu'on devrait renverser leur thèse et dire qu'il faut avoir d'autant plus de défiance, quand on se trouve devant des projets de réforme sociale, que les difficultés semblent résolues d'une manière en apparence plus satisfaisante.



Je voudrais examiner ici, très sommairement, quelques-unes des illusions auxquelles a donné lieu ce qu'on peut nommer la *petite science*, qui croit atteindre la vérité en atteignant la clarté d'exposition. Cette *petite science* a beaucoup contribué à créer la crise du marxisme, et nous entendons, tous les jours, reprocher à la *nouvelle école* de se complaire dans les obscurités que l'on avait déjà tant reprochées à Marx, tandis que les socialistes français et les sociologues belges... !

168. « On n'a pas assez remarqué combien la portée de la déduction est faible dans les sciences psychologiques et morales... Bien vite il faut en appeler au bon sens, c'est-à-dire à l'expérience continue du réel, pour infléchir les conséquences déduites et les recourber le long des sinuosités de la vie. *La déduction ne réussit dans les choses morales que métaphoriquement, pour ainsi dire.* » (Bergson. *Evolution créatrice*, pp. 231-232.) — Newman avait écrit quelque chose d'analogue et de plus net encore : « Le logicien change de belles rivières sinueuses et rapides en canaux navigables... Ce qu'il cherche, ce n'est pas à vérifier des faits dans le concret, mais à trouver des termes moyens ; et pourvu qu'entre ces termes moyens et leurs extrêmes, il n'y ait pas place pour trop d'équivoques et que ses disciples puissent soutenir brillamment une discussion, il n'en demande pas davantage. » (*Grammaire de l'assentiment*, pp. 216-217.) Le bavardage est ici dénoncé sans aucune atténuation.

Pour donner une idée vraiment exacte de l'erreur des faux savants, contre lesquels la *nouvelle école* combat, le mieux est de jeter un coup d'œil sur des ensembles et de faire un rapide voyage à travers les produits de l'esprit, en commençant par les plus hauts.



A. — 1° Les positivistes, qui représentent, à un degré éminent, la médiocrité, l'orgueil et le pédantisme, avaient décrété que la philosophie devait disparaître devant *leur science* ; mais la philosophie n'est point morte et elle s'est réveillée, avec éclat, grâce à Bergson, qui loin de vouloir tout ramener à la science, a revendiqué pour le philosophe le droit de procéder d'une manière tout opposée à celle qu'emploie le savant. On peut dire que la métaphysique a reconquis le terrain perdu en montrant à l'homme l'illusion des prétendues solutions scientifiques et en ramenant l'esprit vers la région mystérieuse que la *petite science* abhorre. Le positivisme est encore admiré par quelques Belges, les employés de l'Office du travail et le général André¹⁶⁹ : ce sont gens qui comptent pour peu de chose dans le monde où l'on pense.

2° Il ne semble point que les religions soient sur le point de disparaître. Le protestantisme libéral meurt parce qu'il a voulu, à tout prix, rabattre la théologie chrétienne sur le plan des expositions parfaitement claires et rationalistes. A. Comte avait fabriqué une caricature du catholicisme,

169. Cet illustre guerrier (?) s'est mêlé, il y a quelques années, de faire écarter du Collège de France Paul Tannery, dont l'érudition était universellement reconnue en Europe, au profit d'un positiviste. Les positivistes constituent une congrégation laïque qui est prête à toutes les sales besognes.

dans laquelle il n'avait conservé que la défroque administrative, policière et hiérarchique de cette Eglise ; sa tentative n'a eu de succès qu'auprès des gens qui aiment à rire de la simplicité de leurs dupes. Le catholicisme a repris, au cours du XIX^e siècle, une vigueur extraordinaire, parce qu'il n'a rien voulu abandonner ; il a renforcé même ses mystères, et, chose curieuse, il gagne du terrain dans les milieux cultivés, qui se moquent du rationalisme jadis à la mode dans l'Université¹⁷⁰.

3^o Nous considérons aujourd'hui comme une parfaite cuistrerie l'ancienne prétention qu'eurent nos pères de créer une science de l'art ou encore de décrire l'œuvre d'art d'une manière si adéquate, que le lecteur puisse prendre dans le livre une exacte appréciation esthétique du tableau ou de la statue. Les efforts que Taine a faits dans le premier but sont fort intéressants, mais seulement pour l'histoire des écoles. Sa méthode ne nous fournit aucune indication utile sur les œuvres elles-mêmes. Quant aux descriptions, elles ne valent quelque chose que si les œuvres sont très peu esthétiques et si elles appartiennent à ce qu'on nomme parfois la *peinture littéraire*. La moindre photographie nous apprend cent fois plus sur le Parthénon qu'un volume consacré à vanter les merveilles de ce monument ; il me semble que la fameuse *Prière sur l'acropole*, que l'on a si souvent vantée comme un des beaux morceaux de Renan, est un assez remarquable exemple de rhétorique, et qu'elle est bien plus propre à nous rendre inintelligible l'art grec qu'à nous faire admirer le Parthénon. Malgré tout son enthousiasme (parfois cocasse et exprimé en charabia) pour Diderot, Joseph Reinach est obligé de reconnaître que son héros manquait du sentiment artistique dans ses fameux

170. Pascal a protesté éloquemment contre ceux qui regardent l'obscurité comme une objection contre le catholicisme, et c'est avec raison que Brunetière le regarde comme étant le plus anticartésien des hommes de son temps. (*Etudes critiques*, 4^e série, pp. 144-149)

Salons, parce que Diderot appréciait surtout les tableaux quand ils sont propres à provoquer des dissertations littéraires¹⁷¹. Brunetière a pu dire que les *Salons* de Diderot sont la corruption de la critique, parce que les œuvres d'art y sont discutées comme pourraient l'être des livres¹⁷².

L'impuissance du discours provient de ce que l'art vit surtout de mystère, de nuances, d'indéterminé ; plus le discours est méthodique et parfait, plus il est de nature à supprimer tout ce qui distingue un chef-d'œuvre ; il le ramène aux proportions du produit académique.

Ce premier examen des trois plus hauts produits de l'esprit nous conduit à penser qu'il y a, dans tout ensemble complexe, à distinguer une région claire et une région obscure, et que celle-ci est peut-être la plus importante. L'erreur des médiocres consiste à admettre que cette deuxième partie doit disparaître par le progrès des lumières et que tout finira par se placer sur les plans de la *petite science*. Cette erreur est particulièrement choquante pour l'art, et surtout peut-être pour la peinture moderne qui exprime, de plus en plus, des combinaisons de nuances qu'on aurait refusé jadis de prendre en considération à cause de leur peu de stabilité, et par suite de la difficulté de les exprimer par le discours¹⁷³.



171. J. Reinach, *Diderot*, pp. 116-117, 125-127, 131-132.

172. Brunetière. *Evolution des genres*, p. 122. Il appelle ailleurs Diderot un *philistin*, p. 153.

173. Les *impressionnistes* eurent le grand mérite de montrer que l'on peut traduire ces nuances par la peinture ; mais ils ne tardèrent pas à peindre, eux aussi, par des procédés d'école et alors il y eut un scandaleux contraste entre leurs œuvres et les fins qu'ils prétendaient encore se proposer.

B. — 1° Dans la morale, la partie que l'on peut exprimer facilement dans des exposés clairement déduits, est celle qui se rapporte aux relations équitables des hommes ; elle renferme des maximes qui se retrouvent dans beaucoup de civilisations différentes ; on a cru, en conséquence, pendant longtemps, que l'on pourrait trouver dans un résumé de ces préceptes les bases d'une morale naturelle propre à toute l'humanité. La partie obscure de la morale est celle qui a trait aux rapports sexuels ; elle ne se laisse pas facilement déterminer par des formules ; pour la pénétrer, il faut avoir habité un pays pendant un grand nombre d'années. C'est aussi la partie fondamentale ; quand on la connaît, on comprend toute la psychologie d'un peuple ; on s'aperçoit alors que la prétendue uniformité du premier système dissimulait, en fait, beaucoup de différences : des maximes à peu près identiques pouvaient correspondre à des applications fort diverses ; la clarté n'était que leurre.

2° Dans la législation, tout le monde voit tout de suite que le code des obligations constitue la partie claire, celle qu'on peut nommer scientifique ; ici encore on trouve une grande uniformité dans les règles adoptées par les peuples et on a cru qu'il y aurait un sérieux intérêt à rédiger un code commun fondé sur une révision raisonnée de ceux qui existent ; mais la pratique montre encore que, suivant les pays, les tribunaux ne comprennent pas, en général, les principes communs de la même manière ; cela tient à ce qu'il y a quelque chose de plus fondamental. La région mystérieuse est celle de la famille, dont l'organisation influence toutes les relations sociales. Le Play avait été extrêmement frappé d'une opinion émise par Tocqueville à ce sujet : « Je m'étonne, disait ce grand penseur, que les publicistes anciens et modernes n'aient pas attribué aux lois sur les successions une plus grande influence dans la marche des affaires humaines. Ces lois appartiennent, il est vrai, à l'ordre civil, mais elles devraient être placées en

tête de toutes les institutions politiques, car elles influent incroyablement sur l'état social des peuples, dont les lois politiques ne sont que l'expression¹⁷⁴. » Cette remarque a dominé toutes les recherches de Le Play.

Cette division de la législation en une région claire et une région obscure a une curieuse conséquence : il est fort rare de voir des personnes étrangères aux professions juridiques se mêler de disserter sur les obligations ; elles comprennent qu'il faut être familier avec certaines règles de droit pour pouvoir raisonner sur ces questions : un profane s'exposerait à se rendre ridicule : mais quand il s'agit du divorce, de l'autorité paternelle, de l'héritage, tout homme de lettres se croit aussi savant que le jurisconsulte, parce que dans cette région obscure il n'y a plus de principes bien arrêtés, ni de déductions régulières.

3° Dans l'économie, la même distinction est, peut-être, encore plus évidente ; les questions relatives à l'échange sont d'une exposition facile ; les méthodes d'échange se ressemblent beaucoup dans les divers pays, et on ne se hasarde guère à proposer des paradoxes trop violents sur la circulation monétaire ; au contraire tout ce qui est relatif à la production présente une complication parfois inextricable ; c'est là que se maintiennent, le plus fortement, les traditions locales ; on produira indéfiniment des utopies ridicules sur la production sans trop choquer le bon sens des lecteurs. Nul ne doute que la production ne soit la partie fondamentale de l'économie ; c'est une vérité qui joue un grand rôle dans le marxisme et qui a été reconnue même par les auteurs qui n'ont pas su en comprendre l'importance¹⁷⁵.

174. Tocqueville, *Démocratie en Amérique*, tome 1. chap. III. Le Play, *Réforme sociale en France*, chap. 17, IV.

175. Dans l'*Introduction à l'économie moderne*, j'ai montré comment on peut se servir de cette distinction pour éclairer beaucoup de questions



C. — Examinons maintenant comment opèrent les assemblées parlementaires. Pendant longtemps on a cru que leur principal rôle consistait à raisonner sur les plus hautes questions d'organisation sociale et surtout sur les constitutions ; là, on pouvait procéder en énonçant des principes, en établissant des déductions et en formulant, dans un langage précis, des conclusions très claires. Nos pères ont excellé dans cette scolastique, qui comprend la partie lumineuse des discussions politiques. Certaines grandes lois peuvent encore donner lieu à de belles joutes oratoires, depuis que l'on ne disserte plus guère sur les constitutions ; ainsi pour la séparation de l'Eglise et l'Etat, les professionnels des principes ont pu se faire écouter et même se faire applaudir ; on a été d'avis que rarement le niveau des débats avait été aussi élevé ; on était encore sur un terrain qui se prête à la scolastique. Mais, plus souvent, on s'occupe de lois d'affaires ou de mesures sociales ; alors s'étale dans toute sa splendeur l'ânerie de nos représentants : ministres, présidents ou rapporteurs de commissions, spécialistes, rivalisent à qui sera le plus stupide ; — c'est que nous sommes ici en contact avec l'économie, et l'esprit n'est plus dirigé par des moyens simples de contrôle ; pour donner des avis sérieux sur ces questions, il faudrait les avoir connues pratiquement, et ce n'est point le cas de nos honorables. Il y a là beaucoup de représentants de la *petite science* ; le 5 juillet 1905, un notable guérisseur de véroles¹⁷⁶ déclarait qu'il ne s'occupait point d'économie

qui étaient demeurées jusqu'ici fort embrouillées et notamment apprécier, d'une manière exacte, des thèses très importantes de Proudhon.

176. Le docteur Augagneur fut longtemps une des gloires de cette catégorie d'intellectuels qui regardaient le socialisme comme une variété du dreyfusisme : ses grandes protestations en faveur de la justice

politique, ayant « une certaine défiance pour cette science conjecturale ». Il faut sans doute entendre par là qu'il est plus difficile de raisonner sur la production que de diagnostiquer des chancres syphilitiques.

La *petite science* a engendré un nombre fabuleux de sophismes que l'on rencontre, à tout instant, sur son chemin et qui réussissent admirablement auprès des gens ayant la culture médiocre et niaise que distribue l'Université. Ces sophismes consistent à tout niveler dans chaque système par amour de la logique ; ainsi on ramènera la morale sexuelle aux rapports équitables entre contractants, le code de la famille à celui des obligations, la production à l'échange.

De ce que, dans presque tous les pays et tous les temps, l'Etat a pris soin de régler la circulation, soit monétaire, soit fiduciaire, ou qu'il a constitué un système légal de mesures, il n'en résulte nullement que, par amour de l'uniformité, il y ait également avantage à confier à l'Etat la gestion des grandes entreprises : ce raisonnement est cependant de ceux qui séduisent beaucoup de médocastres et de nourissons de l'Ecole de droit. Je crois bien que Jaurès ne peut encore parvenir à comprendre pourquoi l'économie a été abandonnée par des législateurs paresseux aux tendances anarchiques des égoïsmes ; si la production est vraiment fondamentale, comme le dit Marx, il est criminel de ne pas la faire passer au premier rang, de ne pas la soumettre à un grand travail législatif conçu sur le plan des parties les plus claires, c'est-à-dire de ne pas la faire dériver de grands principes analogues à ceux que l'on manie quand il est question de lois constitutionnelles.

Le socialisme est nécessairement une chose très obscure, puisqu'il traite de la production, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus mystérieux dans l'activité humaine, et qu'il se

l'ont conduit à devenir gouverneur de Madagascar, ce qui prouve que la vertu est quelquefois récompensée.

propose d'apporter une transformation radicale dans cette région qu'il est impossible de décrire avec la clarté que l'on trouve dans les régions superficielles du monde. Aucun effort de la pensée, aucun progrès des connaissances, aucune induction raisonnable ne pourront jamais faire disparaître le mystère qui enveloppe le socialisme ; et c'est parce que le marxisme a bien reconnu ce caractère qu'il a acquis le droit de servir de point de départ pour toutes les études socialistes.

Mais il faut se hâter d'ajouter que cette obscurité se rapporte seulement au discours par lequel on prétend exprimer les *moyens* du socialisme ; on peut l'appeler scolastique et elle n'empêche nullement qu'il soit facile de se représenter le mouvement prolétarien d'une façon totale, exacte et saisissante, par la grande construction que l'âme prolétarienne a conçue, au cours des conflits sociaux, et que l'on nomme grève générale. Il ne faut jamais oublier que la perfection de ce mode de représentation s'évanouirait à l'instant, si l'on prétendait résoudre la grève générale en une somme de détails historiques ; il faut *s'approprier son tout indivisé et concevoir le passage du capitalisme au socialisme comme une catastrophe dont le processus échappe à la description.*

Les docteurs de la *petite science* sont vraiment difficiles à satisfaire. Ils affirment bien haut qu'ils ne veulent admettre dans la pensée que des idées claires et distinctes ; c'est en fait une règle insuffisante pour l'action, car nous n'exécutons rien de grand sans l'intervention d'images fortement colorées et nettement dessinées, qui absorbent toute notre attention : mais peut-on trouver quelque chose de plus satisfaisant que la grève générale à leur point de vue ? — Mais, disent-ils, il ne faut s'appuyer que sur des réalités données par l'expérience : le tableau de la grève générale serait-il donc composé en partant de tendances qui ne soient pas données par l'observation du mouvement

révolutionnaire ? serait-ce une œuvre de raisonnement fabriquée par des savants de cabinet occupés à résoudre le problème social suivant les règles de la logique ? serait-ce quelque chose d'arbitraire ? n'est-ce point, au contraire, un produit spontané analogue à tous ceux que l'histoire retrouve dans les périodes d'action ? — On insiste et l'on invoque les droits de l'esprit critique ; nul ne songe à les contester : il faut sans doute contrôler ce tableau et c'est ce que j'ai essayé de faire ci-dessus ; mais l'esprit critique ne consiste point à remplacer des *données historiques* par le charlatanisme d'une fausse science.

Si l'on veut critiquer le fond même de l'idée de grève générale, il faut s'attaquer aux tendances révolutionnaires qu'elle groupe et qu'elle représente en actions ; il n'y a pas d'autre moyen sérieux que de montrer aux révolutionnaires qu'ils ont tort de s'acharner à agir pour le socialisme et que leur véritable intérêt serait d'être politiciens : ils le savent depuis longtemps et leur choix est fait ; comme ils ne se placent point sur le terrain utilitaire, les conseils qu'on pourra leur donner seront vains.



Nous savons parfaitement que les historiens futurs ne manqueront pas de trouver que notre pensée a été pleine d'illusions, parce qu'ils regarderont derrière eux un monde achevé. Nous avons au contraire à agir, et nul ne saurait nous dire aujourd'hui ce que connaîtront ces historiens ; nul ne saurait nous donner le moyen de modifier nos images motrices de manière à éviter leurs critiques.

Notre situation ressemble fort à celle des physiciens qui se livrent à de grands calculs en partant de théories qui ne sont pas destinées à durer éternellement. On a aujourd'hui abandonné tout espoir de soumettre, d'une manière rigoureuse, la nature à la science ; le spectacle des

révolutions scientifiques modernes n'est même pas encourageant pour les savants, et a pu conduire assez naturellement beaucoup de gens à proclamer la faillite de la science, — et cependant il faudrait être fou pour faire diriger l'industrie par des sorciers, des médiums ou des thaumaturges. Si le philosophe *ne cherche pas d'application*, il se place au point de vue de l'historien futur des sciences et alors il conteste le caractère absolu des thèses scientifiques contemporaines ; mais il est aussi ignorant que le physicien actuel dès qu'il s'agit de savoir comment il faudrait corriger les explications que donne celui-ci.

Il n'y a plus aujourd'hui de philosophes sérieux qui acceptent la position sceptique ; leur grand but est de montrer, au contraire, la légitimité d'une science qui cependant ne sait pas les choses et qui se borne à définir des rapports utilisables. C'est parce que la sociologie est entre les mains de gens impropres à toute intelligence philosophique qu'on peut nous reprocher — au nom de la *petite science* — de nous contenter de procédés qui sont fondés sur la loi de l'action, telle que nous la révèlent tous les grands mouvements historiques.

Faire de la science, c'est d'abord savoir quelles sont les forces qui existent dans le monde, et c'est se mettre en état de les utiliser en raisonnant d'après l'expérience. C'est pourquoi je dis qu'en acceptant l'idée de grève générale et tout en sachant que c'est un mythe, nous opérons exactement comme le physicien moderne qui a pleine confiance dans sa science, tout en sachant que l'avenir la considérera comme surannée. C'est nous qui avons vraiment l'esprit scientifique, tandis que nos critiques ne sont au courant ni de la science ni de la philosophie modernes ; — et cette constatation nous suffit pour avoir l'esprit tranquille.

V. La grève générale politique

1. — Emploi des syndicats par les politiciens. — Pression sur les parlements. — Grèves générales de Belgique et de Russie.

Les politiciens sont des gens avisés, dont les appétits voraces aiguïssent singulièrement la perspicacité, et chez lesquels la chasse aux bonnes places développe des ruses d'apaches. Ils ont horreur des organisations purement prolétariennes, et les discréditent autant qu'ils le peuvent ; ils en nient souvent même l'efficacité, dans l'espoir de détourner les ouvriers de groupements qui seraient sans avenir selon eux. Mais quand ils s'aperçoivent que leurs haines sont impuissantes, que les objurgations n'empêchent pas le fonctionnement des organismes détestés et que ceux-ci sont devenus forts, alors ils cherchent à faire tourner à leur profit les puissances qui se sont manifestées dans le prolétariat.

Les coopératives ont été longtemps dénoncées comme n'ayant aucune utilité pour les ouvriers ; depuis qu'elles prospèrent, plus d'un politicien fait les yeux doux à leur caisse et voudrait obtenir que le Parti vécût sur les revenus de la boulangerie et de l'épicerie, comme les consistoires israélites, dans beaucoup de pays, vivent sur les redevances de la boucherie juive¹⁷⁷.

¹⁷⁷. En Algérie, les scandales de l'administration des consistoires, qui étaient devenus des officines de corruption électorale, ont obligé le gouvernement à les réformer ; mais la loi récente sur la séparation des Eglises et de l'Etat va probablement permettre le retour des anciens usages.

Les syndicats peuvent être fort utilement employés à faire de la propagande électorale ; il faut, pour les utiliser avec fruit, une certaine adresse, mais les politiciens ne manquent pas de légèreté de main. Guérard, le secrétaire du syndicat des chemins de fer, fut autrefois un des révolutionnaires les plus fougueux de France ; mais il a fini par comprendre qu'il était plus facile de faire de la politique que de préparer la grève générale¹⁷⁸ ; il est aujourd'hui l'un des hommes de confiance de la Direction du Travail et, en 1902, il se donna beaucoup de mal pour assurer l'élection de Millerand. Dans la circonscription où se présentait le *ministre socialiste*, se trouve une très grande gare, et sans l'appui de Guérard, Millerand serait probablement resté sur le carreau. Dans le *Socialiste* du 14 septembre 1902, un guesdiste dénonçait cette conduite qui lui semblait doublement scandaleuse : parce que le congrès des travailleurs des chemins de fer avait décidé que le syndicat ne ferait pas de politique et parce qu'un ancien député guesdiste se portait contre Millerand. L'auteur de l'article redoutait que « les groupes corporatifs ne fassent fausse route et n'en arrivent, sous prétexte d'utiliser la politique, à devenir les *instruments* d'une politique ». Il voyait parfaitement juste ; dans les marchés conclus entre les représentants des syn-

178. Une tentative de grève des chemins de fer fut faite en 1898 ; Joseph Reinach en parle ainsi : « Un individu très louche, Guérard, qui avait fondé une association des ouvriers et employés des chemins de fer, et recueilli plus de 20.000 adhésions, intervint [dans le conflit des terrassiers de Paris] avec l'annonce d'une grève générale de son syndicat... Brisson ordonna des perquisitions, fit occuper militairement les gares, détacha des cordons de sentinelles le long des voies ; personne ne bougea. » (*Histoire de l'affaire Dreyfus*, tome IV, pp. 310-311). — Aujourd'hui, le syndicat Guérard est tellement bon que le gouvernement lui a accordé la faveur d'émettre une grande loterie. Le 14 mai 1907, Clemenceau le citait à la Chambre comme une réunion de « gens raisonnables et sages » opposés aux agissements de la Confédération du Travail.

dicats et les politiciens, le plus clair profit sera toujours pour ceux-ci.

Plus d'une fois, les politiciens sont intervenus dans des grèves, dans le désir de ruiner le prestige de leurs adversaires et de capter la confiance des travailleurs. Les grèves du bassin de Longwy, en 1905, eurent pour point de départ des efforts tentés par une *fédération républicaine* qui voulait organiser des syndicats qui fussent capables de servir sa politique contre celle des patrons¹⁷⁹ ; les affaires ne tournèrent pas au gré des promoteurs du mouvement, qui n'étaient pas assez familiers avec ce genre d'opérations. Quelques politiciens socialistes sont, au contraire, d'une habileté consommée pour combiner les instincts de révolte en une force électorale. L'idée devait donc venir à quelques personnes d'utiliser dans un but politique de grands mouvements des masses populaires.

L'histoire de l'Angleterre a montré, plus d'une fois, un gouvernement reculant, lorsque de très nombreuses manifestations se produisaient contre ses projets, alors même qu'il aurait été assez fort pour repousser, par la force, tout attentat dirigé contre les institutions. Il semble que ce soit un principe admis du régime parlementaire, que la majorité ne saurait s'obstiner à suivre des plans qui soulèvent contre eux des manifestations atteignant un trop fort degré. C'est une des applications du système de compromis sur lequel est fondé ce régime ; aucune loi n'est valable quand elle est regardée par une minorité comme étant assez oppressive pour motiver une résistance violente. Les grandes démonstrations tumultueuses font voir que l'on n'est pas bien loin d'avoir atteint le moment où pourrait éclater la révolte armée ; devant de telles démons-

179. *Mouvement socialiste*, 1^{er}-15 décembre 1905, p. 130.

trations les gouvernements respectueux des bonnes traditions cèdent¹⁸⁰.

Entre la simple promenade menaçante et l'émeute, pourrait prendre place la grève générale politique, qui serait susceptible d'un très grand nombre de variétés : elle peut être de courte durée et pacifique, ayant pour but de montrer au gouvernement qu'il fait fausse route et qu'il y a des forces capables de lui résister ; elle peut être aussi le premier acte d'une série d'émeutes sanglantes.

Depuis quelques années, les socialistes parlementaires ont moins confiance dans une rapide conquête des pouvoirs publics et ils reconnaissent que leur autorité dans les Chambres n'est pas destinée à s'accroître indéfiniment. Lorsqu'il n'y a pas de circonstances exceptionnelles qui peuvent forcer un gouvernement à acheter leur appui par de grandes concessions, leur puissance parlementaire est assez réduite. Il serait donc fort utile pour eux de pouvoir exercer sur les majorités récalcitrantes une pression du dehors, qui aurait l'air de menacer les conservateurs d'un soulèvement redoutable.

S'il existait des fédérations ouvrières riches, bien centralisées et capables d'imposer à leurs membres une sévère discipline, les députés socialistes ne seraient pas très embarrassés pour imposer parfois leur direction à leurs collègues. Il leur suffirait de profiter d'une occasion favorable à un mouvement de révolte, pour arrêter une branche d'industrie pendant quelques jours. On a, plus d'une fois, proposé de mettre ainsi le gouvernement au pied du mur

180. Le parti clérical a cru qu'il pourrait employer cette tactique pour arrêter l'application de la loi sur les congrégations ; il a cru que des manifestations violentes feraient céder le ministère ; celui-ci a tenu bon et on peut dire qu'un des ressorts essentiels du régime parlementaire s'est trouvé ainsi faussé, puisque la dictature du parlement connaît moins d'obstacles qu'autrefois.

par un arrêt dans l'exploitation des mines¹⁸¹ ou dans la marche des chemins de fer. Pour qu'une pareille tactique pût produire tous ses effets, il faudrait que la grève pût éclater à l'improviste sur le mot d'ordre lancé par le Parti et qu'elle s'arrêtât au moment où celui-ci aurait signé un pacte avec le gouvernement. C'est pourquoi les politiciens sont si partisans d'une centralisation des syndicats et parlent si souvent de discipline¹⁸². On comprend assez bien qu'il s'agit d'une discipline subordonnant le prolétariat à leur commandement. Des associations très décentralisées et groupées en Bourses du Travail leur offriraient moins de garanties ; aussi regardent-ils volontiers comme des *anarchistes* tous les gens qui ne sont point partisans d'une solide concentration du prolétariat autour des chefs du Parti.

La grève générale politique offre cet immense avantage qu'elle ne met pas en grand péril les vies précieuses des politiciens ; elle constitue une amélioration de l'*insurrection morale* dont usa la Montagne, au mois de mai 1793, pour forcer la Convention à expulser de son sein les Girondins ; Jaurès, qui a peur d'effrayer sa clientèle de financiers (comme les Montagnards avaient peur d'effrayer les départements), admire fort un mouvement qui ne serait pas compromis par des violences qui auraient *affligé l'humana-*

181. En 1890, le congrès national du parti guesdiste vota, à Lille, une résolution par laquelle il déclarait que la grève générale des mineurs était actuellement possible et que la seule grève générale des mineurs permettrait d'obtenir tous les résultats que l'on demande en vain à un arrêt de toutes les professions.

182. « S'il y a place dans le Parti pour l'initiative individuelle, les fantaisies arbitraires de l'individu doivent être écartées. Le règlement est le salut du Parti ; il faut nous y attacher fortement. C'est la constitution que nous nous sommes librement donnée, qui nous lie les uns aux autres et qui nous permet tous ensemble de vaincre ou de mourir. » Ainsi parlait un docteur socialiste au Conseil national. (*Socialiste*, octobre 1905.) Si un jésuite s'exprimait ainsi, on dénoncerait le fanatisme monacal.

nité¹⁸³ ; aussi n'est-il pas un ennemi irréconciliable de la grève générale politique.



Des événements récents ont donné une force très grande à l'idée de la grève générale politique. Les Belges obtinrent la réforme de la constitution par une démonstration que l'on a décorée, peut-être un peu ambitieusement, du nom de grève générale. Il paraît que les choses n'avaient pas eu l'allure tragique qu'on leur a quelquefois prêtée : le ministère était bien aise de forcer la Chambre à adopter un projet de loi électorale que la majorité réprouvait ; beaucoup de patrons étaient fort opposés à cette majorité ultra-cléricale ; ce qui se produisit alors fut ainsi tout le contraire d'une grève générale prolétarienne, puisque les ouvriers servirent les fins de l'Etat et de capitalistes. Depuis ces temps déjà lointains, on a tenté une autre poussée sur le pouvoir central, en vue de l'établissement d'un mode de suffrage plus démocratique ; cette tentative échoua d'une manière complète ; cette fois, le ministère n'était plus implicitement d'accord avec les promoteurs pour faire adopter une nouvelle loi électorale. Beaucoup de Belges restèrent fort ébahis de leur insuccès et ne purent comprendre que le roi n'eût pas renvoyé ses ministres pour faire plaisir aux socialistes ; il avait autrefois imposé à des ministres cléricaux leur démission en présence de manifestations libérales ; décidément ce roi ne comprenait rien à ses devoirs et, comme on le dit alors, il n'était qu'un *roi de carton*.

L'expérience belge n'est pas sans intérêt, parce qu'elle nous conduit à bien comprendre l'extrême opposition qui existe entre la grève générale prolétarienne et celle des politiciens. La Belgique est un des pays où le mouvement

183. Jaurès, *Convention*, p. 1384.

syndical est le plus faible ; toute l'organisation du socialisme est fondée sur la boulangerie, l'épicerie et la mercerie, exploitées par des comités du Parti ; l'ouvrier, habitué de longue date à une discipline cléricale, est toujours un *inférieur* qui se croit obligé de suivre la direction des gens qui lui vendent les produits dont il a besoin, avec un léger rabais, et qui l'abreuvent de harangues, soit catholiques, soit socialistes. Non seulement nous trouvons l'épicerie érigée en sacerdoce, mais encore c'est de Belgique que nous vint la fameuse théorie des services publics, contre laquelle Guesde écrivit en 1883 une si violente brochure et que Deville appelait, à la même époque, une contrefaçon belge du collectivisme¹⁸⁴. Tout le socialisme belge tend au développement de l'industrie d'Etat, à la constitution d'une classe de travailleurs-fonctionnaires, qui serait solidement disciplinée sous la main de fer de chefs que la démocratie accepterait¹⁸⁵. Il est tout naturel que dans un tel pays la grève générale soit conçue sous la forme politique ; le soulèvement populaire doit avoir, dans de telles conditions, pour but de faire passer le pouvoir d'un groupe de politiciens à un autre groupe de politiciens, — le peuple restant toujours la bonne bête qui porte le bât¹⁸⁶.

Les troubles tout récents de Russie ont contribué à

184. Deville, *Le Capital*, p. 10.

185. Paul Leroy-Beaulieu a proposé récemment d'appeler « quatrième Etat » l'ensemble des employés du gouvernement et « cinquième Etat », ceux de l'industrie privée ; il dit que les premiers tendent à former des castes héréditaires. (*Débats*, 28 novembre 1905.) Plus on ira, plus on sera amené à distinguer ces deux groupes ; le premier fournit un grand appui aux politiciens socialistes, qui voudraient le plus complètement discipliner et lui subordonner les producteurs industriels.

186. Ceci n'empêche pas Vandervelde d'assimiler le monde futur à l'abbaye de Thélème, célébrée par Rabelais, où chacun faisait ce qu'il voulait, et de dire qu'il aspire à la « communauté anarchiste ». (Destrée et Vandervelde, *Le socialisme en Belgique*, p. 289.) Oh ! magie des grands mots !

populariser l'idée de grève générale dans les milieux des professionnels de la politique. Beaucoup de personnes ont été surprises des résultats que les grands arrêts concertés du travail ont produits ; mais on ne sait pas très bien comment les choses se sont passées et quelles conséquences ont eues ces troubles. Des gens qui connaissent le pays estiment que Witte avait des relations avec beaucoup de révolutionnaires et qu'il a été fort heureux de terrifier le tsar pour pouvoir enfin éloigner ses ennemis et obtenir des institutions qui, à son jugement, devaient rendre difficile le retour de l'ancien régime. On doit être frappé de ce que, pendant assez longtemps, le gouvernement a été comme paralysé et que l'anarchie était à son comble dans l'administration, tandis que le jour où Witte a cru nécessaire à ses intérêts personnels d'agir avec vigueur, la répression a été rapide ; ce jour est arrivé (comme l'avaient prévu quelques personnes), lorsque les financiers eurent besoin de faire remonter le crédit de la Russie. Il ne semble pas vraisemblable que les soulèvements antérieurs eussent eu jamais la puissance irrésistible qu'on leur a attribuée ; le *Petit Parisien*, qui est l'un des journaux français qui avaient affermé l'entretien de la gloire de Witte, disait que la grande grève d'octobre 1905 se termina par suite de la misère des ouvriers ; d'après lui, on l'avait même *prolongée d'un jour*, dans l'espoir que les Polonais prendraient part au mouvement et obtiendraient des concessions comme en avaient obtenu les Finlandais ; puis il félicitait les Polonais d'avoir été *assez sages pour ne pas bouger* et ne pas donner un prétexte à une intervention allemande (*Petit Parisien*, 7 novembre 1905).

Il ne faut donc pas trop se laisser éblouir par certains récits, et Ch. Bonnier avait raison de faire des réserves dans le *Socialiste* du 18 novembre 1905 au sujet des événements de Russie ; il avait toujours été un irréductible adversaire de la grève générale et il notait qu'il n'y avait pas un seul

point commun entre ce qui s'était produit en Russie et ce qu'imaginent « les purs syndicalistes en France. » Là-bas, la grève aurait été seulement, selon lui, le couronnement d'une œuvre très complexe, un moyen employé avec beaucoup d'autres, qui avait réussi en raison des circonstances exceptionnellement favorables au milieu desquelles elle s'était produite.



Voilà bien un caractère très propre à distinguer deux genres de mouvements que l'on désigne par le même nom. Nous avons étudié une grève générale prolétarienne qui est un tout indivisé ; maintenant nous avons à considérer une grève générale politique, qui combine des incidents de révolte économique avec beaucoup d'autres éléments qui dépendent de systèmes étrangers. Dans le premier cas, on ne doit considérer à part aucun détail ; dans le second, tout dépend de l'art avec lequel des détails hétérogènes sont combinés. Il faut maintenant considérer isolément les parties, en mesurer l'importance et savoir les harmoniser. Il semble qu'un pareil travail devrait être regardé comme purement utopique (ou même tout à fait absurde) par les gens qui sont habitués à opposer tant d'objections pratiques à la grève générale prolétarienne ; mais si le prolétariat abandonné à lui-même n'est bon à rien, les politiciens sont bons à tout. N'est-ce pas un dogme de la démocratie que rien n'est au-dessus du génie des démagogues ; et la grève générale politique n'est-elle pas un des moyens que peuvent employer les démagogues pour vaincre les résistances qui leur sont opposées ?

Je ne m'arrêterai pas à discuter les chances de réussite de cette tactique et je laisse aux boursicotiers qui lisent *l'Humanité* le soin de chercher les moyens d'empêcher la grève générale politique de tomber dans l'anarchie. Je vais

m'occuper seulement de chercher à mettre en pleine lumière la grande différence qui existe entre les deux conceptions de grève générale.

2. — Différences des deux courants d'idées correspondant aux deux conceptions de la grève générale : lutte de classe ; Etat ; élite pensante.

Nous avons vu que la grève générale syndicaliste est une construction qui renferme tout le socialisme prolétarien ; on y trouve non seulement tous ses éléments réels, mais encore ils sont groupés de la même manière que dans les luttes sociales et leurs mouvements sont bien ceux qui correspondent à leur essence. Nous ne pourrions pas opposer à cette construction un autre ensemble d'images aussi parfait pour représenter le socialisme des politiciens ; cependant, en faisant de la grève générale politique le noyau des tactiques des socialistes à la fois révolutionnaires et parlementaires, il devient possible de se rendre un compte exact de ce qui sépare ceux-ci des syndicalistes.



A. — On reconnaît immédiatement que la grève générale politique ne suppose point qu'il y a une lutte de classe concentrée sur un champ de bataille où le prolétariat attaque la bourgeoisie ; la division de la société en deux armées antagonistes disparaît ; car ce genre de révolte peut se produire avec n'importe quelle structure sociale. Dans le passé, beaucoup de révolutions furent le résultat de coalitions entre groupes mécontents ; les écrivains socialistes ont souvent montré que les classes pauvres se firent massacrer, plus d'une fois, sans autre profit que d'assurer le pouvoir à des maîtres qui avaient su utiliser, à leur avantage

et avec beaucoup d'astuce, un mécontentement passager du peuple contre les autorités anciennes.

Il semble bien que les libéraux russes eussent espéré voir se réaliser quelque chose d'analogue en 1905 ; ils étaient heureux de tant de soulèvements paysans et ouvriers ; on assure même qu'ils avaient été fort satisfaits d'apprendre les défaites de l'armée de Mandchourie¹⁸⁷ ; ils croyaient que le gouvernement effrayé finirait par avoir recours à leurs lumières ; comme parmi eux il y a quantité de sociologues, la *petite science* aurait remporté ainsi un fort beau succès ; mais il est probable que le peuple n'aurait eu qu'à se brosser le ventre.

Je suppose que les capitalistes actionnaires de l'*Humanité* ne sont d'aussi ardents admirateurs de certaines grèves qu'en raison des mêmes raisonnements ; ils estiment que le prolétariat est bien commode pour débayer le terrain et ils croient savoir, par l'expérience de l'histoire, qu'il sera toujours possible à un gouvernement socialiste de mettre à la raison les révoltés. Ne conserve-t-on pas d'ailleurs soigneusement les lois faites contre les anarchistes dans une heure d'affolement ? On les stigmatise de temps en temps du nom de *lois scélérates* ; mais elles peuvent servir à protéger les capitalistes-socialistes¹⁸⁸.

187. Le correspondant des *Débats* racontait dans le numéro du 25 novembre 1906 que des députés de la Douma avaient félicité un journaliste japonais des victoires de ses compatriotes. (Cf. *Débats*, 25 décembre 1907.)

188. On peut se demander aussi dans quelle mesure les anciens ennemis de la justice militaire tiennent à la disparition des conseils de guerre. Pendant longtemps les nationalistes ont pu soutenir, avec une apparence de raison, qu'on les conservait pour ne pas être obligé de renvoyer Dreyfus devant une Cour d'assises au cas où la Cour de cassation ordonnerait un troisième jugement ; un conseil de guerre peut être plus facile à composer qu'un jury.

B. — 1° Il ne serait plus vrai de dire que toute l'organisation du prolétariat soit contenue dans le syndicalisme révolutionnaire. Puisque la grève générale syndicaliste ne serait plus toute la révolution, il faut des organismes à côté des syndicats ; de plus, comme la grève ne saurait être qu'un détail savamment combiné avec beaucoup d'autres incidents qu'il faut savoir déchaîner à l'heure propice, les syndicats devraient recevoir l'impulsion des comités politiques, ou tout au moins marcher en parfait accord avec ces comités qui représentent l'intelligence supérieure du mouvement socialiste. En Italie, Ferri a symbolisé cet accord d'une manière assez drôle en disant que le socialisme a besoin de deux jambes ; cette figure a été empruntée à Lessing qui ne se doutait guère qu'elle pût devenir un principe de sociologie. Dans la deuxième scène de *Minna de Barnhelm*, l'aubergiste dit à Just qu'on ne peut rester sur un verre d'eau-de-vie, de même qu'on ne va pas bien avec une jambe ; il ajoute encore que les bonnes choses sont tierces et qu'une corde à quatre tours n'en est que plus solide. J'ignore si la sociologie a tiré quelque parti de ces derniers aphorismes, qui valent bien celui dont Ferri abuse.

2° Si la grève générale syndicaliste évoque l'idée d'une ère de haut progrès économique, la grève générale politique évoque plutôt celle d'une dégénérescence. L'expérience montre que les classes en voie de décadence se laissent prendre plus facilement aux harangues fallacieuses des politiciens que les classes en voie de progrès, en sorte que la perspicacité politique des hommes semble être en rapport étroit avec les conditions qui règlent leur existence. Les classes prospères peuvent commettre souvent de très grosses imprudences, parce qu'elles ont trop confiance dans leur force, qu'elles regardent l'avenir avec trop de hardiesse et qu'elles sont dominées, pour un instant, par quelques délires de gloire. Les classes affaiblies se tournent régulièrement vers les gens qui leur pro-

mettent la protection de l'Etat, sans chercher à comprendre comment cette protection pourrait mettre d'accord leurs intérêts discordants ; elles entrent volontiers dans toute coalition qui a pour but de conquérir les faveurs gouvernementales ; elles accordent toute leur admiration aux charlatans qui parlent avec aplomb. Le socialisme a beaucoup de précautions à prendre pour ne pas tomber au rang d'un antisémitisme à grandes phrases¹⁸⁹ et les conseils d'Engels n'ont pas été toujours suivis sur ce point.

La grève générale politique suppose que des groupes sociaux, très divers, aient une égale foi dans la force magique de l'Etat ; cette foi ne manque jamais chez les groupes en décadence et elle permet aux bavards de se donner pour des gens ayant une compétence universelle. Elle trouverait de très utiles auxiliaires dans la niaiserie des philanthropes ; et cette niaiserie est toujours un fruit de la dégénérescence des classes riches. Elle réussirait d'autant mieux qu'elle aurait devant elle des capitalistes lâches et découragés.

3° L'on ne saurait plus maintenant se désintéresser des plans relatifs à la société future ; ces plans que le marxisme tournait en ridicule et que la grève générale syndicaliste écartait, deviennent un élément essentiel du nouveau système. La grève générale politique ne saurait être proclamée que le jour où l'on aurait acquis la certitude qu'on a sous la main des cadres complets pour régler l'organisation future. C'est ce que Jaurès a voulu faire entendre dans ses articles de 1901, quand il a dit que la société moderne « reculera devant une entreprise aussi indéterminée et aussi creuse que la [grève syndicaliste] comme on recule devant le vide »¹⁹⁰.

189. Engels, *La question agraire et le socialisme*, dans le *Mouvement socialiste*, 15 octobre 1900, p. 462. Cf. pp. 458-459 et p. 463.

190. Jaurès, *Etudes socialistes*, p. 107.

Il ne manque pas de jeunes avocassons sans avenir qui

et les faire fonctionner au mieux des intérêts de leurs amis, — et rendre plus stable le gouvernement, ce qui sera fort avantageux pour tous les hommes d'affaires. Tocqueville avait observé que, depuis le commencement du xix^e siècle, les institutions administratives de la France ayant très peu changé, les révolutions n'ont plus produit de très grands bouleversements¹⁹². Les financiers socialistes n'ont pas lu Tocqueville, mais ils comprennent, d'instinct, que la conservation d'un Etat bien centralisé, bien autoritaire, bien démocratique, offre d'immenses ressources pour eux et les met à l'abri de la révolution prolétarienne. Les transformations que pourront réaliser leurs amis, les socialistes parlementaires, seront toujours assez limitées, et il sera toujours possible, grâce à l'Etat, de corriger les imprudences commises.

La grève générale des syndicalistes éloigne du socialisme les financiers en quête d'aventures ; la grève politique leur sourit assez, parce qu'elle serait faite dans des circonstances propices au pouvoir des politiciens — et par suite aux opérations de leurs alliés de la finance¹⁹³.

Marx suppose, tout comme les syndicalistes, que la révolution sera absolue et irréformable, parce qu'elle aura pour effet de remettre les forces productives

192. Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*, p. 330.

193. Dans l'*Avant-Garde* du 29 octobre 1905, on lit un rapport de Lucien Rolland au Conseil national du parti socialiste unifié sur l'élection de Louis Dreyfus, spéculateur en grains et actionnaire de l'*Humanité*, à Florac. « J'eus l'immense douleur, dit Rolland, d'entendre un des *rois de l'époque* se réclamer de notre Internationale, de notre rouge drapeau, de nos principes, crier : Vive la République sociale ! » Les personnes qui ne connaîtront cette élection que par le *rapport officiel* publié dans le *Socialiste* du 28 octobre 1905, en auront une idée singulièrement fausse. Se défier des documents officiels socialistes. Je ne crois pas que, durant l'affaire Dreyfus, les amis de l'Etat-major aient jamais tant maquillé la vérité que le firent les socialistes officiels en cette occasion.

aux mains d'*hommes libres*, c'est-à-dire d'hommes qui soient capables de se conduire dans l'atelier créé par le capitalisme, sans avoir besoin de maîtres. Cette conception ne saurait nullement convenir aux financiers et aux politiciens qu'ils soutiennent ; car les uns et les autres ne sont propres qu'à exercer la noble profession de maîtres. Aussi, dans toutes les études que l'on fait sur le *socialisme sage*, est-on amené à reconnaître que celui-ci suppose la société divisée en deux groupes : l'un forme une élite organisée en parti politique, qui se donne pour mission de penser à la place d'une masse non pensante, et qui se croit admirable parce qu'elle veut bien lui faire part de ses lumières supérieures¹⁹⁴ ; — l'autre est l'ensemble des producteurs. L'élite politicienne n'a pas d'autre profession que celle d'employer son intelligence et elle trouve très conforme aux principes de la Justice immanente (dont elle est propriétaire), que le prolétariat travaille à la nourrir et à lui faire une vie qui ne rappelle pas trop celle des ascètes.

Cette division est si évidente qu'on ne songe généralement pas à la dissimuler : les officiels du socialisme parlent constamment du Parti comme d'un organisme possédant une vie propre. Au congrès socialiste international de 1900, on a mis en garde le Parti contre le danger que pouvait lui faire courir une politique capable de trop le séparer du prolétariat ; il faut qu'il inspire confiance aux masses, s'il veut les avoir derrière lui au jour du grand combat¹⁹⁵. Le grand reproche que Marx adressait à ses ad-

194. Les *Intellectuels* ne sont pas, comme on le dit souvent, les hommes qui pensent : ce sont les gens qui *font profession de penser* et qui prélèvent un *salaire aristocratique* en raison de la noblesse de cette profession.

195. Par exemple Vaillant dit : « Puisque nous avons à livrer cette grande bataille, croyez-vous que nous puissions la gagner si nous n'avons pas le prolétariat derrière nous ? Il faut bien que nous l'ayons ;

versaires de l'Alliance, était justement cette séparation des dirigeants et des dirigés qui avait pour effet de restaurer l'Etat¹⁹⁶ et qui est aujourd'hui si marquée en Allemagne... et ailleurs.

3. — Jalousie entretenue par les politiciens. — La guerre comme source d'héroïsme et comme pillage. — Dictature du prolétariat et ses antécédents historiques.

A. — Nous allons maintenant entrer plus avant dans l'analyse des idées qui se rattachent à la grève politique et tout d'abord examiner ce que devient la notion de classe.

1° Les classes ne pourront plus être définies par la place que leurs membres occupent dans la production capitaliste ; on revient à l'ancienne distinction des groupes riches et des groupes pauvres ; c'est de cette manière que les classes apparurent aux anciens socialistes, qui cherchaient le moyen de réformer les iniquités de la distribution actuelle des richesses. Les catholiques sociaux se placent sur le même terrain et veulent améliorer le sort des pauvres, non seulement par la charité, mais par une foule d'institutions propres à atténuer les douleurs causées par l'économie capitaliste. Il paraît qu'encore aujourd'hui c'est à ce point de vue que les choses sont considérées dans le monde qui admire Jaurès comme un prophète ; on m'a

et nous ne l'aurons pas si nous l'avons découragé, si nous lui avons montré que le Parti socialiste ne représente plus ses intérêts. » (*Cahiers de la Quinzaine*, 16^e de la 11^e série, p. 159.) Ce fascicule renferme le compte rendu sténographique du congrès.

196. *L'Alliance de la démocratie socialiste et l'Association internationale des travailleurs*, p. 14.

raconté que celui-ci a cherché à convertir Buisson au socialisme en faisant appel à son bon cœur et que ces deux augures eurent une discussion fort cocasse sur la manière de *corriger les fautes* de la société.

La masse croit qu'elle souffre parce qu'elle subit une conséquence d'un passé qui était plein de violences, d'ignorance et de méchanceté ; elle a confiance dans le *génie de ses chefs* pour la rendre moins malheureuse ; à une hiérarchie malfaisante, elle croit que la démocratie substituerait, si elle était libre, une hiérarchie bienfaisante. — Les chefs qui entretiennent leurs hommes dans cette douce illusion voient le monde à un tout autre point de vue ; l'organisation sociale actuelle les révolte dans la mesure où elle crée des obstacles à leur ambition ; ce sont moins les classes qui leur font horreur que les positions acquises par leurs aînés ; le jour où ils ont suffisamment pénétré dans les sanctuaires de l'Etat, dans les salons, dans les lieux de plaisir, ils cessent généralement d'être révolutionnaires et parlent sagement de l'évolution.

2° Le sentiment de révolte que l'on rencontre dans les classes pauvres se colorera dès lors d'une atroce jalousie. Nos journaux démocratiques entretiennent cette passion avec beaucoup d'art, dans la pensée que c'est le meilleur moyen d'abrutir leur clientèle et de se l'attacher ; ils exploitent les scandales qui surgissent dans les classes riches ; ils entraînent leurs lecteurs à éprouver un plaisir sauvage à voir la honte pénétrer au foyer des grands de la terre. Avec une impudence qui ne laisse pas que d'étonner parfois, ils prétendent servir ainsi la cause de la morale superfine qui leur tiendrait autant à cœur, à ce qu'ils disent, que le bien-être des classes pauvres, et que leur liberté ! Mais il est probable que leurs intérêts sont les seuls mobiles de leurs actions¹⁹⁷.

197. Je note ici, en passant, que le *Petit Parisien*, dont l'importance est si grande comme organe de la politique de réformes sociales, s'est

La jalousie est un sentiment qui semble être surtout propre aux êtres passifs ; les chefs ont des sentiments actifs, et la jalousie se transforme chez eux en une soif d'arriver, coûte que coûte, aux positions les plus enviées, en employant tous les moyens qui permettent d'écarter les gens qui gênent leur marche en avant. Dans la politique il n'y a pas plus de scrupules que dans les sports : l'expérience apprend tous les jours avec quelle impudence les concurrents dans les courses de tout genre corrigent les hasards défavorables.

3° La *masse commandée* n'a qu'une notion très vague et prodigieusement naïve des moyens qui pourraient servir à améliorer son sort ; les démagogues lui font croire facilement que le meilleur moyen consiste à employer la force de l'Etat pour *embêter* les riches ; on passe ainsi de la jalousie à la vengeance, et on sait que la vengeance est un sentiment d'une puissance extraordinaire, surtout chez les êtres faibles. L'histoire des cités grecques et des républiques italiennes du Moyen Age est pleine de lois fiscales qui étaient fort oppressives pour les riches et qui n'ont pas médiocrement contribué à la ruine de ces gouvernements. Au xv^e siècle, Ænéas Sylvius (le futur pape Pie II) notait avec étonnement l'extraordinaire prospérité des villes commerçantes d'Allemagne et la grande liberté dont y jouissaient les bourgeois, qui en Italie étaient persécutés¹⁹⁸. Si on regardait de près la politique sociale contemporaine, on trouverait qu'elle est, elle aussi, empreinte des idées de jalousie et de vengeance ; beaucoup de réglementations ont plutôt

passionné pour les tribulations de la princesse de Saxe et du charmant précepteur Giron ; ce journal, très préoccupé de moraliser le peuple, ne peut comprendre que de mai

pour but de donner des moyens d'embêter les patrons, que d'améliorer la situation des ouvriers ; quand les cléricaux sont les plus faibles dans un pays, ils ne manquent jamais de recommander des mesures de sévère réglementation pour se venger de patrons francs-maçons¹⁹⁹.

Les chefs trouvent des avantages de toute sorte dans ces procédés ; ils font peur aux riches et les exploitent à leur profit personnel ; ils crient plus fort que personne contre les privilèges de la fortune et savent se donner toutes les jouissances que procure celle-ci : en utilisant les mauvais instincts et la sottise de leurs hommes, ils réalisent ce curieux paradoxe de faire applaudir par le peuple l'inégalité des conditions au nom de l'égalité démocratique. Il serait impossible de comprendre les succès des démagogues, depuis les temps d'Athènes jusqu'à la New-York contemporaine, si on ne tenait compte de la force extraordinaire que possède l'idée de vengeance pour oblitérer tout raisonnement.

Je ne crois pas qu'il y ait de moyens propres à faire disparaître cette influence funeste des démagogues, autres que ceux que peut employer le socialisme en propageant la notion de grève générale prolétarienne ; il éveille au fond de l'âme un sentiment du sublime en rapport avec les conditions d'une lutte gigantesque et il fait tomber au dernier rang le besoin de satisfaire la jalousie par la méchanceté : il fait apparaître au premier rang l'orgueil de l'homme libre et ainsi met l'ouvrier à l'abri du charlatanisme des chefs ambitieux et avides de jouissances.



199. L'application des lois sociales donne lieu, en France du moins, à de très singulières inégalités de traitement ; les poursuites judiciaires dépendent de conditions politiques... ou financières. On se rappelle l'aventure de ce grand couturier qui fut décoré par Millerand, et contre lequel avaient été dressés tant de procès-verbaux.

B. — Les grandes différences qui existent entre les deux grèves générales (ou les deux socialismes) deviennent encore plus claires quand on rapproche les luttes sociales et la guerre : celle-ci est, en effet, susceptible de donner aussi naissance à deux systèmes opposés, en sorte que l'on peut dire sur la guerre les choses les plus contradictoires, en s'appuyant également sur des faits incontestables.

On peut la considérer du côté noble, c'est-à-dire comme l'ont considérée les poètes célébrant les armées qui ont été particulièrement illustres ; en procédant de cette manière, nous y trouvons :

1° L'idée que la profession des armes ne peut être comparée à aucune autre, — qu'elle met l'homme qui s'y livre dans une catégorie supérieure aux conditions communes de la vie, — que l'histoire repose tout entière sur les aventures des gens de guerre, en sorte que l'économie n'existe que pour les entretenir ;

2° Le sentiment de la gloire que Renan a si justement regardé comme une des créations les plus singulières et les plus puissantes du génie humain, et qui s'est trouvé être une valeur incomparable dans l'histoire²⁰⁰ ;

3° Le désir ardent de se mesurer dans les grandes batailles, de subir l'épreuve en raison de laquelle le métier des armes revendique sa supériorité, et de conquérir la gloire au péril de ses jours.

Je n'ai pas besoin d'appeler longuement l'attention des lecteurs sur ces caractères pour leur faire comprendre le rôle que cette conception de la guerre a eu dans l'ancienne Grèce. Toute l'histoire classique est dominée par la guerre conçue héroïquement ; les institutions des républiques grecques eurent, à l'origine, pour base l'organisation d'armées de citoyens ; l'art grec atteignit son apogée dans les citadelles ; les philosophes ne concevaient d'autre édu-

200. Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, tome IV, pages 199-200.

cation que celle qui peut entretenir une tradition héroïque dans la jeunesse et s'ils s'attachaient à réglementer la musique, c'est qu'ils ne voulaient pas laisser se développer des sentiments étrangers à cette discipline ; les utopies sociales furent faites en vue de maintenir un noyau de guerriers homériques dans les cités ; etc. De notre temps les guerres de la Liberté n'ont guère été moins fécondes en idées que celles des anciens Grecs.

Il y a un autre aspect de la guerre qui n'a plus aucun caractère de noblesse et sur lequel insistent toujours les pacifistes²⁰¹. La guerre n'a plus ses fins en elle-même ; elle a pour objet de permettre aux hommes politiques de satisfaire leurs ambitions ; il faut conquérir sur l'étranger pour se procurer de grands avantages matériels et immédiats ; il faut aussi que la victoire donne au parti qui a dirigé le pays pendant les temps de succès, une telle prépondérance qu'il puisse se permettre de distribuer beaucoup de faveurs à ses adhérents ; on espère enfin que le prestige du triomphe enivrera tellement les citoyens qu'ils cesseront de bien apprécier les sacrifices qu'on leur demande et qu'ils se laisseront aller à des conceptions enthousiastes de l'avenir. Sous l'influence de cet état d'esprit, le peuple permet facilement à son gouvernement de développer son organisme d'une manière abusive, en sorte que toute conquête au dehors peut être considérée comme ayant pour corollaire une conquête à l'intérieur, faite par le parti qui détient le pouvoir.

La grève générale syndicaliste offre les plus grandes analogies avec le premier système de guerre : le prolétariat s'organise pour la bataille, en se séparant bien des autres parties de la nation, en se regardant comme le grand moteur de l'histoire, en subordonnant toute considération sociale à celle du combat ; — il a le sentiment très net

201. La distinction des deux aspects de la guerre est la base du livre de Proudhon sur *La guerre et la paix*.

de la gloire qui doit s'attacher à son rôle historique et de l'héroïsme de son attitude militante ; — il aspire à l'épreuve décisive dans laquelle il donnera toute la mesure de sa valeur. Ne poursuivant point une conquête, il n'a point à faire des plans pour utiliser ses victoires : il compte expulser les capitalistes du domaine productif et reprendre ensuite sa place dans l'atelier créé par le capitaliste.

Le renforcement de l'Etat est à la base de toutes leurs conceptions ; dans leurs organisations actuelles les politiciens préparent déjà les cadres d'un pouvoir fort, centralisé, discipliné, qui ne sera pas troublé par les critiques d'une opposition, qui saura imposer le silence et qui décrètera ses mensonges.



C. — Il est très souvent question dans la littérature socialiste d'une future *dictature du prolétariat* sur laquelle on n'aime pas beaucoup à donner des explications ; quelquefois on perfectionne cette formule et on ajoute l'épithète *impersonnelle* au substantif *dictature*, sans que ce progrès éclaire beaucoup la question. Bernstein signalait, il y a quelques années, que cette dictature serait probablement celle « d'orateurs de clubs et de littérateurs »²⁰³ et il estimait que les socialistes de 1848 avaient eu en vue, en parlant de cette dictature, une imitation de 1793, « un pouvoir central dictatorial et révolutionnaire, soutenu par la dictature terroriste des clubs révolutionnaires » ; il était effrayé par cette perspective et il assurait que tous les ouvriers

203. La pensée de Bernstein se reporte évidemment ici à un article célèbre de Proudhon, dont il cite d'ailleurs un fragment à la page 47 de son livre. Cet article se termine par des imprécations contre les Intellectuels : « Alors vous saurez ce que c'est qu'une révolution provoquée par des avocats, accomplie par des artistes, conduite par des romanciers et des poètes. Néron jadis fut artiste, artiste lyrique et dramatique, amant passionné de l'idéal, adorateur de l'antique, collecteur de médailles, touriste, poète, orateur, bretteur, sophiste, un don Juan, un Lovelace, un gentilhomme plein d'esprit, de fantaisie, de sympathie, en qui regorgeait la vie et la volupté. C'est pour cela qu'il fut Néron. » (*Représentant du peuple*, 29 avril 1848.)

avec lesquels il avait eu occasion de s'entretenir, se méfiaient beaucoup de l'avenir²⁰⁴. De là il concluait à la nécessité de baser la politique et la propagande socialistes sur une conception plus évolutionniste de la société moderne. Son analyse me semble insuffisante.

Dans la dictature du prolétariat, nous pouvons, tout d'abord, signaler un souvenir de l'Ancien Régime ; les socialistes ont, pendant très longtemps, été dominés par l'idée qu'il faut assimiler le capitalisme au régime féodal ; je ne connais guère d'idée plus fausse et plus dangereuse ; ils s'imaginaient que la féodalité nouvelle disparaîtrait sous l'influence de forces analogues à celles qui ont ruiné le régime féodal. Celui-ci succomba sous les coups d'un pouvoir fort, centralisé et pénétré de la conviction qu'il avait reçu de Dieu la mission d'employer des mesures exceptionnelles contre le mal ; les rois du nouveau modèle²⁰⁵, qui établirent le droit monarchique moderne, furent de terribles despotes qui manquèrent totalement de scrupules ; mais les historiens les ont absous de leurs violences, parce qu'ils ont écrit en des temps où l'anarchie féodale, les mœurs barbares des anciens nobles et leur manque de culture, joints à un défaut de respect pour les idéologues du passé²⁰⁶, paraissaient des crimes contre lesquels la force royale avait eu le devoir d'agir avec vigueur. Il est à supposer que c'est en vue de traiter avec une vigueur toute royale les chefs du capitalisme que l'on parle aujourd'hui

204. Bernstein, *Socialisme théorique et socialdémocratie pratique*, pp. 298 et 226.

205. Gervinus, *Introduction à l'histoire du XIX^e siècle*, trad. franç., p. 27.

206. L'histoire de la papauté embarrasse beaucoup les écrivains modernes : quelques-uns lui sont foncièrement hostiles en raison de leur haine pour le christianisme, mais beaucoup sont entraînés à absoudre les plus grandes fautes de la politique papale au Moyen Âge, en raison de la sympathie naturelle qui les entraîne à admirer toutes les tentatives faites par des idéologues pour tyranniser le monde.

d'une dictature du prolétariat.

Plus tard la royauté se relâcha de son despotisme et alors intervint le gouvernement constitutionnel ; on admet aussi que la dictature du prolétariat devra s'atténuer à la longue et disparaître pour faire place finalement à une *société anarchique*, mais on oublie de nous expliquer comment cela pourra se produire. Le despotisme royal n'est pas tombé tout seul ou par la bonté des souverains ; il faudrait être bien naïf pour supposer que les gens qui profiteraient de la dictature démagogique, en abandonneraient facilement les avantages.

Ce que Bernstein a bien reconnu, c'est que la dictature du prolétariat correspond à une division de la société en maîtres et en asservis ; mais il est curieux qu'il n'ait pas aperçu que l'idée de grève politique (qu'il accepte aujourd'hui dans une certaine mesure) se rattache, de la manière la plus étroite, à cette dictature des politiciens qu'il redoute. Les hommes qui auraient pu organiser le prolétariat sous la forme d'une armée, toujours prête à obéir à leurs ordres, seraient les généraux qui établiraient l'état de siège dans la société conquise ; nous aurions donc au lendemain d'une révolution la dictature exercée par l'ensemble des politiciens qui ont déjà formé un groupe compact dans le monde actuel.

J'ai déjà rappelé ce que Marx disait des gens qui restaurent l'Etat, en créant un embryon de société future de maîtres dans la société contemporaine. L'histoire de la Révolution française nous montre comment les choses se passent. Les révolutionnaires adoptent des dispositions telles que leur personnel administratif soit prêt à prendre l'autorité dès que l'ancien personnel abandonne la place, de sorte qu'il n'y ait aucune solution de continuité dans la domination. Rien n'égale l'admiration de Jaurès pour ces opérations, qu'il rencontre au cours de son *Histoire socialiste*, dont il ne comprend point parfaitement le sens, mais

dont il devine l'analogie avec ses propres conceptions de révolution sociale. La veulerie des hommes de ce temps fut si grande que parfois la substitution du nouveau personnel à l'ancien prenait des allures bouffonnes ; nous trouvons toujours un Etat surnuméraire (un *Etat postiche*, pour employer une expression de ce temps), qui est organisé d'avance à côté de l'Etat légal, qui se regarde comme un pouvoir légitime avant de devenir un pouvoir légal, et qui est tout prêt à profiter du moindre incident pour prendre le gouvernement que lâchent les mains débiles des autorités constituées²⁰⁷.

L'adoption du drapeau rouge constitue un des épisodes les plus singuliers et les plus caractéristiques de cette époque. Cet insigne était employé, en temps de troubles, pour prévenir que la loi martiale allait être appliquée ; le 10 août 1792 il devint le symbole révolutionnaire, en vue de proclamer « la loi martiale du peuple contre les rebelles du pouvoir exécutif ». Jaurès commente ce fait en ces termes : « C'est nous, le peuple, qui sommes le droit... Nous ne sommes pas des révoltés. Les révoltés sont aux Tuileries, et, contre les factieux de la Cour et du modérantisme, nous retournons le drapeau des répressions lé-

207. Une des comédies cocasses de la Révolution est celle que raconte Jaurès dans la *Convention*, pp. 1386-1388. Au mois de mai 1793 s'était établi à l'Evêché un comité insurrectionnel, qui forme un *Etat postiche* et qui, le 31 mai, se rend à l'Hôtel de ville et déclare que le peuple de Paris retire les pouvoirs de toutes les autorités constituées ; le Conseil général de la Commune n'ayant aucun moyen de défense « n'avait plus qu'à céder », mais il le fit en se donnant des grands airs tragiques : discours pompeux, embrassades générales, « pour attester qu'il n'y a ni dépit d'amour-propre chez les uns, ni orgueil de domination chez les autres » et puis « un serment civique fort, modéré et grave » ; enfin la bouffonnerie se termine par un arrêté réintégrant dans ses fonctions le Conseil qu'on vient de dissoudre. Jaurès a ici des mots charmants : le comité révolutionnaire « déliait [l'autorité légale] de toutes les entraves de la légalité ». Cette belle réflexion est la reproduction du fameux mot des bonapartistes : « Sortir de la légalité pour rentrer dans le droit. »

gales »²⁰⁸. Ainsi les insurgés commencent par proclamer qu'ils détiennent le pouvoir légitime ; ils combattent un Etat n'ayant qu'une apparence de légitimité et ils prennent le drapeau rouge pour symboliser le rétablissement de l'ordre véritable par la force ; vainqueurs, ils traiteront les vaincus de conspirateurs et demanderont qu'on punisse leurs complots. La véritable conclusion de toute cette belle idéologie devait être le massacre des prisonniers en septembre.

Tout cela est parfaitement simple et la grève générale politique se développerait en produisant des événements tout pareils. Pour que cette grève réussisse, il faut que le prolétariat soit largement entré dans des syndicats recevant l'impulsion des comités politiques, qu'il existe ainsi une organisation complète dépendant des hommes qui vont prendre le gouvernement et qu'il y ait à faire une simple transmutation dans le personnel de l'Etat. L'organisation de l'*Etat postiche* devrait être plus complète qu'elle ne le fut à l'époque de la Révolution, parce que la conquête de l'Etat ne semble pas aussi facile à faire qu'autrefois ; mais le principe serait le même ; on pourrait même supposer que la transmission de l'autorité s'opérant aujourd'hui avec plus de régularité, grâce aux ressources nouvelles que procure le régime parlementaire, et le prolétariat étant parfaitement encadré dans des syndicats officiels, nous verrions la révolution sociale aboutir à une merveilleuse servitude.

208. Jaurès, *Législative*, p. 1288.

4. — La force et la violence. — Idées de Marx sur la force. — Nécessité d'une théorie nouvelle pour la violence prolétarienne.

L'étude de la grève politique nous conduit à mieux comprendre une distinction qu'il faut avoir toujours présente à l'esprit quand on réfléchit sur les questions sociales contemporaines. Tantôt on emploie les termes *force* et *violence* en parlant des actes de l'autorité, tantôt en parlant des actes de révolte. Il est clair que les deux cas donnent lieu à des conséquences fort différentes. Je suis d'avis qu'il y aurait grand avantage à adopter une terminologie qui ne donnerait lieu à aucune ambiguïté et qu'il faudrait réserver le terme *violence* pour la deuxième acception ; nous dirons donc que la force a pour objet d'imposer l'organisation d'un certain ordre social dans lequel une minorité gouverne, tandis que la violence tend à la destruction de cet ordre. La bourgeoisie a employé la force depuis le début des temps modernes, tandis que le prolétariat réagit maintenant contre elle et contre l'Etat par la violence.



Depuis longtemps, j'étais convaincu qu'il importerait beaucoup d'approfondir la théorie des puissances sociales ; mais je n'avais pu apercevoir la distinction capitale, dont il est question ici, avant d'avoir réfléchi sur la grève générale. Il ne me semble pas d'ailleurs que Marx ait jamais examiné d'autres puissances sociales que la force. Dans les *Saggi di critica del marxismo*, j'avais cherché, il y a quelques années, à résumer les thèses marxistes sur l'adaptation de l'homme aux conditions du capitalisme et j'avais présenté ces thèses de la manière suivante, aux pages 38-40 :

« 1^o Il y a un système en quelque sorte mécanique, dans lequel l'homme semble soumis à de vraies *lois naturelles* ; les économistes classiques placent à l'origine cet automatisme qui est le dernier produit du régime capitaliste. « Il se forme, dit Marx²⁰⁹, une classe de plus en plus nombreuse de travailleurs qui, grâce à l'éducation, la tradition, l'habitude, subissent les exigences du régime aussi spontanément que le changement des saisons. » L'intervention d'une volonté intelligente dans la coercition apparaîtrait comme une exception.

« 2^o Il y a un régime d'émulation et de grande concurrence, qui entraîne les hommes à écarter les obstacles traditionnels, à chercher constamment du nouveau et à imaginer des conditions de vie qui leur semblent meilleures. C'est dans cette tâche révolutionnaire que la bourgeoisie excella selon Marx.

« 3^o Il y a le régime de la violence qui a un rôle très important dans l'histoire et qui revêt plusieurs formes distinctes :

« a) Au plus bas degré nous avons la violence dispersée, qui ressemble à la concurrence vitale, qui agit par la médiation des forces économiques et qui opère une expropriation lente mais certaine ; une telle violence se manifeste surtout avec l'aide de régimes fiscaux²¹⁰.

« b) Vient ensuite la force concentrée et organisée de l'Etat qui agit directement sur le travail, « pour régler le salaire, c'est-à-dire pour le déprimer au niveau convenable,

209. *Capital*, tome I, p. 327, col. 1.

210. Marx fait observer qu'en Hollande, l'impôt fut employé pour faire renchérir artificiellement les objets de première nécessité ; ce fut l'application d'un principe de gouvernement : ce régime exerça une action délétère sur la classe ouvrière et ruina le paysan, l'artisan et les autres éléments de la classe moyenne ; mais il assurait une parfaite soumission de l'ouvrier au patron des manufactures. (*Capital*, tome 1. p. 338. col. 2.)

pour prolonger la journée du travail et maintenir le travailleur lui-même au degré de dépendance voulu ; c'est là un moment essentiel de l'accumulation primitive »²¹¹.

« c) Nous avons enfin la violence proprement dite qui occupe une si grande place dans l'histoire de l'accumulation primitive et qui constitue l'objet principal de l'histoire. »

Quelques observations complémentaires ne seront pas inutiles ici.

Il faut, tout d'abord, observer que ces divers moments sont placés sur une échelle logique, en partant des états qui rappellent le plus un organisme et dans lesquels n'apparaît aucune volonté distincte, pour aller vers les états où des volontés mettent leurs plans réfléchis en évidence ; mais l'ordre historique est tout le contraire de celui-là.

A l'origine de l'accumulation capitaliste, nous trouvons des faits historiques bien distincts, qui apparaissent chacun en son temps, avec ses caractères propres et dans des conditions assez marquées pour être inscrits dans les chroniques. C'est ainsi que l'on rencontre l'expropriation des paysans et la suppression de l'ancienne législation qui avait constitué « le servage et la hiérarchie industrielle. » Marx ajoute : « L'histoire de cette expropriation n'est pas matière à conjectures, elle est inscrite dans les annales de l'humanité en lettres de sang et de feu indélébiles²¹². »

Plus loin, Marx nous fait voir comment l'aurore des temps modernes fut marquée par la conquête de l'Amérique, l'esclavage des nègres et les guerres coloniales : « Les diverses méthodes d'accumulation primitive que l'ère capitaliste fit éclore, se partagent d'abord, par ordre plus ou moins chronologique, entre le Portugal, l'Espagne, la France et l'Angleterre, jusqu'à ce que celle-ci les combine toutes, au dernier tiers du xvii^e siècle, dans un ensemble

²¹¹. *Capital*, tome I, p. 327, col. 1.

²¹². *Capital*, tome I, p. 315.

systématique, embrassant à la fois le régime colonial, le crédit public, la finance moderne et le système protectionniste. Quelques-unes de ces méthodes reposent sur l'emploi de la force brutale ; mais toutes, sans exception, exploitent le pouvoir de l'Etat, la force concentrée et organisée de la société, afin de précipiter violemment le passage de l'ordre économique féodal à l'ordre économique capitaliste, et d'abrèger les phrases de transition. » C'est à cette occasion qu'il compare la force à une accoucheuse et dit qu'elle multiplie le mouvement social²¹³.

Ainsi nous voyons des puissances économiques se mêler d'une manière étroite à la puissance politique et finalement le capitalisme se perfectionner à ce point qu'il n'ait plus besoin de faire un appel direct à la force publique, sauf dans des cas très exceptionnels. « Dans le cours ordinaire des choses, le travailleur peut être abandonné à l'action des *lois naturelles* de la société, c'est-à-dire à la dépendance du capital, engendrée, garantie et perpétuée par le mécanisme même de la production²¹⁴. »

Lorsqu'on est parvenu au dernier terme historique, l'action de volontés distinctes disparaît et l'ensemble de la société ressemble à un corps organisé, fonctionnant tout seul ; les observateurs peuvent alors fonder une science économique qui leur paraît aussi certaine que les sciences de la nature physique. L'erreur de beaucoup d'économistes a consisté à ne pas voir que ce régime, qui leur semblait

213. *Capital*, tome I, p. 336, col. 1. — Le texte allemand porte que la force est *oekonomische Potenz* (*Kapital*, 4^e édition, p. 716) ; le texte français porte que la force est un agent économique. Fourier appelle *puissanciennes* les progressions géométriques (*Nouveau monde industriel et sociétaire*, p. 376). Marx a évidemment employé le mot *Potenz* dans le sens de multiplicateur ; Cf. dans le *Capital*, p 176, col. 1. le terme : *travail puissancié* pour travail d'une productivité multipliée.

214. *Capital*, tome I, p. 327, col. 1.

naturel ou primitif²¹⁵, est le résultat d'une série, de transformations qui auraient pu ne pas se produire et dont la combinaison reste toujours fort instable, car elle pourrait être détruite par la force, comme elle a été créée par l'intervention de celle-ci ; — la littérature économique contemporaine est, d'ailleurs, pleine de plaintes relatives aux interventions de l'Etat qui troublent les *lois naturelles*.

Aujourd'hui les économistes sont peu disposés à croire que le respect de ces *lois naturelles* s'impose en raison du respect dû à la Nature : ils voient bien qu'on est parvenu tardivement au régime capitaliste, mais ils estiment qu'on y est parvenu par un progrès qui devrait enchanter l'âme des hommes éclairés. Ce progrès se traduit, en effet, par trois faits remarquables : il est devenu possible de constituer une science de l'économie ; — le droit peut atteindre ses formules les plus simples, les plus sûres, les plus belles, puisque le droit des obligations domine tout capitalisme avancé ; — les caprices des maîtres de l'Etat ne sont plus aussi apparents et ainsi on marcherait vers la liberté. Tout retour au passé leur semble être un attentat contre la science, le droit et la dignité humaine.

Le socialisme considère cette évolution comme étant une histoire de la force bourgeoise et il ne voit que des modalités là où les économistes croient découvrir des hétérogénéités : que la force se présente sous l'aspect d'actes historiques de coercition ou d'oppression fiscale, ou de conquête, ou de législation du travail, ou encore qu'elle soit tout enveloppée dans l'économie, il s'agit toujours de la force bourgeoise travaillant, avec plus ou moins d'adresse, à produire l'ordre capitaliste.

215. *Naturel*, au sens marxiste, est ce qui ressemble à un mouvement physique, ce qui s'oppose à la création d'une volonté intelligente ; — pour les déistes du XVIII^e siècle, naturel était ce qui avait été créé par Dieu et était à la fois primitif et excellent ; c'est encore le point de vue de G. de Molinari.



Marx s'est attaché, avec beaucoup de minutie, à décrire les phénomènes de cette évolution ; mais il est très sobre de détails sur l'organisation du prolétariat. Cette lacune de son œuvre a été souvent expliquée ; il trouvait en Angleterre, sur l'histoire du capitalisme, une masse énorme de matériaux assez bien classés et déjà soumis à des discussions économiques ; il pouvait donc approfondir les diverses particularités de l'évolution bourgeoise ; mais il n'avait pas beaucoup d'éléments pour raisonner sur l'organisation du prolétariat ; il devait donc se contenter d'expliquer en formules très abstraites l'idée qu'il se faisait du chemin que celui-ci avait à parcourir pour atteindre l'heure de la lutte révolutionnaire. Cette insuffisance de l'œuvre de Marx a eu pour conséquence de faire dévier le marxisme de sa véritable nature.

Les gens qui se piquaient d'orthodoxie marxiste n'ont voulu ajouter rien d'essentiel à ce qu'avait écrit leur maître et ils ont cru qu'ils devaient utiliser, pour raisonner sur le prolétariat, ce qu'ils avaient appris dans l'histoire de la bourgeoisie. Ils n'ont donc pas soupçonné qu'il y avait une différence à établir entre la *force* qui marche vers l'autorité et cherche à réaliser une obéissance automatique, et la *violence* qui veut briser cette autorité. Suivant eux, le prolétariat doit acquérir la force comme la bourgeoisie l'a acquise, s'en servir comme elle s'en est servie et aboutir à un Etat socialiste remplaçant l'Etat bourgeois.

L'Etat ayant joué autrefois un rôle de premier ordre dans les révolutions qui supprimèrent l'ancienne économie, c'est encore l'Etat qui devra supprimer le capitalisme. Les travailleurs doivent donc tout sacrifier à un seul but : amener au pouvoir des hommes qui lui promettent solennellement de ruiner le capitalisme au profit du peuple ; c'est

ainsi que se forme un parti socialiste parlementaire. D'anciens militants socialistes pourvus d'emplois modestes, des bourgeois lettrés, légers et avides de bruit, et des spéculateurs de la Bourse imaginent qu'un âge d'or pourrait naître pour eux à la suite d'une révolution sage, bien sage, qui ne toucherait pas gravement l'Etat traditionnel. Ces futurs maîtres du monde rêvent tout naturellement de reproduire l'histoire de la force bourgeoise et ils s'organisent pour être en mesure de tirer le plus possible de profit de cette révolution. Un groupe considérable de clients pourrait prendre rang dans la hiérarchie nouvelle, et ce que Paul Leroy-Beaulieu nomme le « Quatrième Etat » deviendrait vraiment une basse-bourgeoisie²¹⁶.

Tout l'avenir de la démocratie pourrait bien dépendre de cette basse-bourgeoisie, qui espère utiliser, pour son plus grand avantage personnel, la force des organisations vraiment prolétariennes²¹⁷. Les politiciens croient qu'elle aura toujours des tendances pacifiques, qu'elle est susceptible d'être bien disciplinée et que, les chefs de si sages syndicats comprenant comme eux l'action de l'Etat, cette classe formera une clientèle excellente. Ils voudraient qu'elle leur servît à gouverner le prolétariat : c'est pourquoi Ferdinand

216. Dans un article du *Radical* (2 janvier 1906), Ferdinand Buisson expose que les catégories de travailleurs actuellement les plus favorisées continueront à s'élever au-dessus des autres ; les ouvriers des mines, de la voie ferrée, des manufactures de l'Etat ou des services municipaux qui sont bien organisés, forment une « aristocratie ouvrière » qui réussit d'autant plus facilement qu'elle a à discuter avec des collectivités qui font « profession de reconnaître les droits de l'homme, la souveraineté nationale, l'autorité du suffrage universel ». Sous ce galimatias on trouve tout simplement la reconnaissance de relations existant entre des clients obséquieux et des politiciens.

217. « Une partie de la nation s'aggrave au prolétariat pour demander des droits », dit Maxime Leroy dans un livre consacré à défendre les syndicats de fonctionnaires. (*Les transformations de la puissance publique*, p. 216.)

Buisson et Jaurès sont partisans des syndicats des petits fonctionnaires, qui, en entrant dans les Bourses du Travail, inspireraient au prolétariat leur attitude éteinte et pacifique.



La grève générale politique concentre toute cette conception dans un tableau d'une intelligence facile ; elle nous montre comment l'Etat ne perdrait rien de sa force, comment la transmission se ferait de privilégiés à privilégiés, comment le peuple des producteurs arriverait à changer de maîtres. Ces maîtres seraient très probablement moins habiles que ceux d'aujourd'hui ; ils feraient de plus beaux discours que les capitalistes ; mais tout porte à croire qu'ils seraient beaucoup plus durs et plus insolents que leurs prédécesseurs.

La *nouvelle école* raisonne tout autrement ; elle ne peut accepter l'idée que le prolétariat ait pour mission historique d'imiter la bourgeoisie ; elle ne conçoit pas qu'une révolution aussi prodigieuse que celle qui supprimerait le capitalisme, puisse être tentée pour un minime et douteux résultat, pour un changement de maîtres, pour la satisfaction d'idéologues, de politiciens et spéculateurs, tous adorateurs et exploiters de l'Etat. Elle ne veut pas s'en tenir aux formules de Marx : si celui-ci n'a point fait d'autre théorie que celle de la force bourgeoise, ce n'est point à ses yeux une raison pour s'en tenir rigoureusement à l'imitation de la force bourgeoise.

Au cours de sa carrière révolutionnaire, Marx n'a pas été toujours bien inspiré et trop souvent il a suivi des inspirations qui appartiennent au passé ; dans ses écrits, il lui est même arrivé d'introduire quantité de vieilleries provenant des utopistes. La *nouvelle école* ne se croit nullement tenue d'admirer les illusions, les fautes, les erreurs de celui qui a

tant fait pour élaborer les idées révolutionnaires ; elle s'efforce d'établir une séparation entre ce qui dépare l'œuvre de Marx et ce qui doit immortaliser son nom ; elle prend ainsi le contrepied des socialistes officiels qui veulent surtout admirer dans Marx ce qui n'est pas marxiste. Nous n'attacherons donc aucune importance aux textes nombreux qu'on peut nous opposer pour nous montrer que Marx a souvent compris l'histoire comme les politiciens.

Nous savons maintenant quelle est la raison de son attitude ; il ne connaissait pas la distinction qui nous apparaît aujourd'hui si claire entre la force bourgeoise et la violence prolétarienne, parce qu'il n'a point vécu dans des milieux qui eussent acquis une conception satisfaisante de la grève générale²¹⁸. Aujourd'hui nous possédons assez d'éléments pour comprendre aussi bien la grève syndicaliste que la grève politique ; nous savons en quoi le mouvement prolétarien se différencie des anciens mouvements bourgeois ; nous trouvons dans l'attitude des révolutionnaires en présence de l'Etat le moyen de distinguer des notions qui étaient encore bien confuses dans l'esprit de Marx.



La méthode qui nous a servi à marquer la différence qui existe entre la force bourgeoise et la violence prolétarienne, peut servir aussi à résoudre beaucoup de questions qui se présentent au cours des recherches relatives à l'organisation du prolétariat. En rapprochant les essais d'organisation de la grève syndicaliste et ceux de la grève

218. Les insuffisances et les erreurs que renferme l'œuvre de Marx, en tout ce qui touche à l'organisation révolutionnaire du prolétariat, peuvent être signalées comme des illustrations mémorables de cette loi qui nous empêche de *penser* autre chose que ce qui a des bases réelles dans la vie. Ne confondons pas *pensée* et *imagination*.

politique, on peut souvent juger ce qui est bon et ce qui est mauvais, c'est-à-dire ce qui est spécifiquement socialiste et ce qui a des tendances bourgeoises.

L'éducation populaire, par exemple, semble être entièrement dirigée dans un esprit bourgeois ; tout l'effort historique du capitalisme a été de conduire les masses à se laisser gouverner par les conditions de l'économie capitaliste, en sorte que la société devînt un organisme ; tout l'effort révolutionnaire tend à créer des *hommes libres* ; mais les gouvernements démocratiques se donnent pour mission de réaliser l'*unité morale* de la France. Cette unité morale, c'est la discipline automatique des producteurs qui seraient heureux de travailler pour la gloire de leurs chefs intellectuels.

On peut encore dire que le grand danger qui menace le syndicalisme serait toute tentative d'imiter la démocratie ; il vaut mieux pour lui savoir se contenter, pendant un temps, d'organisations faibles et chaotiques que de tomber sous la domination de syndicats qui copieraient des formes politiques de la bourgeoisie.

Les syndicalistes révolutionnaires ne s'y sont jamais trompés, parce que ceux qui cherchent à les diriger dans la voie simili-bourgeoise sont des adversaires de la grève générale syndicaliste et se sont ainsi dénoncés eux-mêmes comme des ennemis.

VI. La moralité de la violence

1. — Observations de P. Bureau et de P. de Rousiers. — L'ère des martyrs. — Possibilité de maintenir la scission avec peu de violences grâce à un mythe catastrophique.

Les codes prennent tant de précautions contre la violence et l'éducation est dirigée en vue d'atténuer tellement nos tendances à la violence que nous sommes conduits instinctivement à penser que tout acte de violence est une manifestation d'une régression vers la barbarie. Si l'on a si souvent opposé les sociétés industrielles aux sociétés militaires, c'est que l'on a considéré la paix comme étant le premier des biens et la condition essentielle de tout progrès matériel : ce dernier point de vue nous explique pourquoi, depuis le XVIII^e siècle et presque sans interruption, les économistes ont été partisans de pouvoirs forts et assez peu soucieux des libertés politiques. Condorcet adresse ce reproche aux élèves de Quesnay : et Napoléon III n'eut peut-être pas de plus grand admirateur que Michel Chevalier²¹⁹).

On peut se demander s'il n'y a pas quelque peu de naïveté dans l'admiration que nos contemporains ont pour la douceur ; je vois, en effet, que quelques auteurs, remarquables par leur perspicacité et leurs hautes préoccupations morales, ne semblent pas autant redouter la violence que nos professeurs officiels.

219. Un jour Michel Chevalier entra rayonnant dans la salle de rédaction du *Journal des Débats* : « Ses [premiers] mots furent : J'ai conquis la liberté ! On était plein d'attente, on demanda des explications. Il s'agissait de la liberté de la boucherie. » (Renan, *Feuilles détachées*, p. 149.)

P. Bureau a été extrêmement frappé de rencontrer en Norvège une population rurale qui est demeurée très profondément chrétienne : les paysans n'en portent pas moins un poignard à la ceinture ; quand une querelle se termine à coups de couteau, l'enquête de la police n'aboutit pas, en général, faute de témoins disposés à déposer. — L'auteur ajoute : « Le caractère amolli et efféminé des hommes est plus redoutable que leur sentiment, même exagéré et brutal, de l'indépendance, et un coup de couteau donné par un homme honnête en ses mœurs, mais violent, est un mal social moins grave et plus facilement guérissable que les débordements de la luxure de jeunes gens réputés plus civilisés²²⁰. »

J'emprunte un second exemple à P. de Rousiers, qui est, tout comme P. Bureau, un catholique fervent et préoccupé de morale. Il raconte comment, vers 1860, le pays de Denver, grand centre minier des Montagnes-Rocheuses, fut purgé des bandits qui l'infestaient ; la magistrature américaine étant impuissante, de courageux citoyens se mirent à l'œuvre : « La loi de Lynch était fréquemment appliquée ; un homme convaincu de meurtre ou de vol pouvait se voir arrêter, juger, et... pendre, en moins d'un quart d'heure, pour peu qu'un comité de vigilance énergique s'emparât de lui... L'Américain honnête a l'excellente habitude de ne pas se laisser écraser, sous prétexte qu'il est honnête ; un homme d'ordre n'est pas nécessairement un trembleur, comme cela arrive trop souvent chez nous ; au contraire, il considère que son intérêt doit passer avant celui d'un repris de justice ou d'un joueur. De plus, il possède l'énergie nécessaire pour résister, et le genre de vie qu'il mène le rend apte à résister, efficacement, même à prendre l'initiative et la responsabilité d'une mesure grave, quand les circonstances l'exigent..... Un tel homme, placé

220. P. Bureau. *Le paysan des fjords de Norvège*, pp. 114 et 115.

dans un pays neuf et plein de ressources voulant profiter des richesses qu'il renferme et conquérir par son travail une situation élevée, n'hésitera pas à supprimer, au nom des intérêts supérieurs qu'il représente, les bandits qui compromettent l'avenir de ce pays. Voilà pourquoi tant de cadavres se balançaient à Denver, il y a vingt-cinq ans, au-dessus du petit pont de bois jeté sur le Cherry-Creek²²¹. »

C'est bien là chez P. de Rousiers une opinion réfléchie, car il revient encore, ailleurs, sur cette question. « Je sais, dit-il, que la loi de Lynch est généralement considérée en France comme un symptôme de barbarie... ; mais si les honnêtes gens d'Europe pensent ainsi, les honnêtes gens d'Amérique pensent tout autrement²²². » Il approuve hautement le comité de vigilance de la Nouvelle-Orléans qui en 1890 pendit, « à la grande satisfaction de tous les honnêtes gens », des *maffiosi* acquittés par le jury²²³.

Il ne semble pas qu'au temps où la *vendetta* fonctionnait régulièrement en Corse, pour compléter ou corriger l'action d'une justice trop boiteuse, la population eût une moindre moralité qu'aujourd'hui. Avant la conquête française, la Kabylie ne connaissait pas d'autre mode de répression que la vengeance privée et les Kabyles n'étaient pas de mauvaises gens.

On concédera aux partisans de la douceur que la violence peut gêner le progrès économique et même qu'elle peut être dangereuse pour la moralité, lorsqu'elle dépasse une certaine limite. Cette concession ne peut point être opposée à la doctrine exposée ici, parce que je considère la violence seulement au point de vue de ses conséquences idéologiques. Il est certain que pour amener les travailleurs

221. De Rousiers, *La vie américaine, Ranches, fermes et usines*, pp. 224-225.

222. De Rousiers, *La vie américaine. L'éducation et la société*, p. 218.

223. De Rousiers, *loc. cit.*, p. 221.

à regarder les conflits économiques comme des images affaiblies de la grande bataille qui décidera de l'avenir, il n'est point nécessaire qu'il y ait un grand développement de la brutalité et que le sang soit versé à flots. Si une classe capitaliste est énergique, elle affirme constamment sa volonté de se défendre, son attitude franchement et loyalement réactionnaire contribue, au moins autant que la violence prolétarienne, à marquer, la scission des classes qui est la base de tout le socialisme.



Nous pouvons utiliser ici la grande expérience historique fournie par les persécutions que le christianisme eut à subir durant les premiers siècles. Les auteurs modernes ont été si frappés par le langage des Pères de l'Eglise et par les détails donnés dans les Actes des martyrs, qu'ils se sont représenté généralement les chrétiens comme des proscrits dont le sang ne cessait de couler avec abondance. La scission fut extraordinairement marquée entre le monde païen et le monde chrétien ; sans cette scission, jamais celui-ci n'aurait pu acquérir sa pleine personnalité ; mais cette scission a pu se maintenir sans que les choses se soient passées comme on le pensait autrefois.

Personne ne croit plus que les chrétiens se réfugiaient dans des carrières souterraines pour échapper aux perquisitions de la police ; les catacombes furent creusées, à très grand frais, par des communautés disposant d'importantes ressources, sous des terrains qui appartenaient, en général, à de puissantes familles, protectrices du nouveau culte. Personne ne met plus en doute qu'avant la fin du premier siècle, le christianisme avait des adhérents au sein de l'aristocratie romaine ; « dans la très ancienne catacombe de Priscille, on a retrouvé la sépulture de la lignée

chrétienne des Acilii, du I^{er} au IV^e

tiens, dit le professeur allemand²²⁸, pouvaient se plaindre d'être comme des troupeaux poursuivis, et pourtant cela n'avait pas lieu d'ordinaire ; ils pouvaient se considérer comme des modèles d'héroïsme, et cependant étaient rarement mis à l'épreuve ; » et j'appelle l'attention sur cette fin de la phrase : « Ils pouvaient se placer au-dessus des grandeurs du monde et, en fait, s'accommodaient toujours plus à lui. » Il y a, en effet, quelque chose de paradoxal, au premier abord, dans la situation de l'Eglise, qui avait des fidèles dans les hautes classes, obligés de vivre en faisant beaucoup de concessions aux usages, et qui cependant pouvait maintenir une idéologie de la scission. Les inscriptions de la catacombe de Priscille nous montrent « la perpétuité de la foi dans une série de générations d'Acilii, dans lesquelles se rencontrent non seulement des consuls et des magistrats de l'ordre le plus élevé, mais des prêtres, des prêtresses, même des enfants, membres des illustres collèges idolâtriques, réservés par privilège aux patriciens et à leurs fils »²²⁹. Si l'idéologie chrétienne avait été rigoureusement déterminée par les faits matériels, un tel paradoxe eût été impossible.

La statistique des persécutions ne joue donc pas ici un grand rôle ; des circonstances notables, qui se produisaient au cours des scènes de martyre, avaient beaucoup plus d'importance que la fréquence des supplices. C'est en raison de faits assez rares, mais très héroïques, que l'idéologie s'est construite : les martyrs n'avaient pas besoin d'être nombreux pour prouver, par l'épreuve, la vérité absolue de la nouvelle religion et l'erreur absolue de l'ancienne, pour établir ainsi qu'il y avait deux voies incompatibles entre elles, pour faire comprendre que le règne du

228. P. Allard. *op. cit.*, p. 142. Cf. ce que j'ai dit dans *Le système historique de Renan*, pp. 312-315.

229. P. Allard, *op. cit.*, p. 206.

mal aurait un terme. « On peut, dit Harnack, malgré le petit nombre des martyrs, estimer à sa juste valeur le courage qu'il fallait pour devenir chrétien et vivre en chrétien ; on doit avant tout louer la conviction du martyr qu'un mot ou un geste pouvait rendre indemne et qui préférerait la mort à l'impunité. » Les contemporains, qui voyaient dans le martyre une épreuve judiciaire constituant un témoignage en l'honneur du Christ²³⁰, tiraient de ces faits de tout autres conclusions que celles que peut en tirer un historien moderne qui raisonne avec nos idées modernes ; jamais idéologie n'a pu être aussi éloignée des faits que celle-là.

L'administration romaine était extrêmement dure pour tout homme qui lui semblait susceptible de troubler la tranquillité publique et surtout pour tout accusé qui bravait sa majesté. En frappant, de temps à autre, quelques chrétiens qui lui étaient dénoncés (pour des raisons demeurées généralement inconnues aux modernes), elle ne croyait pas faire un acte qui fût destiné à occuper jamais la postérité, et il semble que le grand public n'y prenait pas beaucoup garde lui-même ; c'est ce qui explique pourquoi les persécutions ne laissèrent presque pas de traces dans la littérature païenne. Les païens n'avaient pas de raison pour attacher au martyre l'extraordinaire importance que lui attribuaient les fidèles et les gens qui leur étaient déjà sympathiques.

Cette idéologie ne se serait certainement pas formée d'une manière aussi paradoxale, si on n'avait cru fermement aux catastrophes décrites par les nombreuses apocalypses qui furent composées à la fin du I^{er} siècle et au commencement du II^e ; on était persuadé que le monde allait être livré complètement au règne du mal et que le Christ viendrait ensuite donner la victoire définitive à ses élus. Tout incident de persécution empruntait à la mytho-

230. G. Sorel, *Système historique de Renan*, pp. 335-336.

logie de l'Antéchrist quelque chose de son caractère effroyablement dramatique ; au lieu d'être apprécié en raison de son importance matérielle, comme un malheur frappant quelques individus, une leçon pour la communauté ou une entrave temporaire apportée à la propagande, il était un élément de la guerre engagée par *Satan, prince de ce monde*, qui allait bientôt révéler son Antéchrist. Ainsi la scission découlait, à la fois, des persécutions et d'une attente fiévreuse d'une bataille décisive. Lorsque le christianisme fut suffisamment développé, la littérature des apocalypses cessa d'être beaucoup cultivée, encore que l'idée qui en faisait le fond continuât à [exercer] son influence ; les Actes des martyrs furent rédigés de manière à provoquer les sentiments qu'engendraient les apocalypses et on peut dire qu'ils les remplacèrent²³¹ : parfois on trouve consignée, dans la littérature des persécutions, d'une manière aussi claire que dans les apocalypses, l'horreur que les fidèles éprouvaient pour les ministres de Satan qui les poursuivaient²³².

Nous pouvons donc concevoir que le socialisme soit parfaitement révolutionnaire encore qu'il n'y ait que des conflits courts et peu nombreux, pourvu que ceux-ci aient une force suffisante pour pouvoir s'allier à l'idée de la grève générale : tous les événements apparaîtront alors sous une forme amplifiée et, les notions catastrophiques se maintenant, la scission sera parfaite. Ainsi se trouve écartée l'objection que l'on adresse souvent aux révolution-

231. Il est probable que la première génération chrétienne n'eut pas une complète intelligence de la possibilité de remplacer les apocalypses imitées de la littérature juive par les Actes des martyrs ; on s'expliquerait ainsi pourquoi nous ne possédons point de récits antérieurs à l'an 155 (lettre des Smyrniotes racontant la mort de saint Polycarpe) et pourquoi le souvenir d'un certain nombre de très anciens martyrs romains a pu être perdu.

232. Renan, *Marc-Aurèle*, p. 500.

naires : la civilisation n'est point menacée de succomber sous les conséquences d'un développement de la brutalité, puisque l'idée de grève générale permet d'alimenter la notion de lutte de classe au moyen d'incidents qui paraîtraient médiocres aux historiens bourgeois.



Lorsque les classes gouvernantes, n'osant plus gouverner, ont honte de leur situation privilégiée, s'acharnent à faire des avances à leurs ennemis et proclament leur horreur pour toute scission dans la société, il devient beaucoup plus difficile de maintenir dans le prolétariat cette idée de scission sans laquelle il serait impossible au socialisme de remplir son rôle historique. Tant mieux, déclarent les *braves gens* ; nous pouvons donc espérer que l'avenir du monde ne sera pas livré aux gens grossiers qui ne respectent pas même l'Etat, qui se moquent des hautes idéologies bourgeoises et qui n'ont pas plus d'admiration pour les professionnels de la pensée élevée que pour les curés. Faisons donc tous les jours davantage pour les déshérités, disent ces messieurs ; montrons-nous plus chrétiens ou plus philanthropes, au plus démocrates (suivant le tempérament de chacun) ; unissons-nous pour l'accomplissement du *devoir social*, et nous aurons raison de ces affreux socialistes qui croient possible de ruiner le prestige des Intellectuels, après que les Intellectuels ont ruiné celui de l'Eglise. En fait ces combinaisons savantes et morales ont échoué ; la raison n'en est pas difficile à voir.

Le beau raisonnement de ces messieurs, des pontifes du devoir social, suppose que la violence ne pourra plus augmenter, ou même qu'elle diminuera au fur et à mesure que les Intellectuels feront plus de politesses, de platitudes et de grimaces en l'honneur de l'union des classes. Malheureusement pour ces grands penseurs, les choses se

passent tout autrement ; il se trouve que la violence ne cesse de s'accroître au fur et à mesure qu'elle devrait diminuer d'après les principes de la haute sociologie. Il y a, en effet, de misérables socialistes qui profitent de la lâcheté bourgeoise pour entraîner les masses dans un mouvement qui, tous les jours, devient moins semblable à celui qui devrait résulter des sacrifices consentis par la bourgeoisie en vue d'obtenir la paix. Pour un peu, les sociologues déclareraient que les socialistes trichent et emploient des procédés déloyaux, tant les faits répondent mal à leurs prévisions.

Il était cependant facile de comprendre que les socialistes ne se laisseraient pas vaincre sans avoir employé toutes les ressources que pouvait leur fournir la situation. Des gens qui ont voué leur vie à une cause qu'ils identifient à celle de la rénovation du monde, ne pouvaient hésiter à user de toutes les armes pour développer d'autant plus l'esprit de lutte de classe que l'on faisait plus d'efforts pour le faire disparaître. Les rapports sociaux existants se prêtent à une infinité d'incidents de violence et l'on n'a pas manqué d'engager les travailleurs à ne pas reculer devant la brutalité quand celle-ci peut leur rendre service. Les bourgeois philanthropes faisant fête aux syndiqués qui voulaient bien consentir à venir discuter avec eux, dans l'espoir que ces ouvriers, fiers de leurs fréquentations aristocratiques, donneraient des conseils pacifiques à leurs camarades, des soupçons de trahison devaient naître assez rapidement contre les partisans des réformes sociales. Enfin, et c'est le fait le plus remarquable de cette histoire, l'antipatriotisme devient un élément essentiel du programme syndicaliste²³³.

233. Comme nous considérons toutes choses du point de vue historique, il importe peu de savoir quelles raisons se donnèrent les premiers apôtres de l'antipatriotisme : les raisons de ce genre ne sont, presque jamais, les bonnes ; l'essentiel est que pour la très grande ma-

L'introduction de l'antipatriotisme dans le mouvement ouvrier est d'autant plus remarquable qu'elle s'est produite au moment où le gouvernement était en train de faire passer dans la pratique les théories solidaristes. Léon Bourgeois a beau faire ses grâces les plus aimables au prolétariat ; vainement il l'assure que la société capitaliste est une grande famille et que le pauvre a une créance sur la richesse générale ; il peut soutenir que toute la législation contemporaine s'oriente vers les applications de la solidarité ; le prolétariat lui répond en niant, de la manière la plus grossière, le pacte social, par la négation du devoir patriotique. Au moment où il semblait que l'on avait trouvé le moyen de supprimer la lutte de classe, voilà donc qu'elle renaît sous une forme particulièrement déplaisante²³⁴.



Ainsi tous les *braves gens* arrivent à des résultats qui sont en pleine contradiction avec leurs efforts ; c'est à désespérer de la sociologie ! S'ils avaient le sens commun et s'ils avaient vraiment le désir de protéger la société contre un accroissement de la brutalité, ils n'accuseraient pas les socialistes à la nécessité de la tactique qui s'impose aujourd'hui à eux ; ils resteraient tranquilles au lieu de se dévouer pour le devoir social ; et ils béniraient les propagandistes de la grève générale qui, en fait, travaillent à *rendre le maintien du socialisme compatible avec le moins de brutalité possible*. Mais les *braves gens* n'ont pas le sens commun ; et il faudra qu'ils subissent encore bien des horions, bien

bilité des syndicalistes révolutionnaires, l'antipatriotisme apparaisse comme inséparable de leur action syndicaliste.

234. Cette propagande a produit des résultats qui ont dépassé de beaucoup les espérances de ses promoteurs, et qui seraient inexplicables sans l'idée révolutionnaire.

des humiliations et bien des pertes d'argent avant qu'ils se décident à laisser le socialisme suivre sa voie.

2. — Anciennes habitudes de brutalité dans les écoles et les ateliers. — Les classes dangereuses. — Indulgence pour les crimes de ruse. — Les délateurs.

Nous allons maintenant approfondir davantage nos recherches et nous demander sur quels motifs se fonde la profonde aversion que montrent les moralistes quand ils se trouvent en face des actes de violence ; une énumération très sommaire des quelques changements très curieux, qui sont survenus dans les mœurs des classes ouvrières, est d'abord indispensable.



A. — J'observe, en premier lieu, que rien n'est plus remarquable que le changement qui s'est produit dans la manière d'élever les enfants ; jadis, on croyait que la férule était l'outil le plus nécessaire pour le maître d'école ; aujourd'hui, les peines corporelles ont disparu de notre enseignement public. Je crois que la concurrence que celui-ci avait à soutenir contre l'enseignement congréganiste a eu une très grande part dans ce progrès : les Frères appliquaient, avec une rigueur extrême, les vieux principes de la pédagogie cléricale ; et on sait que celle-ci a toujours comporté beaucoup de coups et de peines excessives, en vue de dompter le démon qui suggère à l'enfant beaucoup de mauvaises habitudes²³⁵. L'administration fut assez intelligente pour opposer à cette éducation barbare une éducation plus douce qui lui concilia beaucoup de sympathies ; il

235. Y. Guyot, *La morale*, p. 212-215. Cf. Alphonse Daudet. *Numa Roumestan*, chap. IV.

ne me paraît pas douteux que la dureté des châtiments cléricaux n'ait été pour beaucoup dans le déchaînement des haines actuelles contre lesquelles se débat si péniblement l'Eglise. En 1901, j'écrivais : « Si [l'Eglise] était bien inspirée, elle supprimerait complètement les œuvres consacrées à l'enfance ; elle supprimerait écoles et ouvroirs ; elle ferait ainsi disparaître la source principale où s'alimente l'anticléricalisme ; — loin de vouloir entrer dans cette voie, elle paraît vouloir développer, de plus en plus, ces établissements, et ainsi elle assure encore de beaux jours à la haine du peuple contre le clergé²³⁶. » — Ce qui s'est passé depuis 1901 dépasse encore mes prévisions.

Jadis existaient des habitudes de très grande brutalité dans les usines et surtout dans celles où il fallait employer des hommes d'une force supérieure auxquels on donnait le nom de « grosses culottes » ; ils avaient fini par se faire charger de l'embauchage, parce que « tout individu embauché par d'autres était sujet à une infinité de misères et même d'insultes » ; celui qui voulait entrer dans *leur* atelier devait leur payer à boire et le lendemain il fallait régaler les camarades. « Le fameux *quand est-ce* marche ; chacun y prend son allumette... Le *quand est-ce* est le condensateur des économies ; dans un atelier où l'on a l'habitude du *quand est-ce*, il faut y passer ou gare à vous. » Denis Poulot, auquel j'emprunte ces détails, observe que les machines ont supprimé le prestige des *grosses culottes*, qui n'étaient plus guère qu'un souvenir au moment où il écrivait en 1870²³⁷.

Les mœurs des compagnonnages furent longtemps fort remarquables par leur brutalité ; avant 1840, il y avait constamment des bagarres, souvent sanglantes, entre les

236. G. Sorel. *Essai sur l'Eglise et l'Etat*, p. 63.

237. Denis Poulot. *Le sublime*, pp. 150-153. Je cite d'après l'édition de 1887. Cet auteur dit que les *grosses culottes* ont beaucoup gêné le progrès dans les forges.

groupes de rites différents ; Martin Saint-Léon a donné, dans son livre sur le compagnonnage, des extraits de chansons vraiment barbares²³⁸ ; les réceptions étaient pleines d'épreuves très dures ; les jeunes gens étaient traités comme de vrais parias dans les Devoirs de Jacques et de Soubise : « On a vu, raconte Perdiguier, des compagnons [charpentiers] se nommer le Fléau des renards [des aspirants], la Terreur des renards... En province, un renard travaille rarement dans les villes ; on le chasse, comme on dit, dans les broussailles²³⁹ ». Beaucoup de scissions survinrent lorsque la tyrannie des compagnons se trouva en opposition avec les habitudes plus libérales qui dominaient la société. Quand les ouvriers n'eurent plus autant besoin d'un protecteur, surtout pour trouver du travail, ils ne consentirent plus aussi facilement à subir des exigences qui avaient jadis paru avoir peu d'importance par rapport aux avantages du compagnonnage. La lutte pour le travail mit plus d'une fois en présence aspirants et compagnons qui voulaient se réserver des privilèges²⁴⁰. On pourrait trouver encore d'autres raisons pour expliquer le déclin d'une institution qui, tout en rendant de sérieux services, avait beaucoup contribué à maintenir l'idée de brutalité²⁴¹.

Tout le monde estime que la disparition de ces anciennes brutalités est chose excellente ; de cette opinion

238. Martin Saint-Léon, *Le compagnonnage*, pp. 115, 125, 270-273, 277.

239. Martin Saint-Léon. *op. cit.*, p. 97. C.f. pp. 91-92. p. 107.

240. En 1823, les compagnons menuisiers prétendent se réserver La Rochelle, qu'ils avaient abandonnée longtemps comme trop peu importante ; ils ne s'arrêtaient qu'à Nantes et Bordeaux (Martin Saint-Léon, *op. cit.*, p. 103). — *L'union des travailleurs du Tour de France* se forma en rivalité avec le compagnonnage, de 1830 à 1832, à la suite de refus opposés à quelques demandes assez anodines de réformes présentées par les aspirants (pp. 108-116, 126-131).

241. Cf. mon article sur le compagnonnage dans les *Etudes socialistes* (Jacques, éditeur : 1903.)

il était trop facile de passer à l'idée que toute violence est un mal, pour que ce pas ne fût point franchi ; et, en effet, la masse des gens, qui sont habitués à ne pas penser, est parvenue à cette conclusion, qui est acceptée aujourd'hui comme un dogme par le *troupeau bêlant* des moralistes. Ils ne se sont pas demandé ce qu'il y a de répréhensible dans la brutalité.

Quand on ne veut pas se contenter de la niaiserie vulgaire, on s'aperçoit que nos idées sur la disparition de la violence dépendent bien plus d'une transformation très importante qui s'est produite dans le monde criminel que de principes éthiques. C'est ce que je vais essayer de montrer.



B. — Les savants de la bourgeoisie n'aiment pas à s'occuper des classes dangereuses²⁴² ; c'est une des raisons pour lesquelles toutes leurs dissertations sur l'histoire des mœurs demeurent toujours superficielles ; il n'est pas très [difficile] de reconnaître que c'est la connaissance de ces classes qui permet seule de pénétrer dans les mystères de la pensée morale des peuples.

Les anciennes classes dangereuses pratiquaient le délit le plus simple, celui qui était le mieux à leur disposition, celui qui est aujourd'hui relégué dans les groupes de jeunes voyous sans expérience et sans jugement. Les délits de brutalité nous semblent être aujourd'hui quelque chose d'anormal à tel point que si la brutalité a été énorme, nous nous demandons souvent si le coupable jouit bien de son bon sens. Cette transformation ne tient évidemment pas à ce que les criminels se sont moralisés, mais à ce

242. Le 30 mars 1096, Monis disait au Sénat : « On ne peut pas écrire dans un texte législatif que la prostitution *existe* en France pour les deux sexes. »

qu'ils ont changé leur manière de procéder, en raison des conditions nouvelles de l'économie, comme nous le verrons plus loin. Ce changement a eu la plus grande influence sur la pensée populaire.

Nous savons tous que les associations de malfaiteurs parviennent à maintenir dans leur sein une excellente discipline, grâce à la brutalité ; quand nous voyons maltraiter un enfant, nous supposons instinctivement que ses parents ont des mœurs de criminels ; les procédés qu'employaient les anciens maîtres d'école et que les maisons ecclésiastiques s'obstinent à conserver, sont ceux des vagabonds qui volent des enfants et qui dressent leurs victimes pour en faire des acrobates adroits ou des mendiants intéressants. Tout ce qui rappelle les mœurs des anciennes classes dangereuses nous est souverainement odieux.

La férocité ancienne tend à être remplacée par la ruse et beaucoup de sociologues estiment que c'est là un progrès sérieux ; quelques philosophes qui n'ont pas l'habitude de suivre les opinions du troupeau, ne voient pas très bien en quoi cela constitue le progrès au point de vue de la morale : « Si l'on est choqué de la cruauté, de la brutalité des temps passés, dit Hartmann, il ne faut pas oublier que la droiture, la sincérité, le vif sentiment de la justice, le pieux respect devant la sainteté des mœurs caractérisent les anciens peuples²⁴³ ; tandis que nous voyons régner aujourd'hui le mensonge, la fausseté, la perfidie, l'esprit de chicane, le mépris de la propriété, le dédain de la probité instinctive et des mœurs légitimes, dont le prix souvent n'est plus

243. Hartmann s'appuie ici sur l'autorité du naturaliste anglais Wallace, qui a beaucoup vanté la simplicité des mœurs des Malais : il y a là sûrement une grosse part d'exagération, encore que d'autres voyageurs aient fait des observations analogues sur quelques tribus de Sumatra. Hartmann veut démontrer qu'il n'y a pas de progrès vers le bonheur, et cette préoccupation le conduit à exagérer le bonheur antique.

compris. Le vol, le mensonge, la fraude augmentent malgré la répression des lois dans une proportion plus rapide que ne diminuent les délits grossiers et violents. L'égoïsme le plus bas brise sans pudeur les liens sacrés de la famille et de l'amitié, partout où il se trouve en opposition avec eux²⁴⁴. »

Aujourd'hui, d'ordinaire, on estime que les pertes d'argent sont des accidents que l'on est exposé à rencontrer à tout pas que l'on fait et qui sont facilement réparables, tandis que les accidents corporels ne le sont pas facilement ; on estime donc qu'un délit de ruse est infiniment moins grave qu'un délit de brutalité, et les criminels profitent de cette transformation qui s'est produite dans les jugements ; quant aux raisons de cette transformation, elles sont très faciles à trouver.

Notre code pénal avait été rédigé dans un temps où l'on se représentait le citoyen sous les traits d'un propriétaire rural, uniquement préoccupé de gérer son domaine en bon père de famille et de ménager à ses enfants une situation honorable ; les grandes fortunes réalisées dans les affaires, par la politique, par la spéculation étaient rares et considérées comme de vraies monstruosité ; la défense de l'épargne des classes moyennes était un des grands soucis du législateur. Le régime antérieur avait été encore plus terrible dans la répression des fraudes, puisque la déclaration royale du 5 août 1725 punissait de mort le banqueroutier frauduleux ; on ne peut rien imaginer qui soit plus éloigné de nos mœurs actuelles ? Nous sommes aujourd'hui disposés à croire que des délits de ce genre ne peuvent être généralement commis que grâce à une imprudence des victimes et qu'ils ne méritent que par exception des peines afflictives ; et encore nous contentons-nous de peines légères.

244. Hartmann, *Philosophie de l'inconscient*, trad. franç., tome II, pp. 464-465.

Dans une société riche, occupée de grandes affaires, où chacun est très éveillé pour la défense de ses intérêts, comme est la société américaine, les délits de ruse n'ont point les mêmes conséquences que dans une société qui est obligée de s'imposer une rigoureuse parcimonie ; il est, en effet, très rare que ces délits puissent apporter un trouble profond et durable dans l'économie ; c'est ainsi que les Américains supportent, sans trop se plaindre, les excès de leurs politiciens et de leurs financiers. P. de Rousiers compare l'Américain à un capitaine de navire qui, pendant une navigation difficile, n'a pas le temps de surveiller son cuisinier qui le vole. « Quand on vient dire aux Américains que leurs politiciens les volent, ils vous répondent d'ordinaire : Parbleu, je le sais bien ! Tant que les affaires marchent, tant que les politiciens ne se trouvent pas en travers de la route, ils échappent, sans trop de peine, aux châtimements qu'ils méritent²⁴⁵. »

Depuis que l'on gagne facilement de l'argent en Europe, des idées analogues à celles d'Amérique se sont répandues parmi nous. De grands brasseurs d'affaires ont pu échapper à la répression, parce qu'ils avaient été assez habiles, aux heures de leurs succès, pour se créer de nombreuses amitiés dans tous les mondes ; on a fini par trouver qu'il serait bien injuste de condamner des négociants banqueroutiers et des notaires qui se retiraient ruinés après de médiocres catastrophes, alors que les princes de l'escroquerie financière continuaient à mener joyeuse vie. Peu à peu la nouvelle économie a créé une nouvelle indulgence extraordinaire pour tous les délits de ruse dans les pays de haut capitalisme²⁴⁶.

Dans les pays où subsiste encore aujourd'hui l'ancienne

245. De Rousiers, *La vie américaine, L'éducation et la société*, p. 217.

246. Quelques petits pays ont adopté ces idées par imitation, pour être à la hauteur des grands pays.

économie familiale, parcimonieuse et ennemie de la spéculation, l'appréciation relative des actes de brutalité et des actes de ruse n'a pas suivi la même évolution qu'en Amérique, qu'en Angleterre, qu'en France ; c'est ainsi que l'Allemagne a conservé beaucoup d'usages de l'ancien temps²⁴⁷ et qu'elle ne ressent point la même horreur que nous pour les punitions brutales ; celles-ci ne lui semblent point, comme à nous, propres aux classes les plus dangereuses.

Il n'a pas manqué de philosophes pour protester contre un tel adoucissement des jugements ; d'après ce que nous avons rapporté plus haut de Hartmann, nous devons nous attendre à le rencontrer parmi les protestataires : « Nous sommes déjà, dit-il, près du temps où le vol et le mensonge que la loi [condamne], seront méprisés comme des fautes vulgaires, comme une maladresse grossière, par les adroits filous qui savent respecter le texte de la loi, tout en violant le droit d'autrui. J'aurais assurément mieux aimé, pour mon compte, vivre parmi les anciens Germains, au risque d'être tué à l'occasion, que d'être obligé, dans nos cités modernes, de regarder chaque homme comme un escroc ou un coquin, tant que je n'ai pas de preuves évidentes de sa probité. » Hartmann ne tient pas compte de l'économie ; il raisonne à son point de vue tout personnel et ne regarde point ce qui se passe autour de lui ; personne ne voudrait aujourd'hui être exposé à être tué par les anciens Germains ; une escroquerie ou un vol ne sont que des dommages très facilement réparables.



247. Il faut noter qu'en Allemagne il y a tellement de Juifs dans le monde des spéculateurs que les idées américaines éprouvent une difficulté particulière à se répandre. Le spéculateur apparaît au plus grand nombre comme étant un *étranger qui pille la nation*.

C. — Pour aller, enfin, tout à fait au fond de la pensée contemporaine, il faut examiner de quelle manière le public apprécie les relations qui existent entre l'Etat et les associations criminelles ; de telles relations ont toujours existé ; ces sociétés, après avoir pratiqué la violence, ont fini par pratiquer la ruse, ou, tout au moins, leurs violences sont devenues assez exceptionnelles.

On trouverait aujourd'hui étrange que des magistrats se missent à la tête de bandes armées, comme cela avait lieu à Rome durant les dernières années de la République. Au cours du procès Zola, les antisémites recrutèrent des troupes de manifestants soldés, qui étaient chargés d'exprimer les indignations patriotiques ; le gouvernement de Méline protégeait ces manœuvres qui eurent, pendant quelques mois, un assez grand succès et qui contribuèrent beaucoup à empêcher une loyale révision de la condamnation de Dreyfus.

Je ne crois pas me tromper en disant que cette tactique de l'Eglise a été la cause principale de toutes les mesures que nous voyons prendre contre le catholicisme depuis 1901 : la bourgeoisie libérale n'aurait jamais accepté ces mesures si elle n'avait été encore sous l'influence de la peur qu'elle avait ressentie durant l'affaire Dreyfus ; — le grand argument que Clemenceau a employé pour exciter ses troupes au combat contre l'Eglise, était celui de la peur : il ne cessait de dénoncer le péril que la *faction romaine* faisait courir à la République ; — les lois sur les congrégations, sur l'enseignement, sur le régime des Eglises ont été faites en vue d'empêcher le parti catholique de reprendre les allures belliqueuses qu'il avait eues et qu'Anatole France rapprochait si souvent de celles de la Ligue : ce sont des *lois de peur*. Beaucoup de conservateurs ont si bien senti cela qu'ils ont vu, avec déplaisir, les résistances opposées récemment aux inventaires des églises ; ils ont estimé que l'emploi des bandes d'*apaches pieux* devait avoir pour

résultat de rendre la classe moyenne plus hostile à leur cause²⁴⁸ ; on n'a pas été peu surpris de voir Brunetière, qui avait été un des admirateurs des apaches antidrey-fusards, conseiller la soumission ; c'est que l'expérience l'avait éclairé sur les conséquences de la violence.

Les associations qui opèrent par la ruse ne provoquent point de telles réactions dans le public ; au temps de la République cléricale, la Société de saint Vincent-de-Paul était une belle officine de surveillance sur les fonctionnaires de tout ordre et de tout grade ; il ne faut donc pas s'étonner si la franc-maçonnerie a pu rendre au gouvernement radical des services identiques à ceux que la philanthropie catholique avait rendus aux gouvernements antérieurs. L'histoire des affaires récentes de délation a montré, d'une manière très claire, quel était définitivement le point de vue du pays.

Lorsque les nationalistes furent en possession des dossiers constitués par les dignitaires des Loges sur les officiers, ils crurent que leurs adversaires étaient perdus ; la panique qui régna durant quelques jours dans le camp radical, parut donner raison à leurs prévisions ; mais bientôt la démocratie n'eut plus que moqueries pour ce qu'elle nomma « la petite vertu » des gens qui dénonçaient à l'opinion les procédés du général André et de ses complices. Henry Bérenger montra, en ces jours difficiles, qu'il connaissait à merveille la moralité de ses contemporains ; il n'hésita pas à approuver ce qu'il appelait « la surveillance légitime exercée par des organisations d'avant-garde sur les castes dirigeantes » ; il dénonça la lâcheté du gouvernement qui

248. Dans la séance du Conseil municipal de Paris en date du 26 mars 1906, le préfet de police a dit que la résistance fut organisée par un comité siégeant 86, rue de Richelieu, qui embauchait des *apaches pieux* à raison de 3 à 4 francs par jour. Il a prétendu que 52 curés de Paris lui avaient promis soit de faciliter les inventaires, soit de se contenter d'une résistance passive. Il a accusé les politiciens catholiques d'avoir forcé la main au clergé.

avait « laissé outrager comme délateurs [ceux] qui ont assumé la rude tâche de faire face à la caste militaire et à l'Eglise romaine, de les enquêter, de les dénoncer » (*Action*, 31 octobre 1904) ; il couvrit d'injures les rares dreyfusards qui osèrent manifester de l'indignation ; l'altitude de Joseph Reinach lui parut particulièrement scandaleuse ; il lui semblait que celui-ci aurait dû se trouver trop honoré d'être toléré dans la Ligue des Droits de l'homme qui se décidait à mener enfin « le bon combat pour la défense des droits du citoyen, trop longtemps sacrifiée à celle d'un homme ») (*Action*, 21 décembre 1904). Finalement, on vota une loi d'amnistie pour déclarer qu'on ne voulait plus entendre parler de toutes ces vétilles.

Il y eut en province quelques résistances²⁴⁹ ; mais furent-elles bien sérieuses ? Je me permets d'en douter quand je consulte le dossier publié par Péguy dans le neuvième numéro de la sixième série de ses *Cahiers de la quinzaine*. Quelques personnages au verbe abondant, sonore et plein de galimatias, se trouvèrent un peu gênés sans doute devant les sourires moqueurs des notables épiciers et des éminents pharmaciens, qui constituent l'élite des sociétés savantes et musicales devant lesquelles ils étaient habitués à pérorer sur la Justice, la Vérité et la Lumière. Ils éprouvèrent le besoin de se donner des allures stoïques.

Est-il rien de plus beau que ce passage d'une lettre du professeur Bouglé, grand docteur ès sciences sociales, que je trouve à la page 13 : « J'ai été bien heureux d'apprendre que la Ligue allait enfin dire son mot. *Son silence étonne et effraie* » ? Voilà un garçon qui doit avoir l'effroi et l'étonnement bien faciles. Francis de Pressensé eut aussi ses angoisses ; il est spécialiste en ce genre ; mais elles étaient d'une espèce fort distinguée, comme il convient à un gentilhomme socialiste ; il avait peur que la démocratie

249. La province n'est pas, en effet, aussi habituée que Paris à l'indulgence pour les ruses et les brigandages pacifiques.

ne fût menacée d'une nouvelle « guillotine sèche », semblable à celle qui avait fait tant de mal aux démocrates vertueux durant les scandales de Panama²⁵⁰. Quand il vit que le public acceptait facilement la complicité du gouvernement et d'une association philanthropique transformée en association criminelle, il lança ses foudres vengeresses sur les protestataires. Parmi les plus drôles de ces protestataires je signale un pasteur politicien de Saint-Etienne, nommé L. Comte. Il écrivait, dans cette langue extraordinaire que parlent les membres de la Ligue des Droits de l'homme : « J'espérais que l'Affaire nous aurait guéris définitivement de la malaria morale dont nous souffrons et qu'elle aurait nettoyé la conscience républicaine du virus clérical dont elle était imprégnée. Il n'en était rien. Nous sommes plus cléricaux que jamais »²⁵¹. En conséquence, cet homme austère demeurait dans la Ligue ! Logique protestante et bourgeoise ! On ne sait jamais si la Ligue ne pourra pas rendre de petits services aux excellents ministres du Saint-Evangile.

J'ai insisté un peu longuement sur ces incidents grotesques, parce qu'ils me semblent propres à caractériser la pensée morale des gens qui ont la prétention de nous diriger. Il est désormais acquis que les associations politico-criminelles qui fonctionnent par la ruse, ont une place reconnue dans une démocratie parvenue à sa maturité. P. de Rousiers croit que l'Amérique arrivera un jour à se guérir des maux qui résultent des manœuvres coupables de ses politiciens. Ostrogorski, après avoir fait une longue

250. *Cahiers de la quinzaine*, 9^e de la VI^e série, p. 9. F. de Pressensé était, au temps du Panama le principal commis de Hébrard ; on sait que celui-ci fut l'un des principaux bénéficiaires du pillage panamiste ; cela ne l'a pas déconsidéré auprès des austères huguenots ; le *Temps* continue à être l'oracle de la démocratie raisonnable et des ministres du Saint-Evangile.

251. *Cahiers de la quinzaine*, loc. cit., p. 13.

et minutieuse enquête sur « la démocratie et l'organisation des partis politiques », croit avoir trouvé des solutions qui permettraient de débarrasser les Etats modernes de l'exploitation que les partis exercent sur eux. Ce sont là des vœux platoniques ; aucune expérience historique ne permet de supposer que l'on puisse faire fonctionner une démocratie, dans un pays capitaliste, sans les abus criminels que l'on constate aujourd'hui partout. Lorsque Rousseau demandait que la démocratie ne supportât dans son sein aucune association particulière, il raisonnait d'après la connaissance qu'il avait des républiques du Moyen Age : il savait mieux que ses contemporains cette histoire et était frappé du rôle énorme qu'avaient joué alors les associations politico criminelles ; il constatait l'impossibilité de concilier la *raison* dans une démocratie avec l'existence de telles forces ; mais l'expérience devait nous apprendre qu'il n'y a pas de moyen de les faire disparaître²⁵².

252. Rousseau, posant la question d'une manière abstraite, a paru condamner toute sorte d'association et nos gouvernements se sont appuyés longtemps sur son autorité pour soumettre toute association à l'arbitraire.

3. — La loi de 1884 faite pour intimider les conservateurs. — Rôle de Millerand dans le ministère Waldeck-Rousseau. — Raison des idées actuelles sur l'arbitrage.

Les explications précédentes vont nous permettre de comprendre les idées que se forment les démocrates éclairés et les *braves gens* sur le rôle des syndicats ouvriers.



On a très souvent félicité Waldeck-Rousseau d'avoir fait voter, en 1884, la loi sur les syndicats. Pour se rendre compte de ce qu'on attendait de cette loi, il faut se représenter quelle était la situation de la France à cette époque : de grands embarras financiers avaient conduit le gouvernement à signer avec les compagnies de chemins de fer des conventions que les radicaux avaient dénoncées comme étant des actes de brigandage ; la politique coloniale donnait lieu aux plus vives attaques et était foncièrement impopulaire²⁵³ ; le mécontentement qui devait se traduire, quelques années plus tard, sous la forme du boulangisme, était déjà très marqué ; et les élections de 1885 faillirent donner la majorité aux conservateurs. — Waldeck-Rousseau, sans être un très profond voyant, était assez perspicace pour comprendre le danger qui pouvait menacer la République opportuniste et assez cynique pour

253. Dans sa *Morale* publiée en 1883, Y. Guyot s'élève avec violence contre cette politique : « Malgré les expériences désastreuses [de deux siècles], nous prenons la Tunisie, nous sommes sur le point d'aller en Egypte, nous partons pour le Tonkin, nous rêvons la conquête de l'Afrique centrale. » (p. 339.)

chercher des moyens de défense dans une organisation politico-criminelle capable de mâter les conservateurs.

Au temps de l'Empire, le gouvernement avait cherché à diriger les sociétés de secours mutuels, de manière à être le maître des employés et d'une partie des artisans : plus tard, il avait cru possible de trouver dans les associations ouvrières une arme capable de ruiner l'autorité du parti libéral sur le peuple et d'effrayer les classes riches qui lui faisaient une opposition acharnée depuis 1863. Waldeck-Rousseau s'inspirait de ces exemples et espérait organiser parmi les ouvriers une hiérarchie placée sous la direction de la police²⁵⁴.

Dans une circulaire du 25 août 1884, Waldeck-Rousseau expliquait aux préfets qu'ils ne devaient pas s'enfermer dans la fonction trop modeste de gens chargés de faire respecter la loi ; ils devaient stimuler l'esprit d'association, « aplanir sur sa route les difficultés qui ne sauraient manquer de naître de l'inexpérience et du défaut d'habitude de cette liberté » ; leur rôle serait d'autant plus utile et plus grand qu'ils seraient parvenus à inspirer davantage confiance aux ouvriers ; le ministre leur recommandait, en termes diplomatiques, de prendre la direction morale du mouvement syndical²⁵⁵ : « Bien que l'administration ne tienne de la loi du 21 mars aucun rôle obligatoire dans la poursuite de [la solution des grands problèmes économiques et sociaux], il n'est pas admissible qu'elle demeure indifférente et je pense que c'est un *devoir pour elle d'y participer* en mettant à la

254. J'ai signalé déjà cela dans l'*Ere nouvelle*, mars 1894, p. 339.

255. D'après le député socialiste Marius Devèze, le préfet du Gard a pris cette direction du mouvement syndical sous le ministère Combes. (*Etudes socialistes*, p. 323.) — Je trouve dans la *France du Sud-Ouest* (25 janvier 1904) une note annonçant que le préfet de la Manche, délégué par le gouvernement, le sous-préfet, le maire et la municipalité ont inauguré officiellement la Bourse du Travail de Cherbourg.

disposition de tous les intéressés ses services et son dévouement ». Il faudra agir avec beaucoup de prudence pour ne « pas exciter des méfiances », montrer à ces associations ouvrières à quel point le gouvernement s'intéresse à leur développement, les diriger « quand il s'agira pour elles d'entrer dans la voie des applications ». Les préfets devaient se préparer « à ce rôle de conseiller et de *collaborateur dévoué* par l'étude approfondie de la législation et des organismes similaires existant en France et à l'étranger ».

En 1884, le gouvernement ne prévoyait nullement que les syndicats pussent participer à une grande agitation révolutionnaire et la circulaire parlait avec une certaine ironie du « péril hypothétique d'une fédération antisociale de tous les travailleurs ». Aujourd'hui on serait assez tenté de sourire de la naïveté d'un homme qu'on nous a si souvent présenté comme le *roi des malins* ; mais pour se rendre compte de ses illusions, il faut se reporter à ce qu'écrivaient les démocrates à cette époque. En 1887, dans la préface à la troisième édition du *Sublime*, Denis Poulot, industriel expérimenté, ancien maire du XI^e arrondissement et gambettiste, disait que les syndicats tueraient les grèves ; il croyait que les révolutionnaires étaient sans influence sérieuse sur les ouvriers organisés et voyait dans l'école primaire un moyen certain de faire disparaître le socialisme ; comme presque tous les opportunistes de ce temps, il était beaucoup plus préoccupé des *noirs* que des *rouges*. Yves Guyot lui-même ne semble pas avoir été beaucoup plus perspicace que Waldeck-Rousseau ; car, dans sa *Morale* (1883), il regarde le collectivisme comme étant seulement un mot ; il dénonce la législation existante qui « a pour but d'empêcher les ouvriers de s'organiser pour vendre leur travail au plus haut prix possible, pour débattre leurs intérêts », et il s'attend à ce que les syndicats aboutiront « à organiser la vente du travail en gros ». Les curés sont très violemment

attaqués par lui et la famille Chagot est dénoncée parce qu'elle force les mineurs de Montceau à aller à la messe²⁵⁶. Tout le monde comptait alors sur l'organisation ouvrière pour détruire l'autorité du parti clérical.

Si Waldeck-Rousseau avait eu l'esprit de prévision un peu développé, il aurait surtout aperçu le parti que les conservateurs ont essayé de tirer de la loi sur les syndicats en vue de restaurer dans les campagnes la *paix sociale* sous leur direction. Il y a quelques années on a dénoncé le péril que faisait courir à la République la formation d'un parti agrarien²⁵⁷ ; le résultat n'a pas répondu aux espérances des promoteurs des syndicats agricoles, mais il aurait pu être sérieux ; pas un instant Waldeck-Rousseau ne s'en est douté ; sa circulaire ne laisse même pas voir qu'il ait soupçonné les services matériels que les nouvelles associations devaient rendre à l'agriculture²⁵⁸. S'il avait eu l'idée de ce qui pouvait se passer, il aurait pris des précautions dans la rédaction de la loi ; il est certain que ni lui, ni la commission ne comprirent l'importance du mot « agricole », qui fut introduit, par voie d'amendement, à la demande d'Oudet, sénateur du Doubs²⁵⁹.

Des associations ouvrières dirigées par des démocrates, usant de ruses, de menaces et parfois aussi quelque peu de violence, pouvaient rendre les plus

256. Y. Guyot, *Morale*, p. 293, pp. 183-184, p. 122, p. 148 et p. 320.

257. De Rocquigny, *Les syndicats agricoles et leur œuvre*, p. 42, pp. 391-394.

258. Cela est d'autant plus remarquable que les syndicats sont représentés dans la circulaire comme pouvant aider l'industrie française à lutter contre la concurrence étrangère.

259. On crut qu'il s'agissait de permettre aux ouvriers ruraux de se syndiquer ; Tolain déclara, au nom de la Commission, qu'il n'avait jamais songé à les exclure du bénéfice de la nouvelle loi. (De Rocquigny, *op. cit.*, p. 10.) En fait, les syndicats agricoles ont servi d'agences commerciales aux chefs de culture.

grands services au gouvernement dans sa lutte contre les conservateurs alors si menaçants. Les personnes qui ont récemment transformé Waldeck-Rousseau en Père de la Patrie, ne manqueront pas de se récrier contre une interprétation aussi peu respectueuse de sa politique ; mais cette interprétation ne semblera nullement invraisemblable aux gens qui ont gardé le souvenir du cynisme avec lequel gouvernait alors celui qu'on nous représente aujourd'hui comme un *grand libéral* : on avait l'impression que la France était à la veille de connaître un régime rappelant les folies, la luxure et la brutalité des Césars. D'ailleurs, lorsque des circonstances imprévues ramenèrent Waldeck-Rousseau au pouvoir, il s'empressa de reprendre son ancienne politique et chercha à utiliser les syndicats contre ses adversaires.



On ne pouvait plus essayer, en 1899, de conduire les associations ouvrières sous la direction des préfets, comme l'avait prévu la circulaire de 1884 ; mais il y avait d'autres moyens à employer et, en appelant Millerand au ministère, Waldeck-Rousseau crut avoir fait un coup de maître. Puisque Millerand avait su s'imposer comme chef aux socialistes jusque-là divisés en groupes irréconciliables, ne pouvait-il pas devenir le courtier qui ferait manœuvrer discrètement les syndicats en agissant sur leurs chefs ? On mit en œuvre tous les moyens de séduction pour assagir les ouvriers et les amener à avoir confiance dans les agents supérieurs du gouvernement de Défense républicaine.

On ne peut faire autrement que de penser à la politique que Napoléon entendait suivre en signant le Concordat ; il avait reconnu qu'il ne lui serait pas possible d'agir directement sur l'Eglise, comme un Henri VIII. « Faute de cette voie, dit Taine, il en prend une autre qui conduit au même

but... Il ne veut pas altérer la croyance de ses peuples ; il respecte les choses spirituelles et veut *les dominer sans les toucher*, sans s'en mêler ; il veut les faire cadrer à sa politique, mais par l'influence des choses temporelles²⁶⁰. » De même, Millerand fut chargé d'assurer aux ouvriers qu'on ne toucherait pas à leurs convictions socialistes ; on se contenterait de dominer les syndicats et de les faire cadrer à la politique du gouvernement.

Napoléon avait dit : « Vous verrez quel parti je saurai tirer des prêtres²⁶¹. » Millerand fut chargé de donner aux chefs des syndicats toutes sortes de satisfactions d'amour-propre²⁶², tandis que les préfets avaient pour mission d'amener les patrons à accorder des avantages matériels aux travailleurs ; on comptait qu'une politique si napoléonienne devait donner des résultats aussi considérables que celle que l'on suivait avec l'Eglise. Le Directeur des Cultes, Dumay, était parvenu à créer un épiscopat docile, formé de gens que les catholiques ardents nommaient, avec mépris, des *préfets violets* : en mettant dans les bureaux du ministère un chef de service ayant de l'habileté²⁶³, ne pouvait-on pas espérer former des *préfets rouges* ? Tout cela était assez bien raisonné et correspondait parfaite-

260. Taine, *Le régime moderne*, tome II, p. 10.

261. Taine, *loc. cit.*, p. 11.

262. C'est ce que remarque très judicieusement Mme Georges Renard dans un compte rendu d'une fête ouvrière donnée par Millerand. (L. de Seilhac, *Le Monde socialiste*, p. 308.)

263. Millerand ne conserva point l'ancien directeur de l'Office du Travail qui n'était sans doute pas assez souple pour la politique nouvelle. Il me semble bien établi qu'on fit alors au ministère un grand travail d'enquête morale sur les militants des syndicats, en vue, évidemment, de savoir quels moyens on pourrait employer pour les conseiller. Ch. Guieysse a révélé cela dans les *Pages libres* du 10 décembre 1904 : les protestations du ministère et celles de Millerand ne paraissent pas du tout sérieuses. (*Voix du peuple*, 18, 25 décembre 1904, 1^{er} janvier 1905, 25 juin, 27 août.)

ment au genre de talent de Waldeck-Rousseau, qui fut, toute sa vie, grand partisan du Concordat et aimait à négocier avec Rome ; il ne lui déplaisait pas de négocier avec les *rouges* ; rien que l'originalité de l'entreprise aurait suffi pour séduire son esprit amoureux de subtilités.

Dans un discours du 1^{er} décembre 1905, Marcel Sembat, qui avait été particulièrement bien placé pour savoir comment les choses s'étaient passées au temps de Millerand, a raconté quelques anecdotes qui ont fort stupéfait la Chambre. Il lui a appris que le gouvernement, désirant être désagréable aux conseillers municipaux nationalistes de Paris et réduire leur influence sur la Bourse du Travail, avait demandé « aux syndicats de faire auprès de lui des démarches devant justifier » la réorganisation de l'administration de cet établissement. On avait été quelque peu scandalisé d'avoir vu, le jour de l'inauguration du monument de Dalou sur la place de la Nation, défiler des drapeaux rouges devant les tribunes officielles ; nous savons maintenant que cela avait été le résultat de négociations ; le préfet de police hésitait beaucoup, mais Waldeck-Rousseau avait prescrit d'autoriser les insignes révolutionnaires. Il importe peu que le gouvernement ait nié toute relation avec les syndicats ; un mensonge de plus ou de moins ne pouvait gêner un politicien de l'envergure de Waldeck-Rousseau.

La révélation de ces manœuvres nous montre que le ministère comptait sur les syndicats pour faire peur aux conservateurs ; il devient dès lors facile de comprendre l'attitude qu'il a eue durant plusieurs grèves : d'une part Waldeck-Rousseau proclamait, avec une force extraordinaire, la nécessité d'accorder la protection de la force publique à un seul ouvrier qui voudrait travailler malgré les grévistes ; et d'autre part il fermait, plus d'une fois, les yeux sur des violences : c'est qu'il avait besoin d'ennuyer et

d'effrayer les progressistes²⁶⁴ et qu'il entendait se réserver le droit d'intervenir, par la force, le jour où ses intérêts politiques lui commanderaient de faire disparaître tout désordre. Dans l'état précaire où était son autorité, dans le pays, il ne croyait pouvoir gouverner qu'en faisant peur et en s'imposant comme un souverain arbitre des différends industriels²⁶⁵.

Transformer les syndicats en associations politico-criminelles servant d'auxiliaires au gouvernement démocratique, tel fut le plan de Waldeck-Rousseau depuis 1884 ; les syndicats devaient jouer un rôle analogue à celui que nous avons vu jouer aux Loges : celles-ci servant à faire l'espionnage des fonctionnaires, ceux-là étant destinés à menacer les intérêts des patrons peu favorables à l'administration ; les francs-maçons étant récompensés par des décorations et des faveurs accordées à leurs amis ; les ouvriers étant autorisés à arracher à leurs patrons des suppléments de salaire. Cette politique était simple et ne coûtait pas cher.

Pour que ce système puisse fonctionner convenablement, il faut qu'il y ait une certaine modération dans la conduite des ouvriers ; non seulement la violence doit rester discrète, mais encore les demandes ne doivent pas dépasser certaines limites. Il faut appliquer ici les mêmes principes que pour les pots-de-vin touchés par les politiciens : ceux-ci sont approuvés par tout le monde quand

264. On peut se demander si Waldeck-Rousseau n'a pas dépassé la mesure et ainsi lancé le gouvernement dans une voie bien différente de celle qu'il désirait lui faire prendre ; il me semble que la loi sur les associations n'eût pas été votée sans la peur, mais il est certain que la rédaction en a été beaucoup plus anticléricale que n'eût voulu son promoteur.

265. Dans un discours du 21 juin 1907, Charles Benoist s'est plaint de ce que l'affaire Dreyfus eût jeté du discrédit sur la *raison d'Etat* et conduit le gouvernement à faire appel aux éléments de désordre pour faire de l'ordre.

ils savent limiter leurs exigences. Les gens qui sont dans les affaires savent qu'il y a tout un art du pot-de-vin ; certains courtiers ont acquis une habileté toute particulière pour l'appréciation des remises à offrir aux hauts fonctionnaires ou aux députés qui peuvent faire aboutir une convention²⁶⁶. Si les financiers sont, presque toujours, obligés d'avoir recours aux bons offices de spécialistes, à plus forte raison des ouvriers, nullement habitués aux usages du monde, doivent-ils avoir besoin d'intermédiaires pour fixer la somme qu'ils peuvent exiger de leurs patrons sans excéder des limites raisonnables.

Nous sommes ainsi amenés à considérer l'arbitrage sous un jour tout nouveau et à le comprendre d'une manière vraiment scientifique, puisque, au lieu de nous laisser duper par les abstractions, nous l'expliquons au moyen des idées dominantes de la société bourgeoise, qui l'a inventé et qui veut l'imposer aux travailleurs. Il serait évidemment absurde d'entrer chez un charcutier et de le sommer de vous vendre un jambon à un prix inférieur au prix marqué, en réclamant un arbitrage ; mais il n'est pas absurde de promettre à un groupe de patrons les avantages que peut leur procurer la fixité des salaires durant quelques années et de demander à des *spécialistes* quelles gratifications mérite cette garantie : cette gratification peut être considérable, si on peut espérer un bon courant d'affaires durant cette période. Au lieu de verser un pot-de-vin à un homme influent, les patrons donnent une augmentation de salaire à leurs ouvriers ; à leur point de vue, il n'y a nulle différence. Quant au gouvernement, il devient le bienfaiteur du peuple et il espère avoir de bonnes élections ; c'est là son profit particulier ; les avantages électoraux qui résultent pour le politicien d'une conciliation bien réussie, constituent pour lui un excellent pot-de-vin.

266. Je suppose que personne n'ignore qu'aucune affaire importante ne se traite sans pot-de-vin.

On comprend maintenant pourquoi tous les politiciens ont une admiration si grande pour l'arbitrage ; c'est qu'ils ne comprennent aucune affaire sans pot-de-vin. Beaucoup de nos hommes politiques sont avocats et les clients tiennent largement compte de leur influence parlementaire quand ils leur confient des causes ; c'est ainsi qu'un ancien ministre de la Justice est toujours sûr d'avoir des procès rémunérateurs, alors même qu'il a peu de talent, parce qu'il a des moyens d'agir sur les magistrats dont il connaît très bien les défauts et qu'il peut perdre. Les grands avocats politiciens sont recherchés par les financiers qui ont de graves difficultés à vaincre devant les tribunaux, qui sont habitués à pratiquer de larges pots-de-vin et qui, en conséquence, payent très royalement²⁶⁷. Le monde des patrons apparaît donc à nos gouvernants comme un monde d'aventuriers, de joueurs et d'écumeurs de Bourse ; ils estiment que cette classe riche et criminelle doit s'attendre à subir, de temps à autre, les exigences d'autres groupes sociaux ; il leur semble que l'idéal de la société capitaliste, telle qu'ils l'aperçoivent, devrait être un *arrangement des appétits sous les auspices des avocats politiciens*.

267. J'emprunte à un roman célèbre de Léon Daudet quelques traits de l'avocat Méderbe : « Celui-ci était un personnage bizarre, grand, mince, au corps assez élégant, surmonté d'une tête de poisson mort, avec des yeux verts impénétrables, des cheveux collés et plats et, dans tout son individu, quelque chose de glacé, de rigide... Il avait choisi la profession d'avocat, comme propre à satisfaire ses besoins d'argent et ceux de sa femme... Il plaidait surtout les affaires financières, pour leurs gros profits et les secrets qu'elles lui livraient, et on les lui confiait en prévision de ses relations demi-politiques, demi-judiciaires, qui lui assuraient toujours gain de cause. Il réclamait des honoraires fabuleux. *Ce qu'on lui payait, c'était l'acquittement sûr*. Cet homme disposait donc d'un énorme pouvoir... Il donnait l'impression d'un bandit armé pour la vie sociale, sûr de l'impunité. » (*Les morticoles*, pp. 287-288.) Il est évident que beaucoup de ces traits sont empruntés à celui que les socialistes ont si souvent appelé l'avocat d'Eiffel, avant d'en faire le demi-dieu de la Défense républicaine.



Les catholiques ne seraient pas fâchés, maintenant qu'ils sont dans l'opposition, de trouver des appuis dans les classes ouvrières ; il n'est flatteries qu'ils n'adressent aux travailleurs pour les convaincre qu'ils auraient tout avantage à abandonner les socialistes. Ils voudraient bien organiser, eux aussi, des syndicats politico-criminels, comme Waldeck-Rousseau avait espéré en organiser il y a une vingtaine d'années ; mais les résultats obtenus par eux jusqu'ici sont plutôt médiocres. Leur but serait de sauver l'Eglise, et ils pensent que les capitalistes bien pensants pourraient faire le sacrifice d'une partie de leurs profits pour donner à des syndicats chrétiens les satisfactions nécessaires au succès de cette politique religieuse. Dernièrement un catholique instruit, qui s'occupe fort de questions sociales, me disait que les ouvriers seraient bien obligés, dans peu d'années, de reconnaître que leurs préjugés contre l'Eglise ne sont pas fondés. Je crois qu'il s'illusionne tout autant que se trompait Waldeck-Rousseau, en 1884, quand il regardait comme ridicule l'idée d'une fédération révolutionnaire des syndicats ; mais l'intérêt de l'Eglise aveugle tellement les catholiques qu'ils sont capables de toutes les niaiseries.

Les catholiques ont d'ailleurs des manières de se représenter l'économie qui les rapproche beaucoup de nos plus vils politiciens. Le monde clérical a grand'peine, en effet, à s'imaginer que les choses puissent marcher autrement que par la grâce, le favoritisme et les pots-de-vin.

J'ai souvent entendu dire à des avocats que le prêtre ne parvient pas à comprendre que certains faits, que le Code ne punit point, sont cependant des scélératesses ; et par le notaire d'un évêque que si la clientèle des couvents est excellente, elle est aussi fort dangereuse, parce

qu'elle sollicite fréquemment la rédaction d'actes frauduleux. Beaucoup de personnes, en voyant les congrégations religieuses élever, il y a une quinzaine d'années, tant de monuments fastueux, se demandèrent si un vent de folie ne passait point sur l'Eglise ; ils ignoraient que ces constructions, permettaient à une foule de gens pieux et coquins de vivre aux dépens des trésors cléricaux. On a souvent signalé l'imprudence commise par les congrégations qui s'obstinaient à poursuivre des procès longs et coûteux contre le Trésor public ; cette tactique permettait aux radicaux d'entretenir contre les moines une vive agitation, en dénonçant l'avarice de gens qui se disent voués à la pauvreté ; mais ces procès faisaient très bien les affaires d'une armée de chicaneaux pieux. Je ne crois pas exagérer en disant que plus d'un tiers de la fortune ecclésiastique a été dilapidé au profit de vampires.

Dans le monde catholique règne donc une improbité générale, qui conduit les dévots à supposer que les relations économiques dépendent principalement des caprices des gens qui tiennent la caisse. Tout homme qui a profité d'une bonne aubaine — et pour eux tout profit capitaliste est une bonne aubaine²⁶⁸ — doit en faire profiter les personnes qui ont droit à son affection ou à son estime : tout d'abord les curés²⁶⁹ et ensuite les clients des curés. S'il ne respecte pas cette règle, il est une canaille, un franc-maçon ou un juif ; il n'y a pas de violences qui ne soient permises contre un pareil suppôt de Satan. Quand donc on entend des prêtres tenir un langage révolutionnaire, il ne faut pas s'ar-

268. Je ne crois pas qu'il y ait gens moins capables de comprendre l'économie de la production que les prêtres.

269. En Turquie, lorsqu'un haut dignitaire du palais a reçu un pot-de-vin, le Sultan exige que l'argent lui soit remis et il rend ensuite à son employé une partie de la somme ; la fraction rendue varie suivant que le souverain est, plus ou moins, de bonne humeur. La morale du Sultan est aussi celle de l'Eglise.

rêter aux formes et croire que ces orateurs véhéments ont quelques sentiments socialistes ; il faut seulement être certain que des capitalistes n'ont pas été assez généreux.

Ici encore l'arbitrage va s'imposer ; il faudra faire appel aux hommes ayant une grande expérience de la vie, pour savoir quels sacrifices doivent être consentis par les riches en faveur des pauvres clients de l'Eglise.

4. — Recherche du sublime dans la morale. — Proudhon. — Pas de genèse morale dans le trade-unionisme. — Le sublime en Allemagne et la notion catastrophique.

L'étude que nous venons de faire ne nous a pas conduits à penser que les théoriciens de la paix sociale soient sur une voie qui puissent conduire à une morale digne d'être admise ; nous allons maintenant procéder à une contre-épreuve et nous demander si la violence prolétarienne ne serait pas susceptible de produire les effets que l'on demanderait en vain aux tactiques de douceur.



Il faut observer, tout d'abord, que les philosophes modernes semblent d'accord pour demander que la morale de l'avenir présente le caractère du sublime, ce qui la séparerait de la petite morale catholique, qui est assez plate. Le grand reproche que l'on adresse aux théologiens est d'avoir fait la part trop large à la notion de probabilisme ; rien ne paraît plus absurde (pour ne pas dire plus scandaleux) aux philosophes contemporains que de compter les opinions qui ont été émises pour ou contre une maxime, en vue de savoir si nous devons y conformer notre conduite.

Le professeur Durkheim disait dernièrement à la Société française de philosophie (11 février 1906) qu'on ne saurait supprimer le *sacré* dans le *moral* et que ce qui caractérise le sacré est d'être incommensurable avec les autres valeurs humaines ; il reconnaissait que ses recherches sociologiques l'amenaient à des conclusions très voisines de celles de Kant : il affirmait que les morales utilitaires

avaient méconnu le problème du devoir et de l'obligation. Je ne veux pas ici discuter ces thèses ; je les cite seulement pour montrer à quel point le caractère du sublime s'impose aux auteurs qui, par la nature de leurs travaux, sembleraient les moins disposés à l'accepter.

Aucun écrivain n'a exprimé, avec plus de force que Proudhon, les principes de cette morale que les temps modernes ont vainement cherché à réaliser : « Sentir et affirmer la dignité humaine, dit-il, d'abord dans tout ce qui nous est propre, puis dans la personne du prochain, et cela sans retour d'égoïsme, comme sans considération aucune de divinité ou de communauté : voilà le *droit*. Etre prêt en toute circonstance à prendre avec énergie, et au besoin contre soi-même, la défense de cette dignité : voilà la *Justice*²⁷⁰. » Clemenceau, qui ne pratique sans doute guère cette morale pour son usage personnel, exprimait la même pensée quand il écrivait : « Sans la dignité de la personne humaine, sans l'indépendance, la liberté, le droit, la vie n'est qu'un état bestial qui ne vaut pas la peine d'être conservé. » (*Aurore*, 12 mai 1905.)

On a fait à Proudhon un très juste reproche, le même d'ailleurs que celui qu'on a fait à beaucoup de très grands moralistes ; on lui a dit que ses maximes étaient admirables, mais qu'elles étaient destinées à demeurer impuissantes. L'expérience nous a, en effet, prouvé malheureusement que les enseignements que les historiens des idées nomment des enseignements très élevés, restent d'ordinaire sans efficacité. Cela avait été évident pour les stoïciens ; cela n'a pas été moins remarquable pour le kantisme ; et il ne semble pas que l'influence pratique de Proudhon ait été bien sensible. Pour que l'homme fasse abstraction des tendances contre lesquelles s'élève la morale, il faut qu'il existe chez lui quelque ressort puissant, que la

270. Proudhon, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, tome 1, p. 216.

conviction domine toute la conscience et agisse avant que les calculs de la réflexion aient eu le temps de se présenter à l'esprit.

On peut même dire que tous les beaux raisonnements par lesquels les auteurs croient pouvoir déterminer l'homme à agir moralement, seraient plutôt capables de l'entraîner sur la pente du probabilisme ; dès que nous raisonnons sur un acte à accomplir, nous sommes amenés à nous demander s'il n'y aurait pas quelque moyen propre à nous permettre d'échapper aux obligations strictes du devoir. A Comte supposait que la nature humaine changerait dans l'avenir et que les organes cérébraux qui engendrent l'altruisme (?), l'emporteraient sur ceux qui produisent l'égoïsme ; c'est que probablement il se rendait compte de ce fait que la décision morale est instantanée et sort des profondeurs de l'homme comme un instinct.

Proudhon en est réduit, comme Kant, à faire parfois appel à une scolastique pour expliquer le paradoxe de la loi morale : « Sentir son être dans les autres, au point de sacrifier à ce sentiment tout autre intérêt, d'exiger pour autrui le même respect que pour soi-même et de s'irriter contre l'indigne qui souffre qu'on lui manque, comme si le soin de sa dignité ne le regardait pas seul, une telle faculté semble, au premier abord, étrange... Tout homme tend à déterminer et à faire prévaloir son essence, qui est sa dignité même. Il en résulte que l'essence étant identique et une pour tous les hommes, chacun de nous se sent tout à la fois comme personne et comme espèce ; que l'injure commise est ressentie par les tiers et par l'offenseur lui-même comme par l'offensé, qu'en conséquence, la protestation est commune, ce qui est précisément la Justice²⁷¹. »

271. Proudhon, *loc. cit.*, pp. 216-217.

Les morales religieuses prétendent posséder ce ressort qui manquerait aux morales laïques²⁷² ; mais il faut faire ici une distinction si l'on veut éviter une erreur dans laquelle sont tombés beaucoup d'auteurs. La masse des chrétiens ne suit pas la vraie morale chrétienne, celle que le philosophe regarde comme vraiment spéciale à leur religion ; les gens du monde qui font profession de catholicisme, sont surtout préoccupés de probabilisme, de rites mécaniques et de procédés plus ou moins apparentés à la magie qui sont propres à assurer leur bonheur présent et futur en dépit de leurs fautes²⁷³.

Le christianisme *théorique* n'a jamais été une religion propre aux gens du monde ; les docteurs de la vie spirituelle ont toujours raisonné sur des personnes qui peuvent se soustraire aux conditions de la vie commune. « Quand le concile de Gangres, en 325, dit Renan, aura déclaré que les maximes de l'Evangile sur le renoncement à la famille, sur la virginité, ne sont pas à l'adresse des simples fidèles, les parfaits se créeront des lieux à part, où la vie évangélique, trop haute pour le commun des hommes, puisse

les puissances infernales qui les poursuivront jusque dans le désert²⁷⁵ et cette lutte continuera celle que les martyrs avaient soutenue contre leurs persécuteurs.



Ces faits nous mettent sur la voie qui nous conduit à l'intelligence des hautes convictions morales ; celles-ci ne dépendent point des raisonnements ou d'une éducation de la volonté individuelle ; elles dépendent d'un état de guerre auquel les hommes acceptent de [participer] et qui se traduit en mythes précis. Dans les pays catholiques les moines soutiennent le combat contre le prince du mal qui triomphe dans le monde et voudrait les soumettre à ses volontés ; dans les pays protestants, de petites sectes exaltées jouent le rôle des monastères²⁷⁶. Ce sont ces champs de bataille qui permettent à la morale chrétienne de se maintenir, avec ce caractère de sublime qui fascine tant d'âmes encore aujourd'hui, et lui donne assez de lustre pour entraîner dans la société quelques pâles imitations.

Lorsque l'on considère un état moins accentué de la morale chrétienne, on est encore frappé de voir à quel point elle dépend des luttes. Le Play, qui était un excellent catholique, a souvent opposé (au grand scandale de ses coreligionnaires) la solidité des convictions religieuses qu'il rencontrait dans les pays à religions mélangées à l'esprit de mollesse qui règne dans les pays exclusivement soumis à l'influence de Rome. Chez les peuples protestants, il y a d'autant plus d'ardeur morale que l'Eglise établie est plus fortement battue en brèche par les sectes dissidentes.

275. Les saints du catholicisme ne luttent pas contre des abstractions mais contre des apparitions se présentant avec tous les caractères de la réalité. Luther, lui aussi, eut à se battre contre le diable, auquel il jeta son encrier.

276. Renan, *loc. cit.*, p. 627.

Nous voyons ainsi que la conviction se fonde sur la concurrence de communions, dont chacune se considère comme étant l'armée de la vérité ayant à combattre les armées du mal. Dans de telles conditions, il est possible de trouver du sublime ; mais quand les luttes religieuses sont très atténuées, le probabilisme, les rites mécaniques et les procédés d'allure magique tiennent la première place.

Nous pouvons relever des phénomènes tout semblables dans l'histoire des idées libérales modernes. Pendant longtemps nos pères considérèrent d'un point de vue presque religieux la Déclaration des droits de l'homme qui nous semble aujourd'hui n'être qu'un recueil assez fade de formules abstraites, confuses et sans grande portée pratique. Cela tient à ce que des luttes formidables, étaient engagées à propos des institutions qui se rattachaient à ce document : le parti clérical prétendait démontrer l'erreur fondamentale du libéralisme ; organisait partout des sociétés de combat destinées à imposer sa direction au peuple et au gouvernement ; se vantait de pouvoir bientôt écraser les défenseurs de la Révolution. A l'époque où Proudhon composait son livre sur la Justice, le conflit était loin d'être terminé ; aussi tout ce livre est-il écrit sur un ton belliqueux qui étonne le lecteur d'aujourd'hui : l'auteur parle comme s'il était un vétéran des guerres de la Liberté ; il veut prendre sa revanche contre les vainqueurs d'un jour qui menacent de supprimer toutes les acquisitions de la Révolution ; il annonce la grande révolte qui commence à poindre.

Proudhon espère que le duel sera prochain, que les deux partis donneront avec toutes leurs forces et qu'il y aura une bataille napoléonienne, écrasant définitivement l'adversaire. Il parle souvent la langue de l'épopée. Il ne s'aperçoit pas que ses raisonnements abstraits paraîtront faibles plus tard quand les idées belliqueuses auront disparu. Il y a dans toute son âme un bouillonnement qui la

détermine et qui donne à sa pensée un sens caché, fort éloigné du sens scolastique.

La fureur sauvage avec laquelle l'Eglise poursuit le livre de Proudhon montre que dans le camp clérical on avait exactement la même conception que la sienne sur la nature et les conséquences du conflit.



Tant que le sublime s'imposait ainsi à l'esprit moderne, il paraissait possible de constituer une morale laïque et démocratique ; mais de notre temps, une telle entreprise paraît plutôt comique ; tout a changé depuis que les cléricaux ne semblent plus redoutables ; il n'y a plus de convictions libérales depuis que les libéraux ne se sentent plus animés des passions guerrières d'autrefois. Aujourd'hui tout est devenu si confus que les curés prétendent être les meilleurs de tous les démocrates ; ils ont adopté la *Marseillaise* pour leur hymne de parti ; et si on les en priait un peu fort, ils illumineraient pour l'anniversaire du 10 août 1792. De part et d'autre, il n'y a plus de sublime ; aussi la morale des uns et des autres est-elle d'une bassesse remarquable.

Kautsky a évidemment raison lorsqu'il affirme que de notre temps le relèvement des travailleurs a dépendu de leur esprit révolutionnaire : « C'est en vain, disait-il à la fin d'une étude sur les réformes sociales et la révolution, qu'on cherche par des sermons moraux à inspirer à l'ouvrier anglais une conception plus élevée de la vie, le sentiment de plus nobles efforts. L'éthique du prolétaire découle de ses aspirations révolutionnaires ; ce sont elles qui lui donnent le plus de force et d'élévation. C'est l'idée de la révolution qui a relevé le prolétariat de l'abaissement²⁷⁷. »

²⁷⁷. *Mouvement socialiste*, 15 octobre 1902, p. 1891. — J'ai signalé ailleurs que la décadence de l'idée révolutionnaire chez d'anciens mi-

Il est évident que, pour Kaustky, la morale est toujours subordonnée à l'idée du sublime.

Le point de vue socialiste est tout différent de celui que l'on trouve dans l'ancienne littérature démocratique : nos pères croyaient que l'homme est d'autant meilleur qu'il est plus rapproché de la nature et que l'homme du peuple est une espèce de sauvage ; que par suite, on trouve d'autant plus de vertu qu'on descend davantage dans l'échelle sociale. Plus d'une fois, les démocrates ont fait observer, à l'appui de leur conception, que, durant les révolutions, les plus pauvres ont souvent donné les plus beaux exemples d'héroïsme ; ils expliquent cela en supposant que les héros obscurs étaient de véritables enfants de la nature. Je l'explique en disant que, ces hommes étant engagés dans une guerre qui devait se terminer par leur triomphe ou par leur esclavage, le sentiment du sublime devait naître tout naturellement des conditions de la lutte. Durant une révolution, les gens des hautes classes se présentent d'ordinaire sous un jour particulièrement défavorable ; c'est qu'appartenant à une armée en déroute, ils ont des sentiments de vaincus, de suppliants ou de capitulards.

Dans les milieux ouvriers qui sont *raisonnables* au gré des professionnels de la sociologie, lorsque les conflits se réduisent à des contestations d'intérêts matériels, il ne peut y avoir rien de plus sublime que lorsque des syndicats agricoles discutent avec des marchands d'engrais au sujet des prix du guano : on n'a jamais estimé que les discussions portant sur des prix soient de nature à exercer une influence moralisatrice sur les hommes ; l'expérience des marchés de bestiaux pourrait conduire à supposer que dans de telles occurrences les intéressés sont amenés à admirer plutôt la ruse que la bonne foi ; les *valeurs morales*

litants qui deviennent *sages*, semble s'accompagner d'une décadence morale, que j'ai comparée à celle qu'on trouve généralement chez le prêtre qui perd sa foi. (*Insegnamenti sociali*, pp. 344-345.)

des maquignons ne passent point pour être très relevées. Parmi les grandes choses accomplies par les syndicats agricoles, de Rocquigny rapporte qu'en 1896 « la municipalité de Marmande ayant voulu soumettre les bestiaux amenés sur le champ de foire à une *taxe jugée inique* par les éleveurs... les éleveurs se mirent en grève et cessèrent d'approvisionner le marché de Marmande, si bien que la municipalité se vit contrainte de céder »²⁷⁸. Voilà un procédé très pacifique et qui a pu donner des résultats avantageux pour les paysans ; mais il est évident que la moralité n'a rien à faire dans un tel débat.

Lorsque les hommes politiques interviennent, il y a presque nécessairement même un abaissement notable de la moralité, parce que ceux-ci ne font rien pour rien et n'agissent qu'à la condition que l'association favorisée se classe dans leur clientèle. Nous voilà bien loin du chemin du sublime, nous sommes sur celui qui conduit aux pratiques des sociétés politico-criminelles.

Suivant beaucoup de savantes personnes, on ne saurait trop admirer le passage de la violence à la ruse qui se manifeste dans les grèves actuelles de l'Angleterre. Les trade-unions tiennent beaucoup à se faire reconnaître le droit d'employer la menace enveloppée de formules diplomatiques : elles désirent ne pas être inquiétées quand elles font circuler autour des usines des délégués chargés de faire entendre aux ouvriers qui veulent travailler, qu'ils auraient grand intérêt à suivre les *indications* des trade-unions ; elles *consentent* à exprimer leurs *désirs* sous une forme qui sera parfaitement claire pour l'auditeur, mais qui pourra être présentée au tribunal comme étant un sermon solidariste. J'avoue ne pas comprendre ce qu'il y a de si admirable dans cette tactique digne d'Escobar. Les

278. De Rocquigny, *op. cit.*, pp. 379-380. Je serais curieux de savoir en quoi une taxe peut être inique ; mystère et *Musée social* ! Les *braves gens* parlent une langue spéciale.

catholiques ont souvent employé des procédés d'intimidation analogues contre les libéraux ; aussi, je comprends fort bien pourquoi tant de *braves gens* admirent les trade-unions, mais je trouve la morale des *braves gens* fort peu admirable.

Il est vrai qu'en Angleterre la violence est dépourvue, depuis longtemps, de tout caractère révolutionnaire. Que des avantages corporatifs soient poursuivis à coups de poing ou par la ruse, il n'y a pas une très grande différence à établir entre les deux méthodes ; cependant, la tactique pacifique des trade-unions dénote une hypocrisie qu'il vaudrait mieux laisser aux *braves gens*. Dans les pays où existe la notion de la grève générale, les coups échangés durant les grèves entre ouvriers et représentants de la bourgeoisie ont une toute autre portée ; leurs conséquences sont lointaines et elles peuvent engendrer du sublime.



Je crois que c'est à ces considérations relatives au sublime qu'il faut avoir recours pour comprendre, au moins en partie, les répugnances que provoqua la doctrine de Bernstein dans la social-démocratie allemande. L'Allemand a été nourri du sublime à un degré extraordinaire : d'abord par la littérature qui se rattache aux guerres de l'Indépendance²⁷⁹, puis par le rajeunissement du goût pour les anciens chants nationaux qui suivit ces guerres, enfin par une

279. Renan a même écrit : « La guerre de 1813 à 1815 est la seule de notre siècle qui ait eu quelque chose d'épique et d'élevé ; elle correspondait à un mouvement d'idées et eut une vraie signification intellectuelle. Un homme qui prit part à cette lutte grandiose me racontait que, réveillé par la canonnade dès la première nuit qu'il passa parmi les corps francs réunis en Silésie, il crut assister à un immense service divin. » (*Essais de morale et de critique*, p. 116.) Se rappeler l'ode de Manzoni intitulée : « Mars 1821 » et dédiée à « la mémoire illustre de Théodore Koerner, poète et soldat de l'indépendance germanique,

philosophie qui se proposait des fins placées très loin des préoccupations vulgaires. — Il faut bien reconnaître aussi que la victoire de 1871 n'a pas peu contribué à donner aux Allemands de toute classe un sentiment de confiance en leurs forces qu'on ne trouve pas au même degré chez nous à l'heure actuelle ; que l'on compare, par exemple, le parti catholique allemand aux poules mouillées qui forment en France la clientèle de l'Eglise ! Nos cléricaux ne songent qu'à s'humilier devant leurs adversaires et sont heureux pourvu qu'il y ait beaucoup de soirées durant l'hiver ; ils n'ont aucun souvenir des services qui leur sont rendus²⁸⁰.

Le parti socialiste allemand tira une force particulière de l'idée catastrophique que ses propagandistes répandaient partout et qui fut prise très au sérieux tant que les persécutions bismarckiennes maintenaient un esprit belliqueux dans les groupes. Cet esprit était si fort que les masses ne sont pas encore parvenues à comprendre parfaitement que leurs chefs ne sont rien moins que des révolutionnaires.

Lorsque Bernstein, qui était trop sensé pour ne pas savoir quel était le véritable esprit de ses amis du comité directeur, annonça qu'il fallait renoncer aux grandioses espérances que l'on avait fait naître dans les âmes, il y eut un moment de stupéfaction ; peu de gens comprirent que les déclarations de Bernstein étaient des actes de courage et de loyauté, ayant pour but de mettre le langage en rapport avec la réalité. S'il fallait désormais se contenter d'une politique sociale, il fallait donc aussi négocier avec les partis du Parlement et avec le ministère, faire exac-

mort sur le champ de bataille de Leipzig, nom cher à tous les peuples qui combattent pour défendre ou pour reconquérir une patrie. » Nos guerres de la Liberté ont été épiques, mais n'ont pas eu une littérature aussi bonne que la guerre de 1813.

280. Drumont a mille fois dénoncé cet état d'esprit du beau monde religieux.

tement ce que font les bourgeois ; cela paraissait monstrueux aux hommes qui avaient été nourris de théories catastrophiques. Maintes fois on avait dénoncé les ruses des politiciens bourgeois, opposé leurs habiletés à la franchise et au désintéressement des socialistes, montré tout ce que renferme de convenu leur attitude d'opposition ; on n'aurait jamais cru que les disciples de Marx pussent suivre les traces des libéraux. Avec la nouvelle politique, plus de caractères héroïques, plus de sublime, plus de convictions ! Les Allemands crurent que c'était le monde renversé.

Il est évident que Bernstein avait mille fois raison lorsqu'il ne voulait pas maintenir une apparence révolutionnaire qui était en contradiction avec la pensée du Parti ; il ne trouvait pas dans son pays les éléments qui existent en France et en Italie ; il ne voyait donc pas d'autre moyen pour maintenir le socialisme sur le terrain des réalités que de supprimer tout ce qu'avait de trompeur un programme révolutionnaire auquel les chefs ne croyaient plus. Kautsky voulait, au contraire, maintenir le voile qui cachait aux yeux des ouvriers la véritable activité du parti socialiste ; il recueillit ainsi beaucoup de succès auprès des politiciens, mais il a contribué, plus que personne, à rendre la crise du socialisme aiguë en Allemagne. Ce n'est pas en délayant les phrases de Marx dans de verbeux commentaires que l'on peut maintenir intacte l'idée révolutionnaire, — mais c'est en adaptant toujours la pensée aux faits qui peuvent prendre un aspect révolutionnaire. La grève générale seule peut aujourd'hui produire ce résultat.



Il y aurait à se poser maintenant une très grave question :
« Pourquoi les actes de violence peuvent-ils, dans certains pays, se grouper autour du tableau de la grève générale et produire ainsi une idéologie socialiste, riche en sublime ;

et ne semblent-ils pas le pouvoir dans d'autres ? » Les traditions nationales jouent ici un très grand rôle ; l'examen de ce problème conduirait peut-être à jeter une vive lumière sur la genèse des idées ; nous ne l'aborderons pas ici.

VII. La morale de producteurs

1. — Morale et religion. — Mépris des démocraties pour la morale. — Préoccupations morales de la *nouvelle école*.

Il y a cinquante ans, Proudhon signalait la nécessité de donner au peuple une morale conforme aux besoins nouveaux. Le premier chapitre des discours préliminaires, placés en tête de la *Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, a pour titre : « Etat des mœurs au XIX^e siècle. Invasion du scepticisme moral : la société en péril. Où est le remède ? » On y lit ces phrases redoutables : « La France a perdu ses mœurs. Non pas que les hommes de notre génération soient, en effet, pires que leurs pères... Quand je dis que la France a perdu ses mœurs, j'entends, chose fort différente, qu'elle a cessé de croire à ses principes. Elle n'a plus ni intelligence ni conscience morale, elle a perdu jusqu'à la notion des mœurs. Nous sommes arrivés, de critique en critique, à cette triste conclusion, que le juste et l'injuste, dont nous pensions jadis avoir le discernement, sont termes de convention, vagues, indéterminables ; que tous ces mots Droit, Devoir, Morale, Vertu, etc., dont la chaire et l'école font tant de bruit, ne servent à couvrir que de pures hypothèses, de vaines utopies, d'indémontrables préjugés ; qu'ainsi la pratique de la vie, dirigée par je ne sais quel respect humain, par des convenances, est au fond arbitraire²⁸¹. »

281. Proudhon, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, tome I. p. 70.

Cependant il ne pensait pas que la société contemporaine fût frappée de mort ; il pensait que depuis la Révolution l'humanité avait acquis une assez claire notion de la Justice pour qu'elle pût triompher de déchéances passagères ; par cette conception de l'avenir, il se séparait complètement de ce qui devait devenir la notion la plus fondamentale du socialisme actuel. « Cette foi juridique... cette science du droit et du devoir, que nous cherchons partout en vain, que l'Eglise ne posséda jamais et sans laquelle il nous est impossible de vivre, je dis que la Révolution en a produit tous les principes ; que ces principes, à notre insu, nous régissent et nous soutiennent, mais que, tout en les affirmant au fond du cœur, nous y répugnons par préjugé, et que c'est cette infidélité à nous-mêmes qui fait notre misère et notre servitude²⁸². » Il affirme qu'il est possible de faire la lumière dans les esprits, de présenter ce qu'il appelle « l'exégèse de la Révolution ; » il va, pour cela, interroger l'histoire, montrer comment l'humanité n'a cessé de faire effort vers la Justice, comment la religion a été cause de corruption et comment « la Révolution française, faisant prédominer le principe juridique [sur le principe religieux] ouvre une période nouvelle, un ordre de choses tout contraire, dont il s'agit maintenant de déterminer les

282. Proudhon. *loc. cit.*, p. 74. Par *loi juridique*, Proudhon entend ici une triple loi qui domine la famille, les contrats et les relations politiques. La première est « l'idée de la mutuelle dignité [des époux] qui, les élevant au-dessus des sens, les rend l'un à l'autre encore plus sacrés que chers, et leur fasse de leur communauté féconde une religion plus douce que l'amour même » ; — la seconde « élevant les âmes au-dessus des appétits égoïstes, les rend plus heureuses du respect du droit d'autrui que de leur propre fortune » ; — sans la troisième « les citoyens, livrés aux pures attractions de l'individualisme, ne sauraient être autre chose qu'un agrégat d'existences incohérentes et répulsives que dispersera comme poussière le premier souffle ». (*Loc. cit.*, pp. 72-73.) Au sens strict, la *loi juridique* serait la seconde dans cette énumération.

parties »²⁸³ — « Quoi qu'il advienne de notre race fatiguée, dit-il à la fin de ces discours, la postérité reconnaîtra que le troisième âge de l'humanité²⁸⁴ a son point de départ dans la Révolution française ; que l'intelligence de la nouvelle loi a été donnée à quelques-uns de nous, dans sa plénitude ; que la pratique ne nous a pas non plus tout à fait manqué ; et que succomber dans cet enfantement sublime, après tout, n'était pas sans grandeur. A cette heure la Révolution se définit : elle vit donc. Le reste ne pense plus. *L'être qui vit et qui pense* sera-t-il supprimé par le cadavre ? »²⁸⁵



J'ai dit, dans le chapitre précédent, que toute la doctrine de Proudhon était subordonnée à l'enthousiasme révolutionnaire et que cet enthousiasme s'était éteint depuis que l'Eglise avait cessé d'être redoutable ; aussi, ne faut-il pas s'étonner si l'entreprise que Proudhon jugeait facile (la création d'une morale absolument débarrassée de toute croyance religieuse) paraît fort hasardée à beaucoup de nos contemporains. Je trouve la preuve de cette manière de penser dans un discours prononcé par Combes durant la discussion du budget des cultes, le 26 janvier 1903 : « Nous considérons, en ce moment, les idées morales telles que les Eglises les donnent, comme des idées nécessaires. Pour ma part, je me fais difficilement à l'idée d'une société contemporaine composée de philosophes semblables à M. Allard²⁸⁶, que leur éducation primaire au-

283. Proudhon, *loc. cit.*, p. 93.

284. Les deux premiers âges sont ceux du paganisme et du christianisme.

285. Proudhon, *loc. cit.*, p. 104.

286. Ce député avait fait un discours très anticlérical dans lequel je relève cette idée étrange que « la religion juive fut bien la plus cléricale

rait suffisamment garantis contre les périls et les épreuves de la vie. » Combes n'est pas homme à avoir des idées personnelles ; il reproduisait une opinion qui était courante dans son monde.

Cette déclaration provoqua un fort tapage à la Chambre ; tous les députés qui se piquent de philosophie intervinrent dans le débat ; comme Combes avait parlé de l'enseignement superficiel et borné de nos écoles primaires, F. Buisson crut devoir protester, en sa qualité de grand pédagogue de la troisième République : « L'éducation que nous donnons à l'enfant du peuple, dit-il, dans l'école primaire, n'est pas une demi-éducation ; c'est la fleur même et le fruit de la civilisation recueillie à travers les siècles, chez les peuples divers, dans les religions et législations de tous les âges et dans toute l'humanité. » Une telle morale abstraite ne peut être que prodigieusement dépourvue d'efficacité ; je me souviens d'avoir lu autrefois, dans un manuel de Paul Bert, que le principe fondamental de la morale s'appuie sur les enseignements de Zoroastre et sur la Constitution de l'an III : je pense qu'il n'y a pas là une raison sérieuse pour faire agir un homme.

On peut se demander si l'Université n'a pas arrangé les programmes actuels dans l'espoir d'imposer la pratique morale aux élèves par le mécanisme de la répétition des

de toutes les religions, posséda le cléricalisme le plus sectaire et le plus étroit ». Un peu plus haut il disait : « Moi, *qui ne suis pas antisémite*, je ne fais aux juifs qu'un seul reproche, celui d'avoir empoisonné la pensée aryenne, si haute et si large, avec le monothéisme hébreu ». Il demandait l'introduction de l'histoire des religions dans les écoles primaires en vue de ruiner l'autorité de l'Eglise. D'après lui, le parti socialiste voyait dans « l'affranchissement intellectuel de la masse, la préface nécessaire du progrès et de l'évolution sociale des sociétés ». Ne serait-ce pas plutôt le contraire qu'il aurait fallu dire ? Ce discours ne prouve-t-il pas qu'il y a un antisémitisme de libre-pensée tout aussi étroit et mal informé que celui des cléricaux ?

préceptes ; elle multiplie à ce point les cours, qu'on peut se demander s'il ne faudrait pas ici appliquer (avec une légère correction) le vers connu de Boileau :

Aimez-vous la *muscade* ? On en a mis partout.

Je crois que peu nombreux sont les gens qui ont la confiance naïve de F. Buisson et des universitaires dans leur morale. G. de Molinari estime, tout comme Combes, qu'il faut avoir recours à la religion, qui promet aux hommes une récompense dans l'autre monde et qui est ainsi « l'assureuse de la justice... C'est la religion qui, dans l'enfance des sociétés, a élevé l'édifice de la morale ; c'est elle qui le soutint et qui peut seule le soutenir. Telles sont les fonctions qu'a remplies et que continue à remplir la religion, et qui, n'en déplaît aux apôtres de la morale indépendante, constituent son utilité »²⁸⁷. — « C'est à un véhicule plus puissant et plus actif que l'intérêt de la société qu'il faut avoir recours pour opérer les réformes dont l'économie politique démontre la nécessité, et ce véhicule on ne peut le trouver que dans le sentiment religieux associé au sentiment de la justice »²⁸⁸. »

G. de Molinari s'exprime en termes volontairement vagues ; il semble considérer la religion comme font beaucoup de catholiques modernes (genre Brunetière) : c'est un moyen social de gouvernement, qui devra être proportionné aux besoins des classes ; les gens des hautes classes ont toujours estimé qu'ils avaient moins besoin d'être disciplinés moralement que leurs subordonnés, et c'est pour avoir fait de cette belle découverte la base de leur théologie, que les jésuites ont tant de succès dans la bourgeoisie contemporaine. Notre auteur distingue quatre moteurs capables d'assurer l'accomplissement du devoir :

²⁸⁷. G. de Molinari, *Science et religion*, p. 94.

²⁸⁸. G. de Molinari, *op. cit.*, p. 198.

« le pouvoir de la société investi dans l'organisme gouvernemental, le pouvoir de l'opinion publique, le pouvoir de la conscience individuelle et le pouvoir de la religion, » et il estime que ce mécanisme spirituel est visiblement en retard sur le mécanisme matériel²⁸⁹. Les deux premiers moteurs peuvent avoir une action sur les capitalistes, mais n'ont pas d'influence dans l'atelier ; pour le travailleur, les deux derniers moteurs sont seuls efficaces et ils deviennent tous les jours plus importants en raison de « l'accroissement de la responsabilité de ceux qui sont chargés de diriger ou de surveiller le fonctionnement des machines »²⁹⁰ ; or, suivant G. de Molinari, on ne saurait concevoir le pouvoir de la conscience individuelle sans celui de la religion²⁹¹.

Je crois donc que G. de Molinari ne serait pas éloigné d'approuver les patrons qui protègent les institutions religieuses ; il demanderait, sans doute, seulement que l'on mit plus de formes que n'en mettait jadis Chagot à Montceau-les-Mines²⁹².



Les socialistes ont longtemps eu de grands préjugés contre la morale, en raison de ces institutions catholiques que de grands industriels établissaient chez eux ; il leur semblait que la morale n'était, dans notre société capitaliste, qu'un moyen d'assurer la docilité des travailleurs maintenus dans l'effroi que crée la superstition. La littérature dont raffole la bourgeoisie depuis longtemps décrit

289. G. de Molinari, *op. cit.*, pp. 60-61.

290. G. de Molinari, *op. cit.*, p. 54.

291. G. de Molinari, *op. cit.*, p. 87 et 93.

292. J'ai déjà dit qu'en 1883, Y. Guyot dénonçait avec violence la conduite de Chagot, qui plaçait les ouvriers sous la direction des prêtres et les forçait à aller à la messe. (*La morale*, p. 183.)

des mœurs si déraisonnables ou même si scandaleuses qu'il est difficile de croire que les classes riches puissent être sincères quand elles parlent de moraliser le peuple.

Les marxistes avaient une raison particulière de se montrer défiants pour tout ce qui touchait à l'éthique ; les propagateurs de réformes sociales, les utopistes et les démocrates avaient fait un tel abus de la Justice qu'on étant en droit de regarder toute dissertation sur un tel sujet comme un exercice de rhétorique ou comme une sophistique destinée à égarer toutes les personnes qui s'occupaient du mouvement ouvrier. C'est ainsi que Rosa Luxemburg appelait, il y a quelques années, l'idée de Justice « ce vieux cheval de retour monté depuis des siècles par tous les rénovateurs du monde, privés de plus sûrs moyens de locomotion historique, cette Rossinante déhanchée sur laquelle ont chevauché tant de don Quichotte de l'histoire à la recherche de la grande réforme mondiale, pour ne rapporter de ces voyages autre chose que quelque œil poché »²⁹³. De ces plaisanteries sur une Justice fantastique sortie de l'imagination des utopistes, on passait, parfois trop facilement, à de grossières facéties sur la morale la plus ordinaire ; on pourrait faire un assez vilain recueil des paradoxes soutenus par des marxistes officiels à ce sujet. Lafargue s'est particulièrement distingué à ce point de vue²⁹⁴.

293. *Mouvement socialiste*, 15 juin 1899, p. 649.

294. Par exemple on lit dans le *Socialiste* du 30 juin 1901 : « Comme, dans une société communiste, la morale qui encombre la cervelle des civilisés se sera évanouie ainsi qu'un affreux cauchemar, peut-être qu'une autre morale engagera les femmes à papillonner, selon le mot de Ch. Fourier, au lieu de se condamner à être la propriété d'un mâle... Les femmes dans les tribus sauvages et barbares communistes sont d'autant plus honorées qu'elles distribuent leurs faveurs sur un plus grand nombre d'amants. »

La raison capitale, qui empêchait les socialistes d'étudier les problèmes éthiques comme ils le méritent, était la superstition démocratique qui les a si longtemps dominés et qui les entraînait à croire que leur action devait surtout avoir pour but la conquête de sièges dans les assemblées politiques.

Dès qu'on s'occupe d'élections, il faut subir certaines conditions générales qui s'imposent, d'une manière inéluctable, à tous les partis, dans tous les pays et dans tous les temps. Quand on est convaincu que l'avenir du monde dépend de prospectus électoraux, de compromis conclus entre gens influents, et de ventes de faveurs, on ne peut avoir grand souci des contraintes morales qui empêcheraient l'homme d'aller là où se manifeste son plus clair intérêt. L'expérience montre que dans tous les pays où la démocratie peut développer librement sa nature, s'étale la corruption la plus scandaleuse, sans que personne juge utile de dissimuler ses coquinerie : le Tammany-Hall de New-York a toujours été cité comme le type le plus parfait de la vie démocratique et dans la plupart de nos grandes villes on trouve des politiciens qui ne demanderaient qu'à suivre les traces de leurs confrères d'Amérique. Tant qu'un homme reste fidèle à son parti, il ne peut commettre que des peccadilles ; mais s'il a l'imprudence de l'abandonner, on lui découvre immédiatement les tares les plus honteuses : il ne serait pas difficile de montrer, par des exemples fameux, que nos socialistes parlementaires pratiquent cette singulière morale avec un certain cynisme.

La démocratie électorale ressemble beaucoup au monde de la Bourse ; dans un cas comme dans l'autre, il faut opérer sur la naïveté des masses, acheter le concours de la grande presse, et *aider le hasard* par une infinité de ruses ; il n'y a pas grande différence entre un financier qui introduit sur le marché des affaires retentissantes qui sombreront dans quelques années,

et le politicien qui promet à ses concitoyens une infinité de réformes qu'il ne sait comment faire aboutir²⁹⁵ et qui se traduiront seulement par un amoncellement de papiers parlementaires. Les uns et les autres n'entendent rien à la production et ils s'arrangent cependant pour s'imposer à elle, la mal diriger et l'exploiter sans la moindre vergogne : ils sont éblouis par les merveilles de l'industrie moderne et ils estiment, les uns et les autres, que le monde regorge assez de richesses pour qu'on puisse le voler largement, sans trop faire crier les producteurs ; tondre le contribuable sans qu'il se révolte, voilà tout l'art du grand homme d'Etat et du grand financier. Démocrates et gens d'affaires ont une science toute particulière pour faire approuver leurs filouteries par des assemblées délibérantes ; le régime parlementaire est tout aussi truqué que les réunions d'actionnaires. C'est probablement en raison des affinités psychologiques profondes résultant de ces manières d'opérer, que les uns et les autres s'entendent si parfaitement : la démocratie est le pays de Cocagne rêvé par les financiers sans scrupules.

Le spectacle écœurant, donné au monde par les écueurs de la finance et de la politique²⁹⁶, explique le succès

295. Clemenceau, répondant. le 21 juin 1907, à Millerand, lui disait qu'en rédigeant un projet de retraites ouvrières sans s'occuper des ressources, il n'avait pas fait preuve d'être « un grand esprit politique, ni même simplement un *homme sérieux* ». La riposte de Millerand est tout à fait caractéristique de l'orgueil du politicien parvenu : « Ne parlez pas de choses que vous ignorez. » Et lui donc, de quoi parle-t-il ?

296. Je suis bien aise de m'appuyer ici sur l'autorité incontestable de Gérault-Richard qui, dans la *Petite République* du 19 mars 1903, dénonçait les « intrigants, arrivistes, faméliques et noceurs [qui] voient uniquement le gâteau ministériel à saisir » et qui cherchaient alors à faire tomber Combes. On voit dans le numéro suivant qu'il s'agissait des amis de Waldeck-Rousseau, opposés, comme lui, à l'étrangement des congrégations.

qu'obtinrent assez longtemps les écrivains anarchistes : ceux-ci fondaient leurs espérances de renouvellement du monde sur un progrès intellectuel des individus ; ils ne cessaient d'engager les ouvriers à s'instruire, à prendre une plus claire conscience de leur dignité d'hommes et à se montrer dévoués pour leurs camarades. Cette attitude leur était imposée par leur principe : comment, en effet, pourrait-on concevoir la formation d'une société d'hommes libres, si on ne supposait que les individus actuels eussent déjà acquis la capacité de se conduire eux-mêmes ? Les politiciens assurent que c'est là une pensée tout à fait naïve et que le monde jouira de tous les bonheurs qu'il pourra désirer, le jour où les bons apôtres pourront profiter de tous les avantages que procure le pouvoir ; rien ne sera impossible pour un Etat qui transformera en princes les rédacteurs de l'*Humanité*. Si à ce moment, on juge utile d'avoir des hommes libres, on fera quelques bons décrets pour en fabriquer ; mais il est douteux que les amis et commanditaires de Jaurès trouvent cela nécessaire ; il leur suffira d'avoir des domestiques et des contribuables.

La *nouvelle école* s'est rapidement distinguée du socialisme officiel en reconnaissant la nécessité de perfectionner les mœurs²⁹⁷, aussi est-il de mode parmi les dignitaires du socialisme parlementaire de l'accuser d'avoir des tendances anarchistes ; je ne fais aucune difficulté, pour ma part, de me reconnaître anarchisant à ce point de vue, puisque le socialisme parlementaire fait profession d'avoir pour la morale un mépris à peu près égal à celui qu'ont pour elle les plus vils représentants de la bourgeoisie boursicotière.

On reproche aussi parfois à la *nouvelle école* de revenir aux rêveries des utopistes ; cette critique montre combien

297. C'est ce que Benedetto Croce a signalé dans la *Critica*, juillet 1907, pp. 317-319. — Cet écrivain est fort connu en Italie pour sa remarquable sagacité de critique et de philosophe.

nos adversaires comprennent mal les œuvres des anciens socialistes et la situation actuelle. Jadis on cherchait à fabriquer une morale qui fût capable d'agir sur les sentiments des gens du monde pour les rendre sympathiques à ce qu'on nommait avec pitié les classes déshéritées, et les amener à faire quelques sacrifices en faveur de frères malheureux. Les écrivains de ce temps se représentaient l'atelier sous un aspect tout autre que celui qu'il peut avoir dans une société de prolétaires voués à un travail progressif ; ils supposaient qu'il pourrait ressembler à un salon dans lequel des dames se réunissent pour faire de la broderie ; ils embourgeoisaient ainsi le mécanisme de la production. Enfin ils attribuaient aux prolétaires des sentiments fort analogues à ceux que les explorateurs du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle avaient attribués aux sauvages : bons, naïfs et désireux d'imiter les hommes d'une race supérieure. Sur de telles hypothèses, il était facile de concevoir une organisation de paix et de bonheur : il s'agissait de rendre meilleure la classe riche et d'éclairer la classe pauvre. Ces deux opérations semblaient très faciles à réaliser, et alors la fusion s'opérait dans ces ateliers de salon, qui ont fait tourner la tête de tant d'utopistes²⁹⁸. Ce n'est point sur un modèle idyllique, chrétien et bourgeois que la *nouvelle école* conçoit les choses ; elle sait que le progrès de la production requiert des qualités tout autres que celles que l'on rencontre chez les gens du monde ; c'est en raison des valeurs morales nécessaires pour perfectionner la production qu'elle a un souci considérable de l'éthique.

Elle se rapproche donc des économistes bien plus que des utopistes ; elle estime, comme G. de Molinari, que le progrès moral du prolétariat est aussi nécessaire que le

298. Dans la colonie New-Harmony, fondée par R. Owen, on travaillait peu et mal ; mais les amusements étaient abondants ; en 1826, le duc de Saxe-Weimar fut émerveillé par la musique et les bals. (Dolléans, *Robert Owen*, pp. 247-248.)

progrès matériel de l'outillage, pour porter l'industrie moderne au niveau toujours plus élevé que la science technologique permet d'atteindre ; mais elle descend bien plus que cet auteur dans la profondeur du problème et ne se contente pas de vagues recommandations sur le devoir religieux²⁹⁹ ; dans son désir insatiable de réalité, elle cherche à atteindre les racines mêmes de ce perfectionnement moral et elle voudrait savoir comment peut se *créer aujourd'hui la morale des producteurs futurs*.

2. — Inquiétudes de Renan sur l'avenir du monde. — Ses prévisions. — Besoin du sublime.

Au début de toute recherche sur la morale moderne, il faut se poser cette question : sous quelles conditions un renouvellement est-il possible ? Les marxistes ont eu mille fois raison de se moquer des utopistes et de soutenir qu'on ne crée point une morale avec des prédications tendres, des fabrications ingénieuses d'idéologies, ou de beaux gestes. Proudhon, faute d'avoir examiné ce problème, s'est fait de grandes illusions sur la persistance des forces qui donnaient de la vie à sa morale ; l'expérience devait démontrer bientôt que son entreprise était destinée à demeurer vaine. Et si le monde contemporain ne renferme pas des racines pour une nouvelle morale, que deviendra-t-il ? Les gémissements d'une bourgeoisie pleurnicharde ne le sauveront pas, s'il a vraiment perdu ses mœurs pour toujours.



299. G. de Molinari paraît croire qu'une religion naturelle comme celle de J.-J. Rousseau et de Robespierre pourrait suffire. Nous savons aujourd'hui que c'est un moyen sans efficacité morale.

Peu de temps avant sa mort, Renan était fort préoccupé de l'avenir moral du monde : « Les valeurs morales baissent, cela est sûr ; le sacrifice disparaît presque ; on voit venir le jour où tout sera syndiqué³⁰⁰, où l'égoïsme organisé remplacera l'amour et le dévouement... Il y aura d'étranges tiraillements. Les deux choses qui, jusqu'ici, ont seules résisté à la chute du respect, l'armée³⁰¹ et l'Eglise, seront bientôt entraînées par le torrent général³⁰². » Renan montrait une remarquable perspicacité en écrivant ces choses, juste au moment où tant d'esprits futiles annonçaient la renaissance de l'idéalisme et prévoyaient des tendances progressives dans l'Eglise réconciliée enfin avec le monde moderne. Mais Renan avait été trop favorisé durant toute sa vie par la fortune, pour ne pas être optimiste ; il croyait donc que le mal se bornerait à l'obligation de traverser de mauvais jours, et il ajoutait : « N'importe, les ressources de l'humanité sont infinies. Les œuvres éternelles s'accompliront, sans que la *source des forces vives*, remontant toujours à la surface, soit jamais tarie. »

Quelques mois auparavant il avait terminé le cinquième volume de son *Histoire du peuple d'Israël* et ce volume, ayant été publié d'après le manuscrit, renferme certainement une expression plus fruste de sa pensée ; on sait qu'il corrigeait, en effet, très longuement ses épreuves. Nous trouvons ici de plus sombres pressentiments ; l'auteur se demande même si notre humanité atteindra sa véritable fin : « Si ce globe vient à manquer à ses devoirs, il s'en trouvera d'autres pour pousser à outrance le programme de

300. On voit que Renan n'avait point pour l'esprit corporatif la vénération que montrent beaucoup de nos actuels idéalistes.

301. Il ne prévoyait pas que son gendre s'agiterait tellement contre l'armée durant l'affaire Dreyfus.

302. Renan. *Feuilles détachées*, p. xiv.

toute vie : lumière, raison, vérité³⁰³. » Les temps prochains l'effrayaient : « L'avenir immédiat est obscur. Il n'est pas certain qu'il soit assuré à la lumière. » Il avait peur du socialisme et il n'est pas douteux qu'il entendait par socialisme la niaiserie humanitaire qu'il voyait paraître dans le monde des bourgeois stupides ; c'est ainsi qu'il a supposé que le catholicisme serait peut-être le complice du socialisme³⁰⁴.

Dans la même page il nous parle des scissions qui peuvent exister dans une société, et ceci a une importance considérable : « La Judée et le monde gréco-romain étaient comme deux univers roulant l'un à côté de l'autre sous des influences opposées... L'histoire de l'humanité n'est nullement synchronique en ses diverses parties. Tremblons. En ce moment peut-être la religion de l'avenir se fait et se fait sans nous. Oh ! le sage Kimri qui voyait sous terre ! C'est là que tout se prépare, c'est là qu'il faudrait voir. » Ces paroles ne peuvent déplaire aux théoriciens de la lutte de classe ; j'y trouve le commentaire de ce que Renan dira un peu plus tard, au sujet de la « source des forces vives remontant à la surface » : la rénovation se ferait par une classe qui travaille souterrainement et qui se sépare du monde moderne comme le judaïsme se séparait du monde antique.

Quoi qu'en pensent les sociologues officiels, les classes inférieures ne sont nullement condamnées à vivre des ragots que leur abandonnent les classes supérieures ; nous sommes heureux de voir Renan protester contre cette doctrine imbécile. Le syndicalisme a la prétention de se créer une idéologie vraiment prolétarienne ; et, quoi qu'en disent les savants de la bourgeoisie, l'expérience historique, proclamée par Renan, nous apprend que cela est très possible et que de là peut sortir le salut du monde.

303. Renan. *Histoire du peuple d'Israël*, tome V, p. 421.

304. Renan, *loc. cit.*, p. 420.

C'est vraiment sous terre que se produit le mouvement syndicaliste ; les hommes qui s'y dévouent ne mènent pas grand tapage dans la société ; quelle différence entre eux et les anciens chefs de la démocratie travaillant à la conquête du pouvoir !

Ceux-ci étaient enivrés par l'espoir que les hasards de l'histoire devaient les amener, quelque jour, à devenir des *princes républicains*³⁰⁵. En attendant que la roue de la fortune tournât ainsi à leur avantage, ils obtenaient les profits moraux et matériels que procure la célébrité à tous les virtuoses dans une société qui est habituée à payer cher ce qui l'amuse. Beaucoup d'entre eux avaient pour principal moteur leur incommensurable orgueil et ils s'imaginaient que, leur nom devant briller d'un singulier éclat dans les annales de l'humanité, ils pouvaient acheter cette gloire future par quelques sacrifices.

Aucune de ces raisons d'agir n'existe pour les syndicalistes actuels, le prolétariat n'a pas les instincts serviles de la démocratie ; il n'aspire point à marcher à quatre pattes devant un ancien camarade devenu haut magistrat et à se pâmer d'aise devant les toilettes des dames des ministres³⁰⁶. Les hommes qui se dévouent à

305. Toute la démocratie est dans le mot prêté à Mme Flocon : « C'est nous qui sommes les princesses. » La démocratie est heureuse quand elle voit traiter avec des honneurs princiers un Félix Faure, homme médiocre en tout (pour ne pas être sévère).

306. Le socialisme parlementaire est d'une force carabinée sur les bonnes manières, comme on peut s'en assurer en consultant de nombreux articles de Gérault-Richard. J'en cite au hasard quelques exemples. Le 1er juin 1903, il déclare, dans la *Petite République*, que la reine Nathalie de Serbie mérite « un rappel aux convenances » pour avoir été écouter le P. Coubé prêcher à Aubervilliers et il demande qu'elle soit admonestée par le commissaire de police de son quartier. Le 26 septembre, il s'indigne de la grossièreté et de l'ignorance des usages dont fait preuve l'amiral Maréchal. — Le protocole socialiste a des mystères ; les femmes des citoyens socialistes sont tantôt *dames*

la cause révolutionnaire savent qu'ils devront rester toujours dans les conditions d'une vie infiniment modeste. Ils poursuivent leur travail d'organisation sans attirer l'attention, et le moindre écrivasson qui barbouille du papier pour l'*Humanité* est beaucoup plus célèbre que les militants de la Confédération du Travail ; pour la très grande masse du public français, Griffuelhes n'aura jamais la notoriété de Rouanet ; à défaut d'avantages matériels qu'ils ne sauraient espérer, ils n'ont même pas la satisfaction que peut procurer la célébrité. Mettant toute leur confiance dans les mouvements des masses, ils ne comptent point sur une gloire napoléonienne et laissent à la bourgeoisie la superstition des grands hommes.

Il est bon qu'il en soit ainsi, car le prolétariat peut se développer d'une manière d'autant plus solide qu'il s'organise dans l'ombre ; les politiciens socialistes n'aiment pas les occupations qui ne procurent pas de célébrité (et partant pas de profits) ; ils ne sont donc point disposés à s'occuper des œuvres syndicales qui veulent demeurer prolétaires ; ils font la parade sur la scène parlementaire, et cela n'a pas généralement de graves conséquences. Les hommes qui participent vraiment au mouvement ouvrier actuel, donnent l'exemple de ce que l'on a toujours regardé comme étant les plus hautes vertus ; ils ne peuvent, en effet, recueillir aucune de ces choses que le monde bourgeois regarde comme étant surtout désirables. Si donc l'histoire récompense l'abnégation résignée des hommes qui luttent sans se plaindre et accomplissent sans profit une grande œuvre de l'histoire, comme l'affirme Renan³⁰⁷, nous avons une raison nouvelle de croire à l'avènement

et tantôt *citoyennes* ; dans la société future, il y aura des disputes pour le tabouret, comme à Versailles. — Le 30 juillet 1903, Cassagnac s'amuse fort, dans l'*Autorité*, d'avoir été repris par Gérault-Richard, lui donnant des leçons de bon ton.

307. Renan, *op. cit.*, tome IV, p. 267.

du socialisme, puisqu'il représente le plus haut idéal moral que l'homme ait jamais conçu. Ce n'est pas une religion nouvelle qui se ferait sous terre, sans l'aide des penseurs bourgeois ; c'est *une vertu qui nuit*, une vertu que les Intellectuels de la bourgeoisie sont incapables de comprendre, une vertu qui peut sauver la civilisation, — comme Renan espérait que celle-ci serait sauvée, — mais par l'élimination totale de la classe dans laquelle Renan avait vécu.



Examinons maintenant de près les raisons qui faisaient redouter à Renan une décadence de la bourgeoisie³⁰⁸ ; il était très frappé de la ruine des idées religieuses : « Un immense abaissement moral, *et peut-être intellectuel*, suivrait le jour où la religion disparaîtrait du monde. Nous pouvons nous passer de religion, parce que d'autres en ont pour nous. Ceux qui ne croient pas sont entraînés par la masse plus ou moins croyante ; mais le jour où la masse n'aurait plus d'élan, les braves eux-mêmes iraient mollement à l'assaut. » C'est l'absence de sublime qui fait peur à Renan ; comme tous les vieillards en leurs jours de tristesse, il pense à son enfance et il ajoute : « L'homme vaut en proportion du sentiment religieux qu'il emporte de sa première éducation et qui parfume toute sa vie. » Il a vécu de ce qu'une mère chrétienne lui a enseigné de sublime ; nous savons, en effet, que madame Renan avait

308. Renan a signalé un symptôme de décadence sur lequel il a trop peu insisté, et qui ne semble pas avoir beaucoup frappé ses lecteurs ; il était agacé par l'agitation, les prétentions à l'originalité et les surenchères naïves de jeunes métaphysiciens : « Mais, mes chers enfants, c'est inutile de se donner tant mal à la tête pour n'arriver qu'à changer d'erreur. » (*Feuilles détachées*, p. x.) Une telle agitation (qui a pris aujourd'hui une allure sociologique, socialiste ou humanitaire) est un signe certain d'anémie.

été une femme d'un haut caractère. Mais la source du sublime se tarit : « Les personnes religieuses vivent d'une ombre. Nous vivons de l'ombre d'une ombre. *De quoi vivra-t-on après nous ?* »³⁰⁹.

Suivant son habitude, Renan cherche à atténuer les tristes perspectives que sa perspicacité lui fait entrevoir ; il est comme tant d'autres écrivains français qui, voulant plaire à un public frivole, n'osent jamais aller au fond des problèmes que soulève la vie³¹⁰ ; il ne veut pas effrayer ses aimables admiratrices ; il ajoute donc qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une religion chargée de dogmes, une religion analogue au christianisme ; le sentiment religieux pourrait suffire. Après lui, il n'a pas manqué de bavards pour nous entretenir de ce vague sentiment religieux qui pourrait suffire pour remplacer les religions positives qui s'effondrent. F. Buisson nous apprend qu'il « restera non pas une doctrine religieuse, mais une émotion religieuse qui, bien loin de contredire ou la science, ou l'art, ou la morale, ne fera que les replonger dans le sentiment d'une profonde harmonie avec la vie de l'Univers »³¹¹. Voilà, si je n'ai la berlue, du triple galimatias.

« De quoi vivra-t-on après nous ? » Voilà le grand problème que Renan a posé et que la bourgeoisie ne résoudra pas. Si l'on pouvait avoir quelque doute sur ce point, les niaiseries que débitent les moralistes officiels démontreraient que la décadence est désormais fatale ; ce ne

309. Renan. *Feuilles détachées*, p. xvii-xviii.

310. C'est Brunetière qui adresse ce reproche à la littérature française : « Si vous voulez savoir pourquoi Racine et Molière, par exemple, n'ont pas atteint cette profondeur de pensée que nous trouvons dans un Shakespeare, ou dans un Goethe,... cherchez la femme, et vous trouverez que la faute en est à l'influence des salons et des femmes. » (*Evolution des genres*, p. 128.)

311. *Questions de morale* (conférences par plusieurs professeurs) dans la *Bibliothèque des sciences sociales*, p. 328.

sont pas des considérations sur l'harmonie de l'Univers (même en personnifiant l'Univers), qui pourront donner aux hommes ce courage que Renan comparait à celui qui possède le soldat montant à l'assaut. Le sublime est mort dans la bourgeoisie et celle-ci est donc condamnée à ne plus avoir de morale³¹². La liquidation de l'affaire Dreyfus, dont les dreyfusards ont su tirer un si bon parti, à la grande indignation du *colonel Picquart*³¹³, a montré que le sublime bourgeois est une valeur de Bourse. Dans cette affaire se manifestèrent toutes les tares intellectuelles et morales d'une classe atteinte de folie.

3. — La morale de Nietzsche. — Rôle de la famille dans la genèse de la morale, théorie de Proudhon. — Morale d'Aristote.

Avant d'examiner quelles sont les qualités que l'économie moderne requiert des producteurs libres, nous devons analyser les parties dont se compose la morale. Les philosophes ont toujours quelque peine à voir clair dans ces problèmes éthiques, parce qu'ils constatent l'impossibilité de ramener à l'unité les idées qui ont cours simultanément dans une classe, et qu'ils s'imaginent cependant que leur

312. J'appelle l'attention sur l'extraordinaire prudence que montre Ribot dans sa *Psychologie des sentiments*, à propos de l'évolution de la morale ; il semble, d'après les analogies avec d'autres sentiments, qu'il aurait dû conclure à une évolution vers un état purement intellectuel et à la disparition de son efficacité ; mais il n'a pas osé conclure pour la morale comme pour la religion.

313. Je fais allusion à un article publié dans la *Gazette de Lausanne*, au commencement de l'année 1906 et dont la *Libre Parole* du 2 avril donne un assez long extrait. Quelques mois après que j'écrivais ces lignes, Picquart était lui-même l'objet de faveurs exceptionnelles ; il avait été vaincu par les fatalités de la vie parisienne, qui ont terrassé des hommes plus forts que lui.

devoir serait de tout ramener à l'unité. Pour arriver à se dissimuler l'hétérogénéité fondamentale de toute morale civilisée, ils recourent à une infinité de subterfuges, tantôt reléguant au rang d'exception, d'importation ou de survivance, tout ce qui les gêne, tantôt noyant la réalité dans un océan de termes vagues, et, le plus souvent, employant ces deux procédés pour mieux embrouiller la question. J'estime, au contraire, qu'un ensemble quelconque dans l'histoire des idées ne peut être bien connu que si on cherche à mettre en lumière toutes les contradictions. Je vais adopter ce parti et je prendrai pour point de départ l'opposition célèbre que Nietzsche a établie entre deux groupes de valeurs morales, opposition sur laquelle on a beaucoup écrit, mais que l'on n'a jamais convenablement étudiée.



A. — On sait avec quelle force Nietzsche a vanté les valeurs construites par les maîtres, par une haute classe de guerriers qui, dans leurs expéditions, jouissent pleinement de l'affranchissement de toute contrainte sociale, retournent à la simplicité de la conscience du fauve, redeviennent des monstres triomphants qui rappellent toujours « la superbe brute blonde rôdant, en quête de proie et de carnage », chez lesquels « un fond de bestialité cachée a besoin, de temps en temps, d'un exutoire ». Pour bien comprendre cette thèse, il ne faut pas trop s'attacher à des formules qui ont été parfois exagérées à dessein, mais aux faits historiques ; l'auteur nous apprend qu'il a en vue « l'aristocratie romaine, arabe, germanique ou japonaise, les *héros homériques*, les vikings scandinaves ».

C'est surtout aux héros homériques qu'il faut penser pour comprendre ce que Nietzsche a voulu expliquer à ses contemporains. On doit se rappeler qu'il avait été professeur de grec à l'Université de Bâle et qu'il a commencé

sa réputation avec un livre consacré à glorifier le génie hellénique (*L'origine de la tragédie*). Il observe que, même à l'époque de leur plus haute culture, les Grecs avaient conservé conscience de leur tempérament aristocratique : « Notre audace, disait Périclès, s'est frayé un passage par terre et par mer, s'élevant partout d'impérissables monuments en bien et en mal. » Aux héros de la légende et de l'histoire hellénique s'applique ce qu'il admire dans « cette audace des races nobles, audace folle, absurde, spontanée ;... leur indifférence et leur mépris pour toutes les sécurités du corps, pour la vie, le bien-être. » — N'est-ce point particulièrement à propos de l'Achille de l'*Illiade* que l'on peut parler de « la gaieté terrible et de la joie profonde que goûtent [les héros] à toute destruction, à toutes les voluptés de la victoire et de la cruauté »³¹⁴ ?

C'est bien au type de la Grèce classique que Nietzsche fait allusion quand il écrit : « Les jugements de valeurs de l'aristocratie guerrière sont fondés sur une puissante constitution corporelle, une santé florissante, sans oublier ce qui est nécessaire à l'entretien de cette vigueur débordante : la guerre, l'aventure, la chasse, la danse, les jeux et exercices physiques et en général tout ce qui implique une activité robuste, libre et joyeuse³¹⁵. »

Le type très antique, le type achéen célébré par Homère, n'est pas un simple souvenir ; il a reparu plusieurs fois dans le monde. « Il y a eu pendant la Renaissance un réveil superbe de l'idéal classique, de l'évaluation noble de toutes choses » ; et après la Révolution, « se produisit tout à coup la chose la plus prodigieuse et la plus inattendue : l'idéal antique se dressa en personne et avec une splendeur insolite devant les yeux et la conscience de l'humanité...

314. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, trad. franç., pp. 57-59.

315. Nietzsche, *op. cit.*, p. 43.

Apparut Napoléon, homme unique et tardif s'il en fut »³¹⁶.

Je crois que si Nietzsche n'avait pas été autant dominé par ses souvenirs de professeur de philologie, il aurait vu que *le maître* existe encore sous nos yeux, et que c'est lui qui fait, à l'heure actuelle, l'extraordinaire grandeur des Etats-Unis ; il aurait été frappé des singulières analogies qui existent entre le Yankee, apte à toutes les besognes, et l'ancien marin grec, tantôt pirate, tantôt colon ou marchand ; il aurait surtout établi un parallèle entre le héros antique et l'homme qui se lance à la conquête du Far-West³¹⁷. P. de Rousiers a peint, d'une manière excellente, le type du *maître* : « Pour devenir et rester Américain, il faut considérer la vie *comme une lutte et non comme un plaisir*, y rechercher l'effort victorieux, l'action énergique et efficace, plus que l'agrément, plus que le loisir embelli par la culture des arts, et les raffinements propres à d'autres sociétés. Partout... nous avons constaté que ce qui fait réussir l'Américain, ce qui constitue son type,... c'est la valeur morale, l'énergie personnelle, l'énergie agissante, l'énergie créatrice »³¹⁸. Le mépris si profond que le Grec avait pour le Barbare, le Yankee l'a pour le travailleur étranger qui ne fait point d'effort pour devenir vraiment américain. « Beaucoup de ces gens-là seraient meilleurs si nous en avions cure, disait au voyageur français un vieux colonel de la guerre de Sécession, mais nous sommes une race impérieuse » ; un boutiquier de Pottsville traitait devant lui les mineurs

316. Nietzsche, *op. cit.*, p. 78-80.

317. P. de Rousiers observe que dans toute l'Amérique on trouve à peu près le même milieu social, les mêmes hommes à la tête des grandes affaires : mais « c'est dans les contrées de l'Ouest que se manifestent, avec le plus d'énergie, les qualités et les défauts de ce peuple extraordinaire ;... c'est là que se trouve la clef de tout le système social. » (*La vie américaine, Ranches, fermes et usines*, pp. 8-9. Cf. p. 261.)

318. De Rousiers, *La vie américaine, L'éducation et la société*, p. 325.

de Pensylvanie de « population déraisonnable »³¹⁹. Dans les *Débats* du 2 septembre 1902, J. Bourdeau a signalé l'étrange similitude qui existe entre les idées de A. Carnegie et de Roosevelt, et celles de Nietzsche, le premier déplorant qu'on gaspille de l'argent à entretenir des incapables, le second engageant les Américains à devenir des conquérants, une race de proie³²⁰.

Je ne suis pas de ceux qui regardent le type achéen, chanté par Homère, le héros indompté, confiant dans sa force et se plaçant au-dessus des règles, comme devant disparaître dans l'avenir. Si on a cru souvent à sa future disparition, c'est qu'on s'est imaginé que les valeurs homériques étaient inconciliables avec d'autres valeurs issues d'un principe tout autre ; Nietzsche avait commis cette erreur, qui devait s'imposer à tous les gens qui croient à la nécessité de l'unité dans la pensée. Il est tout à fait évident que la liberté serait gravement compromise si les hommes en venaient à regarder les valeurs homériques (qui sont bien près des valeurs cornéliennes) comme étant propres aux peuples barbares. Et bien des problèmes moraux cesseraient de forcer l'humanité au progrès, si quelque personnage révolté ne forçait le peuple à rentrer en lui-même. Et l'art, qui est bien quelque chose aussi, perdrait le plus beau fleuron de sa couronne.

Les philosophes sont mal disposés à admettre le droit pour l'art de maintenir le culte de la « volonté de puissance » ; il leur semble qu'ils devraient donner des leçons aux artistes et non en recevoir d'eux ; ils estiment que,

319. De Rousiers, *La vie américaine, Ranches, fermes et usines*, pp. 303-305.

320. Dans ce feuilleton. J. Bourdeau nous apprend que « Jaurès a fort étonné les Genevois, en leur révélant que le héros de Nietzsche, le *surhomme*, n'est autre que le prolétariat. » Je n'ai pu me procurer de renseignements sur cette conférence de Jaurès : espérons qu'il la publiera quelque jour.

seuls, les sentiments brevetés par les Universités ont le droit de se manifester dans la poésie. L'art, tout comme l'économie, n'a jamais voulu se plier aux exigences des idéologues ; il se permet de troubler leurs plans d'harmonie sociale ; l'humanité s'est trop bien trouvée de la liberté de l'art pour qu'elle songe à la subordonner aux fabricants de plates sociologies. Les marxistes sont habitués à voir les idéologues prendre les choses à l'envers et, à l'encontre de leurs ennemis, ils doivent regarder l'art comme une réalité qui fait naître des idées et non comme une application d'idées.



B. — Aux valeurs construites par les *maîtres*, Nietzsche oppose le système construit par les castes sacerdotales, l'idéal ascétique contre lequel il a accumulé tant d'invectives. L'histoire de ces valeurs est beaucoup plus obscure et plus compliquée que celle des précédentes ; l'auteur allemand cherche à rattacher l'origine de l'ascétisme à des raisons physiologiques que je n'examinerai pas ici. Il se trompe certainement lorsqu'il attribue aux Juifs un rôle prépondérant ; il ne semble pas du tout que l'antique judaïsme ait eu un caractère ascétique ; il a, sans doute, attaché, comme les autres religions sémitiques, de l'importance aux pèlerinages, aux jeûnes, aux prières prononcées dans un appareil misérable ; les poètes hébreux ont chanté un espoir de revanche qui existait au cœur de persécutés ; mais jusqu'au second siècle de notre ère les Juifs ont demandé cette revanche aux armes³²¹ ; — d'autre part, chez eux la vie de famille était trop forte pour que l'idéal monacal pût devenir important.

321. Il faut toujours bien prendre garde que le Juif du Moyen Age, devenu si résigné, ressemble beaucoup plus au chrétien qu'à ses ancêtres.

Si pénétrée de christianisme que soit notre civilisation moderne, il n'en est pas moins évident que, même au Moyen Age, elle a subi des influences étrangères à l'Eglise, en sorte que les anciennes valeurs ascétiques se sont transformées peu à peu. Les valeurs auxquelles le monde contemporain tient le plus et qu'il considère comme les vraies *valeurs de vertu*, ne se réalisent pas dans les couvents, mais dans la famille ; le respect de la personne humaine, la fidélité sexuelle et le dévouement pour les faibles constituent les éléments de moralité dont sont fiers tous les hommes d'un cœur élevé ; — c'est même très souvent à cela que l'on réduit la morale.

Lorsqu'on examine, avec un esprit critique, les écrits si nombreux qui ont trait aujourd'hui au mariage, on voit que les réformateurs sérieux se proposent de perfectionner les rapports familiaux de manière à assurer une meilleure réalisation de ces valeurs de vertu : ainsi, on demande que les scandales de la vie conjugale ne soient point étalés devant les tribunaux, que les unions ne soient plus maintenues quand la fidélité n'existe plus, que la tutelle des chefs ne soit pas détournée de son but moral pour devenir une exploitation, etc.

D'autre part, il est curieux d'observer à quel point l'Eglise méconnaît ces valeurs que la civilisation christiano-classique a produites : elle voit surtout dans le mariage un accord d'intérêts financiers et mondains ; elle est d'une extrême indulgence pour la galanterie ; elle ne veut pas admettre que l'union soit rompue quand le ménage est devenu un enfer, et ne tient nul compte de l'obligation de se dévouer. Les prêtres s'entendent à merveille pour procurer de riches dots aux nobles appauvris, au point qu'on a pu accuser l'Eglise de considérer le mariage comme un accouplement de gentilshommes vivant en *marlous* et de bourgeoises réduites au rôle de *marmites*. Quand on la rétribue largement, elle a des raisons de divorce imprévues et

2 32
2 32

2 322

et einen dienst

a étant

l'ori i

L'amour, par l'enthousiasme qu'il engendre, peut produire le sublime sans lequel il n'y aurait point de morale efficace. Proudhon a écrit à la fin de son livre sur la Justice des pages qui ne seront point dépassées sur le rôle qui appartient à la femme.



C. — Nous avons enfin à examiner des valeurs qui échappent à la classification de Nietzsche et qui ont trait aux *rapports civils*. A l'origine, la magie fut très mêlée à l'évaluation de ces valeurs ; chez les Juifs, on a rencontré, jusqu'aux temps récents, un mélange de préceptes hygiéniques, de règles sexuelles, de conseils relatifs à la probité, la bienveillance ou à la solidarité nationale, le tout enveloppé de superstitions magiques ; ce mélange, qui paraît étrange au philosophe, eut sur leur moralité la plus heureuse influence, tant qu'ils pratiquèrent leur manière de vivre traditionnelle ; et on remarque, encore aujourd'hui, chez eux, une exactitude particulière dans l'exécution des contrats.

Les idées qui ont cours chez les moralistes modernes viennent, pour une très notable partie, de la Grèce décadente : Aristote, vivant dans une époque de transition, combina des valeurs anciennes avec les valeurs qui devaient dominer de plus en plus ; la guerre et la production avaient cessé de préoccuper beaucoup les gens des villes, qui cherchaient à s'assurer une douce existence ; il s'agissait surtout d'établir des rapports d'amitié entre des hommes bien élevés et la règle fondamentale sera donc de demeurer toujours dans un juste milieu ; la nouvelle morale devra s'acquérir surtout par les habitudes que prendra le jeune Grec en fréquentant une société cultivée. On peut dire que nous sommes ici sur le terrain de la morale des

consommateurs ; il ne faut pas s'étonner si des théologiens catholiques trouvent encore la morale d'Aristote excellente, car ils se placent, eux aussi, au même point de vue des consommateurs.

Dans la civilisation antique, la morale des producteurs ne pouvait guère être que celle du maître d'esclaves et elle n'a point paru mériter de longs développements à l'époque où la philosophie fit l'inventaire des usages grecs. Aristote dit qu'il ne faut pas une science bien étendue et bien haute pour employer des esclaves : « Elle consiste seulement à savoir commander ce que les esclaves doivent savoir faire. Ainsi, dès qu'on peut s'épargner cet embarras, on en laisse la charge à un intendant, pour se livrer à la vie politique ou à la philosophie »³²⁵ ; et un peu plus loin, il écrit : « Il faut donc avouer que le maître doit être pour l'esclave l'origine de la vertu, qui lui est spéciale, bien qu'il n'ait pas, en tant que maître, à lui communiquer l'apprentissage de ses travaux »³²⁶ Nous voilà bien sur le terrain des préoccupations d'un consommateur urbain, qui regarde comme un grave ennui l'obligation de prêter la moindre attention aux conditions de la production³²⁷.

325. Aristote, *Politique*, livre I, chap. II, 23.

326. Aristote, *op. cit.*, livre I, chap. v, 11.

327. Xénophon, qui, en toutes choses, représente une conception de la vie grecque fort antérieure à son temps, s'occupe de la manière de dresser un bon contremaître pour les travaux de la ferme (*Economique*, 12-14). Marx remarque que Xénophon parle de la division du travail dans l'atelier et cela lui paraît caractériser un instinct bourgeois (*Capital*, tome I, p. 159, col. 1) : je crois que cela caractérise un observateur qui comprend l'importance de la production, importance que Platon ne connaît nullement. Dans les *Mémoires* (livre II, 7), Socrate conseille à un citoyen, ayant une nombreuse parenté à sa charge, d'organiser un atelier avec ses parents ; M. Flach suppose que c'est là une nouveauté (Leçon du 19 avril 1907) ; il me semble plutôt que c'est un retour à des mœurs plus anciennes. Les historiens de la philosophie me paraissent avoir été très hostiles à Xénophon parce qu'il est trop *vieux Grec* ;

Quant à l'esclave, il n'aura besoin que d'une très faible vertu : « Il en aura ce qu'il en faut pour ne pas négliger ses travaux par intempérance ou paresse. » Il convient de le traiter avec douceur, quoique certaines personnes estiment que les esclaves sont privés de raison et ne sont propres qu'à recevoir des ordres³²⁸.

Il est facile d'observer que, pendant très longtemps, les modernes n'ont pas cru qu'il y eût autre chose à dire des travailleurs que ce qu'en avait dit Aristote : on leur donnera des ordres ; on les reprendra avec douceur comme des enfants ; on les traitera comme des instruments passifs qui n'ont pas besoin de penser. Le socialisme révolutionnaire serait impossible si le monde ouvrier devait avoir une telle *morale de faibles* ; le socialisme d'Etat s'en accommoderait parfaitement, au contraire, puisqu'il est fondé sur la division de la société en une classe de producteurs et une classe de penseurs appliquant à la production les données de la science. La seule différence qui existerait entre ce prétendu socialisme et le capitalisme consisterait dans l'emploi de procédés plus ingénieux pour se procurer une discipline dans l'atelier.

Les moralistes officiels du Bloc travaillent, à l'heure actuelle, à créer des moyens de gouvernement moral qui remplaceraient la vague religion que G. de Molinari croit nécessaire au capitalisme. Il est très évident, en effet, que la religion perd chaque jour son efficacité dans le peuple ; il faut trouver autre chose, si l'on veut donner aux Intellectuels le moyen de continuer à vivre en marge de la production.

Platon leur convient mieux parce qu'il est plus *aristocrate*, et par suite plus détaché de l'économie.

328. Aristote, *op. cit.*, livre I. chap. v, 9 et 11.

4. — Hypothèses de Kautsky. — Analogies entre l'esprit de grève générale et celui des guerres de la Liberté. — Effroi que cet esprit cause aux parlementaires.

Le problème que nous allons maintenant chercher à résoudre est le plus difficile de tous ceux que puisse aborder l'écrivain socialiste ; nous allons nous demander comment il est possible de concevoir le passage des hommes d'aujourd'hui à l'état de producteurs libres travaillant dans un atelier débarrassé de maîtres. Il faut bien préciser la question ; nous ne la posons point pour le monde devenu socialiste, mais seulement pour notre temps et pour la préparation du passage d'un monde à l'autre ; si nous ne faisons pas cette limitation, nous tomberions dans l'utopie.



Kautsky est fort préoccupé de ce qui se produirait au lendemain d'une révolution sociale ; il propose une solution qui me semble être aussi faible que celle de G. de Molinari. Si les syndicats ont été assez forts pour décider les ouvriers actuels à abandonner leurs ateliers et à subir de grands sacrifices durant les grèves soutenues contre les capitalistes, ils seront sans doute assez forts pour ramener les ouvriers à l'atelier et obtenir d'eux un excellent travail régulier, lorsqu'il aura été reconnu que ce travail est commandé par l'intérêt général³²⁹. Kautsky ne paraît pas, d'ailleurs, avoir une très grande confiance dans l'excellence de sa solution.

Il n'y a évidemment aucune comparaison à établir entre une discipline qui impose aux travailleurs un arrêt général du travail, et celle qui peut les amener à faire marcher des

329. *Mouvement socialiste*, 15 février 1903, p. 310.

machines avec une adresse supérieure. L'erreur provient de ce que Kautsky est bien plus un idéologue qu'un disciple de Marx ; il aime à raisonner sur des abstractions et croit avoir fait avancer une question lorsqu'il est parvenu à grouper des mots ayant une allure scientifique ; la réalité sous-jacente l'intéresse moins que le décor scolastique. Bien d'autres ont commis, d'ailleurs, la même erreur que lui et se sont laissé duper par la variété des sens du mot *discipline* : on l'entend aussi bien pour parler d'une conduite régulière fondée sur des ardeurs de l'âme profonde que pour parler d'une contrainte extérieure.

L'histoire des anciennes corporations ne fournit pas de renseignements qui soient vraiment utilisables ; il ne semble pas qu'elles aient jamais eu pour effet de provoquer un mouvement progressif quelconque ; on pourrait plutôt penser qu'elles servaient à protéger la routine. Quand on examine de près le trade-unionisme anglais, il n'est pas douteux qu'il ne soit aussi fort imbu de routine industrielle.

L'exemple de la démocratie n'est pas capable, non plus, de jeter des lumières sur la question. Un travail conduit démocratiquement serait réglementé par des arrêtés, surveillé par une police et soumis à la sanction de tribunaux distribuant des amendes ou de la prison. La discipline serait une contrainte extérieure fort analogue à celle qui existe aujourd'hui dans les ateliers capitalistes ; mais elle serait probablement encore plus arbitraire en raison des calculs électoraux des comités. Quand on réfléchit aux singularités que présentent les jugements en matière pénale, on se convainc aisément que la répression serait exercée d'une manière fort peu satisfaisante. On semble être d'accord pour reconnaître que les petits délits ne peuvent pas être facilement jugés par les tribunaux, suivant les règles d'un rigoureux système juridique ; on a souvent proposé d'établir des conseils administratifs pour statuer sur le sort

des enfants ; la mendicité est soumise, en Belgique, à un arbitraire administratif que l'on peut comparer à celui de la police des mœurs ; on sait que cette police, malgré d'innombrables réclamations, continue à être presque souveraine en France. Il est même remarquable que pour les délits notables l'intervention administrative devienne tous les jours plus forte, car on accorde, de plus en plus, aux chefs des services pénitentiaires le pouvoir de tempérer ou même de supprimer les peines ; les médecins et les sociologues prêchent beaucoup pour ce système, qui tend à donner à la police un rôle aussi grand que celui qu'elle a eu dans l'Ancien Régime. L'expérience montre que le régime de l'atelier capitaliste est fort supérieur à celui de la police, en sorte qu'on ne voit pas trop comment il serait possible de perfectionner la discipline capitaliste au moyen des procédés dont dispose la démocratie³³⁰.

J'estime qu'il y a quelque chose de juste dans l'hypothèse de Kautsky : celui-ci a eu l'intuition que le moteur du mouvement révolutionnaire devrait être aussi le moteur de la morale des producteurs ; c'est là une vue pleinement conforme aux principes marxistes, mais il convient d'appliquer cette idée tout autrement que n'a fait l'auteur allemand. Il ne faut pas croire que l'action du syndicat sur le travail soit directe, comme il le suppose ; l'influence doit résulter de médiations.



330. On pourrait même se demander si l'idéal des démocrates honnêtes et éclairés ne serait pas, à l'heure actuelle, la discipline de l'atelier capitaliste. Le renforcement du pouvoir attribué aux maires et aux gouverneurs d'Etat en Amérique me semble être un signe de cette tendance. (Ostrogorski, *La démocratie et l'organisation des partis politiques*, tome II. p. 517.)

On arrive à un résultat satisfaisant en partant des très curieuses analogies qui existent entre les qualités les plus remarquables des soldats qui firent les guerres de la Liberté, celles qu'engendre la propagande faite en faveur de la grève générale et celles que l'on doit réclamer d'un travailleur libre dans une société hautement progressive. Je crois que ces analogies constituent une preuve nouvelle (et peut-être décisive) en faveur du syndicalisme révolutionnaire.

Pendant les guerres de la Liberté, chaque soldat se considérait comme étant un *personnage* ayant à faire quelque chose de très important dans la bataille, au lieu de se regarder comme étant seulement une pièce dans un mécanisme militaire confié à la direction souveraine d'un maître. Dans la littérature de ces temps, on est frappé de voir opposer constamment les *hommes libres* des armées républicaines aux *automates* des armées royales ; ce n'étaient point des figures de rhétorique que maniaient les écrivains français ; j'ai pu me convaincre, par une étude approfondie et personnelle d'une guerre de ce temps, que ces termes correspondaient parfaitement aux véritables sentiments du soldat.

Les batailles ne pouvaient donc plus être assimilées à des jeux d'échecs dans lesquels l'homme est comparable à un pion ; elles devenaient des accumulations d'exploits héroïques, accomplis par des individus qui puisent dans leur propre enthousiasme les motifs de leur conduite. La littérature révolutionnaire n'est pas totalement mensongère lorsqu'elle rapporte un si grand nombre de mots grandiloquents qui auraient été lancés par des combattants ; sans doute, aucune de ces phrases ne fut énoncée par les gens auxquels on les attribua ; la forme est due à des hommes de lettres habitués à manier la déclamation classique ; mais le fond est réel, en ce sens que nous avons, grâce aux mensonges de la rhétorique révolutionnaire, une repré-

sensation parfaitement exacte de l'aspect sous lequel les combattants voyaient la guerre, l'expression vraie des sentiments qu'elle provoquait et la *tonalité même des combats tout homériques* qui se livraient alors. Je ne pense point que jamais aucun des acteurs de ces drames ait protesté contre les paroles qui lui furent prêtées ; c'est que chacun y retrouvait son âme intime sous des détails fantastiques³³¹.

Jusqu'au moment où parut Napoléon, la guerre n'eut point le caractère scientifique que les théoriciens ultérieurs de la stratégie ont cru parfois lui attribuer ; trompés par l'analogie qu'ils trouvaient entre les triomphes des armées révolutionnaires et ceux des armées napoléoniennes, les historiens ont imaginé que les généraux antérieurs à Napoléon avaient fait de grands plans de campagne : de tels plans n'ont pas existé ou n'ont eu qu'une influence infiniment faible sur la marche des opérations. Les meilleurs officiers de ce temps se rendaient compte que leur talent consistait à fournir à leurs troupes les moyens matériels de manifester leur élan ; la victoire était assurée chaque fois que les soldats pouvaient donner libre carrière à tout leur entrain, sans être entravés par la mauvaise administration des subsistances et par la sottise des représentants du peuple s'improvisant stratèges. Sur le champ de bataille, les chefs donnaient l'exemple du courage le plus audacieux et n'étaient que des premiers combattants, comme de vrais rois homériques : c'est ce qui explique le grand prestige qu'acquirent immédiatement, sur de jeunes troupes, tant de sous-officiers de l'Ancien Régime que l'acclamation unanime des soldats porta aux premiers rangs, au début de la guerre.

Si l'on voulait trouver, dans ces premières armées, ce

331. Cette histoire est encombrée aussi d'une foule d'aventures qui ont été fabriquées à l'imitation d'aventures réelles et qui ont une parenté évidente avec celles qui devaient rendre populaires *Les trois mousquetaires*.

qui tenait lieu de l'idée postérieure d'une discipline, on pourrait dire que le soldat était convaincu que la moindre défaillance du moindre des troupiers pouvait compromettre le succès de l'ensemble et la vie de tous ses camarades — et que le soldat agissait en conséquence. Cela suppose qu'on ne tient nul compte des valeurs relatives des facteurs de la victoire, en sorte que toutes choses soient considérées sous un point de vue *qualitatif et individualiste*. On est, en effet, prodigieusement frappé des caractères individualistes que l'on rencontre dans ces armées et on ne trouve rien qui ressemble à l'obéissance dont parlent nos auteurs actuels. Il n'est donc pas du tout inexact de dire que les incroyables victoires françaises furent alors dues à des baïonnettes intelligentes³³².

Le même esprit se retrouve dans les groupes ouvriers qui sont passionnés par la grève générale ; ces groupes se représentent, en effet, la révolution comme un immense soulèvement qu'on peut encore qualifier d'individualiste : chacun marchant avec le plus d'ardeur possible, opérant pour son compte, ne se préoccupant guère de subordonner sa conduite à un grand plan d'ensemble savamment combiné. Ce caractère de la grève générale prolétarienne a été, maintes fois, signalé et il n'est pas sans effrayer des poli-

332. Dans une brochure qui a fait quelque scandale, le général Donop a dénoncé les effets ridicules de la discipline contemporaine ; il voudrait, comme Bugeaud et Dragomiroff, que chacun dans la bataille connût exactement le plan de ses chefs ; il trouve absurde « qu'on écarte et proscrive des actes de la guerre, qui mettent en jeu et à l'épreuve les facultés les plus nobles de l'homme, dans les circonstances les plus difficiles et les plus tragiques, la pensée, l'âme humaine, dans la plénitude de toute la puissance que Dieu, le Dieu des armées, lui a concédée pour la défense et le triomphe des nobles causes » (*Commandement et obéissance*, pp. 14-19 et p. 37). Ce général a été l'un des chefs les plus éminents de notre cavalerie ; cette arme paraît avoir conservé un sentiment de la guerre bien supérieur à celui qui demeure dans les autres armes.

ticiens avides qui comprennent parfaitement qu'une révolution menée de cette manière supprimerait toute chance pour eux de s'emparer du gouvernement.

Jaurès, que personne ne songera à ne pas classer parmi les gens les plus avisés qui soient, a très bien reconnu le danger qui le menace ; il accuse les partisans de la grève générale de *morceler la vie* et d'aller ainsi contre la révolution³³³. Ce charabia doit se traduire ainsi : les syndicalistes révolutionnaires veulent exalter l'individualité de la vie du producteur ; ils vont donc contre les intérêts des politiciens, qui voudraient diriger la révolution de manière à transmettre le pouvoir à une nouvelle minorité ; ils sapent les bases de l'Etat. Nous sommes parfaitement d'accord sur tout cela ; et c'est justement ce caractère (effrayant pour les socialistes parlementaires, financiers et idéologues) qui donne une portée si extraordinaire à la notion de la grève générale.

On accuse les partisans de la grève générale d'avoir des tendances anarchistes ; on observe, en effet, que les anarchistes sont entrés en grand nombre dans les syndicats depuis quelques années et qu'ils ont beaucoup travaillé à développer des tendances favorables à la grève générale.

Ce mouvement s'explique de lui-même, en se reportant aux explications précédentes ; la grève générale, tout comme les guerres de la Liberté, est la manifestation la plus éclatante de la *force individualiste dans des masses soulevées*. Il me semble, au surplus, que les socialistes officiels feraient aussi bien de ne pas tant insister sur ce point ; car ils s'exposent ainsi à provoquer des réflexions qui ne seraient pas à leur avantage. On serait amené, en effet, à se demander si nos socialistes officiels, avec leur passion pour la discipline et leur confiance infinie dans le génie des chefs, ne sont pas les plus authentiques héri-

333. Jaurès, *Etudes socialistes*, pp. 117-118.

tiers des armées royales, tandis que les anarchistes et les partisans de la grève générale représenteraient aujourd'hui l'esprit des guerriers révolutionnaires qui rossèrent, si copieusement et contre toutes les règles de l'art, les belles armées de la coalition. Je comprends que les socialistes homologués, contrôlés et dûment patentés par les administrateurs de l'*Humanité* aient peu de goût pour les héros de Fleurus, qui étaient fort mal habillés et qui auraient fait mauvaise figure dans les salons des grands financiers ; mais tout le monde ne subordonne pas sa pensée aux convenances des commanditaires de Jaurès.

5. — Le travailleur dans l'atelier de haute production, l'artiste et le soldat des guerres de la Liberté : désir de dépasser toute mesure ; souci de l'exactitude ; abandon de l'idée de l'exacte récompense.

Nous allons maintenant chercher à signaler des analogies qui montreront comment le syndicalisme révolutionnaire est la grande force éducative que possède la société contemporaine pour préparer le travail de l'avenir.



A. — Le producteur libre dans un atelier de haut progrès ne doit jamais mesurer les efforts qu'il fournit à un étalon extérieur ; il trouve médiocres tous les modèles qu'on lui présente et veut dépasser tout ce qui a été fait avant lui. La production se trouve ainsi assurée de toujours s'améliorer en qualité et en quantité ; l'idée du progrès indéfini est réalisée dans un tel atelier.

Les anciens socialistes avaient eu l'intuition de cette loi lorsqu'ils avaient demandé que chacun produisît suivant ses facultés ; mais ils ne savaient pas expliquer leur règle qui, dans leurs utopies, semblait plutôt faite pour un couvent ou pour une famille que pour une société moderne. Quelquefois cependant, ils imaginaient chez leurs hommes une ardeur semblable à celle que nous fait connaître l'histoire de certains grands artistes : ce dernier point de vue n'est nullement négligeable, encore que les anciens socialistes n'aient pas approfondi ce rapprochement.

Toutes les fois que l'on aborde une question relative au progrès industriel, on est amené à regarder l'art comme une *anticipation* de la plus haute production — quoique l'artiste, avec ses caprices, semble être souvent aux antipodes du travailleur moderne³³⁴. Cette analogie est justifiée par le fait que l'artiste n'aime pas à reproduire des types reçus ; l'*infinité de son vouloir* le distingue de l'artisan qui réussit surtout dans la reproduction indéfinie des types qui lui sont étrangers. L'inventeur est un artiste qui s'épuise à poursuivre la réalisation de fins que les gens pratiques déclarent, le plus souvent, absurdes, et qui passe assez facilement pour fou, s'il a fait une découverte considérable ; — les gens pratiques sont analogues aux artisans. Dans toutes les industries, on pourrait citer des perfectionnements considérables qui ont eu pour origine de petits

334. Quand on parle de la valeur éducative de l'art, on oublie souvent que les mœurs des artistes modernes, fondées sur l'imitation d'une aristocratie joviale, ne sont nullement nécessaires et dérivent d'une tradition qui a été fatale à beaucoup de beaux talents. — Lafargue paraît croire que le bijoutier parisien pourrait bien avoir besoin de se vêtir élégamment, de manger des huîtres et de courir les filles pour « reproduire la qualité artistique de sa main-d'œuvre ». (*Journal des économistes*, septembre 1884, p. 386.) Il ne donne aucune raison à l'appui de ce paradoxe ; on pourrait d'ailleurs observer que l'esprit du gendre de Marx est toujours obsédé par des préoccupations aristocratiques.

changements opérés par des ouvriers doués du goût de l'artiste pour l'innovation.

Cet état d'esprit est encore exactement celui que l'on rencontrait dans les premières armées qui soutinrent les guerres de la Liberté et celui que possèdent les propagandistes de la grève générale. Cet individualisme passionné manquerait totalement à des classes ouvrières qui auraient reçu leur éducation de politiciens ; elles ne seraient aptes qu'à changer de maîtres. Les *mauvais bergers* espèrent bien qu'il en sera ainsi ; et les hommes de Bourse ne leur donneraient pas d'argent s'ils n'étaient persuadés que le socialisme parlementaire est très compatible avec les pillages de la Finance.



B. — L'industrie moderne est caractérisée par un souci toujours plus grand de l'exactitude ; au fur et à mesure que l'outillage devient plus scientifique, on exige que le produit présente moins de défauts cachés et que sa qualité réponde ainsi parfaitement, durant l'usage, aux apparences.

Si l'Allemagne n'a point conquis encore la place qui devrait lui revenir dans le monde économique en raison des richesses minéralogiques de son sol, de l'énergie de ses industriels et de la science de ses techniciens, cela tient à ce que, pendant longtemps, ses fabricants crurent qu'il était habile d'inonder le marché avec de la camelote ; bien que la production allemande se soit fort améliorée depuis quelques années, elle ne jouit point encore d'une très haute considération.

Nous pouvons, ici encore, rapprocher l'industrie hautement perfectionnée et l'art. Il y a eu des époques durant lesquelles le public appréciait surtout les moyens par lesquels on créait des illusions ; mais ces procédés n'ont jamais été reçus dans les grandes écoles et ils sont universellement

condamnés par les auteurs qui ont une autorité dans l'esthétique³³⁵.

Cette probité, qui nous semble aujourd'hui aussi nécessaire dans l'industrie que dans l'art, ne fut guère soupçonnée par les utopistes³³⁶ ; Fourier, au début de l'ère nouvelle, croyait que la tromperie sur la qualité des marchandises était un trait caractéristique des relations entre civilisés ; il tournait le dos au progrès et se montrait incapable de comprendre le monde qui se formait autour de lui ; comme presque tous les professionnels de la prophétie, ce prétendu voyant confondait l'avenir avec le passé. Marx dira, tout au contraire, que « la tromperie sur la marchandise est injuste dans le système capitaliste de production », parce qu'elle ne correspond plus au système moderne des affaires³³⁷.

Le soldat des guerres de la Liberté attachait une importance presque superstitieuse à l'accomplissement des moindres consignes. De là résulte qu'il n'éprouvait aucune pitié pour les généraux ou les fonctionnaires qu'il voyait guillotiner après quelque défaite, sous l'inculpation de manquement à leur devoir ; il ne comprenait point ces événements comme peut les juger l'historien d'aujourd'hui ; il n'avait aucun moyen pour savoir si vraiment les condamnés avaient commis une trahison ; l'insuccès ne pouvait être expliqué à ses yeux que par quelque faute très grave

335. Voir dans *Les sept lampes de l'architecture* de Ruskin le chapitre intitulé : *Lampe de vérité*.

336. Il ne faut pas oublier qu'il y a deux manières de raisonner sur l'art ; Nietzsche reproche à Kant d'avoir « comme tous les philosophes médité sur l'art et le beau en *spectateur*, au lieu de viser le problème esthétique en se basant sur l'expérience de l'artiste, du *créateur*. » (*Généalogie de la morale*, trad. franç., p. 195.) A l'époque des utopistes, l'esthétique était un pur bavardage d'amateurs, qui ne manquaient pas de s'extasier sur l'habileté avec laquelle l'artiste avait su tromper son public.

337. Marx, *Capital*, trad. franç., tome III, première partie, p. 375.

imputable à ses chefs. Le haut sentiment que le soldat avait de son propre devoir et l'excessive probité qu'il apportait dans l'exécution des moindres consignes, l'amenaient à approuver les mesures de rigueur prises contre les hommes qui lui semblaient avoir causé le malheur de l'armée et fait perdre le fruit de tant d'héroïsmes.

Il n'est pas difficile de voir que le même esprit se retrouve durant les grèves ; les ouvriers vaincus sont persuadés que leur insuccès tient à la vilenie de quelques camarades qui n'ont pas fait tout ce qu'on avait le droit d'attendre d'eux : de nombreuses accusations de trahison se produisent, parce que la trahison peut seule expliquer, pour des masses vaincues, la défaite de troupes héroïques ; beaucoup de violences doivent ainsi se rattacher au sentiment que tous ont acquis de la probité qu'il faut apporter dans l'accomplissement des tâches. Je ne crois pas que les auteurs qui ont écrit sur les faits qui suivent les grèves, aient assez réfléchi sur l'analogie qui existe entre les grèves et les guerres de la Liberté, et, par suite, entre ces violences et les exécutions de généraux accusés de trahison³³⁸.



C. — Il n'y aurait jamais de grandes prouesses à la guerre, si chaque soldat, tout en se conduisant comme une individualité héroïque, prétendait recevoir une récompense proportionnée à son mérite. Quand on lance une colonne

338. P. Bureau a consacré un chapitre de son livre sur le *Contrat de travail* à expliquer les raisons qui justifient le boycottage des ouvriers qui ne suivent pas leurs camarades dans les grèves ; il estime que ces gens méritent leur sort parce qu'ils sont d'une valeur professionnelle et morale notoirement inférieure. Cela me semble fort insuffisant pour rendre compte des raisons qui, aux yeux des masses ouvrières, expliquent ces violences.

d'assaut, les hommes qui marchent en tête savent qu'ils sont envoyés à la mort et que la gloire sera pour ceux qui, montant sur leurs cadavres, entreront dans la place ennemie ; cependant ils ne réfléchissent point sur cette grande injustice et ils vont en avant.

Lorsque dans une armée le besoin de récompenses se fait très vivement sentir, on peut affirmer que sa valeur est en baisse. Des officiers qui avaient fait les campagnes de la Révolution et de l'Empire, mais qui ne servirent sous les ordres directs de Napoléon que durant les dernières années de leur carrière, furent très étonnés de voir mener grand tapage autour de faits d'armes qui, au temps de leur jeunesse, fussent passés inaperçus : « J'ai été comblé d'éloges, disait le général Duhesme, pour des choses qui n'eussent pas été remarquées à l'armée de Sambre-et-Meuse³³⁹. » Le cabotinage était poussé par Murat jusqu'au grotesque, et les historiens n'ont pas assez remarqué quelle responsabilité incombe à Napoléon dans cette dégénérescence du véritable esprit guerrier. Il était étranger à ce grand enthousiasme qui avait fait accomplir tant de merveilles aux hommes de 1794 ; il croyait qu'il lui appartenait de mesurer toutes les capacités et d'attribuer à chacun une récompense exactement proportionnée à ce qu'il avait accompli ; c'était déjà le principe saint-simonien qui entraînait en pratique³⁴⁰ et tout officier était incité à se faire valoir. Le charlatanisme épuisa les forces morales de la nation alors que les forces matérielles étaient encore très considérables : Napoléon forma très peu d'officiers généraux distingués et fit surtout la guerre avec ceux que

339. Lafaille, *Mémoires sur les campagnes de Catalogne de 1808 à 1814*, p. 336.

340. Le charlatanisme des saints-simoniens fut aussi dégoûtant que celui de Murat : d'ailleurs l'histoire de cette école est inintelligible quand on ne la rapproche pas des modèles napoléoniens.

la Révolution lui avait légués ; cette impuissance constitue la plus absolue condamnation du système³⁴¹.

On a souvent signalé la pauvreté des renseignements que nous possédons sur les grands artistes gothiques. Parmi les tailleurs de pierre qui sculptaient les images des cathédrales, il y avait des hommes d'un talent supérieur, qui semblent être demeurés toujours confondus dans la masse des compagnons ; ils ne produisaient pas moins des chefs-d'œuvre. Viollet-le-Duc trouvait étrange que les archives de Notre-Dame ne nous aient pas conservé de détails sur la construction de ce gigantesque monument et qu'en général les documents du Moyen Age soient très sobres de notices sur les architectes ; il ajoute que « le génie peut se développer dans l'ombre et qu'il est de son essence même de rechercher le silence et l'obscurité »³⁴². On pourrait même aller plus loin et se demander si les contemporains se doutaient que ces artistes de génie élevaient des édifices d'une gloire impérissable ; il me paraît très vraisemblable que les cathédrales n'étaient admirées que par les seuls artistes.

341. Le général Donop insiste beaucoup sur l'insuffisance des lieutenants de Napoléon, qui obéissaient passivement à des ordres qu'ils ne cherchaient pas à comprendre et dont le maître surveillait minutieusement l'exécution (*op. cit.*, pp. 28-29 et pp. 32-34). Dans une telle armée, tous les mérites étaient théoriquement égalisés et comportaient des mesures ; mais pratiquement les erreurs de mesure étaient innombrables.

342. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, tome IV, pp. 42-43. Ceci n'est pas en contradiction avec ce qu'on lit à l'article « architecte » ; on y apprend que les constructeurs inscrivaient souvent leur nom dans les cathédrales (tome I, pp. 109-111) ; on a conclu de là que ces œuvres n'étaient pas anonymes (Bréhier, *Les églises gothiques*, p. 17) ; mais que disaient ces quelques inscriptions aux gens de la ville ? Elles ne pouvaient avoir d'intérêt que pour les artistes qui venaient plus tard travailler dans le même édifice et qui connaissaient les écoles.

Cet effort vers le mieux qui se manifeste, en dépit de l'absence de toute récompense personnelle, immédiate et proportionnelle, constitue la *vertu secrète* qui assure le progrès continu dans le monde. Que deviendrait l'industrie moderne s'il ne se trouvait d'inventeurs que pour des choses qui doivent leur procurer une rémunération à peu près certaine ? Le métier d'inventeur est bien le plus misérable de tous, et cependant il n'est jamais abandonné. — Dans les ateliers, que de fois de petites modifications apportées dans le travail par des ouvriers ingénieux ont fini par provoquer, grâce à leur accumulation, de profonds perfectionnements, sans que les innovateurs aient jamais pu tirer un bénéfice durable et appréciable de leur ingéniosité ? — Et même le simple travail aux pièces n'est-il point parvenu à engendrer un progrès lent, mais ininterrompu dans la productivité, progrès qui, après avoir quelque temps amélioré la situation de quelques travailleurs et surtout celle de leurs patrons, finit par profiter surtout aux acheteurs ?

Renan se demandait ce qui fait agir les héros des grandes guerres : « Le soldat de Napoléon se disait bien qu'il serait toujours un pauvre homme ; mais il sentait que l'épopée à laquelle il travaillait serait éternelle, qu'il vivrait dans la gloire de la France. » Les Grecs avaient combattu pour la gloire ; les Russes et les Turcs se font tuer parce qu'ils attendent un paradis chimérique. « On ne fait pas le soldat avec la promesse des récompenses temporelles. Il lui faut l'immortalité. A défaut du paradis, il y a la gloire qui est une espèce d'immortalité³⁴³. »

Le progrès économique dépasse infiniment nos personnes et profite beaucoup plus aux générations futures qu'à ceux qui le créent ; mais donne-t-il la gloire ? y a-t-il une épopée économique qui puisse enthousiasmer les tra-

343. Renan. *Histoire du peuple d'Israël*, tome IV. p. 191. — Renan me semble avoir assimilé un peu légèrement la gloire et l'immortalité : il a été victime des figures de langage.

vaillleurs ? Le ressort de l'immortalité, que Renan regardait comme si puissant, est évidemment sans efficacité ici, car on n'a jamais vu des artistes produire des chefs-d'œuvre sous l'influence de l'idée que ce travail leur procurerait une place dans le paradis, comme les Turcs se font tuer pour jouir du bonheur promis par Mahomet. Les ouvriers n'ont même pas complètement tort lorsqu'ils regardent la religion comme un luxe bourgeois, parce qu'en effet la religion n'a pas de ressources pour faire perfectionner les machines et pour donner des moyens de travailler plus rapidement.

Il faut se poser la question autrement que ne fait Renan ; il faut savoir s'il y a, dans le monde des producteurs, des forces d'enthousiasme capables de se combiner avec la morale du bon travail, en sorte que, dans nos jours de crise, celle-ci puisse acquérir toute l'autorité qui lui est nécessaire pour conduire la société dans la voie du progrès économique.

Nous devons prendre garde que le sentiment très vif que nous avons de la nécessité d'une telle morale et le désir ardent que nous avons de la voir se réaliser, ne nous induisent à accepter des fantômes comme des puissances capables de remuer le monde. L'abondante littérature idyllique des professeurs de rhétorique est évidemment une pure vanité. Sont vains également les efforts tentés par tant de savants pour trouver dans le passé des institutions à imiter, qui seraient capables de discipliner leurs contemporains : l'imitation n'a jamais donné grand'chose de bon et a souvent engendré beaucoup de déboires ; combien n'est-elle pas absurde, l'idée d'emprunter à des structures sociales abolies des moyens propres à contrôler une économie de la production qui se présente comme devant être, tous les jours davantage, en contradiction avec les économies précédentes ? N'y a-t-il donc rien à espérer ?

La morale n'est point destinée à périr parce que ses

moteurs seront changés ; elle n'est point condamnée à devenir un simple recueil de préceptes, si elle peut s'allier encore à un enthousiasme capable de vaincre tous les obstacles qu'opposent la routine, les préjugés et le besoin de jouissances immédiates. Mais il est certain que l'on ne trouvera point cette force souveraine en suivant les voies dans lesquelles voudraient nous faire entrer les philosophes contemporains, les experts en science sociale et les inventeurs de *réformes profondes*. Il n'y a qu'une seule force qui puisse aujourd'hui produire cet enthousiasme sans le concours duquel il n'y a point de morale possible, c'est la force qui résulte de la propagande en faveur de la grève générale.

Les explications précédentes ont montré que l'idée de la grève générale, rajeunie constamment par les sentiments que provoque la violence prolétarienne, produit un état d'esprit tout épique et, en même temps, tend toutes les puissances de l'âme vers des conditions qui permettent de réaliser un atelier fonctionnant librement et prodigieusement progressif ; nous avons ainsi reconnu qu'il y a de très grandes parentés entre les sentiments de grève générale et ceux qui sont nécessaires pour provoquer un progrès continu dans la production. Nous avons donc le droit de soutenir que le monde moderne possède le moteur premier qui *peut* assurer la morale des producteurs.

Je m'arrête ici, parce qu'il me semble que j'ai accompli la tâche que je m'étais imposée ; j'ai établi, en effet, que la violence prolétarienne a une toute autre signification historique que celle que lui attribuent les savants superficiels et les politiciens ; dans la ruine totale des institutions et des mœurs, il reste quelque chose de puissant, de neuf et d'intact, c'est ce qui constitue, à proprement parler, l'âme du prolétariat révolutionnaire ; et cela ne sera pas entraîné dans la déchéance générale des valeurs morales, si les travailleurs ont assez d'énergie pour barrer le chemin aux

corrupteurs bourgeois, en répondant à leurs avances par la brutalité la plus intelligible.

Je crois avoir apporté une contribution considérable aux discussions sur le socialisme ; ces discussions doivent désormais porter sur les conditions qui permettent le développement des puissances spécifiquement prolétariennes, c'est-à-dire sur la violence reliée à l'idée de grève générale. Toutes les vieilles dissertations abstraites deviennent inutiles sur le futur régime socialiste ; nous passons au domaine de l'histoire réelle, à l'interprétation des faits, aux évaluations éthiques du mouvement révolutionnaire.

Le lien que j'avais signalé, au début de ces recherches, entre le socialisme et la violence prolétarienne, nous apparaît maintenant dans toute sa force. C'est à la violence que le socialisme doit les hautes valeurs morales par lesquelles il apporte le salut au monde moderne.

APPENDICE

Unité et multiplicité

1. Images biologiques qui favorisent l'idée d'unité ; leur origine.

Cette nouvelle édition des *Réflexions sur la violence* reproduit celle qui a paru en 1908 ; j'ai cru devoir y ajouter ce chapitre pour montrer combien se trompent les personnes qui s'imaginent opposer une raison irréfutable aux doctrines fondées sur la lutte de classe en disant que, suivant le témoignage du bon sens, la notion de société est toute pénétrée de l'idée d'unité.

Que, dans beaucoup de circonstances, dans celles notamment qui sont les plus propres à agir sur les constructions de l'esprit qu'on rapporte au bon sens, l'unité de la société doive être prise en très sérieuse considération, c'est ce qu'aucune personne raisonnable ne songera à contester. On peut dire, en effet, que l'unité sociale nous presse de tous côtés, en quelque sorte, dans le cours ordinaire de l'existence, parce que nous sentons s'exercer, presque tout le temps, les effets d'une autorité hiérarchisée, qui impose des règles uniformes aux citoyens d'un même pays. Il ne faut pas oublier, d'autre part, que si le bon sens est parfaitement adapté aux conditions des relations communes, il laisse, à peu près normalement, de côté les événements les plus graves de la vie, ceux dans lesquels s'accuse la valeur des volontés profondes ; on ne doit donc pas regarder comme certain que l'idée d'unité doive s'imposer à toute philosophie sociale.

Certaines habitudes de langage fort répandues aujourd'hui ont plus contribué que tous les raisonnements à populariser les préjugés unitaires. On a trouvé commode d'employer, très fréquemment, des formules dans lesquelles les organisations humaines sont assimilées à des organismes d'ordre supérieur : les sociologues ont retiré d'énormes avantages de ces manières de parler, qui leur permettaient de faire croire qu'ils possédaient une science très sérieuse, basée sur la biologie ; comme les naturalistes ont fait, durant le xix^e siècle, beaucoup de découvertes retentissantes, la sociologie a profité du prestige que possédait ainsi l'histoire naturelle. De telles analogies socio-biologiques présentent l'idée d'unité avec une insistance singulière ; on ne peut, en effet, étudier les grands animaux sans être frappé de l'état d'extrême dépendance dans lequel sont les parties par rapport à tout le corps vivant. Cette liaison est même tellement étroite que beaucoup de savants crurent longtemps qu'il serait impossible d'appliquer à la physiologie les méthodes qui réussissaient si bien en physique ; l'unité naturelle se trouverait, pensaient-ils, compromise par les dispositifs artificiels de l'expérimentation, en sorte qu'on observerait seulement un être malade, analogue à ceux qui sont ruinés par des néoplasmes³⁴⁴.

Il n'est pas nécessaire d'être un très profond philosophe pour s'apercevoir que le langage nous trompe constamment sur la véritable nature des rapports qui existent entre les choses. Bien souvent, avant de s'engager dans la critique dogmatique d'un système, il y aurait un très réel avantage à rechercher quelles sont les origines des images qui s'y rencontrent d'une manière fréquente. Dans le cas actuel, il est évident que les analogies socio-biologiques

344. Les physiologistes s'arrangent pour que leurs expériences ne troublent pas le cours régulier des phénomènes d'une manière telle que l'animal puisse être assimilé à un malade.

montrent la réalité au rebours de ce qu'elle est. Qu'on lise, par exemple, le livre fameux d'Edmond Perrier sur les *Colonies animales* : ce savant arrive à rendre convenablement intelligibles les phénomènes mystérieux qu'il veut décrire, en employant des images empruntées aux associations si variées que les hommes forment entre eux : il suit ainsi une méthode très bonne, car il emploie des parties relativement assez claires de la connaissance pour faire entendre l'organisation de parties extrêmement obscures³⁴⁵ ; mais il ne se doute pas un instant de la nature du travail auquel il se livre. Trompé par la doctrine des sociologues qui prétendent enseigner quelque chose de plus relevé que la biologie, il imagine que des recherches sur les colonies animales sont propres à fournir des bases à une science sociale destinée « à nous permettre de prévoir l'avenir de nos sociétés, d'en régler l'ordonnance et de justifier les contrats sur lesquels elles reposent »³⁴⁶.

Après avoir utilisé, pour obtenir de bonnes descriptions biologiques, les abondantes ressources que nous fournissent les groupes humains, a-t-on le droit de reporter, comme font les sociologues, dans la philosophie sociale des formules qui avaient été construites au moyen d'observations faites sur les hommes, mais qui, au cours de leur adaptation aux besoins de l'histoire naturelle, ne sont évidemment pas sans avoir subi quelques modifications ? Pour pouvoir être convenablement appliquées aux organismes, elles ont singulièrement défiguré la notion de la

345. Cournot observe, contre A. Comte, qu'il « n'y a rien de plus clair pour l'esprit humain, rien qui impose moins la surcharge d'un nouveau mystère, d'une nouvelle donnée irréductible, que l'explication du mécanisme social. Qui ne voit, dit-il, qu'en passant des phénomènes de la vie aux faits sociaux, on est en train de passer d'une région relativement obscure à une région relativement éclairée ? » (*Matérialisme, vitalisme, rationalisme*, p. 172).

346. Edmond Perrier, *Colonies animales*, p. xxxii.

conscience humaine en supprimant ce que tout le monde regarde comme étant les plus nobles privilèges de notre nature.

Quand on compare entre elles les colonies animales, on peut les ranger sur une échelle d'évolution aboutissant à cette unité parfaite de toutes les activités partielles que nous révèle dans l'homme sa psychologie normale ; on peut dire de celles qui sont le moins dominées par un centre directeur, qu'elles possèdent déjà l'unité en puissance ; les divers moments se distinguent les uns des autres seulement par la concentration plus ou moins grande qu'ils présentent ; car il n'y a, nulle part, d'élément irréductible. Par contre, on a souvent dit que nos sociétés occidentales, grâce à leur culture chrétienne, offrent le spectacle de consciences qui ne parviennent à une pleine vie morale qu'à la condition de comprendre l'infinité de leur valeur³⁴⁷ ; de telles sociétés sont donc inconciliables avec l'unité que nous révèlent les colonies animales. En ramenant dans la sociologie les images sociales que la biologie a arrangées pour ses besoins, on s'expose donc à commettre de graves contresens.

347. Taine, *Le gouvernement révolutionnaire*, p. 126. Cf. Hegel, *Philosophie de l'esprit*, trad. franç., tome II, p. 254.

2. Unité antique et ses exceptions. — Mystique chrétienne et son influence sur la philosophie moderne. — Les droits de l'homme ; leurs conséquences et leur critique. — Utilité de la conception de l'homme *anhistorique*.

Les historiens ont souvent signalé que les sociétés antiques étaient beaucoup plus unitaires que les nôtres³⁴⁸. En lisant, au deuxième livre de la *Politique*, les arguments qu'Aristote oppose aux théories platoniciennes, on se rend bien compte que l'esprit des philosophes grecs avait été généralement dominé par l'idée que l'unité la plus absolue est le plus grand bien qu'on puisse souhaiter pour une cité³⁴⁹ ; on est même amené à douter qu'Aristote eût osé présenter avec autant d'assurance ses conceptions anti-unitaires si, de son temps, les cités n'eussent été atteintes d'une irrémédiable décadence, en sorte que la restauration de l'ancienne discipline dût paraître étrangement utopique à ses lecteurs.

Il a bien existé, à toutes les époques probablement, des éléments anarchiques dans le monde : mais ces éléments étaient confinés sur les limites de la société, qui ne les protégeait pas ; le peuple ne parvenait à comprendre leur existence qu'en supposant l'existence de protecteurs mystérieux qui défendaient ces isolés contre les dangers qui les menaçaient ; de telles anomalies ne pouvaient avoir d'influence sur l'esprit des hommes qui cherchèrent à fonder en Grèce la science de la politique sur l'observation des

348. Dom Leclercq dit que le régime de l'Eglise espagnole, au temps des Wisigoths, nous montre un cas dans lequel l'idée unitaire de la Cité antique a survécu dans le christianisme (*L'Espagne chrétienne*, pp. xxxii-xxxiii).

349. Aristote, *Politique*, livre II. chap. I, 7.

choses qui arrivent le plus ordinairement.

Les mendiants, certains artistes ambulants et notamment les chanteurs, les bandits ont fourni les types les plus notables de l'isolement ; leurs aventures ont pu donner naissance à des légendes qui charmaient les masses populaires ; ce charme provenait surtout de ce que ces aventures renfermaient d'extraordinaire ; l'extraordinaire ne pouvait entrer dans la philosophie classique des Grecs.

Je crois bien, cependant, qu'en dépit de cette règle Aristote s'est souvenu du héros grec, qui avait occupé une place si éminente dans les traditions nationales, quand il a parlé de la destinée réservée à l'homme de génie. Celui-ci ne peut être soumis aux lois communes ; on ne saurait le supprimer par la mort ou par l'exil ; la Cité n'a donc d'autre parti à prendre que celui de se soumettre à son autorité. Il faut observer que ces réflexions célèbres occupent seulement quelques lignes dans la *Politique* et, surtout, qu'Aristote semble regarder comme fort peu vraisemblable l'hypothèse de la réapparition de tels demi dieux³⁵⁰.

Les ascètes étaient appelés à avoir une histoire bien autrement importante que les autres isolés. Les hommes qui se soumettent à des épreuves corporelles propres à frapper de stupeur l'imagination du peuple, sont regardés, dans tout l'Orient, comme étant placés au-dessus des conditions qui limitent les forces humaines ; en conséquence, ils passent pour être capables de réaliser dans la nature des choses aussi extraordinaires que sont les tortures qu'ils imposent à leur chair ; ce sont donc des thaumaturges d'autant plus puissants que leurs actes sont plus extravagants. Dans l'Inde ils deviennent facilement des incarnations divines lorsque, de nombreux prodiges s'étant accomplis auprès de leur tombeau, les brahmanes trouvent

350. Aristote, *op. cit.*, livre III, chap. VIII, 1 et chap. XI, 12.

avantageux de les déifier³⁵¹.

Les Grecs n'avaient point de goût pour ce genre de vie ; mais ils ont été influencés, quelque peu, par la littérature stoïcienne qui a puisé ses paradoxes les plus singuliers sur la douleur dans les pratiques de l'ascétisme oriental. Saint Nil, qui au v^e siècle, adapta les maximes d'Epictète à l'enseignement de la vie spirituelle, ne fit que reconnaître la véritable nature de cette doctrine.



Le christianisme occidental transforma profondément l'ascétisme dans ses monastères ; il engendra cette multitude de personnages mystiques, qui, au lieu de fuir le monde, ont été dévorés par le désir de répandre autour d'eux leur action réformatrice et auxquels l'*expérience religieuse* donnait des forces surhumaines. Universaliser ces bienfaits de la grâce jusqu'alors presque exclusivement réservés aux moines, fut l'objectif principal de la Réforme : au lieu de dire, comme on le fait d'ordinaire, que Luther veut faire de chaque chrétien un prêtre, il serait plus exact de dire qu'il *attribue* à chaque fidèle convaincu quelques-unes des facultés mystiques que la vie spirituelle développe dans les couvents. Le disciple de Luther qui lit la Bible dans les dispositions d'âme que son maître appelle la *foi*, croit entrer en relations régulières avec le Saint-Esprit, tout comme les religieux avancés sur la voie mystique croient recevoir les révélations du Christ, de la Vierge ou des saints.

Ce postulat de la Réforme est manifestement faux ; il n'est pas facile à des hommes entraînés par tous les courants de la vie ordinaire, de pratiquer cette expérience du Saint-Esprit que Luther, en sa qualité de moine exalté,

351. Lyall, *Etudes sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême Orient*, trad. franç., pp. 42-48.

trouvait très simple. Pour le plus grand nombre des protestants actuels la lecture de la Bible est seulement une lecture édifiante ; constatant ainsi qu'ils ne reçoivent pas, en présence du texte sacré, les lumières surnaturelles qu'on leur avait promises, ils doutent de l'enseignement donné par leurs pasteurs : les uns vont à l'incrédulité la plus complète, tandis que d'autres se convertissent au catholicisme, parce qu'ils veulent, à tout prix, demeurer chrétiens. En ne rattachant pas les facultés mystiques aux conditions d'une vie exceptionnelle qui puissent les soutenir, les théoriciens de la Réforme ont commis une très grossière erreur qui devait, à la longue, amener la faillite de leurs Eglises ; nous ne nous occuperons ici que des conséquences que cette erreur a eues pour la philosophie.

On a souvent fait observer qu'il a, presque en tout temps, existé deux tendances divergentes dans le travail de la réflexion humaine ; on peut les distinguer, faute de meilleurs termes, par des noms empruntés à l'histoire du Moyen-Age et dire que les penseurs se divisent en *scolastiques* en *mystiques*. Les auteurs du premier groupe croient que notre intelligence, en partant du témoignage des sens, peut découvrir comment les choses sont réellement, exprimer les relations qui existent entre les essences, dans un langage qui s'impose à tout homme raisonnable, et ainsi parvenir à la science du monde extérieur. Les autres sont préoccupés des convictions personnelles ; ils ont une confiance absolue dans les décisions de leur conscience ; ils veulent faire partager, à ceux dont ils peuvent se faire écouter, leur manière de concevoir le monde ; mais ils n'ont aucune preuve scientifique à faire valoir.

Bien distinguer ces deux tendances devrait être l'objectif le plus important à proposer à la philosophie ; il ne semble pas que cette entreprise soit fort difficile à la condition qu'on corrige la conception que j'ai nommée scolastique, pour tenir compte de l'état actuel de la physique. Il

ne faut pas dire que celle-ci part du témoignage des sens, mais qu'elle est fondée sur le fonctionnement de ces mécanismes à marche précise qu'emploie l'expérimentation moderne. La philosophie a été malheureusement fort égarée par la préoccupation protestante de cette expérience religieuse qui, d'après la Réforme, devrait se produire dans la vie journalière de tous les chrétiens mis en présence de la Bible et leur procurer une connaissance infaillible. La philosophie a ainsi fermé les yeux sur les méthodes que suivaient les expérimentateurs ; elle s'est attachée à raisonner sur la signification humaine de la science et elle a cru qu'elle pouvait concilier de telles théories avec la certitude, tout en n'admettant plus la théorie des *espèces impresses*³⁵². La philosophie entreprenait de résoudre un problème absurde.

Les difficultés souvent énormes que présente la doctrine de Kant, proviennent de ce que les deux tendances y sont mêlées d'une manière particulièrement compliquée. Les écrivains catholiques reprochent, sans cesse, à Kant d'avoir enseigné un subjectivisme qui peut conduire facilement au scepticisme ; il ne croyait point mériter une telle critique, habitué qu'il était à admettre que l'expérience religieuse nous fournit toute l'expression de la vérité compatible avec notre faiblesse humaine.

Les fameuses antinomies de la raison s'expliquent, avec une grande facilité, quand on les rattache aux tendances que j'ai indiquées. Si on modifie légèrement leurs énoncés, on trouve, en effet, deux conceptions opposées

352. Cette théorie se rattache probablement aux idées du droit le plus antique : les scolastiques disaient que la chose perçue met sur le sens une empreinte analogue à celle qu'un cachet met dans la cire : l'essence de cette chose demeure ensuite présente dans toutes les opérations psychologiques de la connaissance, comme la personne juridique d'un contractant demeure présente dans toutes les procédures où [intervient] le contrat qu'il a scellé.

du monde, dont l'une est suggérée par la physique mathématique, et dont l'autre dérive de la méditation chrétienne. D'un côté on dit : les choses dont s'occupe la science³⁵³ sont enfermées dans des limites ; on ne saurait leur assigner un commencement dans le temps ; elles sont divisibles à l'infini ; leurs changements sont soumis au déterminisme : il n'y a point d'être nécessaire ; de l'autre côté on dit : ce qui est matériel n'a point de limites essentielles et peut toujours être ainsi augmenté ou diminué ; le monde a été créé ; les véritables réalités sont des choses simples³⁵⁴ ; il y a de la liberté ; il existe un être nécessaire. Kant a tout brouillé !



Les erreurs de Kant doivent nous rendre indulgents pour des hommes qui n'avaient pas son génie philosophique et qui ont tiré de la mystique altérée et vulgarisée par le protestantisme des théories politiques fort défectueuses. Le protestantisme devait conduire des gens étrangers à toute considération historique à une hypothèse étrange : ils ont supposé que, pour atteindre les premiers principes sociaux, il fallait se représenter des consciences assez analogues à celles du moine qui vit constamment en présence de Dieu. Une telle hypothèse qui tranche tout lien entre le citoyen et les bases économiques, familiales ou politiques de la vie, a été introduite dans des constructions juridiques, dont l'importance a été énorme.

353. Kant suppose que la science s'occupe de tout ce qui s'observe.

354. Kant a libellé l'antithèse de la deuxième antinomie de manière à opposer l'atomisme à la divisibilité infinie que suppose le calcul différentiel appliqué à la physique : l'atomisme a été imaginé à l'origine pour pouvoir trouver dans l'ordre matériel des sortes de personnes juridiques.

On comprend assez facilement que les premières sociétés américaines aient réglé leur droit public d'après les principes paradoxaux de la mystique ; leurs constitutions devaient avoir quelque chose de monacal, attendu que les puritains ressemblaient fort à des moines, enivrés de spiritualité ; leurs formules se sont maintenues aux Etats-Unis, en vertu du respect religieux qui n'a pas cessé de s'attacher au souvenir de ces illustres ancêtres. Cette littérature vint se mêler chez nous à celle de Rousseau ; celui-ci avait rêvé une cité habitée par des artisans suisses et raisonné sur l'homme *anhistorique* d'après ses impressions de nomade. Les législateurs de la Révolution, grands admirateurs des Américains et de Jean-Jacques, crurent faire un chef-d'œuvre en proclamant les droits de l'homme absolu.

On a souvent cité les plaisanteries que faisait, en 1796, Joseph de Maistre à propos des travaux de nos assemblées constituantes ; elles avaient voulu faire des lois « pour l'homme. Or, disait-il, il n'y a point d'homme dans le monde. J'ai vu, des Français, des Italiens, des Russes, etc ;... mais quant à l'homme, je déclare ne l'avoir rencontré de ma vie ; s'il existe, c'est bien à mon insu... Une constitution qui est faite pour toutes les nations, n'est faite pour aucune : c'est une pure abstraction, une œuvre scolastique faite pour exercer l'esprit d'après une hypothèse idéale et qu'il faut adresser à l'homme, dans les espaces imaginaires où il habite. Qu'est-ce qu'une constitution ? n'est-ce pas la solution du problème suivant ? Etant données la population, la religion, la situation géographique, les relations politiques, les richesses, les bonnes et les mauvaises qualités de chaque nation, trouver les lois qui lui conviennent ?³⁵⁵ »

Les formules du spirituel écrivain reviennent à dire que

355. Joseph de Maistre, *Considérations sur la France*, chap. vi, *ad finem*. — Il y a une grande analogie entre la formule citée ici et le sous-titre de *l'Esprit des lois* : « Des rapports que les lois doivent avoir avec la

les législateurs doivent être de leur pays et de leur temps ; il ne semble pas d'ailleurs que les hommes de la Révolution aient oublié cette vérité autant que le dit Joseph de Maistre ; on a souvent remarqué que dans les cas mêmes où ils affichaient la prétention de raisonner sur l'homme *anhistorique*, ils avaient, d'ordinaire, travaillé à satisfaire les besoins, les aspirations ou les rancunes des classes moyennes contemporaines ; tant de règles relatives au droit civil ou à l'administration n'auraient pas survécu à la Révolution si leurs auteurs eussent toujours navigué dans des espaces imaginaires, à la recherche de l'homme absolu.

Ce qui est surtout digne d'être examiné de près dans l'héritage qu'ils nous ont laissé, c'est la coexistence d'un droit formulé pour les gens réels de ce temps et de thèses *anhistoriques*. L'histoire de la France moderne nous permet de déterminer avec précision quels inconvénients résultent de l'introduction de thèses de ce genre dans un système juridique. Les principes de 89 furent regardés comme formant le préliminaire philosophique de nos codes ; les professeurs se crurent obligés de prouver que ces principes peuvent servir à justifier les règles générales de la science qu'ils enseignaient : ils y parvinrent, parce que l'esprit peut, avec de la subtilité, venir à bout d'entreprises plus difficiles ; mais des écrivains habiles opposèrent à ces sophismes conservateurs d'autres sophismes, soit pour établir la nécessité de faire progresser le droit, soit même pour établir l'absurdité de l'ordre social actuel.

A Rome, quelque chose de très analogue s'était produit quand les juristes de l'époque antonine voulurent utiliser la philosophie stoïcienne pour éclairer leurs doctrines. Cette philosophie, issue de l'ascétisme oriental, ne pouvait raisonner que sur un homme étranger aux conditions de la vie

réelle ; alors se produisit une dissolution de l'ancien ordre juridique. Les historiens ont été généralement si éblouis par le prestige que possèdent, dans la tradition des écoles, les textes que nous ont conservés les *Pandectes*³⁵⁶, qu'ils n'ont pas vu, d'ordinaire, les conséquences sociales de ce grand travail de rénovation. Ils ont vanté les beaux *progrès* réalisés par la jurisprudence, mais ils n'ont pas reconnu qu'en même temps le respect que les anciens Romains avaient eu pour le droit, s'évanouissait³⁵⁷. De même chez nous, les *progrès* juridiques³⁵⁸ engendrés par l'introduction des principes de 89 dans notre législation, ont certainement contribué à avilir l'idée du droit.



Au cours du XIX^e siècle, beaucoup de critiques dogmatiques ont été adressées à la doctrine de l'homme *anhistorique* ; on a, maintes fois, montré qu'il était impossible, en partant des droits accordés à cet être scolastique, de construire une société qui ressemble à celles que nous connaissons. Si des théoriciens de la démocratie ont cru que cette entreprise était possible, c'est qu'ils avaient — sans toujours se rendre compte de la supercherie qu'ils employaient — fortement restreint le champ sur lequel cet homme absolu peut étendre l'action de sa libre volonté.

356. Cf. Renan, *Marc-Aurèle*, pp. 22-29.

357. L'histoire des persécutions apporte des témoignages d'une très haute valeur ; les anciens Romains, si cruels, n'auraient pas songé à condamner des vierges au *lupanar* (Edmond Le Blant, *Les persécuteurs et les martyrs*). La décision prise par Marc-Aurèle contre les martyrs de Lyon me semble marquer une rétrogradation vers la barbarie (G. Sorel, *Système historique de Renan*, p. 335).

358. J'emploie le mot *progrès* parce que je le trouve dans l'usage courant, pour parler de changements qui ne sont pas tous fort admirables.

Une philosophie fondée sur des postulats empruntés à la vie mystique ne peut connaître que des isolés, ou des gens qui sont sortis de leur isolement par leur agrégation à un groupe où règnent exactement les mêmes convictions que les leurs. Pour trouver une application vraie et normale des principes que proclame la démocratie moderne, on sera donc conduit à aller observer ce qui se passe dans les couvents ; c'est ce que Taine a dit d'une manière excellente : « A la base de cette république [religieuse] se trouve la pierre angulaire dessinée par Rousseau..., un *contrat social*... ; seulement, dans le pacte monastique, la volonté des acceptants, est unanime, sincère, sérieuse, réfléchie, permanente, et, dans le pacte politique, elle ne l'est pas ; ainsi, tandis que le second contrat est une fiction théorique, le premier contrat est une vérité de fait³⁵⁹. »

On serait assez tenté de conclure de cette critique qu'il faut abandonner toute considération sur l'homme *anhistorique* aux professeurs de rhétorique ; mais une telle conclusion soulèverait les protestations du plus grand nombre des moralistes ; ceux-ci sont habitués, depuis plus d'un siècle déjà, à proposer une idée du devoir absolu³⁶⁰, qui suppose, évidemment, que l'homme puisse se dégager des liens qui le rattachent aux conditions historiques. D'autre part, beaucoup de grandes choses de l'histoire ont été faites par des masses humaines qui, pendant un temps plus ou moins long, ont été dominées par des convictions, plus ou moins analogues aux forces religieuses, assez

359. Taine, *Le régime moderne*, tome II. p. 108. Cf. p. 106 et p. 109.

360. Cf. Brunetière, *Questions actuelles*, p. 33. Cette idée avait été exprimée dans la célèbre maxime de Jésus : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mathieu, V. 48) ; la vie évangélique fut confinée dans les couvents après le triomphe de l'Eglise (Renan, *op. cit.*, p. 558) ; ici encore nous trouvons que la philosophie moderne s'est inspirée de la Réforme, qui prétendait unifier tout le monde chrétien sur le modèle monacal.

absolues pour faire oublier beaucoup des circonstances matérielles qui sont prises habituellement en considération dans le choix des directions à adopter. Si l'on veut exprimer ce fait dans un langage approprié aux procédés qu'on nomme scientifiques, juridiques ou logiques, il faut formuler des principes qui seront censés avoir été ceux d'hommes *anhistoriques*, plus ou moins poussés sur la voie de l'absolu. L'homme abstrait n'est donc pas, comme pensait Joseph de Maistre, un personnage inutile pour l'historien ; il constitue un artifice de notre entendement ; — il y a beaucoup d'artifices nécessaires dans le travail par lequel nous adoptons la réalité à notre intelligence.

La différence fondamentale qui existe entre les méthodes de la philosophie sociale et celles de la physiologie, nous apparaît maintenant plus clairement. Celle-ci ne peut jamais considérer le fonctionnement d'un organe sans le rattacher à l'ensemble de l'être vivant ; on pourrait dire que cet ensemble détermine le genre dans lequel entre l'activité de cet élément. La philosophie sociale est obligée, pour suivre les phénomènes les plus considérables de l'histoire, de procéder à une *diremption*, d'examiner certaines parties sans tenir compte de tous les liens qui les rattachent à l'ensemble, de déterminer, en quelque sorte, le genre de leur activité en les poussant vers l'indépendance ; quand elle est arrivée ainsi à la connaissance la plus parfaite qu'elle puisse espérer atteindre, elle ne peut plus essayer de reconstituer l'unité rompue.

Nous allons faire une application de ces principes à l'histoire de l'Eglise et leur valeur pourra alors être mieux appréciée.

3. La monarchie ecclésiastique. — Harmonie des pouvoirs. — Abandon de la théorie de l'harmonie ; idée d'absolu mieux comprise aujourd'hui.

Il n'est pas douteux qu'aux débuts de notre ère et, très probablement, tout de suite après la mort de Jésus, les communautés chrétiennes s'organisèrent, d'une manière très solide, en prenant les monarchies orientales pour modèles : leurs chefs ne furent donc pas des magistrats populaires, comme l'ont écrit les protestants, mais des rois agissant en vertu d'une délégation divine³⁶¹. Grâce à cette administration théocratique, l'Eglise put rendre les plus grands services aux fidèles pendant que l'Etat romain commençait à se décomposer³⁶² : elle leur assurait une justice plus régulière que celle des tribunaux officiels ; elle achetait la bienveillance de la police impériale pour éviter ses tracasseries³⁶³ ; elle entretenait des bandes de pauvres qui pouvaient être d'un grand secours pour défendre les bourgeois paisibles contre les agitateurs des métropoles.

L'Empire, après la conversion de Constantin, acheva de donner à l'autorité épiscopale un prestige qui lui permit de s'imposer aux conquérants germaniques. Pendant plusieurs siècles, l'Eglise protégea, d'une manière très efficace, des groupes privilégiés dans lesquels se maintint une très bonne partie de la tradition romaine ; notre civilisation occidentale doit au catholicisme bien autre chose que la conservation de la littérature ancienne ; elle lui doit surtout ce qu'elle renferme d'esprit romain ; et nous pouvons nous

361. G. Sorel, *op. cit.*, p. 421.

362. Renan compare, l'évêque du III^e siècle aux évêques grecs ou arméniens de la Turquie contemporaine (Renan, *op. cit.*, p. 586)

363. Tertullien s'indigne de ce que l'Eglise peut ainsi modérer les persécutions (Tertullien, *De fuga*, 13).

rendre compte de la valeur prodigieuse de cet héritage en comparant les peuples qui y ont participé, aux Orientaux, qui ont tant de peine à comprendre nos institutions³⁶⁴.

Les théoriciens ecclésiastiques ont construit leurs doctrines en idéalisant ce glorieux passé de l'Eglise ; elle serait, suivant eux, la seule monarchie qui puisse prétendre faire dériver son autorité directement de Dieu ; contre les juristes protestants qui défendirent le droit divin des rois, les théologiens catholiques estiment qu'il y a dans les origines des pouvoirs temporels quelque chose de populaire³⁶⁵, qui les met dans un état d'infériorité par rapport à la papauté. L'Eglise ne saurait donc être contrôlée par aucun souverain ; mais, dans la pratique, elle n'est pas dans des conditions aussi indépendantes qu'un royaume, parce qu'elle n'a pas un territoire distinct de celui des Etats ; elle est insérée dans des sociétés civiles ; ses fidèles sont en même temps citoyens. Deux couronnes peuvent facilement demeurer absolument sans relations, tandis que l'Eglise ne peut exécuter tout ce qu'elle juge être nécessaire pour l'accomplissement de sa mission, sans rencontrer, à tout instant, quelques-unes des relations sociales sur lesquelles la loi laïque a formulé, assez généralement, des règles ; il faut donc que l'Etat s'entende avec l'Eglise ou qu'il s'interdise de légiférer sur certaines matières.

364. Les Allemands semblent avoir particulièrement profité des leçons de l'Eglise. Quand on examine la résignation avec laquelle ils acceptent l'inégalité, la stricte discipline qu'ils observent dans leurs associations comme à l'armée et à l'atelier, la ténacité dont ils font preuve dans leurs entreprises, on ne peut faire autrement que de les comparer aux anciens Romains. La Réforme luthérienne les a longtemps préservés contre l'invasion des idées de la Renaissance et a ainsi prolongé pour eux l'influence de l'éducation romaine.

365. Des catholiques contemporains s'extasient, à ce sujet, sur l'esprit démocratique de l'Eglise ; les théologiens n'ont fait que suivre la doctrine des juristes impériaux qui avaient attribué aux empereurs une délégation du peuple romain (Taine, *loc. cit.*, p. 133).

Le christianisme a une tradition qui l'empêche de devenir une puissance militaire, analogue au califat musulman ; cela ne tient pas seulement aux doctrines des très anciens Pères³⁶⁶, mais encore à ce que Théodose créa un système de gouvernement qui est demeuré « le rêve éternel de la conscience chrétienne, au moins, dans les pays romans » ; Renan a raison de dire que l'empire chrétien a été « la chose que l'Eglise, dans sa longue vie, a le plus aimée »³⁶⁷. Durant le Moyen Age la papauté essaya de réa-

et l'Etat ; ces avantages ne sauraient être obtenus que si une harmonie parfaite règne entre les deux pouvoirs ; on conclut de ces prémisses que l'harmonie existera chaque fois que des abus ne viendront pas troubler le véritable ordre des choses que le raisonnement a découvert.

Cette heureuse harmonie avait été regardée comme dérivant naturellement des institutions, durant les temps qui suivirent la Contre-réformation et la consolidation des trônes. La monarchie était alors le gouvernement ordinaire des sociétés civilisées³⁶⁸ ; l'harmonie ne pouvait manquer de produire ses bienfaits si les rois avaient, au même degré que les chefs de la hiérarchie chrétienne, une claire conscience de la lourde responsabilité qui pèserait sur eux en cas de conflit. Il suffisait, pensait-on, que les hommes appelés à élever les princes s'appliquassent à leur inspirer pour l'épiscopat des sentiments analogues à ceux que Théodore éprouvait pour saint Ambroise.

L'histoire de l'Eglise au cours du xix^e siècle n'a pas été favorable à la doctrine de l'harmonie ; il y a eu, presque constamment, de graves difficultés entre les autorités ecclésiastiques et les gouvernements qui se sont succédés en France ; les préoccupations du temps présent ont conduit à examiner le passé sous un point de vue bien différent de celui qui avait été adopté par les anciens théoriciens ; on a vu que les conflits avaient été trop fréquents, à toutes les époques, pour qu'il fût possible de les regarder comme des faits abusifs ; il convenait plutôt de les assimiler aux guerres qui éclatèrent si souvent entre les puissances indépendantes qui se disputèrent l'hégémonie d'une partie de l'Europe.

Les auteurs ecclésiastiques, attribuant une importance capitale à l'éducation des consciences princières pour ob-

368. Dans la première moitié du xviii^e siècle, Vico croyait que l'Angleterre était appelée à devenir une monarchie pure (Michelet, *Œuvres choisies de Vico*, p. 629).

tenir l'harmonie, rattachaient autrefois les conflits à des origines morales : l'orgueil des souverains, la cupidité des grands, la jalousie mesquine, méchante et parfois impie des légistes. Les savants du XIX^e siècle ont introduit la règle d'expliquer les grandes choses seulement par de grandes causes ; on a trouvé, dès lors, ridicules les anciennes controverses des casuistes-historiens ; les luttes politico-ecclésiastiques ont été regardées comme ayant été motivées par des raisons du même ordre que celles qui permettent de comprendre les grandes guerres européennes.

Les travaux faits sur le Moyen Age par les apologistes de la papauté ont beaucoup contribué à confirmer cette interprétation. Voulant défendre les papes contre les gens qui avaient si souvent dénoncé leurs ambitions insatiables, beaucoup de catholiques se mirent à écrire l'histoire des querelles du Sacerdoce et de l'Empire dans un esprit *guelfe*. Ils soutinrent que les souverains pontifes avaient rendu d'immenses services à la civilisation en défendant les libertés italiennes contre le despotisme germanique. Cette manière toute politique de présenter les plus grands conflits qui aient jamais existé entre l'Eglise et l'Etat, force à comparer les rapports normaux qui existent entre les deux pouvoirs, à ceux qui existent entre deux couronnes indépendantes.



L'ancienne doctrine de l'harmonie se trouve donc être devenue aussi chimérique, aux yeux des historiens modernes, que peut l'être celle des Etats-Unis d'Europe ; ce sont deux conceptions du même genre, ayant pour but de remplacer le fait de la *paix accidentelle*, par la théorie d'une *union normale*. On disserte, de temps à autre, après boire dans

des congrès de farceurs sur les Etats-Unis d'Europe ; mais aucune personne sérieuse ne s'occupe de ces balançoires.

Pendant longtemps les auteurs laïques ont examiné les affirmations du pouvoir papal, formulées pendant les querelles du Sacerdoce et de l'Empire, plutôt à un point de vue juridique qu'à un point de vue historique. Les légistes français avaient trouvé absurdes des thèses qui auraient rendu impossible l'ordre royal dont ils étaient les principaux représentants ; ils avaient posé les principes gallicans en vue de restreindre les prétentions ultramontaines dans des limites compatibles avec les principes de l'administration civile ; les historiens étaient disposés à traiter de paradoxes extravagants les choses que les légistes condamnaient avec tant de rigueur. Mais aujourd'hui on ne s'occupe plus de savoir dans quelle mesure les papes pouvaient avoir raison en droit et comment on aurait pu appliquer leurs théories dans la pratique ; on veut connaître quelles relations existent entre ces affirmations de l'autorité ecclésiastique et le développement des conflits ; il n'est pas douteux qu'elles constituent une traduction idéologique très convenable de la lutte engagée par l'Eglise.

Quand on a bien compris la portée de ces anciens documents, on se rend mieux compte de ces revendications qui firent un si grand scandale dans le monde libéral lorsque fut publié en 1864 le *Syllabus* de Pie IX. L'Eglise a presque toujours eu la claire conscience que, pour remplir le rôle qui lui a été attribué par son fondateur, elle est tenue d'affirmer un droit absolu, bien que, dans la pratique elle soit disposée à accepter beaucoup de limitations à son autorité, en vue de faciliter la marche des sociétés civiles dans lesquelles elle est insérée. La *diremption* permet seule de reconnaître la loi intérieure de l'Eglise ; dans les périodes où la lutte est sérieusement engagée, les catholiques revendiquent pour l'Eglise une indépendance conforme à cette loi intérieure et incompatible avec l'ordre général réglé par l'Etat ; le plus

souvent la diplomatie ecclésiastique arrange des accords qui dissimulent l'absolu des principes pour l'observateur superficiel. L'harmonie n'est qu'un rêve des théoriciens, qui ne correspond ni à la loi intérieure de l'Eglise, ni aux arrangements pratiques, et qui ne sert à rien expliquer dans l'histoire.

A chaque renaissance de l'Eglise, l'histoire a été bouleversée par des manifestations de l'indépendance absolue réclamée par les catholiques ; ce sont ces époques de renaissance qui révèlent ce qui constitue la *nature essentielle* de l'Eglise ; ainsi se trouve pleinement justifiée la méthode de *diremption* indiquée à la fin du § II.

4. Goût actuel des catholiques pour l'adaptation. — Indifférence de l'Etat. — Les luttes actuelles.

Aux yeux d'un très grand nombre de catholiques français, l'Eglise devrait abandonner ses anciennes *thèses* absolues aux loisirs des cuistres de collège. Ceux-ci qui connaissent seulement le monde par ce qu'en disent de vieux bouquins, ne pourront jamais arriver à comprendre comment fonctionne la société moderne ; il faut donc que des hommes dépourvus de préjugés s'appliquent à observer avec soin les phénomènes de la vie contemporaine ; l'Eglise gagnerait beaucoup à écouter les conseils de personnes qui ont le sentiment du convenable et du possible. On se résoudrait à remplacer la *thèse* par l'*hypothèse*, en faisant toutes les concessions qui sont nécessaires pour tirer le moins mauvais parti des conditions détestables au milieu desquelles doit vivre le catholicisme désormais.

On assure que cette politique d'extrême prudence est fondée sur les plus hautes considérations de philosophie scientifique. Le public catholique est presque toujours fort

en retard sur le public profane³⁶⁹ ; il adopte, comme des nouveautés très importantes, des modes qui commencent à passer ; le clergé est ainsi devenu, depuis quelques années, prodigieusement passionné pour la *Science*, au point qu'il pourrait en remonter à M. Homais lui-même. La partie du clergé, qui se pique d'être à la hauteur des difficultés actuelles, a découvert le transformisme et aime à s'enivrer de discours sur le développement ; mais il y a bien des manières d'entendre ces mots ; il n'est pas douteux que pour les abbés modernes, plus ou moins traités de modernisme, évolution, adaptation et relativité correspondent à un même courant d'idées. En se proclamant transformistes, les catholiques veulent combattre l'ancien *fanatisme pour la vérité*, se contenter des théories les plus commodes, et n'avoir sur toutes choses que des opinions propres à leur concilier la faveur des gens indifférents en matière religieuse. Ce sont des *pragmatistes* d'un genre assez bas.

Il existe une bien grande différence entre la doctrine de l'harmonie et les bafouillages transformistes qui plaisent tellement aux catholiques actuels. La première convenait à une Eglise active, puissante, toute pleine de l'idée d'absolu, qui condescendait souvent à limiter ses exigences pour ne pas trop gêner le fonctionnement de l'Etat, mais qui lui imposait, aussi souvent qu'elle pouvait, l'obligation de reconnaître les droits infinis qu'elle tenait de Dieu. Le second système convient à des gens dont la faiblesse a été éprouvée par de nombreuses défaites, qui vivent toujours dans la crainte de recevoir de nouveaux coups, et qui s'estiment trop heureux quand ils obtiennent un délai suffisant pour pouvoir contracter des habitudes conformes aux exigences des maîtres.

369. Huysmans assure qu'au « point de vue de la compréhension de l'art, le public catholique est à cent pieds au-dessous du public profane » (*La cathédrale*, p. 19). Cette infériorité n'est pas limitée à l'art !

Cette tactique si savante n'a pas fort réussi à l'Eglise ; Léon XIII a été souvent célébré par les républicains et traité par eux de *grand pape* parce qu'il conseillait aux catholiques de se soumettre aux nécessités du temps ; le couronnement de sa politique fut la dissolution des ordres religieux³⁷⁰ ; Drumont a pu le rendre, plusieurs fois, responsable des désastres qui ont accablé l'Eglise de France (p. ex. *Libre parole*, 30 mars 1903) ; mais on pourrait dire aussi que les catholiques recueillirent les fruits amers de leur lâcheté et que jamais malheurs ne furent mieux mérités que les leurs. Une telle expérience ne doit pas être perdue pour les syndicalistes, auxquels on conseille si souvent d'abandonner l'absolu pour se confiner dans une politique sage, savante et toute préoccupée des résultats immédiats ; les syndicalistes ne veulent pas s'adapter et ils ont certainement raison, puisqu'ils ont le courage de subir les inconvénients de la lutte.



Il ne manque pas de catholiques pour estimer que la paix pourrait être obtenue dans la société contemporaine sans se soumettre à l'adaptation et sans chercher à réaliser l'harmonie impossible des anciens théologiens. Les difficultés que présente la coexistence des deux pouvoirs pourraient être réduites, en effet, à presque rien, le jour où le nombre des matières mixtes sur lesquelles s'exerçait jadis

370. On remarqua en France que la protestation contenue dans la lettre du 29 juin 1901 contre la loi des associations est singulièrement mesquine. Que l'on compare cette vague littérature aux dépêches des 1^{er} et 8 juin 1903 relatives au voyage de Loubet à Rome : Léon XIII sentait bien la portée du *fait italien* qui blessait son orgueil, après avoir cru que les *faits français* n'avaient pas une grande portée, parce qu'il fondait les plus singulières espérances sur les résultats qui devait produire l'alliance franco-russe.

la compétition des deux souverainetés, aurait encore un peu diminué.

Dans les temps barbares l'extension démesurée des juridictions ecclésiastiques avait pu être bienfaisante, alors qu'il n'existait pas encore de tribunaux sérieusement organisés ; ce régime devait disparaître au fur et à mesure que l'Etat remplirait plus complètement ses fonctions ; les institutions laïques ont été, à juste titre, préférées parce qu'elles ont été mieux appropriées à l'économie : nul ne songe plus, par exemple, à traiter les testaments comme des actes religieux ; depuis des siècles, on a cessé de compléter les contrats par des serments promissoires dont les officialités examinaient les conséquences ; les clercs ont fini par être jugés comme les autres citoyens. Bien que les théologiens continuent à affirmer, avec la même force qu'autrefois, que l'Eglise peut seule créer de vrais mariages, la constitution de la famille lui échappe de la manière la plus complète ; le clergé ne parvient même plus à restreindre un peu efficacement la considération dont jouissent dans le monde, les gens qui se sont mariés civilement après divorce. Les richesses qui avaient été accumulées par les générations antérieures pour subvenir aux œuvres d'assistance catholique, ont été confisquées et ces œuvres ont été, en grande partie, laïcisées.

Les prescriptions fondamentales en vue desquelles a été instituée la monarchie religieuse, seraient, suivant l'opinion de beaucoup de personnes, fidèlement exécutées si l'Eglise se contentait de gouverner le culte public, les écoles d'enseignement théologique et les instituts monastiques ; — au cas où le droit commun serait suffisamment pénétré de l'idée de liberté, il pourrait suffire pour permettre au catholicisme d'accomplir cette mission ; — une entente ne serait plus nécessaire entre les chefs du pouvoir spirituel et ceux du pouvoir temporel ; au lieu de l'harmonie qui ne fut qu'un rêve de théoriciens, régnerait la plus parfaite

indifférence.

On ne pourrait pas dire que l'Etat ignorerait complètement l'Eglise ; car le premier devoir du législateur est de bien connaître les conditions dans lesquelles chacune des personnes juridiques développe son activité ; il faudrait donc que les lois fussent rédigées de manière à ne pas entraver la libre expansion de l'Eglise.

Ce régime d'indifférence ne serait pas sans analogie avec celui que connut le judaïsme après la destruction du royaume de Juda³⁷¹. Les Juifs voulurent restaurer Jérusalem, mais uniquement pour en faire une sorte de grand couvent consacré aux rites du Temple ; parlant de l'administration de Néhémie, Renan écrit : « C'est une Eglise qui se fonde ce jour-là à Jérusalem et non pas une cité. Une foule qu'on amuse avec des fêtes, des notables dont on flatte la vanité par des honneurs de processions, ne sont pas les éléments d'une patrie : l'aristocratie militaire est nécessaire. Le Juif ne sera pas un citoyen ; il demeurera dans les villes des autres. Mais, hâtons-nous de le dire, il y a dans le monde autre chose que la patrie³⁷². » C'est précisément lorsqu'ils n'eurent plus de patrie que les Juifs arrivèrent à donner à leur religion une existence définitive ; pendant le temps de l'indépendance nationale, ils avaient été très portés à un syncrétisme odieux aux prophètes ; ils devinrent fanatiquement adorateurs de Iahvé quand ils furent soumis aux païens. Le développement du code sacerdotal, les Psaumes dont l'importance théologique de-

371. Les causes juridiques ne seraient pas les mêmes, encore que les résultats pussent se ressembler ; Renan fait, en effet, remarquer que « la liberté est définitivement une création des temps modernes. Elle est la conséquence d'une idée que l'antiquité n'eut pas, l'Etat garantissant les données les plus opposées de l'activité humaine et restant neutre dans les choses de la conscience, du goût, du sentiment » (*Histoire du peuple d'Israël*, tome IV, p. 82).

372. Renan, *loc. cit.*, p. 81.

vait être si grande, le Second-Isaïe³⁷³ sont de cette époque. Ainsi la vie religieuse la plus intense peut exister dans une Eglise qui vit sous le régime de l'indifférence³⁷⁴.

L'analogie que je propose ici, est particulièrement frappante pour le catholicisme qui existe dans les pays protestants. Sa hiérarchie, ses professeurs et ses couvents sont bien peu encombrants ; il est quelque chose d'aussi minime qu'était le judaïsme dans le monde persan. Il en est bien autrement pour le catholicisme français, dont les chefs ont été, jusqu'à ces derniers temps, mêlés à trop d'affaires pour qu'ils puissent accepter facilement la transformation de leur activité suivant le plan que j'ai indiqué plus haut. Le droit d'ouvrir des maisons d'enseignement leur paraît surtout important à maintenir ; ils sont persuadés, en effet, qu'écoles primaires et collèges doivent être dirigés de manière à faire pénétrer dans toute l'instruction des fidèles des formules théologiques, qu'ils jugent propres à assurer la direction des âmes au clergé ; de là résulte une ardente compétition entre l'Eglise et l'Etat.



Depuis une trentaine d'années, le gouvernement républicain est poussé par une sorte d'Anti-église, qui suit une politique ordinairement sournoise³⁷⁵, parfois brutale et tou-

373. Renan place ce livre avant le second Temple ; je suis l'opinion d'Isidore Loëb qui me semble plus vraisemblable.

374. Le judaïsme montre, dans sa littérature postérieure à la ruine de l'indépendance, une si singulière indifférence pour l'Etat que Renan s'en étonne comme d'un paradoxe : « Toutes les moineseries en sont là, dit-il. L'Eglise catholique, si dédaigneuse pour l'Etat, ne saurait vivre sans l'Etat » (*op. cit.*, tome III, p. 427).

375. Par exemple la fameuse neutralité scolaire n'a été qu'un stratagème destiné à endormir la vigilance des catholiques : aujourd'hui les représentants officiels du gouvernement déclarent que le grand but à

jours fanatique en vue de ruiner les croyances chrétiennes en France. Cette Anti-église, aujourd'hui triomphante, veut profiter des succès inespérés qu'elle a obtenus depuis la révolution dreyfusienne ; elle estime que le régime de l'indifférence serait une duperie tant que l'Eglise a encore une notable influence ; sa grande préoccupation est de supprimer radicalement tout clergé régulier, ses chefs estimant, avec raison, que le clergé séculier ne saurait suffire pour maintenir le catholicisme.

5. Expériences contemporaines fournies par l'Eglise : parlementarisme ; sélection des groupes de combat ; multiplicité des formes.

La situation actuelle du catholicisme en France offre d'assez remarquables ressemblances avec celle du prolétariat engagé dans la lutte de classe pour que les syndicalistes aient un réel intérêt à suivre attentivement l'histoire ecclésiastique contemporaine. De même que dans le monde ouvrier on rencontre nombre de *réformistes* qui se regardent comme étant de grands savants en science sociale, le monde catholique abonde en hommes pleins de mesure, à ce qu'assurent leurs amis, très au courant du savoir moderne, connaissant les besoins de leur siècle, qui rêvent paix religieuse, unité morale de la nation, compromis avec l'ennemi. L'Eglise n'a pas les mêmes facilités que les syndicats pour écarter les mauvais conseillers.

Renan a fait remarquer que la recrudescence des persécutions romaines provoquait une recrudescence des idées

poursuivre dans l'école primaire est la suppression de la foi religieuse (Cf. le discours prononcé devant la *Ligue de l'enseignement* en 1906 à Angers par Aristide Briand).

sur l'apparition de l'Antéchrist³⁷⁶, et par suite de toutes les espérances apocalyptiques relatives au règne du Christ ; on peut donc comparer ces persécutions aux grandes grèves violentes qui donnent une si extraordinaire importance aux conceptions catastrophiques. Nous ne verrons plus de notre temps les atrocités qui furent commises durant les premiers siècles de notre ère ; mais Renan a, très justement encore, regardé les monastères comme propres à remplacer le martyr³⁷⁷. Il n'est pas douteux que certains ordres religieux ont été de très efficaces éducateurs d'héroïsme ; malheureusement, depuis nombre d'années les instituts monastiques semblent avoir fait de sérieux efforts pour prendre l'esprit séculier, en vue de mieux réussir auprès des gens du monde. Il résulte de cette nouvelle situation que l'Eglise manque aujourd'hui des conditions qui ont si longtemps provoqué l'apparition, soutenu l'énergie et popularisé la direction de chefs héroïques ; les conciliateurs n'ont plus à beaucoup craindre les gêneurs.

Les gens sages du catholicisme, comme les gens *sages* du monde ouvrier, estiment que, pour améliorer une situation difficile, la meilleure méthode à suivre consiste à se concilier la faveur des puissances politiques ; les collègues ecclésiastiques ont beaucoup contribué à développer dans leur clientèle cet esprit d'intrigue. L'Eglise a été fort surprise lorsqu'elle a expérimenté à ses dépens la valeur de cette *sagesse* ; le parlement a voté contre elle beaucoup de lois qui évidemment lui étaient dictées par la franc-maçonnerie ; des jugements fondés sur des considérants bizarres ont été multipliés contre les congrégations ; le public a accueilli, avec une extrême indifférence, les mesures les plus arbitraires ; tous les recours ont été ainsi fermés contre l'activité de l'Anti-église. Les catholiques ont été

376. Renan, *Marc-Aurèle*, p. 337.

377. Renan, *op. cit.*, p. 558.

heureux d'entendre quelques voix éloquentes flétrir les lois injustes ; mais leur indignation s'est écoulée en littérature ; la seule résolution héroïque qu'ils aient été capables de prendre, a été celle de racoler quelques votes en faveur des [Sganarelles] qui représentent la religion d'une façon si comique au parlement³⁷⁸.

La pratique des grèves a conduit les ouvriers à des pensées plus viriles : ils ne respectent guère toutes les feuilles de papier sur lesquelles des législateurs imbéciles inscrivent des formules mirifiques, destinées à assurer la paix sociale ; aux discussions des lois³⁷⁹, ils substituent des actes de guerre ; ils ne permettent plus aux députés socialistes de venir leur donner des conseils ; les *réformistes* sont, presque toujours, obligés de se terrer pendant que les énergiques travaillent à imposer leur volonté victorieuse aux patrons.

Beaucoup de personnes estiment que, si les syndicats étaient assez riches pour pouvoir s'occuper largement d'œuvres d'aide mutuelle, leur esprit changerait ; la majorité des syndiqués aurait peur de voir les caisses sociales compromises par des condamnations pécuniaires prononcées à la suite d'actes trop peu légaux des révolutionnaires ; la tactique de ruse s'imposerait ainsi et la direction devrait passer aux mains de ces *roublards* avec lesquels des hommes d'Etat républicains peuvent toujours s'entendre. Le clergé est tenu par d'autres préoccupations économiques ; il a pu, sans trop grand dommage pour lui,

378. Dans la discussion qui s'engagea le 21 décembre 1906 à la Chambre sur les conditions dans lesquelles avait été expulsé de son palais le cardinal Richard, Denys Cochin tint l'emploi de *dupé* de comédie avec une grande autorité.

379. Le 9 novembre 1906 Aristide Briand a déclaré à la Chambre que si les députés catholiques avaient refusé de s'occuper de la loi de Séparation, il n'aurait pu aboutir à élaborer le projet. L'utilité des parlementaires apparaît ici clairement !!

abandonner les biens des fabriques, parce que la générosité des fidèles peut lui permettre de vivre au jour le jour ; mais il a peur de ne pouvoir continuer à célébrer le culte avec le matériel pompeux dont il a l'habitude de se servir ; n'ayant pas un droit bien clair sur les églises, il ne saurait garantir aux personnes pieuses que leurs dons seront toujours affectés à accroître la splendeur du culte. C'est pour cette raison que des catholiques intrigants ne cessent de proposer à la papauté des plans de conciliation.

Les réunions d'évêques tenues après le vote de la loi de Séparation, montrèrent que le parti *modéré* l'aurait emporté dans l'Eglise de France si le régime parlementaire avait pu fonctionner. Les prélats n'étaient pas avares de solennelles déclarations affirmant les droits absolus de la monarchie religieuse³⁸⁰ ; mais ils désiraient beaucoup ne pas créer d'embarras à Aristide Briand ; bien des faits permettent de penser que le parlementarisme épiscopal aurait même eu pour résultat de donner aux ministres de la République ; sous le régime de la Séparation, plus d'influence sur l'Eglise que n'en avaient eu jamais les ministres de Napoléon III. La papauté finit par adopter le seul parti raisonnable qu'elle pût prendre ; elle supprima les assemblées générales, afin que les énergiques ne fussent pas entravés par les habiles ; plus tard les catholiques français béniront Pie X qui a sauvé l'honneur de leur Eglise.

Cette expérience du parlementarisme est bonne à étudier ; les syndicats doivent, eux aussi, redouter les grandes assises solennelles, dans lesquelles il est si facile au gouvernement d'empêcher toute résolution virile d'aboutir ; on ne fait pas la guerre sous la direction d'assemblées parlantes³⁸¹.

380. Les congrès socialistes ne sont pas, non plus, avares de déclarations vouant la bourgeoisie à l'exécration.

381. Les républicains ne paraissent point disposés à pardonner à Pie X d'avoir déjoué leurs manœuvres : Aristide Briand s'est plaint, plusieurs



Le catholicisme a toujours réservé les fonctions de lutte à des corps peu nombreux, dont les membres avaient été sévèrement sélectionnés, grâce à des épreuves destinées à vérifier leur vocation ; le clergé régulier pratique ainsi cette règle, trop souvent oubliée par les écrivains révolutionnaires, qu'un chef trade-unioniste énonçait un jour devant de Rousiers : « On s'affaiblit en assimilant des éléments faibles »³⁸². C'est avec des troupes d'élite, parfaitement entraînées grâce à la vie monastique, prêtes à affronter tous les obstacles et pleines d'une confiance absolue dans la victoire, que le catholicisme a pu, jusqu'ici, triompher de ses ennemis. Chaque fois qu'un péril redoutable est né pour l'Eglise, des hommes particulièrement aptes, comme les grands capitaines, à discerner les points faibles de l'armée adverse, ont créé des ordres religieux nouveaux, appropriés à la tactique qui convenait à la nouvelle guerre. Si aujourd'hui la tradition religieuse paraît si menacée, c'est qu'il ne s'est point organisé d'instituts propres à mener le combat contre l'Anti-église ; les fidèles conservent peut-être encore beaucoup de piété ; mais ils forment une masse inerte.

fois à la Chambre de la conduite du pape : il a même insinué qu'elle a pu être provoquée par l'Allemagne : « On était disposé à accepter la loi. Que s'est-il passé ? Je n'en sais rien. Une situation voisine a-t-elle influencé les décisions du Saint-Siège ? La situation actuelle dans ce pays devient-elle *la rançon d'une situation meilleure dans un autre pays* ?... C'est un problème qui se pose et que j'ai le droit et le devoir de poser devant vos consciences » (Séance du 9 novembre 1906). Joseph Reinach se console de la méchanceté de Pie X, en proclamant que celui-ci a seulement « l'instruction d'un curé de campagne » (*Histoire de l'affaire Dreyfus*, tome VI, p. 427).

382. De Rousiers, *Le trade-unionisme en Angleterre*, p. 93.

Il serait extrêmement dangereux pour le prolétariat de ne point pratiquer une division de fonctions qui a si bien réussi au catholicisme durant sa longue histoire ; il ne serait plus qu'une masse inerte destinée à tomber, comme la démocratie³⁸³, sous la direction de politiciens qui vivent de la subordination de leurs électeurs ; les syndicats doivent moins chercher le très grand nombre des adhérents que le groupement des éléments forts ; les grèves révolutionnaires sont excellentes pour opérer une sélection, en éloignant les pacifiques qui ruineraient des troupes d'élites.

Cette division des fonctions a permis au catholicisme de présenter toutes les nuances : depuis les groupes dont la vie est comme noyée dans l'unité générale, jusqu'aux réguliers qui sont voués à l'absolu. Le catholicisme se trouve, en raison de ses spécialisations religieuses, dans de bien meilleures conditions que le protestantisme : un vrai chrétien, suivant les principes de la Réforme, devrait pouvoir passer, à volonté, du type économique au type monacal ; cette alternance est beaucoup plus difficile à obtenir d'un individu que l'exacte discipline d'un ordre monastique. Renan a comparé les petites congrégations anglo-saxonnes aux couvents³⁸⁴ ; ces groupes nous montrent que le principe de la Réforme est applicable pour des natures exceptionnelles ; mais l'action de ces sociétés est généralement moins féconde que celle du clergé régulier, parce qu'elle est moins soutenue par le grand public chrétien. On a souvent fait observer que l'Eglise adopta, avec une extrême facilité, les nouveaux systèmes qui furent mis en pratique, par des fondateurs d'ordres, en vue d'assurer la vie spirituelle ; par contre, les pasteurs protestants ont

383. Le parti socialiste est devenu une cohue démocratique, puisqu'il renferme « des officiers, des gens décorés, des riches, des gros rentiers, des grands patrons » (Cf. un article de Lucien Roland dans le *Socialiste* du 29 août 1909).

384. Renan, *op. cit.*, p. 627.

été, presque toujours, fort hostiles aux sectes ; c'est ainsi que l'anglicanisme a beaucoup à se repentir d'avoir laissé échapper les méthodisme à son contrôle³⁸⁵.

La majorité des catholiques a pu ainsi demeurer étrangère à la poursuite de l'absolu et cependant collaborer très efficacement à l'œuvre de ceux qui, par le combat, entretenaient ou perfectionnaient les doctrines ; l'élite qui donnait l'assaut aux positions ennemies, recevait des concours matériels et moraux de la masse qui voyait en elle la réalité du christianisme. Suivant les points de vue auxquels on se placera, on aura le droit de considérer la société comme une unité ou comme une multiplicité de forces antagonistes : il y a une approximation d'uniformité économique-juridique généralement assez développée pour qu'on puisse dans un très grand nombre de cas, ne pas se préoccuper de l'absolu religieux qui est représenté dans l'Eglise ; d'autre part il y a beaucoup de questions très importantes qu'on ne saurait comprendre sans se représenter l'activité des institutions de combat comme prépondérante.

Des observations assez analogues peuvent être faites à propos des organisations ouvrières ; elles semblent devoir se diversifier à l'infini, au fur et à mesure que le prolétariat se sentira davantage capable de faire figure dans le monde ; les partis socialistes se croient chargés de fournir des idées à ces organisations³⁸⁶, de les conseiller et de les grouper en une unité de classe, en même temps que leur action parlementaire établirait un lien entre le mouve-

385. On a souvent cité à ce sujet une phrase de Macaulay, faisant observer que si Wesley eût été catholique, il eût sans doute fondé un grand ordre religieux (Macaulay, *Essais philosophiques*, trad. franç., p. 275 ; Brunetière, *op. cit.*, pp. 37-38). — L'Amérique paraît mieux utiliser le zèle de ses sectaires que ne fait l'Angleterre.

386. Prétention d'autant plus saugrenue[que] ces partis manquent d'idées qui leur soient propres.

ment ouvrier et la bourgeoisie ; et on sait que les partis socialistes ont emprunté à la démocratie son grand amour de l'unité. Pour bien comprendre la réalité du mouvement révolutionnaire, il faut se placer à un point de vue diamétralement opposé à celui auquel se placent les politiciens. Un grand nombre d'organisations sont mêlées, d'une manière plus ou moins intime à la vie économique-juridique de l'ensemble de la société, en sorte que ce qu'il faut d'unité dans une société se produit automatiquement ; d'autres, moins nombreuses et bien sélectionnées, mènent la lutte de classe ; ce sont celles-ci qui entraînent la pensée prolétarienne, en créant l'unité idéologique dont le prolétariat a besoin pour accomplir son œuvre révolutionnaire ; — et les conducteurs ne demandent aucune récompense, bien différents en cela, comme en tant d'autres choses, des Intellectuels, qui prétendent se faire entretenir dans une vie joyeuse par les pauvres diables devant lesquels ils consentent à périr.